

CYPRIENNE

ET

CYPRIEN



PAR

M^{LE} EUDOXIE DUPUIS



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

—
1878

DU MÊME AUTEUR

TOINETTE ET LOUISON. 1 vol. in-18, cartonné.

Ouvrage adopté pour toutes les Bibliothèques scolaires de France et pour les distributions de Prix de la ville de Paris.

LA FAMILLE DE LA MEUNIÈRE ou un Bienfait n'est jamais perdu.

Ouvrage adopté pour les distributions de Prix de la ville de Paris.

LA MERLETTE, livre de lecture courante. vol. in-12.

Ouvrage adopté pour les distributions de Prix de la ville de Paris.

DANIEL HUREAU, livre de lecture courante.! vol. in-12.

COMEDIES ENFANTINES. 1 vol. in-12.

CYPRIENNE

ET

CYPRIEN

PAR

M^{LLE} EUDOXIE DUPUIS



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT. 15

1878

Tout exemplaire de cet ouvrage, non revêtu de notre griffe, sera réputé contrefait.

CYPRIENNE ET CYPRIEN

I

LE PÈRE ET LA FILLE.

– Viens ici, Cyprienne, j’ai à te parler.

Celui qui s’exprimait ainsi était un homme encore jeune, vêtu en campagnard aisé, il s’adressait à une petite fille de sept à huit ans, et le lieu de la scène était la cuisine d’une ferme des environs de Chartres. Le repas du soir venait de finir. Les domestiques, qui aidaient Claude Rabuteau à cultiver sa propriété, s’étaient retirés, à l’exception d’une vieille servante, occupée à laver la vaisselle. Le maître du logis était assis d’un air pensif auprès de la cheminée où achevaient de brûler deux tisons, restes du feu qui avait servi à préparer le souper et qu’on ne cherchait pas à réunir, car on était en plein été. Quoique l’heure fût déjà avancée, il faisait encore grand jour.

L’enfant s’était rendue à l’appel de son père et se tenait debout devant lui ; mais celui-ci ne paraissait pas l’apercevoir. Au bout de quelques instants cependant, il quitta son attitude méditative, prit sa fille par la main et sortit en se dirigeant vers le jardin, qui se trouvait derrière la maison.

Il y avait dans les manières de Claude quelque chose qui n'était pas ordinaire ; aussi, tout en se demandant ce qu'il pouvait avoir à lui dire, Cyprienne n'osait l'interroger ni même lui adresser la parole.

Ils marchèrent silencieusement pendant deux ou trois minutes le long des carrés de légumes, bordés d'oseille et de cerfeuil. La petite fille levait de temps en temps les yeux vers son père en attendant qu'il parlât.

– Voilà de belles salades, dit-il enfin.

– Je les ai arrosées tous ces jours passés, répondit Cyprienne.

– Et ces artichauts-là seront bien tendres, continua Claude, sans faire attention aux paroles de l'enfant.

– Ce sont ceux que Benoîte a repiqués, dit encore celle-ci.

– Ah ! les doyennés sont gros cette année, poursuivit-il de même, en s'arrêtant devant un poirier en quenouille.

La petite fille, qui n'avait pu se défendre d'un peu d'inquiétude, en remarquant l'air préoccupé de son père, commença à se rassurer.

Il voulait lui donner des instructions relativement au jardin, voilà tout ; c'est pour cela qu'il l'avait amenée.

Mais Claude Rabuteau avait autre chose à dire, une chose qui lui coûtait sans doute, car il reprit son air soucieux en continuant sa promenade, et c'est d'un ton distrait qu'il répondait à Cyprienne lorsqu'elle cherchait à attirer son attention sur quelques-unes des productions du potager.

– Voyez, papa, comme le pêcher de maman est beau, dit-elle, en arrêtant son père devant un superbe espalier, dont les branches, disposées avec art, dessinaient sur le mur des lignes serpentine. Jamais encore, j'en suis sûre, il n'a eu autant de pêches que cette année. Regardez comme celle-ci est grosse ; et celle-là est-elle assez jolie ! Tenez, tenez, il y en a encore de ce côté qui se cachent. Je ne peux parvenir à les compter. Comme maman aurait été heureuse, ajouta-t-elle avec une expression de tristesse, de le voir ainsi.

Tout en parlant et sans quitter la main de son père, elle soulevait délicatement les feuilles sous lesquelles se dissimulaient les fruits rougissants, pour les lui faire admirer.

– Oh ! les vilaines bêtes ! s'écria-t-elle encore, en découvrant une pêche à demi-roncée et sur laquelle un colimaçon avait laissé ses traces gluantes !

Je leur fais pourtant la guerre de mon mieux, il n'y a pas de jour où je n'en détruise, eh bien, voyez !...

Mais le père, de plus en plus absorbé, n'écoutait pas le babillage de la fillette. Une nuance de chagrin, amenée sans doute par le souvenir que Cyprienne venait d'évoquer, avait encore assombri son front. Il continua à suivre l'allée où il marchait ; elle aboutissait à une porte donnant sur la route. Claude l'ouvrit et sortit tenant toujours la main de l'enfant.

– Tu parlais de ta mère, tout à l'heure, dit-il enfin comme avec effort quand il eut fait quelques pas, de ta mère que nous avons perdue, voilà déjà un an. Veux-tu qu'elle soit remplacée auprès de toi ? Veux-tu que je te donne une autre maman ?

Cyprienne regarda son père avec étonnement. Elle ne comprenait pas très-bien ce qu'il voulait dire. – Une autre maman ? Que pouvait-il entendre par là ?

Claude répéta sa question.

, L'enfant hésita un instant ; mais ce nom de maman n'était-elle pas pour elle synonyme de bonté, de dévouement, de tendresse ?

– Je le veux bien, répondit-elle.

Le père respira comme s'il avait le cœur déchargé d'un grand poids.

– Serais-tu bien aise aussi d'avoir un frère et une sœur ?

Pour le coup Cyprienne n'avait pas à s'interroger avant de répondre. Que de fois elle s'était plu dans la pensée d'une petite sœur pour partager ses jeux ; d'un petit frère à amuser, à aimer ; à qui rendre les soins dont elle avait été l'objet. – Oh ! elle ne demandait pas mieux que de bien accueillir ceux que le bon Dieu lui enverrait :

– Eh bien ! ta nouvelle maman viendra demain ici avec ceux que tu devras appeler ton frère et ta sœur. Tu seras bien gentille pour Zélie et Nicolas, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas la peine de le lui demander ; elle se sentait disposée à leur donner toute son amitié.

– Tu mettras une autre robe, dit le père.

– Oui ; ma robe des dimanches.

– Non ; une robe de couleur.

– Une robe de couleur ! répéta Cyprienne, en jetant un regard sur ses habits, quitter le deuil de maman ? Et ses yeux s’emplirent de larmes.

Le père n’eut pas l’air de s’en apercevoir.

– Oui ; reprit-il ; j’ai dit à Benoîte de t’apprêter une de celles de l’année dernière.

La petite fille ne répondit pas, mais elle eut comme un serrement de cœur. Malgré son jeune âge elle avait ressenti profondément la perte de sa mère. Toutes les circonstances en étaient encore présentes à son esprit. Quitter les vêtements dont la sombre nuance lui rappelait sans cesse celle qui n’était plus, lui causait un nouveau chagrin. Ce changement dans sa toilette lui était rendu plus sensible encore par l’annonce de cette autre maman. – Elle n’aimait pas les robes noires, celle-là, puisqu’il fallait qu’on en mît une autre pour la recevoir. – Sans savoir pourquoi, elle était inquiète et gardait le silence.

Aussi, lorsqu’elle fut couchée dans la chambre qu’elle occupait en commun avec Benoîte, elle se mit à réfléchir, avec un peu d’inquiétude, à ce qu’elle venait d’apprendre. Déjà, quelques jours auparavant, elle avait entendu les servantes parler entre elles de noce, mais elle ne savait pas à quelle noce on faisait allusion. Elle avait seulement remarqué que Benoîte avait laissé échapper des murmures de désapprobation. Maintenant, elle le voyait, le mariage dont il s’agissait, c’était celui de Claude. Quoique ces murmures lui causassent une certaine appréhension, Cyprienne avait confiance en son père et ne demandait pas mieux que d’aimer celle qu’il avait choisie. A la pensée cependant d’appeler une inconnue de ce nom de mère, le souvenir de la protectrice tendre et dévouée qu’elle avait perdue se représentait avec une nouvelle vivacité à son esprit. En même temps elle se rappelait ses dernières paroles avec un religieux respect et une douloureuse émotion.

La veille du jour où elle remonta au ciel Geneviève avait fait venir sa fille près de son lit. La pauvre Cyprienne, sans comprendre toute l’étendue du malheur dont elle était menacée, pleurait amèrement.

Après lui avoir recommandé d’aimer Dieu et d’observer ses commandements, de rester toujours une fille soumise et affectionnée, Geneviève avait ajouté :

– Peut-être ton père te donnera-t-il un jour une autre mère, promets-moi que tu te montreras douce et obéissante envers elle comme tu l’as été envers moi et que, si Dieu t’envoie des sœurs et des frères, tu les aimeras de tout ton cœur.

L’enfant s’était conformée au désir de la mourante et avait pris l’engagement qu’on lui demandait ; maintenant cet engagement lui revenait à la mémoire. Quoique son cœur se soulevât à l’idée de voir une étrangère occuper dans la maison la place de celle qui n’était plus, elle ne fut nullement tentée de manquer aux promesses qu’elle avait faites. Néanmoins, contre son ordinaire, elle entendit les heures sonner au coucou de la cuisine, sans pouvoir trouver le sommeil. Elle cherchait à se figurer ce que serait celle que son père appelait sa nouvelle maman ; elle s’efforçait de prêter à son visage l’expression qu’elle lisait autrefois sur celui de sa mère, son doux regard, son doux sourire, sa douce voix. Elle pensait aussi à ceux qui allaient devenir son frère et sa sœur ; mais là elle était encore plus indécise. Jusqu’ici elle s’était représentée un petit frère ou une petite sœur sous les traits de nouveaux-nés, enveloppés de langes, et s’était vue les soignant, les amusant, les protégeant. Quoique son père ne se fût pas expliqué à ce sujet sur Nicolas et sur Zélie, elle devinait que ce n’étaient pas de tout petits enfants. Quel âge avaient-ils ? – On lui avait recommandé d’être gentille avec eux ; mais eux, comment seraient-ils pour elle ? – Toutes ces réflexions la tenaient éveillée. Cependant, à sept ans, le sommeil finit toujours par reprendre ses droits, et le lendemain matin Benoîte fut obligée d’appeler l’enfant plusieurs fois avant qu’elle ouvrît les yeux.

II

PRÉPARATIFS

Le souvenir de la conversation de la veille s'était effacé de l'esprit de Cyprienne, mais la vue d'une robe de mérinos bleu, qu'elle n'avait pas portée depuis près d'un an, la lui rappela bien vite.

Elle se hâta de s'habiller, arrangea gentiment ses cheveux dans son filet des dimanches et mit la robe où Benoîte avait défait un grand pli, car sa taille s'était beaucoup développée. Aussitôt qu'elle fut prête, elle alla trouver son père. Celui-ci, après l'avoir soulevée pour l'embrasser, la replaça à terre, puis, recula de trois pas pour la considérer à son aise. Sans doute le résultat de cet examen fut satisfaisant, car il sourit et l'embrassa de nouveau, en se disant que la veuve Fourniquet (c'était le nom de sa future) serait bien difficile si elle ne trouvait pas Cyprienne gentille.

Dans la cuisine régnait une agitation inaccoutumée. Benoîte allait et venait de la cheminée au fourneau d'un air affairé. De temps en temps une exclamation de mécontentement semblait prouver qu'elle n'avait pas encore pris son parti de l'événement qui causait tout ce remue-ménage. Le feu brillait déjà dans l'âtre. Un énorme gigot attendait le moment d'être mis à la broche, et une paire de poulets, qui, quelques heures auparavant, faisaient encore entendre leurs joyeux cocoricos, étaient étendus sur la table à côté d'un lapin que Benoîte se disposait à dépecer. Une marmite aux larges proportions, contenant un gros quartier de bœuf, bouillait déjà devant le foyer et le maître du logis se disait qu'avec une bonne omelette au lard, les perdreaux que son ami le garde chasse lui avait promis et quelques autres petites choses encore, le repas serait fort présentable. Une demi-douzaine d'amis devaient y prendre part. Or, les estomacs de campagne, ouverts depuis les premières heures du jour, sont plus vastes que ceux des villes et demandent une plus grande abondance de mets ; cependant ici la quantité

n'excluait pas la qualité, et Rabuteau, en passant ses provisions en revue, pouvait se frotter les mains avec satisfaction. Au dernier moment il irait lui-même au cellier faire son choix entre deux ou trois tas de bouteilles auxquelles on ne touchait qu'aux fêtes carillonnées. Ne devait-il pas, en effet, compter parmi les grands jours celui où sa future épouse franchissait pour la première fois le seuil de sa maison, et n'était-il pas tout naturel qu'il s'efforçât de la recevoir de son mieux.

– Y a-t-il des pêches de mûrs ? dit-il à Cyprienne.

– Oui, répliqua celle-ci avec un peu d'hésitation.

– Eh bien ! vas-en chercher et tâche d'en faire une jolie assiette pour le dessert, dit le père, sans remarquer l'air embarrassé de sa fille.

Celle-ci obéit. Plusieurs pêches en effet montraient leurs faces réjouies et vermeilles entre les feuilles, mais ce n'est qu'à regret que Cyprienne y porta la main. Elle avait toujours vu sa mère soigner cet arbre avec prédilection et en cueillir les fruits elle-même. C'était un plaisir pour la jeune femme d'en offrir à ses amis. En tête de ceux-ci figurait M^{me} Beaupré qui habitait avec son mari, capitaine en retraite, et ses deux enfants, un joli châlet, situé à peu de distance d'Aubecourt, et qu'on appelait la Verduze. M^{me} Rabuteau lui envoyait toujours sa première récolte et Cyprienne s'était promis de faire comme sa mère, Claude lui ayant permis de disposer à sa fantaisie du produit de l'arbre. Depuis quelques jours elle suivait avec le plus vif intérêt les progrès de la maturité des pêches et se réjouissait d'avance de les donner en les voyant si belles et si appétissantes. Ayant même constaté la veille que plusieurs étaient mûres, elle s'était empressée d'annoncer cette heureuse nouvelle à Jacques et à Valentine en les invitant à venir les cueillir. Il lui fallait maintenant renoncer à ce plaisir. Que diraient ses amis quand ils viendraient chercher les fruits promis ?

C'est donc en soupirant qu'elle se mit en devoir d'obéir à l'ordre de son père. Les pêches, mûres à point, se détachaient au moindre contact et elles étaient si grosses que c'est à peine si la petite main de Cyprienne pouvait les saisir. Elle les disposa avec goût dans une corbeille garnie de feuilles, ainsi qu'elle l'avait vu faire à sa mère, en ayant soin de présenter aux regards la partie la plus colorée et la plus veloutée de chacune d'elles.

Peut-être une autre que Cyprienne se serait-elle moins appliquée à exécuter un commandement qui ne lui était pas agréable ; mais outre que notre petite amie était soigneuse, sa mère lui ayant enseigné à ne rien négliger de ce qui était dans ses moyens, elle sentait bien que, par amour pour son père, il lui fallait faire bon accueil à la personne qu'il attendait et s'efforcer de lui plaire. Aussi lorsque la corbeille fut placée sur la nappe bien blanche, au milieu de la table de la grand salle, comme on disait, Cyprienne, oubliant la contrariété qu'elle avait d'abord éprouvée au sujet de ses fruits, s'applaudit de son ouvrage et ressentit, en le contemplant, la satisfaction intérieure qui est la première récompense du devoir accompli.

Benoîte cependant continuait ses préparatifs, secondée par la fille de basse-cour, promue pour cette circonstance à la dignité d'aide de cuisine, éplucheuse de légumes et laveuse de vaisselle. Pendant qu'elles travaillaient, la langue des deux servantes ne restait pas oisive, et naturellement, en l'absence du maître, la future maîtresse faisait le sujet de leurs discours. Si Benoîte avait pu se douter que Cyprienne fut à portée de les entendre elle n'aurait pas été abandonnée à sa mauvaise humeur, et n'aurait pas permis à Léocadie de faire ses commentaires, mais ayant renvoyé l'enfant de la cuisine, par considération pour sa belle robe, elle la croyait retournée au jardin. Elle se trompait. La petite fille ne se sentant pas disposée à se livrer à ses occupations et à ses plaisirs habituels, auxquels d'ailleurs sa toilette mettait obstacle, et ayant saisi quelques paroles échappées à la fille de basse-cour, s'était glissée dans un couloir obscur, qui séparait la cuisine de la grande salle. Elle n'ignorait pas qu'il n'était pas bien de chercher à surprendre les secrets d'autrui ; mais elle ne pouvait se défendre d'une vive curiosité au sujet d'une personne qui devait tenir une si grande place dans son existence.

– On dit qu'elle est bien riche, cette Madame Fourniquet ? demanda Léocadie à sa vieille compagne.

– Elle est riche ! elle est riche ! je ne dis pas non, grommela Benoîte ; mais il n'y a pas que l'argent au monde !

– Et d'ailleurs, reprit l'autre, not'maître n'est pas pauvre non plus, lui ; il n'avait pas tant besoin de penser aux écus. Il aurait mieux fait de chercher une bonne femme.

– Qui te dit qu’elle n’est pas bonne ? répliqua avec une certaine aigreur Benoîte, qui voulait bien blâmer son maître, mais qui ne permettait à personne de prendre une semblable liberté.

– Dame ! le frère du grand Mathieu, le cousin de Guillaume le charretier, a été chez elle ; il dit qu’il n’a pas pu y rester, tant elle est injuste et exigeante.

Benoîte soupira.

– Bien sûr, dit-elle, que ce ne sera pas comme la défunte : toutes les femmes ne sont pas des anges et peut-être le patron eût-il pu mieux choisir.

– Quant à elle, reprit l’autre, on ne dit pas précisément qu’elle soit méchante ; ce sont ses garnements d’enfants qui sont insupportables. Il paraît qu’elle leur passe tout. Cette pauvre Cyprienne ! Va-t-elle avoir à souffrir avec eux ! C’est sa grand’ mère, cette bonne Mme Vidal, qui aura du chagrin aussi de voir sa fille, défunte notre maîtresse, si mal remplacée.

– A la grâce de Dieu ! celle qui est là haut veillera, je l’espère, sur l’orpheline.

Et Benoîte poussa un nouveau soupir.

Un soupir semblable s’échappa en même temps de la poitrine de Cyprienne, et sans qu’elle comprît bien de quoi il s’agissait, les discours des deux servantes produisirent une profonde et douloureuse impression sur son esprit.

Elle continua à tendre l’oreille mais le lard que Benoîte venait de jeter dans la poêle fit entendre un crépitement si bruyant que Cyprienne ne put plus rien saisir de la conversation. Lorsqu’il eut cessé, l’entretien se trouvait interrompu par suite de l’absence de Léocadie, qui était allée puiser de l’eau. La vieille servante était complètement absorbée par la tâche de faire revenir les morceaux coupés de son lapin et de leur donner une belle couleur blonde. L’enfant en profita pour s’esquiver.

Elle alla se réfugier dans le potager et se mit à errer dans les allées ne sachant que faire, en attendant l’arrivée des hôtes de son père. Les minutes lui semblaient mortellement longues, car elle n’était pas habituée à l’inaction. Au bout du jardin, comme une échelle dressé le long du mur de clôture, se trouvait un escalier dont le sommet servait en quelque sorte de belvédère, et d’où l’on voyait ce qui se passait sur la route. C’est là

qu'autrefois Cyprienne venait avec sa mère guetter le retour de Claude. Aussitôt qu'elle l'apercevait, Geneviève descendait de son observatoire et sortait par la petite porte qui se trouvait à proximité : celle-là même dont Rabuteau avait fait usage la veille au soir. Elle s'élançait au devant de son mari. Celui-ci alors embrassait sa femme, prenait sa fille dans ses bras et la portait ainsi jusqu'à la maison en traversant le jardin. Lorsqu'il revenait avec un chariot chargé de paille ou de foin, il y plaçait l'enfant, toute fière de faire cette entrée triomphale dans la cour, pendant que le père et la mère, souriant à sa joie, marchaient à côté de la voiture.

Cyprienne gravit l'escalier. Sa tête dépassait à peine le chaperon du mur, aussi ne pouvait-elle voir la partie de la route qui le longeait ; mais au loin elle en distinguait le tournant, avant l'entrée du village, et tenait ses yeux obstinément fixés sur ce point. Il lui semblait que c'était de ce côté, non d'un autre, que devaient venir madame Fourniquet et ses enfants. Le temps s'écoulait pour elle si lentement que plus d'une fois elle avait été tentée d'abandonner son poste d'observation ; une force, qu'il lui eût été impossible d'expliquer, l'y avait retenue.

III

LA FAMILLE FOURNIQUET

Midi venait de sonner lorsqu'une carriole, attelée d'un cheval gris, et contenant trois personnes, se montra sur la partie de la route visible aux regards de Cyprienne. Plusieurs voitures déjà avaient paru en cet endroit, et elle s'était dit que ce n'était pas cela ; mais cette fois son cœur se mit à battre avec violence. C'est qu'en effet *c'était cela* : elle avait bien deviné. Elle suivit la voiture des yeux tant qu'elle put ; puis elle la vit disparaître à demi entre les haies qui bordaient le chemin, jusqu'à ce que les premières maisons d'Aubecburt la dérobaient complètement aux regards.

Cyprienne resta d'abord quelque temps indécise. Elle était loin de se sentir attirée vers ces nouveaux venus. Si elle avait été libre, elle se serait cachée plutôt que d'aller au devant d'eux, mais elle réfléchit qu'en agissant ainsi elle mécontenterait son père.

La voix de Claude, qui l'appelait, ne lui laissa pas le loisir d'agir à sa guise. Elle descendit l'escalier en toute hâte et alla le rejoindre. Lui aussi, pour faire honneur à ses hôtes, avait mis sa veste des jours de fête.

– Qu'es-tu donc devenue ? lui dit-il, je te cherche de tous côtés. Les voilà qui arrivent. – Songe que tu m'as promis d'être gentille. – Bon ! ta robe est pleine de poussière à présent ! Où donc t'es-tu fourrée ?

En parlant ainsi, Claude, du revers de sa manche, enlevait les empreintes blanchâtres que le mur, contre lequel elle s'était appuyée, avait laissées sur la robe de sa fille, puis il passa la main sur ses cheveux pour les lisser et se dirigea vers la maison. Déjà, sur le chemin montant et caillouteux, menant de la route à la ferme, on entendait les cahots de la carriole qui approchait.

Un instant après, elle faisait son entrée dans la cour. Claude, tenant Cyprienne par la main, s'était avancé jusqu'à la porte charretière pour souhaiter la bien-venue à sa future. Pendant que celle-ci répondait à ses compliments et que Benoîte, sur l'ordre de son maître, apportait un tabouret qui devait lui permettre de descendre plus facilement, Cyprienne put la regarder à son aise, ainsi que ceux qui l'accompagnaient.

La veuve Fourniquet était une grande et grosse femme, aux traits prononcés, au teint fortement coloré ; ses yeux ne manquaient pas d'éclat, mais l'expression de dureté qui s'y lisait était encore augmentée par la teinte foncée de ses sourcils et par une paire de moustaches qui se

dessinaient sur sa lèvre supérieure. On voyait, rien qu'à l'air dont elle regardait autour d'elle, qu'elle était habituée à commander.

Sa toilette était des plus riches et des plus élégantes pour une femme de campagne. Elle portait une robe de soie brune, un ample tablier de taffetas noir et, sur son corsage, une chaîne s'étagait en faisant plusieurs fois le tour de son cou. La mode des coiffures de la ville n'étant pas encore devenue d'un usage général à Aubecourt et aux environs, la future madame Rabuteau portait un bonnet garni de rubans cramoisis et de valenciennes, la plus fine et la plus haute qu'on eût pu trouver à Chartres. C'est sans doute ce qui lui faisait relever la tête avec tant d'orgueil et l'empêchait de voir à ses pieds la pauvre petite Cyprienne, qui cependant lui avait fait sa plus belle révérence.

A côté de madame Fourniquet, sur la banquette, au fond de la carriole, se tenait une fillette de onze à douze ans, vêtue, elle, à la dernière mode, du moins dans son opinion. Robe garnie d'une infinité de volants et de falbalas, chapeau à fleurs, mantelet de soie. Cyprienne se sentit d'autant plus intimidée par ce grand déploiement d'élégance que la figure de la fille, non plus que celle de la mère, n'exprimait rien d'agréable.

Un autre personnage encore se trouvait dans la voiture dont il tenait les rênes. C'était un garçon plus âgé que Zélie d'un an ou deux. Il sauta à terre, aussitôt que l'équipage fut arrêté, et se mit à inspecter le lieu où il se trouvait sans se soucier davantage de sa mère et de sa sœur.

Heureusement Claude était là. Il prit le cheval par la bride et amena la voiture jusque devant la porte de la maison où Benoîte, son tabouret à la main, attendait toujours. Puis, s'avancant galamment, il offrit la main à la veuve pour l'aider à mettre pied à terre.

Alors seulement elle parut s'apercevoir de la présence de Cyprienne, qui avait suivi la voiture dans la traversée de la cour.

– C'est là votre fille, M. Rabuteau ? dit-elle.

Et sur la réponse affirmative de celui-ci :

– Elle est assez gentille, mais bien chétive. Vous dites qu'elle a sept ans passés ; on ne lui en donnerait pas plus de six. Si vous aviez vu Zélie à cet âge, elle était autrement taillée que celle-là.

C'est tout l'accueil que la pauvre Cyprienne reçut de celle qui allait devenir sa mère.

Quant à mademoiselle Fourniquet, elle ne regarda pas même la petite fille. Elle était bien trop fière de la sensation que devait produire sa brillante toilette sur tous ceux qui se trouvaient là pour s'occuper d'autre chose.

De nombreux spectateurs en effet assistaient au débarquement. Aux convives de Claude, arrivés depuis quelque temps déjà, s'étaient joints les deux servantes, les deux hommes revenus du labour pour le repas de midi et jusqu'au petit vacher. Sous prétexte de venir présenter leurs compliments à la future maîtresse de céans, ils s'étaient approchés. En réalité ils avaient hâte surtout de l'examiner, afin de savoir ce que l'avenir leur réservait sous cette direction. Sans doute le résultat de cette inspection ne fut pas favorable, car ils échangèrent quelques remarques prouvant qu'ils n'auguraient rien de bon du changement qui allait avoir lieu.

Claude traversant la maison, c'est ainsi que dans les campagnes on appelle la cuisine, conduisit la veuve Fourniquet dans la salle où le repas était préparé et chacun se disposa à y prendre place. On chercha Nicolas ; il était déjà occupé à jeter des pierres aux canards, s'ébatant sur la mare. Cependant lorsqu'il apprit que le dîner était prêt, il abandonna bien vite son divertissement ; car, en fait de plaisir, celui que Nicolas mettait de beaucoup au-dessus des autres, c'était celui de bien manger.

Nous n'avons pas l'intention de tenir nos petits lecteurs, le verre ou la fourchette en main, pendant quatre ou cinq heures, avec les hôtes de Claude Rabuteau. Nous laisserons donc à ceux-ci la liberté de faire honneur au festin, en devisant sur les prix des grains et des moutons au dernier marché, pour revenir à Cyprienne. Elle avait grande envie de quitter la table ; mais elle ne l'avait pas fait de peur de contrarier son père. Depuis longtemps toutefois elle y demeurait inactive, pendant que Zélie, placée à côté d'elle, ne cessait de remplir et de vider successivement son assiette avec une persévérance que sa voisine avait peine à comprendre. Peut-être madame Fourniquet éprouva-t-elle un peu de dépit de voir que la sobriété de l'une faisait ressortir en quelque sorte la gourmandise de l'autre, car elle dit à Cyprienne avec aigreur :

– Je ne suis pas surprise, ma petite, que vous soyez si pâle et si maigre ; vous ne mangez pas. Regardez Zélie ; en voilà de la santé ! mais aussi elle ne fait pas la mijaurée et ne grignotte pas du bout des dents, ainsi que vous.

Au bout d'un certain temps néanmoins, elle s'avisa que cette santé si florissante pourrait bien se mal trouver d'une station indéfinie à table, aussi dit-elle à sa fille.

– Tu as assez mangé. Va donc te promener avec Cyprienne ; voir le jardin, la maison.

Il faut croire que Zélie était dans ce moment, ce qui ne lui arrivait pas tous les jours, du même avis que sa mère, ou bien qu'elle avait quelque curiosité de parcourir le lieu où elle allait désormais demeurer, car elle obéit presque sans murmurer, et les fillettes, sortant de la maison, se dirigèrent vers le potager.

Peu de temps après, Nicolas vint les rejoindre. On voulait parler d'affaires et on l'avait renvoyé. Jusque-là la promenade entre Cyprienne et Zélie avait été fort paisible, sinon des plus divertissantes. Les deux enfants s'étaient contentées de marcher l'une à côté de l'autre presque sans rien dire. Cyprienne, se laissant aller à son bon naturel et voulant se conformer aux recommandations de son père, avait d'abord essayé de causer avec sa compagne. Elle lui avait fait les honneurs de ses rosiers, de ses œillets et des autres plantes qui formaient son petit parterre ; mais Zélie l'avait écoutée avec tant d'indifférence et d'un air si peu gracieux que Cyprienne n'avait pas osé pousser plus loin ses tentatives pour engager la conversation. Elle s'était en conséquence, bornée à lui proposer de s'asseoir sous la tonnelle. Ce à quoi l'autre avait accédé tout de suite. Le repas, beaucoup trop copieux qu'elle venait de faire, joint à sa paresse et à sa nonchalance habituelles, lui faisait trouver la promenade aussi ennuyeuse que fatigante. C'est là que Nicolas les découvrit toujours silencieuses.

IV

LES GENTILLESSES DE NICOLAS

Le repas avait produit un tout autre effet sur le frère que sur la sœur. Loin qu'il l'eût abattu et comme endormi, il l'avait, au contraire, surexcité. C'est que Nicolas ne s'était pas contenté, comme Zélie, de manger abondamment de tous les plats ; il avait encore arrosé son dîner de nombreuses libations. Sa mère n'avait jamais songé à le contraindre en rien et prenait plaisir, au contraire, à le voir *boire comme un homme* ; c'était son expression. Aussi avait-il le teint échauffé, l'air animé et les manières, ainsi que le ton, plus grossiers encore que le matin. Il tenait à la main une sorte de longue badine, formée d'une branche de noisetier dépouillée de son écorce, avec laquelle il venait déjà d'effaroucher la basse-cour et qu'il brandissait de tous côtés.

– Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là, vous autres ? cria-t-il de loin aux deux petites filles ; vous avez une drôle de manière de vous amuser. Allons ; venez ici tout de suite.

En parlant ainsi il continuait à agiter sa baguette.

– Prenez garde, M. Nicolas, dit doucement Cyprienne ; vous allez abimer mes rosiers.

– Bah ! le grand mal ! répliqua Nicolas, cinglant à droite et à gauche au milieu des arbustes, qui éparpillèrent leurs pétales de tous côtés.

– Mes roses ! mes belles roses ! s'écria l'enfant.

– Oh ! ses roses ! elles sont fraîches tes roses ! ricana Nicolas, en continuant son exécution. Tiens ! les voilà tes roses ! et avec leurs boutons encore !... Vlan ! vlan ! vlan !

– Je vous en prie ! je vous en supplie, s'écria de nouveau Cyprienne tout en pleurs et s'élançant à la défense de son parterre, au risque de recevoir elle-même quelques coups. Mes fleurs ! mes pauvres fleurs ! que j'aimais tant !

– Dites-lui de finir, continua-t-elle en se retournant pour s'adresser à Zélie.

Mais elle demeura attérée en reconnaissant qu'elle ne pouvait espérer aucun appui de ce côté. En effet, la figure de sa compagne, au lieu d'exprimer, comme Cyprienne s'y attendait, l'indignation ou du moins le mécontentement, ne peignait qu'une satisfaction sournoise. Un sourire sardonique, semblable à celui de Nicolas, se montrait sur ses lèvres. La petite fille avait peine à croire à tant de malice, elle tourna de nouveau son regard vers ses plates-bandes. Il ne restait plus rien du joli jardinet qu'elle aimait, tant pour la beauté des fleurs qu'à cause du souvenir de sa mère, qui l'avait planté et le cultivait soigneusement. Elle ramassa les tiges couvertes de boutons qui gisaient à terre, les regarda tristement les yeux pleins de larmes et le cœur gonflé de chagrin.

– Mes roses, mes chères roses ! répéta-t-elle en portant à ses lèvres les fleurs pourprées et parfumées, qui avaient vu trancher si brusquement leur courte existence.

Pendant ce temps Nicolas poursuivait sa course à travers le jardin, continuant à tout dévaster sur son passage, et suivi de Zélie qui ne s'amusant pas du tout avec Cyprienne, trop sensée et trop sérieuse pour elle, avait saisi avec empressement la première occasion de la quitter.

Ils arrivèrent ainsi devant le beau pêcher. Cyprienne, on se le rappelle, y avait le matin même récolté tous les fruits bons à être mangés. D'autres commençaient à rougir. Nicolas n'eut rien de plus pressé que de les cueillir, et tous deux lui et sa sœur, se mirent à les dévorer gloutonnement, comme

s'il eût pu leur rester quelque appétit après le repas interminable qu'ils venaient de faire. Une pêche, plus grosse encore que les autres, se montrait à une branche élevée. Nicolas voulut s'en emparer ; il se hissa le long du mur, appuyant le bout de ses pieds sur les rameaux de l'arbre, sans se soucier du dommage qu'il causait. La pêche n'avait pas encore atteint le degré de maturité convenable pour céder facilement ; elle résista. Nicolas tint bon ; il tira et tira si bien que la branche, avec tous ses fruits, verts encore, se détacha toute entière. Le garçon se mit à éclater de rire, en montrant à sa sœur le résultat qu'il venait d'obtenir. Celle-ci, qui ne s'était pas livrée pendant le dîner au même genre d'intempérance que son frère, et dont la tête était restée saine, ne partagea pas sa gaieté. Elle reprocha vivement à Nicolas son action, car elle craignait d'être punie, et Cyprienne, qui avait surveillé de loin cette scène avec désespoir, s'étant approchée, elle lui cria bien vite :

– Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi !

Pour le coup l'enfant, en voyant l'état dans lequel Nicolas venait de mettre le bel espalier éprouva une si douloureuse stupéfaction qu'elle ne put que balbutier en joignant les mains, comme elle l'avait fait un instant avant :

– Mes pêches ! mes pauvres pêches !

– Ses pêches ! s'écria Nicolas ; voilà ses pêches maintenant ! Tout à l'heure c'étaient ses roses. Ah ! ça ! tout est donc à toi ici ?

– Non, répliqua doucement et tristement Cyprienne. Il n'y avait que les rosiers et cet arbre-là. Papa me les avait donnés. C'est moi qui en prenais soin.

– Elle n'est pas mauvaise celle-là avec son pêcher ! ricana Nicolas sans faire attention aux discours de la petite fille. Son pêcher ! ses rosiers ! Il faudra que tout cela change. Nous verrons si la semaine prochaine tu diras encore mon pêcher ! mes rosiers !

Cyprienne ne répliqua pas. Elle l'aurait voulu d'ailleurs que cela lui eût été impossible ; le chagrin la suffoquait.

Nicolas, en poursuivant sa route, aperçut l'escalier, qui permettait de voir par dessus le mur du jardin. Il l'eut bientôt gravi, enchanté de cette découverte. Trouvant ce lieu tout à fait commode pour se livrer à sa malice

il se promit bien que, quand il habiterait la maison de Claude Rabuteau, il en ferait un de ses lieux de prédilection. – Ne serait-ce pas amusant d’injurier de là les passants sans en être vu, de jeter des pierres aux chiens, et de les entendre s’égosiller à force d’aboyer tandis que, bien retranché sur son perchoir, il n’aurait pas à craindre leurs morsures. Pendant que Nicolas formait ces beaux projets, un mendiant cheminait paisiblement le long du mur. Nicolas choisit le moment où il se trouvait juste au-dessous de lui et détachant un débris de moellon, il le laissa tomber sur la tête du pauvre homme dont le chapeau s’enfonça jusque sur les yeux. Il se hâta de se dégager, mais il ne put voir d’où lui venait cette agression, car le mauvais garnement s’était hâté de se cacher. L’autre s’en alla en grommelant pendant que Nicolas et sa sœur, qui l’avait rejointe au haut des marches, riaient tout bas du succès de leur malice en attendant que l’éloignement de leur victime leur permit de se laisser aller sans contrainte aux éclats de leur gaieté. Quand ils redescendirent, ils étaient seuls. Cyprienne avait pris le parti de rentrer.

Quelques-uns des convives étaient encore à table, mais Claude et la veuve Fourniquet parcouraient la ferme ; visitaient les granges, le cellier, les écuries, la laiterie. Rabuteau montrait avec complaisance à sa future toutes ses richesses ; lui faisant remarquer la beauté des bestiaux, la propreté des étables, l’excellent entretien des bâtiments d’exploitation, le bon ordre de toutes choses. La veuve examinait à fond et en connaisseuse, lorsqu’elle aperçut Cyprienne se dirigeant vers la maison. Elle l’appela pour savoir où étaient ses enfants.

– Pourquoi ne restes-tu pas avec eux, dit-elle lorsqu’elle eut appris qu’ils étaient dans le jardin.

L’enfant baissa les yeux sans répondre.

– Je vois qu’on s’est disputé, dit aigrement madame Fourniquet ; je n’aime pas cela. Il faudra vous habituer à vivre en bonne intelligence avec Nicolas et Zélie. Ce n’est pas difficile, car ils ne sont pas méchants.

– Tu m’avais promis d’être gentille, dit Rabuteau.

– Oh ! papa !... balbutia l’enfant. Ce furent les seuls mots qu’elle put prononcer.

– Allons ; retourne avec tes camarades et montre-toi aimable et complaisante. Tiens ! les voilà.

Zélie et son frère sortaient en effet à leur tour du potager, car la désertion de Cyprienne ne faisait pas le compte de Nicolas dont le plus grand bonheur était de taquiner et à qui il fallait toujours un souffre-douleur. Pour obéir à son père la petite fille alla les rejoindre, mais elle était incapable d’articuler une syllabe et demeurait silencieuse derrière eux, redoutant sans cesse une nouvelle méchanceté de leur part.

Rustaud, le vieux serviteur qui depuis plusieurs années déjà défendait contre les malfaiteurs la porte de la maison de Claude Rabuteau, semblait avoir déjà pris Nicolas en aversion. Chaque fois que celui-ci passait près de sa niche, le boule-dogue s’élançait d’un bond à l’extrémité de sa chaîne, comme s’il avait espéré la briser en lui donnant cette secousse. Nul doute que si elle eut été moins solide il n’eût satisfait sa colère. A un certain moment même, il semblait si furieux qu’on aurait cru qu’il allait rompre ses entraves ; mais la petite main de Cyprienne le calma aussitôt. N’était-ce pas à cause d’elle pourtant que le brave Rustaud, qui n’était dur qu’envers les méchants, avait pris en haine ces nouveaux-venus ? N’était-ce pas pour elle qu’il les redoutait ? Il semblait que son instinct de chien lui eût fait pressentir que leur arrivée était pour sa gentille maîtresse le signal d’une vie d’ennui et de chagrin.

V

LE PIGEON FAVORI

Les enfants parcouraient donc les environs de la maison pendant que les futurs époux avaient dirigé leur promenade d'un autre côté. En ce moment un pigeon, blanc comme la neige, vint s'abattre sur l'épaule de Cyprienne qui, le prenant dans ses mains, le caressa doucement et le cacha à demi dans son tablier.

– Cher petit Lili, disait-elle, en l'accablant de marques d'amitié. Te voilà donc, mon mignon ?

– Montrez-le moi ? dit Zélie en se rapprochant.

Cyprienne souleva sa main.

– N'est-ce pas qu'il est gentil fit-elle en souriant.

– Voyons ? dit à son tour Nicolas.

La petite fille pressa le pigeon sur sa poitrine, d'un air de crainte et de défiance.

– Est-elle bête, s'écria le garçon ; elle s'imagine que c'est pour lui faire du mal !

– Oh ! j'espère que non, dit-elle. Vous ne seriez pas assez méchant pour cela.

– Laissez-le moi regarder, alors ?

Et comme Cyprienne, toujours avec un peu de répugnance et d'appréhension, lui permettait néanmoins de jeter un coup d'œil sur l'oiseau, Nicolas, lui écartant violemment les mains, s'en empara.

– Mon pigeon ! mon pigeon ! s'écria Cyprienne.

– Bon ! la voilà encore. Son pigeon ! son pigeon. Quand je disais que tout était à elle ici ! Mais je te le répète, nous verrons si la semaine prochaine ce sera la même chose. – Après tout, je n'en ai que faire, moi, de cet animal : Viens le chercher.

Et s'élançant sur une échelle, dressée devant une fenêtre du grenier, il fut bientôt en haut, l'oiseau toujours dans sa main.

Cyprienne leva vers lui sa figure tout en larmes, en étendant les bras et en continuant à répéter ; mon pigeon ! mon pigeon !

– Mais puisque je te dis de venir le chercher répliqua l'autre ; tu n'as qu'à faire ce que je t'ordonne.

Cyprienne aurait bien pu lui demander de quel droit il lui parlait d'un ton si arrogant ; mais elle était trop préoccupée du sort de son oiseau pour y penser.

Elle fit quelques pas en avant, hésita ; puis, tout en laissant un pied par terre, posa l'autre timidement sur le premier bâton de l'échelle.

– Allons donc ! N'aie pas peur ! je la tiens.

Et Nicolas, de la fenêtre au ras du plancher qu'il avait atteinte, serrant toujours le pigeon d'une main, posa l'autre sur la barre du haut de l'échelle, comme pour lui donner de la solidité.

– Monte hardiment, dit-il.

L'enfant se hasarda en tremblant. Elle n'avait pas coutume de grimper ainsi : sa mère lui avait dit bien souvent que cela ne convenait pas à une petite fille ; mais dans ce moment, le danger que courait son pigeon favori lui fit oublier cette défense. Nicolas l'excitait toujours de ses paroles.

– N'aie donc pas peur, répétait-il. – Es-tu poltronne ! Monte donc ! – Bon ! Voilà trois échelons de franchis ! – Un peu de courage !

Mais à peine la petite fille fut-elle arrivée à quelques pieds du sol que le méchant garçon, écartant l'échelle du mur, se mit à la secouer, de la main qui la tenait, au risque de précipiter Cyprienne à la renverse. Celle-ci se cramponna de toute sa force aux deux montants en poussant des cris d'effroi. Par malheur le lieu de cette scène était assez éloigné de la maison et les domestiques, occupés d'un autre côté, ne pouvaient l'entendre. Nicolas continuait son jeu cruel, en riant de tout son cœur de la terreur de Cyprienne, pendant que Zélie, restée à terre, répondait aux méchants éclats de rire de son frère par des éclats de rire semblables. La petite fille continuait ses appels désespérés, s'attendant à chaque instant à voir le vaurien, qui tenait l'échelle, la lancer avec elle dans le vide. Déjà elle se demandait si elle ne ferait pas mieux de sauter en bas, lorsque tout à coup

elle se sentit saisir par derrière, et, avant qu'elle pût se rendre compte de ce qui se passait, elle se trouva par terre en sûreté.

Ce secours inespéré lui était apporté par un garçon de dix à douze ans, que son teint délicat, sa tenue soignée, quoique simple, annonçaient comme appartenant à la classe bourgeoise. Il était accompagné d'une petite fille un peu plus jeune que lui. Cyprienne reconnut bien vite ses amis, Jacques et Valentine ; ceux-là même auxquels elle destinait les fruits de son pêcher ; Valentine, en effet, avait à la main une petite corbeille pour emporter la récolte. D'abord Cyprienne n'y fit pas attention, car, après que l'étourdissement causé par le danger qu'elle venait de courir fut dissipé, sa pensée se porta sur son pigeon et son cœur fut soulagé d'un grand poids en voyant qu'il avait échappé à son ennemi. En effet, au moment où Jacques s'était élancé au secours de sa petite amie, Nicolas, saisi de surprise, avait lâché l'oiseau. Celui-ci avait profité de sa liberté pour s'envoler sur le toit voisin. C'est là que le regard anxieux de Cyprienne le retrouva, occupé à remettre en ordre ses plumes, un peu dérangées par les efforts qu'il avait faits pour se tirer des mains qui le retenaient.

La joie de la petite fille, en voyant son pigeon chéri en liberté, fut vivement partagée par Jacques et Valentine, qu'elle avait mis en quelques mots au courant de la situation.

En les voyant arriver, Zélie avait abandonné la place ; mais Nicolas était resté à la fenêtre du grenier, sifflottant et affectant un air d'indifférence ; fort peu empressé en réalité de descendre, car Jacques, indigné de sa méchanceté, se tenait au bas de l'échelle, prêt à venger sa petite amie. Les deux garçons s'envoyèrent des regards de défi, accompagnés de la part de Nicolas, et selon sa coutume, de mots grossiers et injurieux ; mais la querelle n'alla pas plus loin ; Cyprienne supplia son libérateur de laisser Nicolas tranquille, trop heureuse d'en être débarrassée pour quelque temps, et se doutant bien qu'il n'oserait s'attaquer à elle tant qu'elle serait dans la compagnie de Jacques et de sa sœur. Elle les entraîna dans le jardin. Alors seulement elle remarqua la corbeille que portait Valentine, et la contrariété qu'elle ressentit de ne pouvoir donner les pêches promises troubla le contentement que lui avait causé la délivrance de son pigeon. C'est les larmes aux yeux qu'elle avoua comment elle avait dû disposer de sa récolte

autrement qu'elle ne l'eût désiré. Le frère et la sœur s'efforcèrent par leurs caresses de lui faire oublier son chagrin.

– Et non-seulement, ajouta Cyprienne, je n'ai pas de pêches à vous offrir aujourd'hui, mais je n'en aurai pas davantage un autre jour. Venez voir dans quel état est mon pêcher.

En montrant à ses amis les dégâts commis par Nicolas, Cyprienne leur raconta les événements du jour et celui qui se préparait. Valentine ne saisissait pas très-bien ce que la petite fille voulait dire en parlant du mariage de son père, de la nouvelle maman qu'elle allait avoir, de ceux qui devaient être ses frère et sœur ; mais Jacques paraissait comprendre beaucoup mieux.

– Ce qu'il y a seulement de fâcheux, dit-il, c'est que ce Nicolas soit si méchant, autrement ce serait très-heureux pour toi d'avoir une seconde maman, puisque le bon Dieu t'a repris la première, surtout si celle-là ressemblait à la mienne.

– Que voulez vous dire, monsieur Jacques ? Vous n'en avez jamais eu d'autre que celle que vous avez maintenant ?

– C'est ce qui te trompe. Je le croyais aussi ; il n'y a pas longtemps que je sais le contraire. C'est seulement depuis ma première communion, au mois de mai dernier. Papa me l'a appris à ce moment-là, parce que, disait-il, je n'étais plus un petit garçon. et il pouvait me parler sérieusement. Valentine l'a ignoré jusqu'à présent ; papa m'avait permis de le lui dire ; j'attendais une occasion. Eh bien ! il paraît que ma véritable maman est morte quand je venais à peine de naître. Papa s'est remarié afin d'avoir une femme pour prendre soin de moi, et c'est cette femme-là qui m'a élevé. Elle est la vraie mère de Valentine, mais je ne me suis jamais aperçu qu'elle aimât mieux ma sœur que moi. Je me rappelle bien comme elle m'a soigné, il y a deux ans, quand j'ai eu ma fièvre scarlatine ; chaque fois que j'ouvrais les yeux, j'étais sûr de la voir penchée sur mon lit. Et quand j'ai commencé à aller mieux, à me lever, comme elle était contente ! Moi aussi, je la chéris de toute mon âme, et, plus encore, il me semble, depuis que je comprends, avec quelle tendresse elle a remplacé la mère que j'avais perdue.

– Oh ! c'est que madame Beaupré est si bonne !

– Qui te dit que madame Fourniquet ne l’est pas également ? Ce n’est pas une raison, parce que son fils est méchant, pour qu’elle soit de même. Allons, du courage, ma pauvre Cyprienne. Tu penses bien que si ton papa supposait que cette femme-là dût te rendre malheureuse, il ne l’épouserait pas.

Ce raisonnement parut calmer la fillette. Oui son père l’aimait ; elle le savait et se disait, comme Jacques, qu’il ne voulait que son bonheur ; mais ce qu’elle ne savait pas c’est que, si Claude Rabuteau aimait sa fille, il aimait aussi l’argent, et que ce qui l’avait dirigé dans son choix c’était plutôt la considération de la fortune que la recherche des qualités du cœur. Il ne s’était pas demandé si Cyprienne aurait ou non à souffrir du caractère de sa belle-mère. Il n’y avait même pas pensé. L’éblouissement, causé par les sacs d’écus de la veuve Fourniquet, l’empêchait complètement d’apercevoir ses défauts.

VI

CHANGEMENT D’EXISTENCE

La semaine suivante, la nouvelle madame Rabuteau faisait son installation dans la maison de son mari.

Alors commença pour Cyprienne une vie bien différente de celle qu'elle avait menée jusque-là. Non que sa belle-mère fût, à proprement parler, une méchante femme et qu'elle se plût à la faire souffrir ; mais sa partialité pour ses enfants était si grande qu'elle la rendait injuste pour la fille de Claude. Tous les rapports que Zélie et son frère lui faisaient sur Cyprienne trouvaient créance auprès d'elle. Nicolas avait-il dérobé des œufs ou des fruits, vidé en cachette un pot de miel ou satisfait sa gourmandise de quelque autre manière, il en accusait l'enfant. Zélie avait-elle cassé un objet déménage, négligé la besogne dont sa mère l'avait chargée, elle trouvait moyen de faire retomber sa faute sur Cyprienne. Si elle n'avait pas donné à manger aux poulets à l'heure habituelle, si les salades qu'elle devait arroser manquaient d'eau, si sa robe était déchirée, son dé perdu, son linge roussi, son tricot embrouillé, c'est sa sœur qui en était cause. Malgré l'invraisemblance, et même parfois l'absurdité de ces imputations, madame Fourniquet, devenue madame Rabuteau, les accueillait comme des vérités incontestables. Si elle avait pris la peine d'aller au fond des choses, ou même simplement de s'en rapporter au bon sens, elle en aurait bien vite reconnu la fausseté ; mais elle ne se souciait pas d'être éclairée à cet égard. Il lui aurait fallu alors punir les véritables coupables, ce qui eut été pour elle un crêpe-cœur.

Quand à Claude, après avoir d'abord essayé quelques paroles de conciliation, il n'avait pas tardé à reconnaître qu'il n'était pas de force à se mesurer avec sa nouvelle moitié, laquelle avait le verbe haut et la parole brusque ; aussi avait-il pris le parti de fermer les yeux. Il s'était contenté de déclarer qu'il ne voulait pas de querelles et qu'il entendait qu'on vécut en paix dans sa maison.

Cyprienne d'ailleurs ne se plaignait jamais des procédés de sa belle-mère, soit qu'elle craignît de faire de la peine à son père, soit qu'elle eût deviné qu'il ne la protégerait pas d'une manière efficace. Une seule personne, témoin des injustices dont l'enfant avait à souffrir, osait élever la voix en sa faveur, c'était Benoite. Sa maîtresse avait beau lui imposer silence, la vieille servante ne pouvait voir la tille de la maison, comme elle disait, traitée ainsi sans faire son possible pour la défendre. Malheureusement son intervention,

comme il arrive souvent en pareil cas, n'avait d'autre résultat que d'aggraver le mal.

La maison autrefois si paisible, où tous les travaux s'accomplissaient si facilement, dirigés par la doucemain et la douce voix de la mère de Cyprienne, était donc devenue un enfer. Nicolas ne s'occupait qu'à tourmenter ceux qui l'habitaient et sa mère elle-même, malgré sa complaisance et sa faiblesse, n'était pas épargnée. On n'entendait tout le jour qu'altercations violentes entre le frère et la sœur auxquelles se mêlait la voix de leur mère, cherchant à les mettre d'accord, et souvent celle de Benoite, venant au secours de Cyprienne.

Nicolas ne se contentait pas, quand il le pouvait, de rejeter sur elle tous ses méfaits ; il s'appliquait en outre à lui jouer tous les tours imaginables. Il n'était jamais si heureux que lorsqu'il était parvenu à la faire punir et l'on pense bien qu'il n'avait pas grand'peine à obtenir ce résultat.

On avait confié à l'enfant la surveillance des lapins. Chaque matin elle leur coupait dans le clos de l'herbe fraîche et parfumée et dans la journée elle leur distribuait la nourriture dont ils avaient besoin, ayant toujours grand soin de fermer la porte de leur petite habitation. Un beau jour Nicolas imagina, non-seulement d'ouvrir cette porte, mais encore d'aller porter les lapins, les uns après les autres, tout au milieu du jardin. On peut croire que les animaux se prêtèrent volontiers à ce divertissement. Une heure de vagabondage, quand on mène forcément une vie aussi sédentaire que la leur, pouvoir s'en donner à cœur joie de toutes sortes de choses succulentes, ces avantages ne sont pas à dédaigner. Les uns s'en prirent aux carrés de salades, les autres envahirent une plate-bande de carottes nouvelles. Pendant que ceux-ci goûtaient aux petits pois à peine formés, ceux-là se régalaient de haricots dont les fleurs tendaient à se convertir en gousses vertes. Toute une famille avait entrepris le siège d'un chou gigantesque. Le père et la mère l'avaient attaqué par le pied, tandis que les petits, montés sur le dos de leurs parents, se poussant, se querellant, se jetant tour à tour par terre, s'appliquaient à ronger les feuilles à qui mieux mieux. L'un, plus audacieux encore, était parvenu au centre de la place et essayait ses jeunes dents sur la tête pommée et exquise. Nicolas était dans le ravissement et se tordait de rire, puis quand il les vit tous bien attablés il commença à les

chasser de tous côtés, en appelant à l'aide. Toute la maison fut bientôt dans le jardin.

– Voyez le bel ouvrage de Mlle Cyprienne, qui fait toujours si bien tout ce qu'elle fait, s'écria-t-il alors, en continuant à courir après les lapins comme pour les attrapper et les forcer à réintégrer leur demeure, mais en réalité ne cherchant qu'à les disperser et à prolonger la farce. Voyez le bel ouvrage ! En ont ils fait du dégât ? Si je n'étais pas entré par hasard pour chercher l'échelle, ils n'auraient rien laissé à manger ici !

– Je ne sais pas comment cela est arrivé. Ce n'est pas ma faute, dit Cyprienne.

– Pas ta faute !.. Et la porte de leur niche qui est toute grande ouverte ! Ce sont eux, n'est-ce pas, qui ont tiré la targette. Je croirais plutôt que tu ne l'as pas poussée ce matin, en leur apportant à manger et dame ! eux, pas bêtes ! ils ont profité de l'occasion pour aller se promener.

– Mais non ; je vous assure que j'y fais bien attention et que j'ai fermé leur porte aujourd'hui comme d'habitude.

– Oui, c'est cela ; comme d'habitude ! reprit Nicolas en ricanant.

– Si vous l'aviez fermée, dit aigrement M^{me} Rabuteau, elle le serait encore. Qui voulez-vous qui s'amuse à l'ouvrir ?

– Qui ? Je m'en doute bien, moi, dit alors Benoîte. Qui est-ce qui met tout en l'air dans la maison ? Tenez je le vois à la figure de Nicolas : c'est lui qui a fait le coup. Il a l'air trop content pour qu'il en soit autrement.

– Vous voilà encore, répliqua la maîtresse avec colère, ne voulant jamais convenir des torts de Cyprienne et trouvant mauvais qu'elle soit grondée comme elle le mérite. Courez donc après les bêtes, afin de les faire rentrer, cela vaudra mieux que de parler à tort et à travers.

Peu à peu les lapins, acculés dans un coin du jardin, étaient emprisonnés dans l'ample tablier de Benoîte, qui les reporta au clapier.

Quelques instants après elle rentrait dans la maison où M^{me} Rabuteau était venue reprendre ses travaux.

– Ah ! s'écria-t-elle avec un accent de triomphe, qu'est-ce que je disais ? J'étais bien sûre de ne pas me tromper !

– Qu'y a-t-il ? dit M^{me} Rabuteau un peu inquiète au fond.

– Tenez ; prétendez-vous encore que ce n'est pas Nicolas ?

Et Benoîte tendit à sa maîtresse un bouton auquel était attaché un petit lambeau d'étoffe.

– Voilà, continua-t elle, ce que je viens de trouver accroché au grillage de la cabane aux lapins. C'est bien, ou je n'y vois plus clair, un morceau de sa blouse.

– De la sienne ou de celle d'un autre, répliqua aigrement M^{me} Rabuteau, qui ne voulait à aucun prix avouer la culpabilité de son fils.

En prononçant ces mots elle sortit de la cuisine comme si ses occupations l'appelaient au dehors, mais en réalité pour couper court aux remarques de la brave Benoîte.

Quoiqu'elle n'eût pas consenti à admettre publiquement la preuve de l'accusation portée contre Nicolas, M^{me} Rabuteau avait bien été obligée de convenir vis-à-vis d'elle-même qu'elle était fondée. Le souvenir de cet incident eut cela de bon qu'il la rendit désormais un peu moins prompte à punir. Au besoin Benoîte était là pour le lui rappeler, car la bonne femme ne se faisait pas faute, quand s'en présentait l'occasion de s'écrier. – Ah ! oui, c'est aussi vrai que l'histoire des lapins ! – Néanmoins les discours de la vieille servante n'étaient pas de nature à mieux disposer M^{me} Rabuteau pour sa belle-fille, pas plus que le soin avec lequel Benoîte faisait ressortir les bonnes qualités de celle-ci, en les opposant sans cesse à la paresse et à la négligence de sa sœur. En effet, Cyprienne, quoique beaucoup jeune que Zélie, savait se rendre bien plus utile qu'elle dans la maison. M^{me} Rabuteau souffrait dans son amour-propre maternel d'être forcée de le reconnaître, et volontiers se fut-elle débarrassée de celle qui semblait prendre un malin plaisir à le lui faire remarquer ; mais Claude était attachée à la vieille Benoîte qui était depuis nombre d'années chez lui, après avoir servi ses parents. Aussi était-ce un point sur lequel sa femme n'osait le contrarier.

VII

LE JARDIN IMPROVISÉ.

Une autre circonstance augmentait encore les mauvaises dispositions de M^{me} Rabuteau pour Cyprienne. Celle-ci continuait ses visites amicales à Jacques et à Valentine. Sa belle-mère n'avait pas cherché à s'y opposer, espérant que ce serait un moyen pour ses propres enfants d'établir des relations avec des personnes qui, comme M. et Mme Beaupré, jouissaient de la considération générale, et qui, bien que dans une position de fortune fort modeste, occupaient dans la société un rang plus élevé qu'elle-même ; mais elle s'aperçut bientôt qu'elle s'était trompée dans ses calculs et que Jacques et Valentine ne semblaient nullement pressés de lier plus ample connaissance avec Zélie et Nicolas. Elle s'en trouva profondément offensée et le dépit qu'elle en ressentit retomba sur Cyprienne.

Les rapports de voisinage entre cette dernière et ses amis lui étaient non-seulement agréables, mais elle en retirait un grand profit. Il n'y avait pas d'école à Aubecourt. C'est la mère de Cyprienne qui avait commencé à lui apprendre à lire et à écrire. A sa mort, M^{me} Beaupré avait offert à Claude Rabuteau de continuer l'éducation de sa fille et de lui enseigner ce qu'elle devait nécessairement savoir. Le père avait accepté avec reconnaissance, et lors de son second mariage, il avait déclaré à sa femme qu'il désirait que Cyprienne continuât ses leçons tant que Mme Beaupré le jugerait à propos. C'étaient donc quelques bonnes heures pendant lesquelles chaque jour l'enfant était soustraite à la tyrannie de ceux qu'on lui avait ordonné d'appeler son frère et sa sœur.

Mais malgré l'intimité dans laquelle elle vivait avec les enfants de la Verduze, Cyprienne ne leur parlait jamais, à eux pas plus qu'à d'autres, des

mauvais procédés de sa belle-mère. Cette réserve augmentait encore l'intérêt et la sympathie que Mme Beaupré, qui connaissait par le bruit public la conduite de M^{me} Rabuteau, portait à la petite fille. Plusieurs fois cependant Valentine, qui était un peu curieuse, avait cherché à provoquer ses confidences ; mais elle n'avait pu en tirer un mot de plainte ou de reproche.

– Cyprienne est bien singulière, n'est-il pas vrai, maman, dit-elle un soir à M^{me} Beaupré, elle parle quelquefois de Nicolas et de Zélie, elle nous conte toutes les méchancetés qu'ils lui font, mais jamais elle ne dit du mal de sa belle-mère, même lorsqu'elle en a sujet. Ce n'est pas bien d'en agir ainsi avec nous.

– Je ne saurais penser comme toi, dit M^{me} Beaupré. J'admire au contraire qu'une si jeune enfant observe une pareille retenue. Elle ne s'est pas raisonnée à ce sujet ; son âge ne lui eût pas permis de le faire ; mais naturellement et comme d'instinct elle agit dans cette circonstance ainsi que le ferait quelqu'un qui aurait de l'expérience et des sentiments délicats. Il semble qu'elle ait compris que ce serait manquer de respect à son père que de blâmer celle à laquelle il a donné sa confiance et son affection, et que, du moment que cette personne remplace, sa mère elle soit tenue envers elle, non-seulement à la soumission, mais aussi au respect.

– Oh ! je ne dis pas qu'elle doive parler de cela avec tout le monde, mais avec ses amis !

– Ce n'est pas une raison parce qu'on a des amis pour leur dire ce que le devoir vous ordonne de taire, et ceux-ci ne doivent pas non plus exiger qu'on fasse pour eux une chose répréhensible. C'est pourquoi je vous engage tous deux à ne plus essayer de faire causer Cyprienne sur ce sujet. Il ne faut pas lui rendre le silence plus difficile à garder en lui posant des questions indiscrètes. Puisque vous savez que votre petite compagne n'est pas aussi heureuse chez elle que vous le désirez, c'est à vous de redoubler d'amitié pour elle, afin qu'elle trouve dans votre cœur une compensation à l'affection qui lui fait défaut chez les siens.

Une grande privation pour Cyprienne c'était de ne plus pouvoir, comme par le passé, offrir à M^{me} Beaupré quelques produits de son jardin ou de sa basse-cour pour lui témoigner sa reconnaissance ; une douzaine d'œufs de

ses poules préférées, un petit pot de crème, un peu de beurre fraîchement battu ou bien encore quelques fruits de primeur. Son père envoyait bien de temps en temps à la Verduze, pour remercier des soins prodigués à sa fille, une belle pièce de volaille ou de gibier, un morceau de porc quand on tuait chez lui ; mais pour Cyprienne ce n'était pas la même chose. Qu'aurait-elle donné maintenant qu'elle n'avait plus rien à elle ? C'est à peine si elle osait apporter à ceux qui lui faisaient si bon accueil, les rares fleurs qui avaient survécu à la décapitation infligée à ses rosiers par Nicolas. Pour les cueillir, elle se cachait comme si elle eut commis une mauvaise action et c'est en soupirant qu'elle se voyait forcée de renoncer au plaisir de les cultiver.

– J'ai imaginé un moyen pour avoir encore des rosiers à moi, dit-elle, un jour, toute joyeuse à ses deux amis. Dans le petit bois que je traverse pour venir ici, il y a beaucoup d'égantiers ; si j'en greffais quelques-uns avec des branches prises à mes rosiers ? Il me semble que ce serait ainsi conserver ceux de maman.

L'idée fut déclarée excellente. On convint seulement qu'il ne fallait pas choisir les buissons qui se trouvaient sur le bord du chemin, de peur qu'ils ne fussent aperçus par Nicolas et exposés à subir le sort de leurs devanciers.

Au centre du bouquet de bois, une petite clairière, qui avait servi autrefois d'emplacement à une maisonnette, fut jugée favorable au projet des enfants. Une baie, détruite en grande partie, contenait nombre de rosiers sauvages ; on n'avait qu'à choisir.

Le taillis en cet endroit était jeune et devait verdir plusieurs printemps encore, sans avoir à redouter la hache. Cette considération aurait échappé à Valentine et à Cyprienne, mais Jacques la fit valoir avec autorité. Peu de temps auparavant son père lui avait précisément expliqué ce que c'était que mettre le bois en coupe réglée : comment on le laissait croître un nombre d'années déterminées, selon sa nature ou celle du terrain, avant de l'abattre. Il ne voulait pas que leur jardin rustique fut exposé à tomber de sitôt sous les coups du bûcheron, et les deux petites filles s'inclinèrent devant sa science supérieure.

Le jour suivant Cyprienne se rendit au jardin avec le projet de choisir soigneusement parmi ses rosiers ceux qu'elle préférait, pour les amputer d'une petite branche. Ceux qu'elle préférait ! C'était bien difficile à dire ;

elle les aimait tous également. Aussi, tout en allant de l'un à l'autre, elle fit si bien qu'elle enleva un rameau à chacun. Elle avait pris pour cette opération le moment où Nicolas ne pouvait la voir. Peu d'instantes auparavant elle l'avait aperçu dans le clos, où on l'avait envoyé faire de l'herbe pour les vaches, mais où en réalité il s'occupait à se régaler de poires d'Angleterre. Cyprienne savait qu'il en avait pour longtemps avant d'être rassasié.

Sa corbeille remplie de greffes, elle se dirigea vers le châlet. Elle n'eut pas besoin d'aller jusque là ; le frère et la sœur étaient venus à sa rencontre et l'attendaient au petit bois.

On se mit immédiatement à la besogne. Mme Beaupré avait donné de la laine : Jacques, de son coup d'œil expérimenté déjà, désignait l'arbuste à enter ; puis avec son petit canif, pratiquait une incision dans la branche choisie. Cyprienne alors introduisait délicatement la greffe, ainsi qu'elle se rappelait 'avoir vu faire à sa mère, puis, aidée de Valentine, recouvrait la fente des ligaments voulus.

Déjà deux ou trois églantiers avaient reçu dans leur écorce l'imperceptible bourgeon, grâce auquel leurs pâles et simples corolles devaient se transformer en pétales multiples et teintées des plus riches nuances, lorsque Cyprienne, occupée à serrer la laine autour de la branche greffée, comme un bandage autour d'une blessure, interrompit tout à coup son ouvrage.

– Mais, dit-elle, est-ce que c'est permis ce que nous faisons là ?

– Ce ne peut pas être défendu, dit Jacques. Est-ce que la forêt n'est pas à tout le monde ?

– Non, dit Cyprienne et la preuve c'est que tout le monde ne peut pas venir y chercher du bois pour se chauffer.

– Oh ! ce n'est pas la même chose ! Qu'importe au propriétaire que ses haies produisent des roses sauvages ou des fleurs de choix. Il ne perd pas au change. Nous transformons son taillis en jardin anglais ; il aurait mauvaise grâce à s'en plaindre.

Les deux petites filles se mirent à rire.

– Et puis il me semble, dit Cyprienne, que plus tard, s'il vient à passer par ici, cela lui fera plaisir de voir de belles roses au milieu des ronces et

des orties, Il ne peut y avoir de mal à cela.

– D’abord maman sait bien ce que nous sommes venues faire et ne nous l’a pas défendu, dit à son tour Valentine, par conséquent

– C’est vrai ! s’écria Cyprienne tout à fait rassurée.

C’était en effet une raison concluante ; ce que Mme Beaupré avait permis ne pouvait être répréhensible, et les enfants se remirent gaiement à la besogne.

Le plaisir que Cyprienne trouvait dans la société de ses petits amis, l’avantage qu’elle en retirait pour son instruction, l’affection qu’on lui témoignait l’intérêt dont elle se sentait l’objet, la consolaient des chagrins et des injustices qu’elle avait à subir chez son père. Une autre compensation lui était réservée à laquelle elle attachait encore plus de prix.

VIII

LA PETITE MARRAINE.

Par une belle journée du mois de mai de l’année suivante, les cloches d’Aubecourt sonnaient à toute volée. Pendant que le bedeau les agitant gaiement, un enfant de chœur, sur l’aube blanche duquel tranchait une large ceinture rouge, surveillait le tournant de la route, prêt à prévenir M. le Curé, qui attendait dans la sacristie. Un ménétrier, s’escrimant de son mieux sur

un violon dont les notes avaient été couvertes par le tintement des cloches, s'y montra bientôt. Derrière lui marchait le héros de la fête. Marchait est une manière de parler, car le personnage en question, qui n'avait vu le jour que depuis deux ou trois semaines, reposait, tout embobeliné de blanc, sur les bras d'une vieille paysanne. Une longue pièce de mousseline brodée l'enveloppait tout entier et retombait en larges plis jusqu'au bas du tablier de la porteuse, figurant une ample robe de baptême. Le pauvre innocent, complètement insensible à la pompe déployée en son honneur, ne se doutait guère de son importance.

A sa suite venait, tout habillé de neuf, Nicolas, auquel, à force de recommandations, on était parvenu à faire prendre une tenue presque convenable pour ce jour-là. Si nous avions soulevé le petit chapeau de paille, garni d'une guirlande de roses blanches, de sa commère, nous aurions reconnu la figure rondelette et les yeux brillants de joie de notre amie Cyprienne. Le petit être qu'on portait à l'église n'était autre en effet que le nouveau-né de M. et de M^{me} Rabuteau, auquel son frère et sa sœur devaient servir de parrain et de marraine. Leur père l'avait ainsi décidé, espérant, par ce moyen, opérer un rapprochement entre ces enfants, et effacer les dissentiments produits par le mauvais caractère de Nicolas. Cyprienne, elle, ne demandait pas mieux que d'oublier tous les tours qu'il lui avait joués, et l'autre, séduit par la promesse d'un habit neuf, qui devait lui permettre de figurer dignement dans la cérémonie, et par le désir d'y jouer un personnage principal, avait pris l'engagement d'être dorénavant moins taquin et moins malicieux. Il faut dire pourtant que ce brillant rôle de parrain, qui l'avait flatté d'abord, lui avait bientôt semblé payé assez cher par le rude travail auquel il s'était vu forcé de s'assujettir pour le remplir d'une manière à peu près conforme à la bienséance. Car M. Rabuteau, ne voulant pas, lorsque Nicolas signerait à la sacristie, qu'on put s'apercevoir de son manque complet d'instruction et faire des remarques malignes sur le peu de profit qui était résulté pour lui de ses six ans d'école, avait déclaré qu'il ne serait parrain que s'il parvenait à écrire son nom passablement. Depuis une quinzaine donc, le jeune garçon employait une bonne heure par jour à tracer sur une ardoise, en caractères dignes d'un commençant, le nom. de Nicolas Fourniquet. Plus d'une fois la patience avait failli lui

échapper et il avait été tenté d'envoyer promener ce qu'il appelait le parrainage. Sans la perspective de la veste et du chapeau neuf ; il y eut bien vite renoncé.

La faveur qu'on lui accordait, en la choisissant pour marraine de son petit frère, avait été accueillie bien différemment par Cyprienne. Elle en fut transportée de joie, si bien que le souvenir de ses chagrins s'effaça complètement. Lorsque son père lui annonça cette nouvelle, elle se jeta dans ses bras pour le remercier, et Claude eut la satisfaction de revoir sur le visage de sa fille cette expression de bonheur qu'on y lisait sans cesse autrefois, mais qui, depuis, avait disparu.— Son ardent désir était donc réalisé ! Elle allait avoir, comme elle l'avait tant souhaité, un petit frère à chérir ! Et, pour comble de félicité, c'est elle qui devait le présenter au baptême, lui donner son nom, lui servir en quelque sorte de seconde mère ! Que de nouveaux liens ajoutés à ceux qu'elle sentait si forts déjà entre elle et la petite créature ! Qu'elle allait l'aimer, ce pauvre être si faible, si chétif, qui avait tant besoin de protection et de tendresse ! Tout un avenir couleur de rose, tel qu'on le rêve à l'âge heureux de Cyprienne, se déroulait à son imagination. Le jour déjà si beau du baptême en était encore embelli ; mais, ni le riant soleil qui éclairait le contentement de toute l'assistance, ni la joyeuse chanson du ménétrier, ni le carillon de bon augure des cloches, rien n'était si riant, si gai, si plein de joie et d'espérance que les pensées qui remplissaient le cœur de Cyprienne.

Dans le cortège figuraient encore plusieurs de nos anciennes connaissances, et, au premier rang, Claude Rabuteau, le visage tout épanoui de satisfaction. En outre, sous le porche de l'église, Cyprienne aperçut, avec un vif sentiment de plaisir et de reconnaissance, Jacques et Valentine, ainsi que leur mère. Ils n'avaient pas voulu laisser passer ce jour, si marquant dans la vie de leur petite amie, sans lui donner cette preuve d'affection et sans venir unir leurs prières à celles qu'elle adressait à Dieu pour le nouveau-né. Dans la chapelle des Fonts baptismux, M. le curé, vêtu de sa plus belle aube, et portant l'étole brodée, attendait déjà. Il fit au parrain et à la marraine les questions d'usage. Nicolas y répondit inintelligiblement et brusquement, selon sa coutume, et Cyprienne d'une voix claire et distincte, mais profondément émue.

C'est qu'en effet la petite fille se sentait pénétrée de la gravité de ses promesses. Elle se disait que ce titre de marraine, ajouté à celui de sœur aînée, lui créait de doubles devoirs ; que le soin et la charge de cette âme lui revenaient ; qu'elle devrait à son filleul de bons conseils et surtout de bons exemples ; que ce serait à elle d'ouvrir son cœur à la pratique du bien, à la connaissance et à l'amour de Dieu, et elle priait Dieu de la rendre bonne elle-même et de lui enseigner ses devoirs, afin que plus tard elle pût servir de guide à celui pour lequel elle s'engageait devant lui.

Quant au héros de la fête, il montrait toujours, on le croira sans peine, la même indifférence pour ce qui se passait autour de sa petite personne. Pendant la première partie de la cérémonie, il avait continué à dormir, puis il avait promené, çà et là, ses yeux sans regard ; et, à ce sujet, mes petits amis, je vous dirai une chose que vous ne savez peut-être pas : c'est que les enfants naissent pour ainsi dire aveugles, et sont plusieurs semaines sans rien distinguer. Attiré cependant par un rayon de soleil qui passait au travers des vitraux peints, le filleul de Cyprienne était parvenu à tourner la tête du côté de la fenêtre, et semblait charmé par la lueur rose que sans doute il commençait à entrevoir. Cette contemplation suffisait à son bonheur, il s'était jusque-là tenu tranquille. Lorsque le prêtre lui entr'ouvrit la bouche pour y introduire un peu de sel, l'enfant s'empressa de saisir son doigt entre ses lèvres et se mit d'abord à le sucer avec autant d'énergie que de satisfaction mais quand la saveur salée atteignit sa langue, sa figure se contracta en une grimace, bientôt suivie d'un formidable cri. Ce fut bien pis lorsque son bonnet lui ayant été ôté, il sentit sur sa nuque quelques gouttes d'eau froide. Les clameurs qu'il poussa excitèrent la joie de toute la famille et des amis en leur faisant augurer le mieux du monde de la force de ses poumons, et M. le Curé lui-même déclara qu'il ferait un excellent chanteur. Il ne restait plus qu'à signer. C'est de sa plus jolie écriture, quoique la main lui tremblât un peu, que la marraine inscrivit sur le registre le nom de Cyprienne Rabuteau à côté des jambages grossiers et informes qui, en dépit des dernières études de Nicolas, représentaient celui de son compère.

Il n'y a pas de baptême sans dragées. Au sortir de l'église, le parrain et la marraine, munis chacun d'un grand sac, firent leurs largesses à tous les enfants, réunis devant le portail ; mais pendant que Cyprienne partageait ses

bonbons entre les petites filles, en prenant soin que toutes en eussent également, Nicolas jetait les siens dans la poussière, s'efforçant de les lancer le plus loin possible, prenant plaisir à regarder les gamins se pousser, se quereller et se battre pour les ramasser. Lorsqu'ils se précipitaient d'un côté, vite Nicolas envoyait une poignée de dragées bien loin de là, afin d'avoir la satisfaction de les voir rester tout ahuris au milieu du chemin ou bien abandonner le premier champ de dispute pour voler ailleurs. Parfois même il affectait de plonger sa main jusqu'au fond du sac, puis il la retirait fermée, et faisait mine d'en lancer le contenu dans l'espace. Les enfants couraient à qui mieux mieux dans la direction indiquée ; mais la main était vide, et ils ne récoltaient pour leur peine que les huées et les quolibets du parrain, qui pendant ce temps croquait à belles dents les friandises destinées à d'autres. Il aurait continué longtemps ce jeu malicieux si Claude Rabuteau, réfléchissant que le festin du baptême pourrait bien avoir à souffrir d'un retard trop prolongé, et que cela mécontenterait sa femme, n'avait pris le parti de distribuer lui-même le reste de bonbons. Au surplus nous devons rendre justice à Nicolas ; sitôt que son père lui eut parlé du repas qui les attendait, il n'eut rien de plus pressé que de retourner à la maison. Cette sage résolution n'étonnera personne lorsqu'on se rappellera la part active qu'il avait prise au dîner dont nous avons déjà rendu compte.

Comme nous supposons que nos lecteurs n'ont pas le même goût que Nicolas pour ce genre de divertissement, nous nous dispenserons de leur décrire celui qui suivit le baptême de Cyprien-Nicolas-Claude-Mathurin Rabuteau. Tels étaient en effet les noms qui s'alignaient sur l'acte délivré par le sacristain de l'église d'Aubecourt, car, aux noms de son parrain et de sa marraine, on s'était cru obligé d'ajouter ceux du père et de la mère ; et si d'autres encore n'étaient pas venus se joindre à ceux-là, c'est que le petit garçon n'avait ni grand-père, ni grand'mère, ni oncle, ni tante, ni aucun parent enfin, à quelque degré que ce fut, autre que ceux que nous lui connaissons.

IX

NOUVELLE AFFECTION.

A partir de ce jour, l'existence changea complètement pour Cyprienne. Un véritable élément de bonheur avait pris place dans sa vie. Sa belle-mère ne lui témoignait pas plus d'affection que par le passé ; elle continuait à se montrer froide et exigeante envers elle, mais du moins elle ne la grondait plus sur les seuls rapports de ses autres enfants, et même ne leur permettait plus autant de la taquiner. Elle finissait, elle aussi, par supporter avec peine la méchanceté et l'insubordination de Nicolas. Claude ne pouvait obtenir le moindre service de ce grand garçon de quatorze ans, qui se montrait aussi irrespectueux et même aussi insolent avec ses parents qu'avec tout le monde. Quant à Zélie, on n'en tirait rien non plus. De ce côté comme de l'autre, leur mère récoltait le fruit de la déplorable éducation qu'elle leur avait donnée et de ses complaisances déraisonnables.

D'ailleurs, nonobstant le peu de sympathie qu'elle avait pour Cyprienne, M^{me} Rabuteau ne pouvait être complètement insensible à la tendresse qu'elle témoignait à son petit frère et filleul, aux attentions sans nombre dont elle l'entourait, à la patience, à la douceur qu'elle déployait en s'en occupant. Les mêmes devoirs incombait naturellement à Zélie, qui était l'aînée et sur laquelle sa mère aurait dû compter ; mais M^{me} Rabuteau savait qu'il ne lui était pas permis d'avoir la moindre confiance en elle et

n'aurait osé laisser l'enfant à sa garde. Non que Zélie eût conçu de mauvais sentiments pour Cyprien ; mais elle était trop indolente, trop inintelligente et trop paresseuse pour qu'on fût bien tranquille lorsqu'il était entre ses mains. Dans les premiers temps, il est vrai, elle avait semblé prendre quelque plaisir à s'en occuper, mais elle s'en était lassée bien vite. Si parfois encore elle paraissait y trouver quelque satisfaction, c'est que cette tâche la dispensait d'un travail plus ennuyeux et plus fatigant. Aussi dans ces cas-là quittait-elle avec empressement son ouvrage et accourait-elle bien vite au moindre cri de l'enfant pour le bercer ou jouer avec lui ; mais au bout de quelques instants elle s'asseyait, comme exténuée de lassitude, et l'enfant se remettait à pleurer de plus belle.

Quant à Nicolas, M^{me} Rabuteau, rendue un peu moins endurante à cause des dangers que la brutalité de son fils aîné pouvait faire courir au plus jeune, avait pris le parti de lui défendre d'approcher de son frère. Sous prétexte de le divertir, Nicolas ne savait qu'inventer pour le tourmenter. Tantôt il jetait des cris effrayants en lui faisant d'horribles grimaces, ou bien il se disloquait le corps en mille contorsions, qui remplissait l'enfant de terreur ; tantôt il saisissait le pauvre petit, le faisait sauter en l'air en poussant de formidables éclats de rire, et en le secouant si bien que c'était miracle si le malheureux ne sortait pas de ses mains tout meurtri. En réalité il se souciait fort peu de l'amuser ; le principal c'était qu'il s'amusât lui-même. Chaque fois qu'il pouvait enfeindre la défense qui lui était faite, il n'avait garde d'y manquer, si bien que le petit garçon avait pris son frère en horreur.

Plus d'une année se passa ainsi. Déjà Cyprien commençait à essayer ses pas dans la chambre et même, en s'attachant aux chaises, il parvenait à atteindre l'autre bout de la pièce, où les bras de son père ou de sa mère s'étendaient pour le recevoir. C'étaient, quand il était parvenu à ce but lointain, des cris de joie et de triomphe, des éclats de gaîté que répétaient tous ceux qui avaient observé d'un regard de sollicitude ses petits pas chancelants. Déjà il bégayait quelques-unes de ces paroles confuses qu'on devine plutôt qu'on ne les comprend, – papa, maman, marraine, – qu'il prononçait à sa manière. Cyprienne était fière des progrès qu'elle remarquait chaque jour ; elle les notait soigneusement dans sa mémoire, et lorsque

son père rentrait des champs elle les lui énumérait. – Il a dit ceci ; – il a fait cela. – Le plus souvent, sans qu'elle y prît garde, l'imagination de la petite fille embellissait ses récits. Elle ne pensait pas qu'il y eut au monde un enfant semblable à son Cyprien et on l'eût beaucoup étonnée en lui disant que ces choses, qui l'émerveillaient tant, tous les enfants du même âge les accomplissaient de même. Son affection pour lui augmentait chaque jour comme si elle avait senti que le pauvre être devait bientôt et plus que jamais en avoir besoin.

Parmi les objets qui aidaient Cyprienne à divertir son frère, figurait le coucou de la cuisine. De la chambre de M^{me} Rabuteau, où couchait Cyprien, on entendait sa chanson uniforme qui se répétait toutes les heures, sans autre variante que celle qu'y apportait le chiffre indiqué par le Cadran. A midi, lorsqu'il allait répéter douze fois ses notes aiguës et monotones, Cyprienne venait se placer avec l'enfant devant l'horloge. C'était un grand bonheur pour celui-ci de voir la volatile jaune et rouge secouer la tête d'un mouvement sec et raide, en répétant : Cou-cou ! cou-cou ! Il poussait alors de bruyants éclats de rire et tendait vers l'horloge ses petits bras, s'efforçant d'agiter la tête comme l'oiseau automatique et de dire à son tour : Cou-cou ! cou-cou !

Cette existence, aussi heureuse pour la sœur que pour le frère, devait être bientôt troublée par un accident terrible. Un matin Cyprienne se leva plus tôt que de coutume ; à peine les premiers rayons du jour se montraient-ils à la fenêtre. La petite fille s'aperçut que Benoîte, dont elle continuait à partager la chambre, était déjà levée. Il lui sembla aussi entendre un mouvement inaccoutumé dans la pièce voisine, occupée par ses parents. Elle sauta à bas de son lit, inquiète sans savoir pourquoi. Comme elle s'habillait, elle vit passer dans la cour une personne qu'elle crut reconnaître pour M. Marchand ; le médecin. – Qui donc était malade ? – Elle se hâta de passer sa robe et se glissa dans la chambre de M^{me} Rabuteau. Son père et sa mère, M. Marchand, Benoîte, les voisins et les voisines entouraient le berceau de Cyprien. Le cœur de la pauvre enfant faillit lui manquer et elle resta près de la porte incapable de faire un pas. Elle ne pouvait rien voir derrière toutes ces personnes plus grandes qu'elle, et elle éprouvait une invincible répugnance à interroger. Immobile, l'oreille tendue, elle ne

saisissait d'autre bruit que celui d'une respiration haletante, qui lui causait une profonde émotion. – Ce souffle, qui semblait s'échapper avec effort et comme s'il déchirait la poitrine, d'où donc sortait-il ? – Enfin M. Marchand demanda de l'air et ordonna qu'on s'éloignât du berceau. Cyprienne put alors y jeter les yeux.

Quel horrible spectacle ! Son frère, la figure violette et rendue complètement méconnaissable par la souffrance, se tordait dans d'affreuses convulsions.

– Cyprien ! Cyprien ! mon cher Cyprien ! s'écria la petite fille en s'élançant vers l'enfant ; et se penchant vers lui elle colla sa bouche sur la sienne ; mais en sentant contre ses lèvres ce visage raide et glacé, elle fut saisie d'une telle frayeur qu'elle poussa un cri et tomba sans connaissance. Claude alors, soulevant sa fille dans ses bras, la reporta dans sa chambre, en recommandant à Benoîte de lui donner les soins que son état exigeait.

En ce moment, soit que les moyens employés par le médecin eussent été efficaces, soit que la nature commençât à agir favorablement, soit enfin que l'enfant eut entendu le cri de sa sœur et que cette voix aimée eut eu le pouvoir de le rappeler à la vie, une faible amélioration se manifesta dans l'état du petit malade. Un peu d'écume blanche, indiquant que les mâchoires commençaient à se desserrer, se montra sur les lèvres. Le médecin continua ses efforts et put enfin introduire dans la bouche quelques gouttes de potion calmante. Peu à peu les petits membres tendus, qui ne donnaient plus signe de vie que par des mouvements spasmodiques, s'assouplirent, les teintes violettes, qui avaient envahi les joues, disparurent, la chaleur se répandit de nouveau dans toutes les parties du corps mignon et M. Marchand put pousser un soupir de soulagement.

Il demeurait encore soucieux, néanmoins, car tout danger n'était pas conjuré. Vers le soir, en effet, les crises recommencèrent et les pauvres parents ressentirent une fois de plus l'agonie du désespoir. Les enfants ne savent pas quelles longues heures ceux dont ils tiennent la vie ont passées près de leur berceau, à adoucir leurs souffrances, à veiller anxieusement sur leur sommeil. S'ils le savaient, s'en trouverait-il un seul parmi eux qui manquât jamais envers ces chers parents de soumission et de tendresse, qui ne craignît de blesser ces cœurs dévoués, qui ne s'efforçât de reconnaître

ces soins et cet amour par des soins et par un amour réciproques ? Hélas ! bien souvent cet enfant, que Dieu rend à leurs prières et à leurs larmes, leur causera par sa propre faute de profonds chagrins. Bien des fois encore il fera pleurer ceux qui, depuis sa naissance, n'ont eu d'autre pensée que de le rendre heureux.

X

TRISTE GUÉRISON.

L'évanouissement de Cyprienne n'avait pas duré longtemps et elle avait obtenu de rentrer dans la chambre, à condition qu'elle se montrerait calme. Cependant, vers le soir, son père ayant exigé qu'elle allât se coucher, elle obéit.

D'abord l'inquiétude la tint éveillée ; mais au bout de quelque temps, la fatigue d'une journée d'émotion, jointe à la faiblesse qui était résultée de son évanouissement, amenèrent un sommeil agité, dont elle sortit au bout de quelques heures. Benoîte, elle aussi, était venue se mettre au lit. L'enfant en conclut que Cyprien allait de mieux en mieux ; mais cette pensée ne fut pas suffisante pour lui faire retrouver le repos. Elle était anxieuse de s'assurer par elle-même de ce qui en était. Cependant elle n'osait se montrer dans la chambre voisine, de peur de mécontenter son père.

Elle vint s'asseoir sur son lit, sans savoir à quoi se résoudre. — Fallait-il donc attendre, dans une cruelle inquiétude, que le jour parût ? S'habillerait-

elle pour aller voir son frère ? – Elle ne l’osait pas. – Aucun bruit ne se faisait entendre dans la chambre à côté. Elle se leva de nouveau et alla coller son oreille contre la porte : rien encore. Elle revint à son lit ; alors s’agenouillant en face du bénitier et de la petite image qui la surmontait, elle demanda à Dieu de tout son cœur de lui conserver son cher Cyprien. A mesure qu’elle priait, la crainte faisait place dans son cœur à l’espérance. Combien de temps demeura-t-elle ainsi ? Elle n’eut pu le dire. Le sommeil la prit au milieu de ses pieux exercices. Quand elle se réveilla pour la seconde fois il faisait grand jour. Elle était couchée dans son lit où Benoîte, avant de quitter la chambre, l’avait replacée, et se leva bien vite, désolée d’avoir dormi si tard.

C’est avec une vive anxiété qu’elle ouvrit la porte de la chambre où Cyprien avait passé la nuit. Qu’allait-elle apprendre ? Son frère était-il hors de danger ou bien de nouvelles crises étaient-elles survenues, comme le médecin, la veille, semblait le redouter ? La première personne qu’elle aperçut fut M. Marchand ; de même que le matin du jour précédent, il était penché sur le berceau ; mais lorsqu’il se redressa une expression de complète satisfaction se lisait sur ses traits.

Le docteur, qui n’avait pas voulu abandonner la pauvre petite créature avant d’être entièrement rassuré sur son compte, était resté depuis la veille chez Rabuteau. La nuit s’était écoulée avec calme, en ce moment l’enfant dormait paisiblement. Quelques tressaillements convulsifs se faisaient encore remarquer de temps en temps, mais le docteur déclara qu’il n’y avait pas lieu de s’en inquiéter.

On peut juger de la joie de Cyprienne en voyant renaître à l’existence le pauvre petit être qui avait failli leur échapper. Elle n’était égalée que par celle du père et de la mère. Vingt fois le jour la petite fille vint, sur la pointe du pied, jeter un regard sur le berceau. L’enfant continuait à dormir d’un bon sommeil réparateur, la respiration devenait de plus en plus douce et égale ; les couleurs de la santé reparaissaient sur sa figure. Vers le soir il ouvrit les yeux et son premier regard, accompagné d’un sourire, fut pour sa petite marraine penchée sur son petit lit.

Moins d’une semaine après, il semblait être entièrement remis, et Cyprienne, l’ayant levé et habillé, l’enfant reprit ses occupations

habituelles, c'est-à-dire qu'il recommença à se rouler par terre, à ramper à quatre pattes, à s'essayer à marcher en s'appuyant sur les chaises et à jouer avec tout ce qui lui tombait sous la main. Cependant sa sœur croyait apercevoir en lui un changement dont elle ne pouvait se rendre compte. Le petit garçon était toujours aussi vif et aussi remuant ; ses yeux brillaient du même éclat et c'est avec le même élan de gaieté qu'il se précipitait dans les bras qu'on lui tendait ; il poussait bien, comme par le passé, des cris de joie et prononçait aussi de temps en temps quelques-unes des syllabes qu'il avait apprises, mais il s'arrêtait souvent, comme s'il concentrait toute son attention sur ce qui se passait en lui et il prenait alors l'air étonné d'un enfant auquel il manque quelque chose de ce à quoi il est habitué.

Le médecin vint encore une fois, il l'examina soigneusement, le regarda essayer ses faibles pas et déclara qu'il était complètement guéri.

Cyprienne, néanmoins, ne pouvait s'empêcher de concevoir de l'inquiétude. A quel sujet ? Elle n'aurait pu le dire ; mais certainement Cyprien n'était plus ce qu'il était avant sa maladie. Le changement qu'elle constatait était bien peu de chose et personne n'aurait pu l'apercevoir ; elle seule connaissait assez son frère, était assez habituée à deviner toutes ses impressions, à vivre de sa vie pour le remarquer.

Un jour ou deux se passèrent encore et Cyprienne conservait ses appréhensions. Lorsque sa marraine s'occupait de lui, l'enfant montrait la même gaieté qu'autrefois, mais lorsqu'elle n'était pas là, il semblait comme abattu et restait parfois longtemps silencieux. Il lui échappait aussi moins souvent de ces éclats de joie, qui remplissaient toute la chambre ; les fragments de paroles enfantines, qu'il répétait sans cesse auparavant, revenaient plus rarement sur ses lèvres. Il ne s'appliquait plus à reproduire celles que faisait entendre sa sœur et semblait même devenir indifférent à sa voix. Cyprienne, qui avait l'habitude de faire part presque chaque soir à son père d'un nouveau progrès, n'avait pu, depuis le rétablissement de l'enfant, lui annoncer qu'il eût enrichi son petit vocabulaire de la moindre syllabe. Il ne prenait plus le même plaisir au chant du coucou ; et si parfois il lui arrivait de faire entendre les deux notes de l'horloge, ce n'était pas quand elle sonnait. Une fois cependant, sa sœur l'ayant placé devant le cadran au coup de midi, ainsi qu'elle le faisait souvent jadis, l'enfant, lorsque l'oiseau

sortit de sa logette se mit à rire aux éclats et à frapper des mains l'un contre l'autre en répétant : cou cou ! cou cou !

Cyprienne se sentit rassurée par cette démonstration, car elle avait eu un moment de crainte terrible.

Plus d'une année auparavant, chez M^{me} Beau pré, dans une conversation tenue devant elle, il avait été question d'un enfant ayant perdu le son de l'ouïe à la suite d'une maladie. Sur le moment cette circonstance n'avait pas produit sur elle une impression profonde, et lui était même sortie de la mémoire ; mais depuis quelques jours elle se l'était rappelée avec une mortelle frayeur, en pensant qu'un malheur pareil pouvait arriver à son filleul. C'est donc avec un grand soulagement de cœur qu'elle crut remarquer que cette fois l'enfant avait suivi avec son intérêt habituel la sonnerie musicale de l'horloge.

Cependant deux jours après elle était retombée dans ses perplexités.

Voici ce qui en fut cause.

Un mendiant se présenta à la porte de la cour. Rustaud, qui avait à l'égard des mendiants la défiance plus ou moins méritée que les chiens ressentent pour les gens de cette sorte, annonça l'arrivée du pauvre par des aboiements furieux. Ordinairement lorsque la voix du brave boule-dogue se faisait entendre, Cyprien l'accompagnait de la sienne, et répondait à ses hou-hou ! par d'autres hou-hou ! qu'il s'efforçait de rendre aussi formidables que possible.

Ce jour-là il jouait devant la maison, aux pieds de Cyprienne, qui écosait des pois, assise sur le banc placé près de la porte. En entendant les aboiements du chien, elle l'imita comme cela lui arrivait souvent, pour amuser le petit garçon et l'exciter à faire de même. Cyprien, occupé à remplir un petit pot avec de la terre, ne s'était pas dérangé à la voix du chien ; il ne prêta pas plus d'attention à celle de sa sœur. Cyprienne pensa que l'important travail auquel il se livrait l'absorbait complètement ; elle lui toucha l'épaule et fit encore hou-hou ! L'enfant tourna la tête de son côté ; la regarda, se mit à rire, imita le mouvement de ses lèvres, mais n'émit aucun son.

– Oh mon Dieu !... se dit Cyprienne avec un affreux serrement de cœur. – Mais elle ne voulut pas encore se rendre à l'évidence.

Elle y fut bientôt forcée pourtant, et c'est encore le coucou qui lui fournit la dernière preuve de ce qu'elle redoutait.

Il venait de frapper un premier coup sans que l'enfant eut paru s'en apercevoir.

– Écoute ! lui dit Cyprienne, la tête penchée dans l'attitude de l'attention et portant la main à son oreille. Écoute !

L'enfant prit la pose de sa sœur, répéta son geste, puis, comme s'il avait vu seulement dans cette action un amusement ou un appel à ses caresses, il se jeta en riant dans ses bras.

En cet instant Zélie, qui essuyait la vaisselle, laissa tomber un large plat en terre ; qui se brisa en mille morceaux. Cyprienne tressaillit au bruit formidable que produisit cette chute, mais le petit garçon, dont le visage était caché dans les bras de sa sœur, et qui n'avait pas vu ce coup d'adresse, ne détourna même pas la tête.

– O ! mon Dieu, se dit de nouveau Cyprienne, serait-ce donc vrai ?

XI

SOURD-MUET.

Hélas ! oui, c'était vrai ; le pauvre enfant n'entendait plus ; il ne devait plus jamais entendre. Le sens de l'ouïe avait été paralysé chez lui, par suite

de la crise qu'il venait de traverser. Une partie du monde extérieur allait lui être fermée ; il n'aurait plus désormais de relations par la parole avec ses semblables. Car vous saurez, mes petits amis, que les enfants qui naissent sourds, ou qui le deviennent dans les premières années de leur existence, sont condamnés, non-seulement à ne plus entendre, mais encore à ne pouvoir se faire entendre eux-mêmes. Nous n'apprenons à nous servir du langage parlé que parce que les notes de la voix humaine frappent sans cesse nos oreilles. Nos mères, nos pères, nos sœurs, tous ceux qui nous entourent, contribuent, en nous parlant eux-mêmes, à nous l'enseigner. Les malheureux petits êtres, atteints de surdité dans leur bas âge, ne saisissant aucun son autour d'eux, ne peuvent chercher à les imiter et à les reproduire. Ils se trouvent ainsi réduits à l'isolement et incapables de communiquer leur pensée, aussi bien que de comprendre celle des autres.

Avez-vous jamais réfléchi, mes enfants, vous qui jouissez de l'exercice de tous vos sens, à toutes les privations qui sont le partage de ceux auxquels il en manque un seulement. Vous à qui il est permis d'entendre la voix de vos parents, qui êtes à même ainsi de profiter de leurs conseils ; qui pouvez leur dire tout ce qui vous vient à l'esprit, vous figurez-vous ce que ce peut être, pour une pauvre créature, que de se trouver sans moyen de converser avec personne et pour ainsi dire retranché de la société. Celui qui est aveugle est bien à plaindre, n'est-il pas vrai ? eh bien il l'est à peine plus que le malheureux auquel manquent à la fois la faculté d'entendre et celle de s'exprimer.

Et pour ne parler que de l'ouïe, que de choses, sans compter les accents de la voix humaine, viennent frapper notre oreille et éveiller en nous des sensations de plaisir ! Le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes, le son des instruments : que de jouissances enlevées au pauvre sourd ! Il y a encore dans la nature des bruits insaisissables et qui néanmoins remplissent agréablement l'air. Il en est même qui parfois nous sont importuns, tels que le fracas du tonnerre, les aboiements des chiens, le roulement des voitures, le gémissement des puissantes machines mises en mouvement dans les fabriques et que cependant nous regretterions de ne jamais percevoir. Vous avez peine à vous le persuader ; rien n'est plus certain cependant. Le silence que vous connaissez, ce silence qu'on ne recherche guère à votre âge, mais

que vous aimerez plus tard, diffère complètement du silence dont sont entourés les sourds. Leur silence à eux est morne et sombre ; jamais rien ne vient l'animer ; Aussi a-t-on remarqué que les sourds sont tristes ; plus tristes encore que ceux auxquels manque le sens de la vue ; parce que, cent fois par jour, ils ont occasion de se sentir plus isolés et plus déshérités encore que ceux qui du moins peuvent échanger leurs pensées avec leurs semblables.

Lorsque le soir du jour où elle acquit la triste certitude que Cyprien n'entendait plus, Cyprienné fit part de ses observations à son père, ses paroles ne rencontrèrent d'abord que de l'incrédulité. L'enfant se montrait toujours si vif et si gai, il était si pénible de penser que les appréhensions de sa sœur pussent avoir quelque fondement, que M. et Mme Rabuteau refusèrent d'écouter leur fille et traitèrent ses craintes de chimères. C'est en vain que Cyprienne renouvela devant eux ses petites expériences – S'il ne répondait ni à la voix de sa mère, ni à celle de sa sœur, c'est, disait Claude, qu'il voulait rire ; il s'amusait à faire des niches ; un autre jour il serait plus disposé à obéir. – Un si bel enfant ! disait la mère. Est-ce que c'est possible ! – Bientôt cependant le doute ne fut plus permis. Les pauvres parents, qui ne pouvaient croire à leur malheur, se flattèrent encore quelque temps de l'espoir que cet état de choses ne devait pas durer. Ce n'était, pensaient-ils qu'une conséquence momentanée de la maladie qui avait failli leur enlever leur petit Cyprien. On peut donc juger de leur désespoir lorsque, ayant communiqué au médecin les remarques de Cyprienne, ils virent celui-ci secouer la tête avec tristesse, en déclarant que tout remède était inutile. C'en était fait, Cyprien était sourd et muet pour la vie.

Pendant quelque temps encore, toutefois, l'enfant répéta les mots qu'il avait appris avant sa maladie ; mais, comme ils n'étaient plus rectifiés par ce qu'il entendait autour de lui, ils s'altérèrent insensiblement, tant dans la prononciation que dans l'application qu'il en faisait, et devinrent bientôt méconnaissables. A mesure qu'ils semblaient perdre leur signification pour lui, il les prononça de plus en plus rarement, et, au bout d'une quinzaine, il tomba dans un silence complet. C'est à peine si parfois il sortait de ce silence, sous l'empire d'une forte émotion, pour exprimer sa joie ou sa colère par des cris rauques et discordants, qui n'avaient rien de la voix

humaine. Il grandit ainsi sans que l'infirmité dont il était atteint nuisit en rien à son développement.

Avec le malheur qui frappait son petit frère, la tendresse de Oyprienne sembla redoubler pour lui. Cette tendresse se fit de plus en plus attentive, intelligente et dévouée, comme si elle s'était efforcée d'offrir au pauvre enfant la seule compensation en son pouvoir, à la sombre destinée qui l'attendait.

Elle seule avait le talent de s'en faire écouter. Elle trouvait moyen de s'entendre avec lui presque aussi sûrement que par la parole ; sur un geste, un regard, une expression de visage, un mot même, que Cyprien semblait deviner, il courait exécuter les ordres de sa sœur. L'enfant, ayant oublié qu'il avait possédé, lui aussi, pendant un temps bien court, hélas ! la faculté d'exprimer ses pensées ou ses désirs par la voix, ne s'apercevait pas avec elle qu'il lui manquait le moyen de comprendre ceux qui l'entouraient et de s'en faire comprendre.

Il n'en était pas de même avec les autres. Zélie n'en pouvait rien obtenir. Il est vrai qu'elle n'avait garde de chercher à se rendre intelligible pour lui. C'était un travail ; or tout travail lui répugnait. – N'était-pas assez de celui dont elle ne pouvait se dispenser, sans aller se casser la tête à deviner des gestes absurdes et sans faire à son tour toutes sortes de singeries comme elle en voyait faire à Cyprienne ! Elle avait essayé d'ailleurs, prétendait-elle ; mais son frère faisait semblant de ne pas la comprendre. Ce n'était pas sa faute.

Sa mère ne réussissait pas beaucoup mieux. M^{me} Rabuteau souffrait vivement à la pensée du triste sort que réservait à Cyprien l'infirmité dont il était affligé. Son amour s'était encore augmenté de la compassion qu'elle ressentait pour lui. Néanmoins elle avait peine à modérer, même en sa faveur, sa brusquerie ordinaire et à adoucir la rudesse de ses manières. Il est difficile, lorsqu'on a pris certaines habitudes, de s'en débarrasser. La patience n'avait jamais été son fort. C'est en vain qu'elle s'évertuait en gestes et en paroles. Quand elle voyait qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer, elle s'emportait, et le plus souvent, elle était forcée d'avoir recours à Cyprienne pour entrer en communication avec l'enfant. Aussi, quoiqu'elle eût pour son fils des sentiments vraiment maternels, et que

l'enfant, de son côté, lui manifestât son affection par des caresses, c'était à Cyprienne qu'il réservait la plus grande place dans son cœur.

Avec Cyprienne seule il avait conservé toute la gaieté, toute la vivacité, toute l'aimable humeur dont la nature l'avait doué. Avec elle seule, il semblait complètement heureux. Par quel prestige, par quels moyens surnaturels la sœur parvenait-elle à exercer sur le frère un empire si complet ? – Ce prestige, c'était la tendresse ; ces moyens c'étaient le dévouement absolu, le sacrifice de soi-même ; moyens par lesquels on est presque toujours assuré d'obtenir un semblable résultat.

M^{me} Rabuteau avait d'abord ressenti un peu de dépit de cette préférence, mais elle aimait trop sincèrement Cyprien pour ne pas se trouver bien heureuse qu'il rencontrât dans sa petite marraine une affection qui lui rendît l'existence moins triste, et lui procurât à elle-même toute la sécurité qu'elle pouvait désirer. D'ailleurs, quoiqu'elle n'eût jamais aimé Cyprienne et qu'il lui en coûtât d'établir entre elle et Zélie une comparaison qui n'était pas à l'avantage de cette dernière, il lui fallait bien reconnaître que la petite fille, qui n'avait pas encore fait sa première communion, rendait plus de services à la maison que la grande Zélie qui pourtant avait quatorze ans accomplis. Malgré les soins qu'elle prenait sans cesse de son petit frère, elle trouvait encore le temps de s'occuper du jardin et de la basse-cour, de présider à la confection du beurre et du fromage. Dans toutes les allées et venues que nécessitaient ces divers travaux, Cyprien la suivait comme un petit chien. Peu à peu Cyprienne s'en fit aider dans la mesure de ses moyens, autant pour l'amuser que pour lui enseigner de bonne heure à se rendre utile. C'était plaisir de voir quel zèle l'enfant déployait pour lui obéir ; avec quelle application il nettoyait un petit coin de terre des mauvaises herbes ou dépouillait un chou des chenilles qui menaçaient de le dévorer. Lorsqu'on l'apercevait se dirigeant seul vers la maison, de toute la vitesse de ses petites jambes, c'est que Cyprienne, en séparant et en rapprochant tour à tour deux doigts de la main, comme les branches d'une paire de ciseaux, lui avait demandé son sécateur et qu'il courait le chercher. Si elle avait besoin de ficelle pour lier les salades, d'une corbeille pour ramasser les pommes, elle faisait un signe approprié, et vite l'enfant s'élançait. Il fallait voir son air de triomphe quand il avait réussi au gré des désirs de sa chère Cyprienne

et sa joie en recevant un baiser en récompense de son travail. C'est à peine si, lorsqu'on le regardait s'acquitter de ces petites commissions avec autant de sûreté que de promptitude, on pouvait se persuader qu'il n'eût pas entendu les ordres qu'on lui donnait. C'est qu'en effet, s'il lui manquait quelque chose du côté des sens, il était mieux doué qu'un autre sous le rapport intellectuel.

Les mauvais sentiments de Nicolas prenaient de jour en jour plus de développement. Il ne voyait dans l'infirmité de son frère, qui excitait l'intérêt des étrangers eux-mêmes, qu'un objet de risée et d'amusement. Si on l'avait laissé faire, l'enfant serait devenu son souffre-douleur, comme Cyprienne l'avait été. Son plus grand plaisir était de s'en moquer et de lui faire faire le contraire de ce qu'on devait attendre de lui en mettant ses gestes en complet désaccord avec ses paroles ; en lui disant par exemple d'aller à droite lorsqu'il montrait la gauche. L'enfant obéissait à ce qu'il comprenait, bien entendu, et presque toujours il avait à s'en repentir. Il revenait alors furieux vers Nicolas, qui riait de tout son cœur en l'accablant d'épithètes injurieuses auxquelles, on le croira sans peine, Cyprien était fort indifférent. Trop heureux du reste quand le méchant garçon s'en tenait à ces malices.

Heureusement on ne devait plus avoir longtemps à les supporter ; M. Rabuteau, ne pouvant obtenir de lui aucun travail, avait conseillé à sa femme de l'envoyer à quelque distance, chez un autre fermier, pour y servir en qualité de valet de charrue. Sa mère, un peu revenue de son aveugle tendresse, y avait consenti volontiers et chacun dans la maison avait été charmé de ce départ.

Claude Rabuteau s'était montré, comme sa femme, profondément affligé du malheur qui avait frappé Cyprien. Chaque fois qu'il rentrait de son ouvrage, à l'heure des repas, ce n'était qu'avec un serrement de cœur qu'il embrassait le petit garçon. En le trouvant si beau, si vif, si fort, si intelligent, il se voyait avec chagrin forcé de renoncer à l'avenir brillant que les parents rêvent toujours pour leurs enfants, et qui, selon lui, eût-été le partage de son fils s'il avait conservé toutes ses facultés. – Heureusement encore, se disait-il, qu'il n'aura pas absolument besoin de travailler et que le bien que j'amasse lui permettra de vivre sans rien faire. A quoi peut être

employé un pauvre être sourd et muet ? Comment pourvoirait-il à sa subsistance ? Le moyen d'apprendre un métier, de l'exercer, si l'on ne peut établir de rapports avec les autres hommes ? – Et sur ces réflexions il se remettait au travail avec plus d'ardeur encore, dans l'espérance de soustraire plus sûrement Cyprien au besoin pour toute la durée de sa vie.

Peu à peu cependant il parut moins affecté de la triste position de son enfant. On s'habitue à tous les maux de ce monde et Dieu l'a permis ainsi afin de nous les rendre supportables. Nous serions trop à plaindre si nous étions sans cesse obsédés par la pensée de nos infortunes. La gaîté de Cyprien, en revoyant son père, se manifestait par toutes sortes de petites mines et de gentillesse silencieuses si plaisantes, que Claude oubliait son chagrin et souriait à son tour en contemplant l'aimable et joyeuse physionomie de son enfant.

XII

LE PORTRAIT.

Le temps avait marché. Les soins que réclamait Cyprien, absorbant la plus grande partie du temps de sa petite marraine, celle-ci ne voyant plus aussi souvent les habitants de la Verduze. Les relations pourtant n'étaient pas complètement interrompues et, deux fois par semaine au moins, les

amis se rassemblaient. De temps en temps c'était au parterre improvisé du bois. Depuis trois ou quatre ans que les églantiers avaient été greffés, tous les étés les voyaient se couvrir de roses. Lorsque la réunion y avait lieu, M^{me} Beaupré déléguait à Valentine ses fonctions d'institutrice. Celle-ci, beaucoup plus avancée que Cyprienne, lui faisait réciter ses leçons, examinait ses cahiers d'écriture, corrigeait ses devoirs et fixait sa tâche pour la prochaine rencontre. Ces jours étaient des jours de fête pour Cyprien qui naturellement ne quittait pas sa sœur. D'abord Valentine ne manquait pas de lui apporter quelques friandises qui étaient toujours les bienvenues ; mais ce qui attirait surtout le petit garçon vers la jeune fille, c'était sa physionomie gracieuse, ses yeux si doux, l'expression de bonté qu'on lisait sur tous ses traits. Elle était l'amie de Cyprienne d'ailleurs ; n'était-ce pas assez pour qu'il se sentît disposé à l'aimer lui-même de tout son cœur. Il s'efforçait de déployer toute sa petite intelligence pour la comprendre, et, grâce à la complaisance et à la patience de Valentine, il y réussissait presque aussi bien qu'avec Cyprienne.

Ces réunions offraient encore un autre attrait à Cyprien. Jacques avait pour le dessin des dispositions que son père (c'était M. Beaupré qui faisait son éducation) se plaisait à développer. Quand il accompagnait sa sœur au petit bois, il apportait son album, et s'occupait à faire des études d'arbres. Cyprien alors s'établissait près de lui et c'était merveille de voir avec quelle application vive et soutenue l'enfant suivait chaque coup du crayon déjà habile du jeune artiste. Ses yeux, comme ceux du dessinateur, allaient sans cesse du papier à l'arbre choisi, et lorsqu'il le voyait se reproduire, un contentement de plus en plus marqué se lisait sur sa figure. Si Jacques n'attaquait pas telle branche assez vite à son gré, s'il négligeait quelque détail, Cyprien pointait aussitôt un doigt dans la direction de l'objet qu'il avait observé, désignant d'un autre sur le papier la place qu'il y devait prendre ; il n'était tranquille que lorsqu'il avait obtenu satisfaction. Le dessin achevé, c'était une explosion de joie et d'admiration qui se manifestait par des battements de mains et des gestes répétés ; mais surtout par l'éclat de ses yeux et par l'expression répandue sur tous ses traits. Il fallait que chacun partageât ses transports. Il allait tirer Valentine et

Cyprienne par leur tablier et les amenait près de l'objet de son ravissement, que les deux amies du reste ne demandaient pas mieux que d'admirer aussi.

Et quand Jacques lui abandonnait un crayon et un morceau de papier ! Il fallait voir avec quelle ardeur il le couvrait de traits ! comme il s'appliquait à imiter ce qu'il voyait faire à Jacques, à tenir son crayon comme lui ! Certes, le résultat ne répondait pas à ses efforts, et il eût été difficile de dire ce qu'il avait eu l'intention de représenter, néanmoins il en paraissait lui-même assez satisfait.

Un jour son enthousiasme ne connut plus de bornes. Jacques avait imaginé de faire le portrait de Cyprienne. La petite fille, assise sur un trône de mousse, au pied d'un chêne, dont les branches touffues répandaient une ombre douce et favorable sur son visage, avait ôté son chapeau de paille, et sur ses cheveux blonds, qui lui faisaient comme une auréole, Valentine avait placé une couronne de marguerites blanches, arrachées à l'herbe tapissant la clairière. De la corbeille, ayant servi à apporter le goûter, et qui reposait sur les genoux de Cyprienne, s'échappaient de belles roses, enlevées aux buissons d'alentour. Jacques, en véritable artiste, avait disposé autour de l'enfant les plis de sa robe et regardait son gentil modèle avec un entier contentement.

Cyprien avait observé avec un intérêt croissant tous ces préparatifs, sans rien soupçonner des intentions du jeune dessinateur. Heureux néanmoins de voir sa sœur ainsi parée, il demeurait comme en extase à la contempler. Lorsqu'il vit Jacques s'installer devant elle avec son pliant et saisir son crayon, il parut deviner ce qu'il allait faire et ses gestes, ainsi que l'expression de son visage, témoignèrent de la plus vive émotion.

Dire avec quelle attention anxieuse et impatiente l'enfant suivit le travail du jeune garçon est chose impossible. Tant que les lignes indécises de l'esquisse ne reproduisirent qu'imparfaitement les contours du visage, il se tint assez tranquille, fronçant un peu le sourcil toutefois, comme s'il éprouvait du mécontentement et de la déception en ne découvrant pas tout de suite la ressemblance espérée. Mais à mesure que les coups de crayon se multiplièrent, qu'il reconnut sur le papier la figure chérie de Cyprienne, qu'il vit le regard s'animer, la bouche lui sourire, ses joues

s'empourprèrent, ses yeux brillèrent de joie et, ne pouvant plus se contenir, il se jeta dans les bras de Cyprienne, en riant et en pleurant tout à la fois.

XIII

NOUVEAUX MALHEURS.

L'enfant semblait heureux de la vie que sa sœur lui avait faite et Cyprienne, elle aussi, était heureuse du bonheur de son filleul. A cet âge l'avenir est si loin qu'il était bien naturel que la pensée de la petite fille ne se portât pas au-delà du présent. Pouvait-elle savoir d'ailleurs jusqu'à quel point l'infirmité de son frère était capable d'assombrir son existence ? Devait-elle même se rendre compte du chagrin qui s'emparerait peut-être de lui lorsqu'il viendrait à s'apercevoir qu'il était dépourvu de l'un des sens que possédaient les autres hommes ? Elle le voyait aussi joyeux que tous les enfants de son âge, aussi beau, aussi fort, aussi bien portant ; quelle crainte eût-elle pu ressentir ? Certes, il était triste pour le pauvre petit de ne pouvoir communiquer avec les enfants de son âge et d'être ainsi privé de partager leurs jeux ; mais Dieu ne l'avait-il pas placée auprès de Cyprien pour lui tenir lieu d'autre société ? pour lui servir d'interprète avec le monde extérieur ? N'y serait-elle pas toujours ?

Non, elle ne devait pas y être toujours. Le malheur n'avait pas fini de frapper la maison de Claude Ilabuteau. Cinq ou six ans après la naissance de Cyprien, ce fut au tour du père de tomber malade. Depuis quelque temps déjà il n'était plus le même. Le soir, quand il rentrait, il prenait bien encore, comme par le passé, son fils entre ses bras, mais les gentilleses de l'enfant, dont l'intelligence pourtant se développait à vue d'œil, n'apportaient plus, comme autrefois, un sourire sur les traits du père. Souvent il le suivait dans ses jeux d'un long regard mélancolique. L'expression de son visage devenait de plus en plus sombre. Un soir il se mit au lit et ne s'en releva plus. Un mois après Cyprien était orphelin une seconde fois.

Lorsqu'elle apprit ce triste événement, la grand' mère de Cyprien, qu'on appelait la mère Vidal, accourut aussi vite que le lui permettaient ses soixante-deux ans sonnés, pour emmener avec elle sa petite-fille, dont la tutelle lui revenait naturellement. Ce fut une nouvelle douleur pour Cyprien. Non qu'elle n'aimât pas sa grand'mère, qui était bonne et l'aimait elle-même tendrement, et avec qui, après la mort de sa mère, elle avait déjà passé quelques mois, mais il lui fallait quitter son filleul, et cette pensée remplissait son cœur d'amertume. Qu'allait devenir le pauvre enfant lorsqu'il ne verrait plus sa sœur ? Qui s'occuperait de lui sans cesse, ainsi qu'elle l'y avait habitué ? Qui devinerait ses besoins et ses désirs ? Qui converserait avec lui, comme seule elle savait le faire ? L'idée de l'abandon dans lequel il allait se trouver et du chagrin qu'il ressentirait doublait pour elle l'amertume de la séparation.

– Que ne pouvait-elle emmener Cyprien chez sa grand'mère ?

– Je ne demanderais pas mieux, disait celle-ci, quoique je ne sois pas riche. Je ne serais pas embarrassée d'ailleurs pour gagner ma vie. J'ai été une fine fileuse autrefois et mon fil de lin était recherché. On me connaît bien encore, et le fils du père Lehoux, le tisserand, qui maintenant est tisserand à son tour, me dit chaque fois qu'il me voit passer : – On ne travaille plus comme de votre temps, mère Vidal. – Oui, je ne demanderais pas mieux que d'emmener Cyprien, si c'était possible. Je reprendrais volontiers pour lui le rouet et la quenouille ; mais l'enfant doit rester avec sa mère.

Cyprienne le savait bien, néanmoins elle avait peine à se résigner. Et puis sa grand'mère demeurait si loin ! Elle ne pouvait même concevoir l'espérance de venir embrasser son frère de temps en temps. Saint-Quert était à plus de douze lieues d'Aubecourt et chacun des deux villages était à cinq ou six kilomètres de la station du chemin de fer. Cyprienne n'entrevoyait pas la possibilité de refaire de sitôt un pareil voyage.

La seule circonstance qui lui apportât quelque consolation, c'est que Nicolas n'était plus là pour tourmenter Cyprien, et qu'il n'y avait pas de probabilité qu'on dût le revoir de longtemps chez sa mère. Il s'était bien vite fait renvoyer de la ferme où son père l'avait placé, puis d'une seconde et même d'une troisième. Alors s'imaginant que les marins n'ont pas grand'chose à faire et que rien n'est plus agréable que de voyager, il s'était senti tout à coup, un beau matin, une irrésistible vocation pour l'état de matelot, et avait endossé la vareuse de drap bleu. Sa mère, dont la folle tendresse était cause en partie de l'inconduite de son fils, l'avait laissé partir dans l'espérance que la sévère discipline des bâtiments de guerre exercerait une influence salubre sur le caractère et même sur l'avenir de Nicolas. Les autres membres de la famille s'étaient réjouis de cette résolution, en se disant que du moins la maison serait tranquille tant que durerait son absence.

Quinze jours environ après la mort de Claude Rabuteau, avec bien des pleurs, bien des baisers, Cyprienne prit congé de son frère. L'enfant depuis deux ou trois semaines avait assisté à tant d'événements qu'il ne pouvait comprendre, vu couler tant de larmes, qu'il avait essuyées sous ses caresses, que les démonstrations de tendresse de sa sœur ne lui causèrent pas l'émotion que celle-ci redoutait. Cyprien se laissa déposer par elle dans son petit lit comme d'habitude après le repas de midi, lui tendit les bras en souriant, pour l'attirer auprès de lui, l'embrassa, sourit de nouveau et s'endormit sans se douter qu'il ne la retrouverait pas au réveil.

Cyprienne allait aussi s'éloigner de ses amis de la Verduze, et c'était un autre sujet de chagrin. Que de services, que de marques d'amitié elle avait reçus d'eux ! Que de consolations elle avait trouvées dans leur société ! Que de reconnaissance ne devait-elle pas à M^{me} Beaupré pour les soins qu'elle avait pris de son éducation ! Grâce à ces soins Cyprienne était beaucoup

plus instruite que ne le sont habituellement les jeunes filles de sa condition. Elle aurait voulu, en les quittant pour toujours peut-être, leur peindre sa gratitude, leur dire l'affection dont son cœur était rempli ; leur donner l'assurance qu'elle ne perdrait jamais le souvenir du temps heureux qu'elle avait passé avec eux ; que chaque jour elle prierait Dieu pour qu'il se chargeât d'acquitter ce qu'elle leur devait à tous. Oui, elle aurait voulu leur parler de toutes ces choses ; mais elle était si émue qu'elle ne put trouver un mot. Tout ce dont elle fut capable, c'est de les prier de continuer à prendre sous leur protection son cher Cyprien et de lui donner quelquefois de ses nouvelles ; ce à quoi Valentine s'engagea de grand cœur.

Ce fut donc les yeux pleins de larmes et le cœur gonflé de sanglots étouffés que la jeune fille monta avec sa grand'mère dans la carriole qui les attendait et devait les mener à la station voisine où elles prendraient le train pour Saint Quert. Si elle n'avait pensé qu'à elle même, Cyprienne se fût laissée aller tout entière à sa douleur, mais elle la contenait pour ne pas attrister sa grand'mère, qui, comprenant tout ce que ce moment avait de cruel pour sa petit fille, était disposée à s'affliger avec elle.

Elle avait aussi à s'occuper de mille soins qu'elle ne pouvait laisser entièrement à une femme âgée qui n'était pas habituée aux déplacements. Elle-même était fort inexpérimentée, car c'était la première fois qu'elle quittait Aubecourt. M^{me} Rabuteau lui avait expliqué ce qu'elle devait faire au sujet des billets à prendre et des bagages. Toutes ces choses lui semblaient très-complicquées ; néanmoins elle eut la force de dominer ses préoccupations et sut conserver sa présence d'esprit de manière à éviter toute espèce d'ennui à sa grand'mère et à mener les choses à bonne fin.

Le chemin de fer passait tout près de Saint-Quert, mais le village n'étant pas assez important pour avoir nécessité l'établissement d'une station, la locomotive poursuivit sa route pour ne s'arrêter que deux lieues plus loin, à Orgères. Là, Cyprienne et sa grand'mère montèrent dans une carriole qu'un voisin complaisant avait amenée, et une heure après on arrivait à destination.

La mère Vidal habitait une maisonnette à laquelle attenait un petit jardin, où poussaient les légumes nécessaires à sa subsistance. Cyprienne sut

bientôt y établir un arrangement convenable de façon à ne pas gêner sa grand'mère.

Celle-ci, outre la part qu'elle prenait au chagrin de sa petite-fille, avait aussi d'autres peines, dont Cyprienne était encore l'objet.

Je ne veux pas ennuyer mes jeunes lecteurs d'affaires d'argent qu'ils ne comprendraient sans doute pas ; je me contenterai de leur dire que lorsque Claude fut mort, on reconnut qu'il était ruiné.

Son amour paternel avait en partie causé cette catastrophe. Préoccupé de la pensée de mettre Cyprien à l'abri du besoin pour toujours sans qu'il fût obligé de travailler, il s'était lancé dans des spéculations hasardeuses, avec l'espoir d'arriver plus vite à son but, et y avait engagé toute sa fortune. Il ne connaissait pas à fond le genre d'affaires qu'il entreprenait et avait été la dupe de fripons qui, profitant de son ignorance et le leurrant de fausses promesses, l'avaient complètement dépouillé. Une partie même de l'avoir de sa femme était compromise. Le chagrin d'avoir si mal réussi, et fait le malheur de ceux qu'il aimait, au lieu d'avoir amélioré leur sort, le jeta dans un profond découragement et en peu de temps le conduisit au tombeau.

La grand'mère déplora amèrement ce triste résultat pour sa petite-fille ; mais celle-ci n'y prenait que peu d'intérêt. A treize ans il est bien rare qu'on soit sensible à des questions de cette nature. Cyprienne en comprit assez néanmoins pour se dire qu'elle devait s'efforcer de créer des ressources qui lui permissent, non seulement de ne pas être à charge à sa bonne maman, mais encore, s'il était possible, d'ajouter à son bien-être. C'est dans ce but qu'elle disposa le jardin de manière à lui faire rapporter davantage. La mère Vidal était trop âgée pour y travailler elle-même et d'ailleurs elle trouvait de quoi subvenir amplement à ses besoins très-limités dans ce que donnait son potager, à l'aide de quelques journées de travail.

Cyprienne espérait tirer bon parti des légumes qu'elle y cultiverait, de même que des produits de la basse-cour, laquelle, sous sa direction, prendrait plus d'importance. Elle comptait ainsi avoir un excédant de provisions qu'elle irait vendre au marché voisin.

Laissons-la se livrer à des occupations qui apportaient quelque adoucissement à ses peines, en lui fournissant l'occasion de se rendre utile,

pour retourner auprès de Cyprien dont l'image ne quittait pas la pensée de sa sœur malgré la distance qui les séparait.

XIV

AFFREUX RÉVEIL.

Lorsque l'enfant, en ouvrant les yeux après le départ de Cyprienne, ne la vit pas près de son lit, selon son habitude, il la chercha d'abord du regard, le sourire aux lèvres, s'imaginant qu'elle s'était cachée pour l'amuser et qu'elle allait se montrer. Comme elle ne paraissait pas, il sauta à bas du lit, où on l'avait posé tout habillé, et se mit à fureter dans la chambre, regardant derrière les meubles, soulevant les rideaux, déplaçant les chaises, se glissant dans les moindres coins. Sa mère accourut. Elle voulut le prendre dans ses bras, l'enfant la repoussa et s'élança dans la cuisine, où il recommença ses investigations. Déçu de nouveau dans son espoir, il se dirigea vers le jardin, mais à mesure qu'il poursuivait ses recherches inutiles, sa figure, d'abord si gaie, prenait une expression de tristesse qui s'accroissait de moment en moment. Des cris rauques s'échappaient de sa poitrine ; ses yeux brillaient de l'éclat de la fièvre. Il courait d'un bout à l'autre du jardin, sondant d'un regard inquiet chaque buisson, chaque rangée d'arbustes ou de pois ramés qui auraient pu abriter sa sœur. — Peut-être était-elle sous la tonnelle ? — Hélas ! non. Le berceau était vide. — Ne serait elle pas cachée dans les

framboisiers ? – Les framboisiers, dans lesquels, lui, Cyprien, disparaissait tout entier, n’allaient pas à la ceinture de Cyprienne. Il battit néanmoins le fourré dans tous les sens. Nouvelle déception ! Toujours sous l’empire d’une idée qui semblait devenir de plus en plus tenace, il franchit la porte du jardin pour aller continuer ses explorations dans la cour et dans les bâtiments qui l’entouraient. Sa mère, qui avait d’abord suivi sa course folle pour le surveiller, l’attendait au passage. Elle parvint à le prendre dans ses bras ; mais le petit garçon se débattit avec tant de violence qu’elle crut devoir le remettre à terre, se demandant s’il n’était pas plus sage de le laisser, comme on dit, user son chagrin.

C’est vainement encore que le malheureux enfant parcourut la grange, les étables, le poulailler et tous les bâtiments de la ferme. Nulle part il ne rencontra le sourire ami de Cyprienne. Un dernier espoir lui restait. – La porte de la laiterie était close. Peut-être sa sœur s’y serait-elle enfermée.

– N’est-ce pas elle qui chaque jour enlevait sur les terrines la crème destinée à faire le beurre ? – Avec des cris de colère et de rage, avec des sanglots convulsifs, l’enfant frappa la porte des pieds et des mains : la porte ne s’ouvrit pas. M^{me} Rabuteau le regardait toujours de loin, souffrant de sa souffrance, mais n’osant approcher, de peur d’augmenter la fureur dans laquelle elle le voyait.

Le petit garçon continuait à s’acharner sur la porte. Voyant ses efforts impuissants, il avisa une grosse bûche qui se trouvait à quelques pas. A peine aurait-on cru qu’il pût la soulever. Il l’enleva pourtant, la surexcitation lui donnant des forces, et la lança contre le vantail. Celui-ci, mal attaché par un loquet rouillé et à moitié disjoint, finit par céder. Cyprien se précipita à l’intérieur. – Personne ! encore personne ! – L’enfant demeura un instant saisi de douleur, il poussa un gémissement plaintif, qui n’avait rien de semblable à ceux que font entendre les créatures humaines, puis, comme si une nouvelle idée lui avait traversé l’esprit, l’expression de son visage changea tout à coup, quelque chose de semblable à un sourire s’y montra. En un bond il fut hors de la laiterie, traversa la cour, franchit la porte où sa mère, qui essaya encore de l’arrêter, faillit être renversée par lui, et s’élança avec une étonnante rapidité dans la direction du petit bois. – C’est là, il en était sûr maintenant, qu’il trouverait Cyprienne.

Il allait atteindre son but et il continuait à courir comme si le vent l'eût emporté, lorsque Valentine apparut sur la lisière. En l'apercevant Cyprien s'arrêta. – Elle allait lui dire, elle, l'amie de Cyprienne, où était sa sœur. – La jeune fille, en voyant ainsi l'enfant hors d'haleine, s'empressa de venir au devant de lui, le prit dans ses bras, essuya son visage couvert de sueur et essaya de calmer son agitation.

– Cyprienne ! Cyprienne ! – disait le petit garçon en appuyant la main sur sa poitrine, car c'était de cette manière qu'il désignait sa sœur, comme s'il avait voulu indiquer ainsi la place qu'elle tenait dans son affection. –

Cyprienne ? Où est Cyprienne ? – Valentine lut cette question dans les yeux de l'enfant. – Que lui répondre ? – C'est en vain qu'elle cherchait à l'apaiser en lui prodiguant les baisers et les caresses, les douces paroles même, comme s'il eût été en état de la comprendre. Il y était insensible. –

Cyprienne ! Cyprienne ! – répétait-il en son langage, en comprimant son cœur avec ses deux mains. Puis glissant entre les bras qui le retenaient, comme il avait déjà glissé entre ceux de sa mère, il se retrouva de nouveau sur ses pieds ; alors, tirant la jeune fille par sa robe, il sembla la solliciter de la conduire près de celle qu'il cherchait – Là, dans le petit bois, près des rosiers en fleurs, c'est là, bien sûr, qu'elle les attendait.

Valentine crut devoir céder au désir du pauvre petit. Elle reprit avec lui le chemin qu'elle venait de parcourir, tenant Cyprien par la main. Mais ce n'est qu'avec impatience que le petit garçon conformait sa démarche à celle de la jeune fille ; il faisait tout son possible pour l'obliger à hâter le pas. Valentine, au contraire, s'efforçait de le retarder. Elle devinait les vaines recherches déjà faites par son petit ami et elle savait quelle dernière et cruelle déception l'attendait encore. On arriva aux premiers arbres du bois ; mais là Cyprien ne peut plus contenir son impatience ; il s'échappe ; et, sans suivre le sentier qui conduisait avec un détour à l'entrée de la clairière, il s'élance au milieu du taillis, très-serré en cet endroit, et rendu presque inaccessible par les ronces et les orties.

Un cri, un cri inarticulé mais déchirant, apprit à Valentine que le malheureux enfant était parvenu au bosquet. Peu après, elle y arrivait elle-même. Cyprien était étendu sans connaissance sur le gazon, les mains et le visage déchiré par les épines. Une pâleur mortelle était répandue sur ses

traits, sa poitrine se soulevait de temps en temps sous des sanglots convulsifs, mais pour quelques instants du moins, il avait perdu le sentiment de son malheur.

Valentine prit l'enfant dans ses bras, et, avec beaucoup de peine, parvint à le transporter au bord de la route. – Là, pensait-elle, quelqu'un pouvait venir à passer qui l'aiderait à ramener l'infortuné à sa mère. – Son espoir ne fut pas trompé. A peine y arrivait-elle, qu'elle vit accourir Benoîte. M^{me} Rabuteau avait envoyé la vieille servante à la poursuite du fugitif, le sachant affectionné pour elle, et espérant qu'il consentirait à revenir à la maison en sa compagnie.

– Ah ! le voilà donc, ce pauvre mignon ! s'écria-t-elle et l'apercevant. Mais qu'a-t-il, bon Dieu ?

Valentine alors lui expliqua comment, en se rendant elle-même chez M^{me} Rabuteau, pour aller s'informer de la manière dont Cyprien avait supporté le départ de sa sœur, et voir si elle pouvait quelque chose pour le consoler, elle avait rencontré l'enfant. L'état dans lequel elle le trouvait était l'effet de la conviction qu'il venait d'acquérir de l'absence de Cyprienne.

La vieille femme, en murmurant des paroles de commisération et de tendresse, le prit à son tour dans ses bras, et, suivie de Valentine, qui tenait son ombrelle ouverte au-dessus de la tête nue de l'enfant, pour le préserver de l'ardeur du soleil, elle reprit le chemin de la ferme, où sa mère l'attendait avec anxiété.

Cyprien demeura dans cet état plus d'un quart d'heure encore. Enfin il rouvrit les yeux et rencontra bien des regards amis fixés sur le sien, mais celui qui, jusqu'ici, avait accueilli son réveil y manquait toujours. Cependant il semblait avoir recouvré une partie de son calme en se voyant sur les genoux de Valentine. Il lui jeta les bras autour du cou, lui prodigua les mille caresses qu'il avait coutume de faire à Cyprienne, les entremêlant de sanglots et de gémissements sourds, mais qui n'avaient plus rien de violent. Ces signes de douleur si vraie, ces marques d'affection qui semblaient s'adresser à la sœur absente, venant après l'explosion de désespoir dont elle avait été témoin, remuèrent profondément le cœur de Valentine qui ne put retenir ses larmes.

L'amer chagrin du pauvre garçon parut trouver quelque soulagement dans cette preuve de sympathie. Il regarda la jeune fille avec des yeux si doux et si tristes qu'il était impossible de ne pas y voir l'expression de ce qui se passait en lui.

– Oui, semblaient-ils lui dire, tu me comprends, toi ! tu sais combien je souffre ! tu partages mon chagrin ? Toi aussi tu aimais Cyprienne ! Hélas ! hélas ! que vais-je devenir sans elle ? Est-elle donc partie pour toujours !

Néanmoins, vaincu par les émotions et les fatigues des heures précédentes, l'enfant finit par s'endormir dans les bras de Valentine, qui ne le quitta que lorsqu'elle l'eut replacé dans son lit et qu'elle l'y vit reposer paisiblement.

Le lendemain, en se réveillant, Cyprien demanda encore sa sœur par ses regards et ses gémissements, mais son chagrin ne se manifesta pas par les mêmes démonstrations que la veille. Il ne voulut pas consentir à se laisser habiller par sa mère ni par Benoîte, cependant lorsqu'on l'eut laissé seul dans la chambre, il se leva, se vêtit tant bien que mal, sauta par la fenêtre et courut se réfugier dans le jardin. Il refusa de venir manger de toute la journée, mais vers le soir, la faim se faisant trop vivement sentir, il déroba un morceau de pain qu'il alla dévorer en cachette dans un coin. Quand vint la nuit il rentra, ne voulut pas plus permettre qu'on l'aidât à se déshabiller qu'il n'avait souffert qu'on l'habillât le matin, ôta lui-même ses vêtements, ce que, du reste, Cyprienne lui avait appris à faire, et, s'étant fourré dans son lit, il cacha sa tête sous la couverture. On l'entendit alors pousser de profonds soupirs.

Mme Rabuteau espérait qu'avec le temps l'enfant prendrait son parti de l'absence de Cyprienne, qu'il deviendrait plus traitable et se familiariserait avec les autres personnes de la maison. Loin de là. Au lieu de s'adoucir, son humeur semblait de plus en plus sombre et irritable ; pas plus que le premier jour il ne se laissait approcher. Il ne paraissait pas à l'heure des repas, se contentant de ce qu'il trouvait dans le potager et d'un morceau de pain que Benoîte laissait exprès sur la table où il venait le prendre furtivement quand il croyait n'être pas vu. Toutefois il rentrait pour le souper, mangeait sans regarder personne, puis il se couchait, toujours tout

seul. Ce n'est que lorsqu'il était endormi que la pauvre mère pouvait l'embrasser. Le lendemain il recommençait.

Que faisait-il dans le jardin ? A quoi passait-il son temps ? – A quoi ? Il gravissait l'escalier dont nous avons déjà parlé et restait tout le jour les yeux fixés sur la portion de la route qu'on apercevait de cet endroit. Comme sa petite taille ne dépassant pas le mur ne lui aurait pas permis de voir par dessus, il avait hissé en haut des marches quelques grosses pierres pour se grandir. – Qu'attendait-il donc, le pauvre enfant ? – Qui pouvait-il attendre si ce n'était Cyprienne. A qui pouvait-il penser si ce n'est à Cyprienne ? – Il se refusait à croire qu'elle fût partie pour toujours, il se disait que bientôt sans doute elle reviendrait, et il restait là pour guetter son retour, comme sa sœur y guettait autrefois l'arrivée de ses amis de la Verduze ; car la route que l'on voyait était celle de la maison de M^{me} Beaupré. De cet endroit, qui servait d'observatoire à Cyprienne comme il en avait servi à sa mère, souvent elle avait montré à l'enfant Jacques ou Valentine se dirigeant vers la ferme. C'est par là sans doute aussi qu'elle-même était partie, c'est par là qu'elle reviendrait. Il laissait ainsi couler les heures comme sous l'empire d'une idée fixe : sans autre image dans l'esprit que Cyprienne, sans autre pensée dans le cœur que celle de la revoir.

Un matin il s'était levé seul, comme il le faisait depuis le départ de sa sœur. Lorsque vint le repas de midi, selon l'habitude, qu'il avait contractée depuis ce moment, il n'y parut pas. Son absence ne causa pas d'étonnement ; cependant lorsque Benoite se rendit au jardin quelques heures après, elle s'aperçut qu'il n'était pas à son poste habituel. Elle l'appela de tous côtés, car la brave femme semblait toujours oublier que le pauvre petit ne pouvait l'entendre et cédait à un mouvement instinctif et machinal en employant le moyen qui lui était le plus familier pour s'exprimer. Il est vrai qu'elle ne s'en tînt pas là et que, tout en répétant le nom de Cyprien, elle explorait le jardin dans ses moindres recoins. Personne. L'alarme fut aussitôt donnée et chacun se mit à la recherche de l'enfant, mais sans obtenir un meilleur résultat que celui qu'il avait obtenu lui-même quelques jours auparavant. Où pouvait-il être ? Aux environs sans doute. On attendit quelque temps, espérant qu'il allait rentrer. Les heures

s'écoulaient et il ne paraissait pas. – Il faut qu'il soit parti pour aller retrouver sa sœur, dit la vieille servante à sa maîtresse.

Mme Rabuteau avait eu la même pensée. Quelle probabilité pourtant qu'un enfant de cet âge se soit mis en tête d'entreprendre un pareil voyage ! Peu à peu pourtant cette supposition prit plus de consistance dans son esprit.

Deux routes conduisaient à Saint Quert ; l'une s'y rendait directement ; l'autre allait rejoindre la station du chemin de fer. Un domestique à cheval fut envoyé dans chacune de ces deux directions.

Le premier, par malheur, ne brillait pas par l'intelligence. Au lieu de se renseigner soigneusement auprès des personnes qu'il croisait et dans les villages qu'il traversait, il alla tout droit devant lui, comme s'il eût été sûr du chemin choisi par Cyprien et qu'il ne se fût agi que de le rattraper. Ce n'est qu'après plusieurs heures de course infructueuse qu'il s'avisa de se dire qu'il eût pu mieux s'y prendre. Il revint alors sur ses pas et interrogea, mais personne n'avait vu l'enfant. Il perdit ainsi un temps précieux. Quand il rentra à Aubecourt il était nuit noire. Sa maîtresse l'attendait avec anxiété, car le domestique envoyé de l'autre côté n'avait non plus recueilli aucune nouvelle sur le fugitif.

Cyprien, en effet, avait bien quitté la ferme dans l'intention de rejoindre sa sœur. – Elle ne revenait pas, il allait au devant d'elle.-Mais ne connaissant pas le lieu où elle demeurerait maintenant, le hasard seul aurait pu lui faire prendre la route qui y conduisait. Dans le premier moment de trouble, Mme Rabuteau n'y avait pas pensé. Lorsque la réflexion l'eut éclairée, ses messagers étaient partis ; elle ne pouvait plus disposer de personne. Il n'y avait pas même de secours à espérer des voisins ; on était en pleine moisson et chacun s'occupait aux champs. Elle envoya Benoîte et Zélie à la découverte dans une autre direction. Elle-même parcourut les environs, questionnant tout le monde ; personne ne put lui donner d'éclaircissement.

Benoîte en obtint quelques-uns, mais qui ne devaient être d'aucune utilité.

Elle avait pris le chemin de la Verduze. A peu de distance d'Aubecourt, des gens, étrangers au pays, qui travaillaient dans un champ de blé, lui apprirent que le jour même, pendant qu'ils déjeunaient, ils avaient vu passer

un petit garçon, tel que celui qu'on leur dépeignait. Ils lui avaient parlé, mais ils n'avaient pu en obtenir de réponse.

– Héla ! il y avait une bonne raison pour cela.

Ces indications rendirent l'espoir à Benoîte. Sans doute Cyprien, avait tourné ses pas vers la demeure de M^{me} Beaupré. Elle savait que les maîtres venaient de partir pour quelques jours. En raison de cette absence on n'avait pas commencé par aller chercher Cyprien chez l'amie de sa sœur, comme cela eût semblé naturel. Il n'y avait rien d'impossible à ce qu'il s'y fût rendu cependant, car le pauvre garçon, lui, devait ignorer que la maison fût vide.

Benoîte continua donc sa course jusque-là, mais les domestiques qui gardaient la propriété n'avaient pas aperçu l'enfant.

XV

A L'AVENTURE.

Que devenait donc Cyprien pendant qu'on le cherchait ainsi de tous côtés ?

Il avait d'abord, en effet, pris la route de la Verduze, c'était celle-là qu'il voyait du haut de son belvédère ; c'était par là, selon lui, que Cyprienne était partie, et qu'elle devait revenir ; de plus c'était la seule qu'il connût. Il

l'avait donc suivie pendant quelque temps, mais au moment de traverser le petit bois, où il avait éprouvé un si amer désappointement peu de jours auparavant, il s'arrêta. – Non, non ; elle n'était pas là, il le savait ; ce n'était pas la peine de pousser plus loin de ce côté.

Il allait peut-être passer outre néanmoins, lorsqu'il vit une voiture se diriger vers lui à fond de train ; elle était conduite par une main inhabile et se jetait tantôt à droite et tantôt à gauche de la voie. Cyprien, saisi de frayeur, grimpa le talus qui bordait le chemin et prenant sa course à travers des prairies fauchées depuis peu, il parvint bientôt sur une autre route semblable à la première. Il enfila celle-ci sans autre raison que le projet vague qui peut naître dans l'esprit d'un petit garçon de six ans. Le hasard voulut que la direction qu'il suivit l'éloigna de plus en plus d'Aubecourt. Il cheminait avec l'ardeur que lui donnait la surexcitation à laquelle il était en proie depuis plusieurs jours, si bien qu'au moment où l'on s'aperçut de sa disparition de la ferme, il en était déjà à trois ou quatre lieues.

Une circonstance accidentelle était venue en aide à ses petites jambes pour lui permettre de parcourir une aussi grande distance. Il avait déjà marché bien longtemps pour elles et son estomac commençait à crier famine lorsque, en longeant un bouquet de bois, il remarqua que le revers du fossé de la route était couvert de fraises. Il se hâta d'en profiter.

Un autre amateur était déjà à la besogne ; c'était un garçon de douze à quatorze ans. Du siège de sa carriole il avait vu la broderie rouge que les fruits dessinaient sur le talus. Bien vite il avait sauté à terre et, pendant que le cheval continuait paisiblement sa route, sans prendre grand souci des oh ! o ! o ! énergiques du conducteur, celui-ci se régala de son mieux. Il était d'un bon naturel et ne ressemblait aucunement au loup de la fable qui, vous vous en souvenez, ne voulait pas permettre à l'agneau de boire au même ruisseau que lui, quoique assurément il y eût assez d'eau pour les désaltérer tous deux. Loin d'empêcher Cyprien de faire aussi sa récolte, son attelage le réclamant, il désignait les bons endroits dont ils ne pouvait profiter à son camarade de rencontre. Certes, l'enfant n'avait pas besoin de ces indications et il savait bien découvrir à lui tout seul les fraises les plus grosses et les plus mûres ; il n'en fut pas moins reconnaissant à celui se montrait si aimable et quand il en trouvait quelques-unes particulièrement

belles, vite il courait les lui porter. C'est ainsi qu'il avait coutume de faire avec sa sœur et avec Valentine quand on allait aux fraises dans le petit bois. Cet échange de bons procédés ne tarda pas à établir des rapports d'amitié entre les deux garçons qui, au bout de quelques minutes, étaient ensemble comme de vieilles connaissances. Le plus grand était bien un peu étonné de voir que l'autre ne répondait pas à ses questions touchant son nom, celui de ses parents et le pays qu'il habitait. Il le crut d'abord absorbé par son occupation, mais ayant poursuivi son interrogatoire et ne recevant toujours pas de réponse, il ne sut plus que penser. Quant à croire qu'il eût affaire à un sourd-muet, il s'en doutait d'autant moins qu'il ne savait pas qu'il en existât.

– Que je suis bête, se dit-il enfin ; s'il ne répond pas, c'est qu'il ne connaît pas le français, car tout le monde ne le sait pas et il y a des gens qui parlent une autre langue que la nôtre. Le petit tailleur boiteux, qui est chez nous, et dont les yeux de travers furèrent sans cesse dans les coins comme s'il avait envie d'emporter tout ce qu'il voit, il paraît que c'est un Prussien. Ce monsieur, qui habite le château, est un Anglais. Quand il parle à son domestique je défierais bien n'importe qui de comprendre ce qu'il lui dit. C'est peut-être un Prussien, ce petit ? Oh ! non ; il est trop gentil pour cela. C'est plutôt un Anglais. C'est égal, ajouta-t-il philosophiquement ; c'est bien gênant de ne pas savoir le français ?

Il n'en continua pas moins, ne connaissant pas d'autre idiome, à employer celui dont il s'était toujours servi.

– Veux-tu faire un bout de la route avec moi ? demanda-t-il à Cyprien.

Comme heureusement, en parlant ainsi, il désignait du bout de son fouet la voiture qui cheminait toujours à quelques pas en avant, l'enfant devina ce qu'il voulait dire.

– Oui, fit-il de la tête.

– Tiens ! il a compris, se dit l'autre, qui fut tout près de se rengorger pour avoir trouvé moyen de communiquer avec l'Anglais supposé ; et il le fit monter dans sa voiture.

Le nouvel ami de Cyprien continua de faire à lui seul les frais de la conservation. – Il se rendait à la ferme des Croisettes pour chercher un veau que son père avait acheté la veille. Une de leurs vaches en avait eu un six

mois auparavant ; on venait de le vendre et il fallait le remplacer. – Ses parents habitaient Bretaux, à une lieue en arrière ; quand on serait en haut de la côte, en se retournant on apercevrait le clocher. – Il y avait deux bonnes lieues de Bretaux à la ferme des Croisettes, mais la Grise n'était pas embarrassée pour les faire en un rien de temps. – C'était une bonne jument que la Grise ; le père Mabire prétend que la sienne vaut mieux. Allons donc ! La bête du père Mabire est à moitié poussive ; il faut la frapper à tour de bras. Aussitôt qu'elle a fait t un temps de galop, ouf ! elle n'en peut plus. Au lieu qu'avec la Grise un petit zit ! zi ! (en parlant ainsi il faisait claquer sa langue contre son palais), et elle part d'un gentil petit trot qui nes'arrête qu'à destination.

– La carriole non plus n'était pas vilaine. Il y avait six ans seulement que son père l'avait achetée et chacun était d'avis que le cabriolet de M. Monton, le notaire, n'était pas plus doux. On l'avait repeinte l'année précédente et vraiment il serait difficile de trouver beaucoup de carrioles dans tout Bretaux qui valussent celle-là.

Pendant qu'il faisait ainsi l'éloge de son équipage, éloge qu'il interrompait de temps en temps pour fredonner un petit air, sans doute en maniere de réplique, on avait atteint le chemin de traverse qui conduisait aux Croisettes, dont on distinguait les bâtiments à une cinquantaine de pas. Lorsque Cyprien s'aperçut qu'on allait tourner de ce côté, il fit signe qu'il voulait descendre. Le conducteur retint les rênes de la Grise, mit pied à terre et y déposa l'enfant. Les deux compagnons se séparèrent alors, après s'être donné une vigoureuse poignée de mains.

XVI

CONTINUATION DU VOYAGE.

Voilà donc de nouveau notre petit ami suivant tout seul la longue route qui s'étendait à perte de vue ! Elle formait devant lui un interminable ruban qui gravissait la colline, disparaissant en haut de la côte, puis reparaissait plus loin, pour s'enfoncer de nouveau et remonter une fois encore. On aurait dit les degrés d'un escalier gigantesque. Le soleil de midi dardait ses rayons sur la chaussée blanche et poudreuse, renvoyant une lumière éclatante, qui blessait les yeux. Pas de haies sur le côté, pas de rangées d'ormes ou de pommiers pour abriter le pauvre piéton. A peine de temps en temps un petit bouquet d'arbres. Cette perspective aurait pu décourager un voyageur moins résolu que Cyprien ; mais celui-ci ne s'inquiétait guère de la longueur du chemin ; il n'y pensait pas plus qu'à la brûlante chaleur du soleil, dont ne le garantissait qu'imparfaitement son petit chapeau de paille ; il n'avait qu'une chose dans l'esprit, Cyprienne, et il allait, il allait, il allait toujours, sans autre but que de la trouver au terme du voyage.

Les enfants atteints d'une infirmité ne vivent pas de la vie habituelle aux autres enfants. S'ils sont bien doués sous le rapport du cœur, l'affection se développe chez eux avec une puissance extraordinaire. Leur état réclamant de la part de ceux qui les entourent une plus grande somme de soins, ils s'attachent à ceux qui les leur donnent avec bien plus de force qu'on ne le fait ordinairement à leur âge.

Certes, tous, vous aimez bien vos frères et vos sœurs ; lorsque les nécessités de votre éducation vous séparent, vous en éprouvez du chagrin ; mais vous avez mille choses pour vous en distraire. Il n'en était pas de même de Cyprien, sa sœur était tout pour lui, car elle seule savait pénétrer dans son âme ; c'était le lien qui le rattachait aux autres. Ce lien brisé, l'enfant retombait dans l'isolement, tout s'assombrissait encore autour de

lui, et la barrière, élevée entre le monde et le pauvre infirme, devenait de plus en plus infranchissable. Toutes ces choses, Cyprien ne se les disait pas précisément, mais il les sentait comme d'instinct.

Il marchait donc toujours droit devant lui, soutenu par l'espoir d'arriver au lieu qu'habitait Cyprienne ; le repas plus que léger qu'il avait fait n'était pas suffisant pour entretenir ses forces. Un petit bout de haie se présente. – Ah ! des noisettes ! – Cyprien s'empresse de les cueillir ; mais les noisettes ne sont pas encore mûres ; elles ne contiennent qu'une pulpe cotonneuse, et l'enfant, qui avait commencé par emplir ses poches, se voit forcé de les vider.

Un champ de carottes se montre bientôt. – Des carottes ! des carottes crues ! Il n'y a jamais eu que les lapins qui considérassent ce mets comme un régal ; cependant poussé par le besoin !... Faute de mieux Cyprien y fit fête. – Quelques fraises encore arrivent à point pour son dessert. Tout cela ne valait pas une bonne tartine ; pas même le morceau de pain sec que, lorsque vous étiez tout petit, vous avez quelquefois mérité et que vous mangiez avec répugnance ou d'un air de défi selon votre humeur du moment.

Oui, ce festin était encore bien maigre. Heureusement Cyprien allait avoir bientôt l'occasion d'en faire un meilleur.

En bas d'une côte un petit ruisseau traversait la route, quelques saules le bordaient et à l'ombre des arbres un homme âgé, et vêtu misérablement, se disposait à prendre son repas. Il venait de tirer de son bissac une grosse miche de pain, du lard et quelques oignons, qu'il avait étalés sur l'herbe. En voyant ces préparatifs l'estomac de l'enfant le sollicita plus vivement encore, et une fois que ses yeux se furent fixés sur ces appétissantes provisions, ils ne purent s'en détacher.

Appuyé sur le parapet du pont, sous lequel le ruisseau coulait, ses regards suivaient chacune des bouchées que l'homme portait à ses lèvres. – O ! qu'il en aurait dévoré de bon cœur quelques-unes !

– Sans doute le vieillard, qui n'était autre qu'un mendiant, lut sur la figure de l'enfant l'envie qu'il ressentait, car il l'appela d'un geste. Cyprien ne se le fit pas dire deux fois et d'un bond il fut installé en face de l'homme

au bissac. Celui-ci alors tailla une grosse tranche dans la miche et la lui présenta.

En observant la vivacité avec laquelle son convive la saisit et se mit à mordre dedans, le mendiant demeura tout surpris.

– On croirait qu’il n’a pas mangé depuis huit jours, se dit-il.

Après l’avoir examiné quelques secondes, et remarquant que ses vêtements, quoique un peu en désordre et couverts de poussière, indiquaient cependant l’aisance.

– Qui donc es-tu ? ajouta-t-il.

Celui-ci, et pour cause, continua à manger sans répondre. L’autre répéta sa question. Même silence.

Le vieillard regarda l’enfant avec un étonnement plus marqué.

– Qu’est-ce que cela veut dire ? Il n’a pas même l’air de m’entendre. Est-ce que ?... ajouta-t-il en lui touchant le bras pour attirer son attention et en portant la main à son oreille.

Cyprien leva les yeux sur lui d’un air un peu surpris et sans comprendre son geste, car il ne savait pas encore qu’il lui manquât un sens.

– Il est sourd, c’est certain, se dit l’autre en continuant son aparté ; sourd et muet sans doute. J’en ai connu un autrefois, qui était bien l’être le plus malicieux et le plus surnois de la terre, sans cesse occupé à tourmenter tout le monde ; mais celui ci a l’air bien doux et bien inoffensif. Seulement comment se fait-il qu’il soit abandonné ainsi ? Je vois ce que c’est ; le pauvre petit sera allé se promener aux environs de la maison de ses parents ; il s’est perdu. Il a marché, marché pour retrouver son chemin ; aussi il est tout en nage. Ou bien encore on l’aura grondé, et il a pris de la poudre d’escampette. Maintenant il en est bien fâché, je suis sûr, et il ne demanderait pas mieux que de retourner chez lui. Si je pouvais deviner d’où il vient, je le reconduirais, et il y aurait sans doute une bonne récompense pour le père Malot.

– Oui, mais c’est là le difficile. – Bah ! en reprenant la route par laquelle il est arrivé. on a dû le voir passer, ce petit, et en me renseignant bien. Moi, cela m’est égal d’aller d’un côté ou de l’autre ; il y a de bonnes âmes partout, et je trouverai toujours à remplir mon bissac.

Comme Cyprien semblait rassasié, le père Malot lui demanda d'un geste s'il voulait l'accompagner. Cette proposition parut sourire à l'enfant, néanmoins lorsqu'il vit le mendiant tourner ses pas du côté par lequel il était venu, il le tira de toutes ses forces dans une direction opposée. Voyant que le vieillard n'était pas disposé à céder, et même avait l'air de vouloir le contraindre à le suivre, le petit garçon se dégagea d'un brusque mouvement et prit sa course à toutes jambes. Quand il fut à quelque distance et hors d'atteinte à ce qu'il pensait, il se retourna. L'autre était resté à la même place. Il fit de la main un signe à l'enfant pour l'engager à revenir, mais celui-ci n'y répondit qu'en repartant de plus belle. Le père Malot, en raison de ses infirmités, n'était pas capable de lutter de vitesse avec le fuyard, il se remit en marche, et lui tourna le dos en grommelant quelques paroles de regret au sujet du bénéfice qu'il avait espéré faire, s'il avait ramené l'enfant à ses parents et peut-être aussi sur l'ingratitude de celui qui venait de partager son pain. Plus d'une fois encore il jeta un coup d'œil en arrière sur le petit sourd-muet, dont la silhouette s'éloignait de plus en plus.

Celui-ci, restauré par le bon repas qu'il venait de faire et par le repos qu'il avait pris, marchait avec un nouveau courage. Bien des personnes, parmi celles qu'il rencontrait sur la route ou dans les villages, s'éloignaient, comme le mendiant, de voir un enfant si jeune aller ainsi tout seul. Quelques-unes lui adressèrent la parole ; deux ou trois fois même on tenta de l'arrêter ; mais alors Cyprien se jetait dans les champs qui bordaient le chemin et fuyait aussi vite qu'il le pouvait. Certes il n'eût pas été bien difficile d'atteindre à la course un enfant de cet âge, mais chacun était pressé ; les travaux de la moisson réclamaient les bras de tout le monde. Aussi, en voyant l'enfant se sauver, on se contentait de rire, en haussant les épaules.

Cependant, quoiqu'on fût aux plus longs jours, l'après-midi s'avancait ; déjà le ciel s'empourprait des couleurs du soir. Le soleil allait disparaître. Cyprien se sentait bien las ; ses pauvres petites jambes ne pouvaient plus le porter et ses pieds le faisaient beaucoup souffrir. Il commençait aussi à éprouver un profond découragement. Il s'assit sur le bord d'un fossé, se mit à pleurer, et ne tarda pas à s'endormir.

XVII

LE BON BERGER.

Il fut brusquement tiré de son sommeil et ouvrit les yeux. La route était envahie par un troupeau de moutons. L'un d'eux, en passant, l'avait quelque peu piétiné. L'enfant se leva bien vite ; le chien, en apercevant cet intrus, se mit à aboyer avec fureur, ce qui fit accourir le berger. Cyprien avait recommencé à pleurer de plus belle en donnant des signes de terreur.

Le berger lui demanda qui il était et ce qu'il faisait là à une heure aussi tardive. N'en obtenant pour toute réponse que des sanglots étouffés, il allait l'abandonner ; mais il fut touché de sa détresse.

– Il est gentil tout plein, ce petit, dit-il. Comment se fait-il qu'il se trouve là si tard et à une si grande distance d'aucun village. Il se sera égaré sans doute. Mais voici la nuit ; que va-t-il devenir ?

Il l'interrogea de nouveau.

– Il ne répond pas ; Noiret lui aura fait peur. Ça lui aura coupé la parole. – Veux-tu te taire, vilaine bête, tu vois bien qu'il n'est pas en état de faire du mal à tes moutons, ce mioche. – Je ne peux pourtant pas le laisser là ; mais qu'en faire ? – Si je l'emmenais ? Il passera la nuit avec moi, dans

ma cabane. On n'y est pas très-bien ; mais ça vaut toujours mieux que le fossé de la route.

En parlant ainsi il tendit la main à l'enfant ; celui-ci la saisit avec empressement. Il n'avait pas compris les paroles du brave homme, mais il avait vu la compassion peinte sur sa figure, c'en était assez. D'ailleurs la nuit, qui arrivait à grands pas, lui causait une frayeur mortelle et il était trop heureux de sortir de l'isolement dont il avait été menacé.

Quelques minutes après, Cyprien et son guide entraient dans un champ, et franchissaient l'entrée d'une de ces barrières mobiles dans lesquelles on enferme les bestiaux, et qui forment ce qu'on appelle un parc à moutons. Avec l'aide de Noiret, qui allait et venait de tous côtés en pressant les retardataires, aboyant à s'égosiller et donnant par ci par là un coup de dent, le berger parvint à y rassembler tout le troupeau.

Il introduisit ensuite l'enfant dans sa demeure : une de ces maisonnettes qu'habitent les bergers et qui sont suspendues sur des roues, afin de pouvoir facilement se transporter d'un lieu à un autre.

– Voilà ma chambre à coucher, dit-il d'un air de bonne humeur. Quand nous aurons cassé une croûte nous dormirons. Demain tu me diras d'où tu es, puisque décidément tu as trop de chagrin ce soir pour parler, et je verrai à te reconduire chez tes parents.

Pendant ce discours le berger avait allumé sa lanterne. En voyant se dissiper les ténèbres et en se trouvant entre les quatre murailles d'une chambre, Cyprien se sentit tout à fait rassuré, et ne songea pas à se plaindre de la petitesse de la pièce, qui n'était pourtant pas des plus vastes. Il s'assit sur le matelas qui en occupait le fond pendant que son hôte tirait d'une caisse du pain du lard et du fromage, ainsi qu'une bouteille de cidre. Mais à peine l'enfant eût-il mordu quelques bouchées que la fatigue et le besoin de sommeil, l'emportant sur la faim, il se laissa tomber sur le matelas et s'endormit profondément.

– Le pauvre ! murmura le brave berger en l'enveloppant dans sa propre couverture et en l'étendant sur le lit. Puis remarquant le bon état et la bonne qualité de ses vêtements. – Ce n'est pas l'enfant de malheureux, poursuivit-il. Comment se trouvait il à l'endroit où je l'ai rencontré ? Et les parents,

c'est eux qui doivent se désoler ! Enfin demain je saurai d'où il est ; ce soir il n'y a pas moyen d'en tirer un mot.

Quand Cyprien ouvrit les yeux le matin du jour suivant, il était seul. Le soleil brillait depuis longtemps et envoyait par la lucarne un de ses rayons dans la chambrette. Il était tard ; le berger en le voyant reposer de si bon cœur, n'avait pas voulu le réveiller. L'enfant se leva, entr'ouvrit la porte et sauta à bas de la voiture pour aller le rejoindre. Il le trouva à quelques pas de là qui fumait sa pipe en surveillant ses bêtes.

– Eh bien ! lui cria-t-il en l'apercevant, comment as-tu passé la nuit ? Tu as fait un fameux somme.

Mais à son grand étonnement, et quoique l'enfant eût paru recouvrer toute sa bonne humeur, il demeura toujours silencieux.

– Tu ne veux donc pas encore parler, demanda-t-il.

Et comme Cyprien cherchait à répondre à l'intérêt qu'on lui témoignait par des caresses et des gentilleses.

– Drôle de petit garçon ! continua-t-il, il a des façons tout à fait aimables. Mais pourquoi donc ne dit-il rien ? Ce n'est pas par sauvagerie ni par manque d'esprit, car il a l'air joliment fûté.

Et le brave homme qui, pas plus que le premier compagnon de voyage de Cyprien, n'avait jamais vu de sourd-muet, en vint à penser comme lui que l'enfant était étranger et ne comprenait pas le français. Cette découverte l'embarrassa singulièrement. Quel parti allait-il prendre à son sujet s'il ne pouvait en obtenir ni le nom de ses parents, ni celui de son village ?

Toutefois, venant à réfléchir que le repas de la veille s'était trouvé interrompu pour lui dès le commencement par le sommeil, il alla chercher sa miche, en tailla une bonne tranche et la lui donna. Cyprien ne se fit pas prier pour l'accepter. Noiret vint s'établir en face de lui. Sa colère de la veille s'était calmée. A la lueur du soleil il avait reconnu que le petit garçon n'était point un ennemi bien redoutable. Son maître lui faisait bon accueil d'ailleurs, il devait l'imiter. Il reçut donc de la meilleure grâce du monde les avances de Cyprien ; quelques bouchées de pain scellèrent la paix entre eux et le repas terminé l'enfant et le chien se roulèrent sur l'herbe de compagnie.

L'agréable société dans laquelle il se trouvait et la généreuse hospitalité qu'il avait reçue ne pouvaient néanmoins faire perdre de vue à Cyprien le but qu'il s'était proposé. A plusieurs reprises déjà il avait sollicité son nouvel ami de se mettre en marche, mais celui-ci ne pouvait abandonner son troupeau. C'est en vain qu'il s'évertuait à faire comprendre à l'enfant qu'il lui fallait attendre le petit garçon qui lui apportait ses provisions. Il devait venir le jour même. Quand il serait arrivé, il lui serait facile de laisser ses moutons à sa garde et à celle de Noiret pendant une heure ou deux, et il profiterait de cette occasion pour le mener à Germigny, c'était le village le plus proche. Là sans doute on le connaîtrait et quelque âme charitable se chargerait de le reconduire à ses parents,

Naturellement Cyprien ne pouvait apprécier toutes ces raisons. Avec une dernière caresse à Noiret, un adieu affectueux au bon berger, il prit congé de résolu, s'imagina qu'il devait être des environs, ses deux amis. Le brave homme, le voyant si qu'il connaissait la route pour retourner chez lui et il le laissa partir sans résistance. Noiret l'accompagna un bout de chemin, puis revint fidèlement reprendre son office de gardien, pendant que son maître suivait l'enfant d'un regard plein d'intérêt.

Grâce à l'hospitalité qu'il avait reçue du berger, Cyprien avait recouvré toute sa vigueur et, pendant quelques heures, il marcha sans trop sentir la fatigue. Cependant la route était toujours aussi peu abritée et le soleil toujours aussi ardent. Il charmait les ennuis du voyage en grignottant tout ce qui lui tombait sous la main : pommes vertes, raves, fèves et petits pois, carottes même, comme il l'avait déjà fait ; ou bien encore un épi de blé qu'il roulait entre ses doigts pour en faire sortir le grain ; mais tout cela n'était pas bien substantiel.

XVIII

NOUVELLES RENCONTRES.

Depuis longtemps il avait laissé derrière lui Germigny, où le berger croyait qu'il devait s'arrêter et où quelques femmes qui, du seuil de leurs portes, virent cet enfant passer tout seul, échangèrent leurs remarques à son sujet. Il allait toujours tout droit devant lui. Le morceau de pain du berger était loin et la faim recommençait à se faire sentir, lorsqu'il avisa, dans un de ces renforcements creusés le long des routes pour ranger les tas de cailloux, trois gamins, un peu plus âgés que lui, et qui, de même que le mendiant de la veille, avaient étalé par terre des provisions de bouche. Il y avait là des fruits, du sucre, des raisins secs, des pruneaux, d'autres friandises encore. Le pauvre Cyprien s'arrêta et jeta sur toutes ces bonnes choses le même regard d'envie que sur le morceau de pain du père Malot ; mais sa prière muette ne fut pas accueillie aussi favorablement qu'elle l'avait été par celui-ci. En l'apercevant, un de ceux qui se préparaient à prendre part au festin étendit les deux bras au-dessus du monceau de vivres comme pour les défendre, et, s'adressant d'un ton bourru à Cyprien :

– Qu'est-ce que tu viens faire là, toi, à nous espionner ? Va-t'en.

Cyprien ne bougea pas.

– Tu n'entends donc pas ce qu'on te dit ? reprit un autre ; va-t'en, et laisse-nous tranquilles.

Et comme l'enfant ne faisait pas signe de comprendre :

– Mais est-il ennuyeux, celui-là ! s'écria le troisième. Ah ça ! vas-tu bientôt partir ?

Et pour rendre son injonction plus formelle, il jugea à propos de la renforcer d'une pierre envoyée à Cyprien.

Celui-ci tenait de sa mère ; il ne brillait pas par la patience. En se voyant ainsi attaqué, il s'emporta ; et, sans réfléchir qu'il avait affaire à des

adversaires nombreux et plus grands que lui, il ramassa à son tour un gros caillou et le lança à son agresseur. Le caillou tomba en plein sur le tas de provisions, qui s'éparpillèrent de tous côtés. A cette vue, les autres entrèrent dans une furieuse colère. Ils se levèrent, abandonnant le régal préparé, pour se jeter sur celui qui était venu y porter le trouble. Cyprien s'enfuit, mais il ne pouvait espérer d'échapper à ses ennemis. Le peu d'avance qu'il avait sur eux, diminuait de moment en moment, Il allait être atteint lorsque la Providence vint à son secours.

Elle apparut sous la figure du garde-champêtre, dont le tricorne et le baudrier jaune se montrèrent tout à coup au détour d'un sentier creux, qui l'avait jusque-là dérobé aux regards de la troupe. En l'apercevant, les gamins abandonnèrent la poursuite de notre ami et rebroussèrent chemin ; pas assez vite cependant pour que le garde-champêtre ne parvint à saisir deux d'entre eux ; l'un par le bras, l'autre par l'oreille.

Le troisième, au lieu de s'enfuir de toute la vitesse de ses jambes, eut la malencontreuse idée de courir aux victuailles pour les emporter. Il ne put y parvenir, car le père Surel, qui se doutait déjà de quelque méfait, en le voyant se diriger de ce côté, flaira une importante découverte, et le voleur n'eut d'autre parti à prendre que de se sauver pour ne pas partager le sort de ses compagnons.

– Ah ! ah ! s'écria le brave officier communal, en arrivant à la salle du festin, tenant toujours ses prisonniers. Je vous y prends, mes gaillards ! Il y a longtemps que je vous soupçonnais. C'est donc vous qui dévalisiez la boutique de M. Morel l'épicier ! C'est bon ! c'est bon ! Vous verrez si l'on vous donnera des friandises en prison.

En parlant ainsi, comme il ne voulait pas que celui qui avait échappé pût profiter des fruits du larcin, et ses deux mains étant occupées à retenir les petits maraudeurs, il poussa du pied les provisions abandonnées jusqu'au fossé de la route, lequel était rempli d'une sorte de boue jaunâtre :

– L'autre viendra les repêcher-là si le cœur lui en dit, fit-il d'un air satisfait lorsqu'il fut venu à bout de son opération.

Laissons le garde-champêtre conduire les petits mauvais sujets chez M. le Maire, vengeant ainsi Cyprien sans le savoir, pour revenir à celui-ci.

Il avait continué à courir, s'imaginant toujours qu'il était poursuivi et n'osant retourner la tête. Il ne s'arrêta que lorsque ses jambes lui refusèrent le service ; la respiration aussi lui manquait, la sueur coulait sur sa figure. S'étant hasardé à jeter un regard derrière lui, il vit que ses adversaires avaient disparu. Il s'assit alors au pied d'un arbre pour reprendre haleine. Il était bien fatigué, et le galop auquel il venait de se livrer n'avait pas contribué à lui remplir l'estomac. Comme le soir du jour précédent il se mit à pleurer. La pensée de sa sœur se présenta avec une nouvelle force à son esprit. – Cyprienne ! où est Cyprienne ? se disait-il. Il avait beau marcher, il ne pouvait la rejoindre ! Ne la verrait-il donc plus jamais ?

Il s'abandonnait ainsi à son chagrin et à ses souvenirs lorsqu'un voyageur apparut au loin sur la route qu'il venait de parcourir. S'imaginant que c'était l'un des méchants garçons qui déjà l'avaient assailli, il se leva précipitamment et, s'élançant dans une prairie, fauchée depuis quelques jours, il alla se blottir dans une meule de foin. A peine y était-il depuis deux ou trois minutes que le sommeil s'emparait de lui.

Quand il se réveilla les étoiles brillaient au ciel. L'enfant fut saisi d'effroi en se voyant ainsi tout seul dans les champs au milieu de la nuit. Où donc était son petit lit si chaud et si blanc, et la chambre bien close de sa mère ? Les événements des deux jours précédents lui étaient sortis de la mémoire. Son premier mouvement fut de s'enfuir ; mais pris aussitôt d'un redoublement de frayeur, il se tapit plus étroitement dans son tas de foin, se pelotonnant sur lui-même sans oser bouger ni respirer. Des voiles de vapeur s'élevaient du ruisseau qui bordait la prairie ; elles flottaient çà et là, comme de longues draperies blanches, au travers desquelles les arbres paraissaient et disparaissaient tour à tour. Ces formes indécises, qui allaient et venaient autour de lui, portèrent au comble l'épouvante du pauvre enfant ; il ferma les yeux pour ne plus les voir ; mais s'imaginant toujours qu'elles allaient le saisir et l'entraîner, il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, la lune était levée, le brouillard avait disparu ; mais le froid piquant qui souvent, même dans la saison la plus chaude, précède le lever du soleil, se faisait vivement sentir. L'enfant en était pénétré jusqu'à la moelle des os ; il frissonnait et claquait des dents. Néanmoins sa terreur s'était un peu dissipée et avait fait place au plus amer chagrin. Cyprienne

occupait toujours sa pensée et il recommença à pleurer en se voyant ainsi abandonné d'elle. Il se rendormit néanmoins, mais d'un sommeil agité.

XIX

ACCUEIL HOSPITALIER.

Lorsqu'il se réveilla pour la seconde fois, il était jour ; plusieurs personnes, la fourche sur l'épaule, l'entouraient. C'étaient les faneurs et les faneuses qui venaient retourner l'herbe une dernière fois avant de la rentrer. Ils parlaient entre eux en le regardant avec intérêt. – Quel pouvait être ce joli enfant ? Personne ne le connaissait. Il n'était pas de Somerive, c'était le nom du village dont dépendait la prairie. Il avait passé la nuit là ; c'était visible à l'état de ses habits, trempés par l'humidité et aux brins d'herbe mêlés à ses cheveux. L'un des assistants avait émis l'avis qu'on l'éveillât, afin de l'interroger, mais une femme, qui semblait avoir de l'autorité sur eux, ne voulut pas le permettre.

– Le pauvre petit ! ne voyez-vous pas, dit-elle, qu'il est exténué de fatigue ; ses joues sont brûlantes ; son front est couvert de sueur ; il respire avec peine ; laissons-le reposer, le sommeil ne peut que lui faire du bien. Il sera temps plus tard de lui demander son nom. En attendant, à l'ouvrage !

En cet instant, comme si l'enfant eût deviné qu'on s'occupait de lui, il ouvrit les yeux et les fixa sur les personnes qui l'entouraient. Après l'avoir

questionné inutilement à plusieurs reprises, la femme qui avait parlé s'agenouilla à côté de lui, sur le monceau de foin, la souleva à demi et lui adressa de nouveau la parole. L'enfant, séduit par l'expression de bonté qu'il lisait sur sa figure, lui passa le bras autour du cou et, l'attirant vers lui, il l'embrassa.

— Le pauvre mignon ! il est tout à fait gentil, dit la femme. Il me rappelle mon François quand il avait son âge. Mais il est malade : ses mains sont en feu ; tout son petit corps frissonne. Il ne peut rester là. Je vais le porter chez nous ; vous, songez à ne pas vous amuser en mon absence.

Alors, saisissant l'enfant dans ses bras robustes, et sans que celui-ci fût aucune résistance, elle se dirigea vers une ferme isolée, située à une centaine de mètres,

Comme elle en approchait, elle rencontra le curé de Somerive, en tournée de charité.

— Où donc allez-vous ainsi, Jacqueline, et quel est cet enfant ? dit-il.

La femme lui conta la manière dont elle venait de le trouver et comment elle allait le porter chez elle pour le coucher, car il lui semblait malade.

Le curé, qui était un peu médecin, lui tâta le pouls.

— Il n'est pas très-bien, en effet, dit-il. Je vais entrer chez vous ; je l'examinerai et verrai ce qu'il y a à faire.

— Où as-tu du mal, petit ? dit-il à l'enfant.

Celui-ci, voyant les yeux du bon prêtre tournés de son côté, le regarda de même avec attention.

— Eh bien ? Est-ce que tu n'as pas entendu ? reprit M. Louvet.

— On l'a déjà interrogé et il n'a pas voulu répondre, dit Jacqueline.

— Pas voulu ! pas voulu ! murmura le curé qui, en remarquant l'air intelligent de l'enfant, soupçonna la vérité.

Cyprien, épuisé par la fatigue, avait laissé retomber sa tête sur l'épaule de la femme, qui s'était remise en marche vers la maison, suivie par M. Louvet. Celui-ci frappa avec force ses mains l'une contre l'autre.

Au bruit éclatant qu'il produisit, Jacqueline se retourna à demi en riant, se demandant ce qui prenait à M. le curé.

Cyprien, lui, n'avait pas bougé.

M. Louvet fit de nouveau claquer ses mains.

La femme crut qu'il voulait ainsi amuser l'enfant, mais le moment lui sembla mal choisi, et, remarquant qu'il paraissait accablé :

– Prenez garde, M. le curé, dit-elle, vous allez l'empêcher de s'endormir.

– Hélas ! ma pauvre Jacqueline, on ferait le plus grand tapage autour de lui, que ce n'est pas cela qui troublerait son sommeil.

– Que voulez-vous dire ? demanda celle-ci avec inquiétude.

– Cet enfant ne vous a pas répondu tout à l'heure, n'est-il pas vrai ? Il y a une bonne raison à cela ; il ne vous a pas entendu.

– Pas entendu ?

– Pas plus qu'il n'a entendu le bruit que je viens de faire. Il est sourd.

– Sourd !

– Oui ; sourd et muet, car, à cet âge, l'un ne va guère sans l'autre.

– Ah ! mon Dieu ! le pauvre chéri ! Sourd ! Regardez pourtant s'il n'a pas l'air de comprendre tout ce que ce que je dis ? Est-ce que c'est vrai, hein, mon mignon, que tu ne m'entends pas ? Réponds-moi donc ?

– Eh mais ! j'y pense, ajouta-t-elle, en voyant qu'il restait toujours silencieux, comment ferons-nous s'il ne parle pas pour savoir qui il est ?

– Nous verrons cela plus tard ; il faut d'abord aller au plus pressé et le mettre au lit.

On était arrivé à la maison ; le curé aida à déshabiller l'enfant et prescrivit quelques remèdes.

Il se préparait à partir, se demandant quelles étaient les mesures à prendre pour obtenir des renseignements sur les parents du petit garçon puisqu'on ne pouvait en attendre de lui, et leur faire savoir où était leur fils, lorsqu'un hasard providentiel vint à son secours.

Un des domestiques que Jacqueline avait laissés à la prairie accourait, un des souliers de l'enfant à la main. Justement en lui ôtant ses vêtements, on avait remarqué qu'il manquait.

– Jeanne venait de le trouver, dit le domestique, tout près du tas de foin où l'enfant avait passé la 7. nuit, elle me l'a montré, et rien qu'en y jetant un coup d'œil, j'ai deviné par qui il avait été fabriqué.

– Comment cela ? dit le curé.

– Voilà, reprit l'autre. C'est à cause de la manière dont les clous sont disposés sous la semelle. Regardez. Ceux-ci, à grosses têtes carrées,

forment un H et les plus petits un 0. Ce sont les deux premières lettres du nom du cordonnier d'Aubecourt, Olivier Husson, qui a de la renommée, et qui marque ainsi toutes les chaussures qu'il fabrique. C'est son idée à cet homme !

– Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

– Tout à fait sûr. Mais d'ailleurs, vous allez voir.

Le domestique sortit et rentra quelques instants après avec une paire de souliers à la main. C'étaient ceux qu'il mettait le dimanche.

– Tenez, dit-il à M. Louvet, en les lui présentant du côté de la semelle. Voici bien le même dessin.

– Est-ce que vous êtes d'Aubecourt ? dit le curé.

– Non ; mais j'y ai un frère. Il est venu me voir il y a quelque temps et il m'a laissé cette paire de chaussures. C'est lui qui m'a conté ce que je viens de vous dire au sujet de cette marque. Quand je l'ai aperçue sous le soulier de l'enfant je me suis empressé de venir le dire à la maîtresse, pensant qu'il serait possible que ça servît à découvrir les parents. Car il n'avait pas trop l'air disposé à dire d'où il vient, ce petit.

– C'est en effet un utile renseignement. Cette marque est singulière et il n'est pas probable que plusieurs ouvriers en fassent usage. Aubecourt ! C'est à six lieues d'ici ; comment cet enfant se trouve-t-il à une si grande distance de chez lui ? Aurait-il été volé ?... Mais quand nous parlerons pendant deux heures ?...Tenez, Jacqueline, il n'y a pas de temps à perdre, d'autant plus que ce pauvre petit tomberait gravement malade je n'en serais pas surpris. Faites atteler votre cabriolet. C'est aujourd'hui samedi ; je comptais employer mon après-midi à préparer mon sermon pour demain ; mais il n'y a pas de bon sermon qui vaille une bonne action et d'ailleurs rien ne m'empêchera d'y réfléchir en voyageant. Je vais me rendre à Aubecourt. J'interrogerai le cordonnier ; je saurai de lui sans doute à qui il a vendu cette paire de souliers. Si je suis assez heureux pour découvrir les parents, je reviendrai avec eux ce soir. Votre cheval peut bien faire ses douze lieues dans sa journée ? Il est encore de bonne heure, il aura le temps de se reposer longtemps.

– Oh ! il ferait cela et plus encore. Mais ne vous hâtez pas plus que de raison, M. le Curé ; je ne suis pas pressée d'être débarrassée de ce gentil

enfant.

– Je le sais bien ; je connais votre bon cœur ; mais il faut penser aux pauvres parents qui se désolent, et qui doivent être bien désireux de retrouver leur petit garçon.

– Vous avez raison, M. le Curé ; dans un quart d’heure vous pourrez partir.

On s’imagine avec quelle joie et quelle reconnaissance M^{me} Rabuteau reçut les nouvelles que le curé de Somerive lui apportait ; car, aussitôt que le cordonnier d’Auhecourt eut entre les mains le soulier trouvé, il déclara qu’il avait été fait pour le petit sourd-muet. La pauvre mère avait passé ces deux jours dans des angoisses mortelles ; les recherches qu’elle avait fait faire n’ayant pas eu de résultat. Dès que le cheval qui avait amené M. Louvet fut suffisamment rafraîchi, on se remit en route : le curé, dans le cabriolet de la fermière de Somerive, M^{me} Rabuteau dans une voiture empruntée à un voisin pour ramener le fugitif.

Lorsque Cyprien vit sa mère, une expression de plaisir brilla dans ses yeux ; il l’embrassa à plusieurs reprises, puis il chercha du regard autour de lui. Celle qu’il demandait en quelque sorte ainsi, on le devine, c’était Cyprienne ; mais il était trop abattu pour que son chagrin se manifestât autrement que par un air plus triste et plus languissant. La fièvre d’ailleurs lui ôtait une partie de la mémoire. Le bon curé ordonna les précautions les plus minutieuses pour le voyage, car, disait-il, l’enfant était fort malade, et s’il n’usait pas de son autorité de médecin pour le retenir à Somerive, c’est qu’il reconnaissait l’impossibilité pour sa mère d’abandonner sa maison jusqu’à ce que son fils eût recouvré la santé, ce qui pouvait être long.

Après lui avoir exprimé toute sa reconnaissance, ainsi qu’à l’excellente Jacqueline, Mme Rabuteau quitta la maison où son fils avait reçu des soins si empressés et si affectueux. En se voyant en voiture avec sa mère celui-ci parut content. Peut-être, poursuivant toujours la réalisation de son idée fixe, se disait-il qu’on le conduisait au lieu où était sa sœur. Mais si cette douce pensée lui traversa l’esprit il n’en jouit pas longtemps, et il tomba bientôt dans un état d’accablement encore augmenté par le mouvement de la voiture.

Pendant huit jours l'enfant fut entre la vie et la mort. Enfin la force de sa constitution l'emporta et il commença lentement à se rétablir. Néanmoins il demeurait toujours triste, et quoiqu'il ne témoignât pas la même sauvagerie que dans les premiers jours après le départ de sa sœur, sa pauvre petite figure semblait avoir perdu pour toujours l'expression de la gaieté.

XX

UNE VOCATION.

Une circonstance, en lui procurant une vive impression de plaisir, contribua à le faire rentrer à peu près dans son état habituel.

Valentine était venue le voir bien souvent pendant le cours de sa maladie et depuis qu'il avait recouvré sa connaissance il l'avait toujours accueillie avec les mêmes démonstrations de tendresse.

Aussitôt qu'il fut en état de le faire, il voulut lui rendre sa visite.

Un jour que la jeune fille était dans le jardin, elle vit s'entr'ouvrir une petite porte, qui donnait du côté d'Aubecourt et qui, presque toujours, était poussée seulement. C'était autrefois par là que Cyprienne venait chez ses amis. Cyprien entra ou plutôt se glissa par l'entrebâillement. Depuis sa maladie, il n'avait pas encore fait de si longue course, Il était tout seul. Sa mère ne voulant pas que, dans l'état d'excitation où il était encore, on s'opposât à aucune de ses volontés, le faisait seulement surveiller par une

petite fille qui avait ordre de le suivre s'il s'avisait de sortir. Du reste il était fort calme.

En entrant dans le jardin, il fit d'abord quelques pas avec hésitation ; mais Valentine s'élançant au devant de lui, il se rassura. Jacques dessinait. Cyprien s'approcha de lui, et le regarda travailler avec la plus scrupuleuse attention selon sa coutume ; puis il avança timidement la main pour prendre un crayon ; le jeune garçon le laissa faire et lui donna même du papier. L'enfant se mit d'un grand sérieux à tracer des lignes sur la page blanche, mais sans essayer, comme il l'avait fait quelquefois, de reproduire ce qu'il avait sous les yeux. Jacques et sa sœur suivaient son travail avec curiosité et ne voilà-t-il pas que dans ces lignes confuses et irrégulières ils crurent reconnaître à leur grande surprise un essai informe, une imitation grossière du portrait que Jacques avait fait de Cyprienne quelques mois auparavant. Certes il fallait un peu chercher cette ressemblance ; elle existait pourtant, et quant à l'intention, elle était bien évidente.

L'application qu'il mettait à son ouvrage, l'ardeur avec laquelle il donnait ses coups de crayon, la joie qu'il paraissait éprouver en évoquant ainsi le souvenir de sa sœur avait quelque chose de touchant.

– Ne croirait-on pas, disait Valentine, que Cyprienne pose en personne devant lui.

– Oui, répondit Jacques. Et cette puissance de vision intérieure, qui fait que les objets se présentent à son esprit avec la même netteté que dans la réalité, est une de ces facultés naturelles que possèdent seuls les grands artistes.

– Ainsi tu crois que Cyprien sera un jour un grand artiste.

– Pourquoi pas ? Les véritables vocations se révèlent souvent dès le premier âge. Van Dick, Murillo ont commencé à peindre de très-bonne heure,

– Oui, mais quelle probabilité que Cyprien puisse jamais faire les études nécessaires, Sans parler de son infirmité, un petit paysan ?...

– Qu'est-ce que cela y fait ? Giotto n'était il pas berger, Caravage, fils d'un maçon, et Rembrandt celui d'un meunier ?

– Et tiens, continua Jacques qui suivait la tentative de l'enfant avec autant d'intérêt que l'enfant en mettait ordinairement à le voir dessiner lui-même,

tiens, regarde, n'y a-t-il pas là quelque chose ? Il jette déjà ses traits avec une vigueur et une sûreté étonnantes. Je suis sûr qu'il y a en lui l'étoffe d'un grand artiste et si ce n'était en effet son infirmité.

En ce moment Cyprien venait de terminer son ouvrage, il le regarda d'abord avec satisfaction, puis il se recula de deux ou trois pas afin d'y donner un coup d'œil d'ensemble, ainsi qu'il l'avait vu faire à Jacques, Il en parut alors moins content, poussa un gros soupir, puis en désignant le dessin, il tendit le crayon à son ami.

Celui-ci comprit et se mit alors à redresser les lignes indécises, à rectifier le contours, à reproduire enfin autant que possible le portrait qu'il avait déjà fait. A mesure que la ressemblance s'accroissait, le regard de Cyprien prenait une nouvelle vie, il s'était transfiguré ; ce n'était plus le petit garçon triste, pâle et abattu tel que l'avaient rendu le chagrin et la maladie ; il était redevenu ce qu'il était avant le départ de Cyprienne. Il riait, il gesticulait, il trébuchait de joie. Ce fut bien autre chose encore lorsque Jacques, voyant l'heureux effet produit sur lui par la vue de cette image, toute imparfaite qu'elle était, fut allé lui chercher l'autre ; celle qui, de mémoire, avait servi de modèle à l'enfant. Son émotion se traduisit, comme le jour où Cyprienne avait posé, par des larmes ; il se jeta successivement et à plusieurs reprises au cou de Valentine et de son frère. Lorsque la jeune fille eut roulé le papier et l'eût attaché d'un joli ruban rose, lui montrant que c'était pour lui, et qu'elle le lui eût mis dans la main, il fallut qu'elle le reconduisît chez sa mère. Sans doute il voulait lui montrer son trésor.

Cyprien, en effet, aussitôt arrivé, n'eut rien de plus pressé que d'aller présenter le don de Jacques à l'admiration de tous les habitants de la ferme. Zélie ne trouva pas d'autre compliment à en faire que de l'honorer d'un ricanement. En revanche, Benoîte déclara que sa chère petite Cyprienne était presque aussi gentille en dessin qu'en réalité et que M. Jacques était fièrement habile.

– Il est très-ressemblant, c'est vrai, dit M^{me} Rabuteau à la jeune fille, mais je ne sais pas trop, Mlle Valentine, si vous avez bien fait de le lui donner. Cela ne servira qu'à entretenir en lui le souvenir de sa sœur et à l'empêcher de s'habituer aux autres. Puisqu'il ne doit plus vivre avec Cyprienne, ne vaudrait-il pas mieux tâcher de l'effacer de sa mémoire ?

– Voyez donc, pourtant, M^{me} Rabuteau, le bon effet que ce portrait a déjà produit. Je ne peux pas croire qu’il puisse y avoir aucun inconvénient à le lui laisser. Je pense plutôt qu’il peut trouver dans la possession de ce dessin une sorte de consolation à l’absence de sa sœur et l’accepter ainsi plus facilement. Il est si heureux de le regarder, de le voir lui sourire ! Ne serait-il pas cruel de lui ôter cette petite satisfaction ?

– Eh bien, si c’est votre opinion, laissons-le lui ; je ne demande pas mieux.

Lorsque le petit garçon eut montré son trésor à tout le monde, il revint vers Valentine et l’entraîna dans la chambre où il couchait. Alors désignant du doigt une place sur le mur, à la tête de son lit, il expliqua par signes ce qu’il désirait. La jeune fille n’eut pas de peine à comprendre, et à l’aide de quatre épingles elle fixa le portrait sur la cloison. Ce furent alors de nouvelles démonstrations de joie et de contentement.

Depuis ce jour, Cyprien reprit à peu près sa bonne humeur, et, chaque soir, aussi bien que chaque matin, il ne manquait pas d’envoyer à l’image de Cyprienne un baiser bien tendre, accompagné d’un de ses jolis sourires d’autrefois.

XXI

A L’ÉCOLE.

Quelques mois après, un matin, les élèves de M. Dubourg, l'instituteur, alignés devant leur pupitre, attendaient l'arrivée du maître ; depuis deux ans environ, Aubecourt était doté d'une école communale. Déjà les plus diligents parmi les écoliers avaient préparé leurs cahiers et ouvert leurs livres. Pendant que ceux-ci, la tête dans les mains, repassaient leurs leçons à demi-voix, les retardaires rejoignaient leurs camarades. Les uns enjambaient les bancs avec la vivacité d'écoliers qui ont un peu flâné le long des buissons, mais qui sont désireux de rattraper le temps perdu ; les autres faisaient leur entrée de ce pas traînard de garçons qui ne vont à l'école que contraints et forcés, et qu'il faut toujours en quelque sorte y pousser par les épaules ou y tirer par les oreilles. Ces garçons-là semblent s'imaginer que c'est par plaisir et uniquement dans son propre intérêt que le maître passe son temps à frapper à la porte de leur cerveau rebelle, et qu'il s'efforce de développer leur intelligence récalcitrante. Pour leurs pareils, l'instituteur ne montrait pas d'indulgence et s'ils n'étaient pas à leur place lorsque l'horloge, accrochée au-dessus de son pupitre, sonnait huit heures, ils pouvaient compter sur une bonne punition. M. Dubourg disait avec juste raison que lorsqu'il se consacrait à la tâche rude et difficile d'instruire des enfants, c'était bien le moins que ceux-ci ne lui rendissent pas cette tâche plus pénible par leur mauvaise volonté, et qu'il avait le droit d'exiger qu'ils se montrassent assidus et dociles. A ceux qui étaient assez sots pour prétendre qu'en leur donnant des leçons il ne faisait que son métier et qu'on le payait pour cela, il répondait qu'il n'y avait que de mauvais cœurs qui pussent inspirer de semblables discours ; qu'un bon instituteur donnait non-seulement son temps, sa peine, toutes les facultés de son esprit, sa santé même, mais encore une partie de son âme à ses disciples ; qu'on ne pouvait bien élever des enfants sans s'y attacher, sans en faire l'objet de ses préoccupations constantes, que l'argent ne payait pas l'affection et le dévouement et qu'il n'y avait qu'une affection réciproque qui pût dédommager le maître de sacrifices de tous les instants. Hâtons-nous de dire qu'il commençait à récolter le prix de ses efforts et que la plupart des élèves le payaient en bons sentiments et en résultats satisfaisants des soins qu'il leur prodiguait.

Au coup de huit heures, M. Dubourg entra dans la classe. L'expression de son visage était plus sévère que d'habitude, et c'est d'un simple signe de tête qu'il répondit aux : – Bonjour, monsieur, – des enfants, qui s'étaient levés en signe de respect. Il se dirigea vers l'estrade, adossée au mur, où il se tenait pour donner les leçons et surveiller la classe. En y arrivant, il jeta un coup d'œil d'étonnement sur la table placée devant lui, et parut quelques instants plongé dans une contemplation muette.

Ce qu'il considérait avec une si grande attention était un dessin placé là évidemment pour qu'il le remarquât. M. Dubourg le regarda à plusieurs reprises, le tourna dans tous les sens comme pour le mieux voir, interrompit deux ou trois fois son examen pour jeter des regards scrutateurs sur toute la classe, les fixant particulièrement sur quelques-uns des élèves, puis remit le dessin dans son pupitre.

– Messieurs, dit-il, toujours avec le même visage sévère, et les élèves apprirent bientôt ce qui causait cette expression ; Messieurs, une mauvaise action a été commise. Un prunier de mon jardin, d'une espèce rare et qui, pour la première fois cette année, donnait des fruits, en a été dépouillé hier. C'est un vol. Ce vol n'a pu être commis que par l'un d'entre vous. Si l'auteur ne se fait pas connaître immédiatement, je punirai toute la classe. Cependant j'espère ne pas être forcé d'en venir là. J'aime à croire que le coupable n'a pas encore perdu tout sentiment d'honneur, et il me le prouvera en se dénonçant lui-même.

– Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi ! crièrent tous les enfants.

– Qu'il songe que son silence fait planer les soupçons sur tous ses camarades et les expose à être punis pour lui.

– Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi ! reprirent de nouveau les écoliers.

– Et que c'est le fait d'un lâche de faire porter sur un autre la peine de sa mauvaise action.

– Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi ! cria une troisième fois le chœur.

– Qu'ils sachent encore que la punition % era plus sévère pour une faute dissimulée que pour une faute avouée.

M. Dubourg se tut et un silence complet régna dans la salle. Une partie des écoliers semblait être dans une attente inquiète. Quelques-uns tenaient les yeux fixés sur leur pupitre. A leur attitude on aurait pu les prendre pour

les auteurs du délit. D'autres se jetaient en dessous des coups d'œils interrogateurs ; mais le plus grand nombre regardaient le maître en face, comme si, sûrs de leur innocence ils comptaient trop sur sa justice pour craindre la menace qu'il avait faite. Sur quelques figures enfin on pouvait lire l'expression d'une vive curiosité et le malicieux espoir d'assister à la punition d'un de leurs camarades. Pas une voix ne s'élevait pour s'accuser.

– Antoine Mallard ! appela M. Dubourg après deux ou trois minutes accordées aux réflexions du délinquant, et pendant lesquelles on aurait entendu une mouche voler. Antoine Mallard !

L'écolier désigné se souleva à demi de son banc en entendant son nom, puis s'y laissa retomber, comme peu empressé de se rendre à l'injonction qui lui était faite.

– Antoine Mallard ! répéta le maître, sortez des rangs et venez ici.

En parlant ainsi, M. Dubourg désignait, en face de son estrade, l'espace vide qui séparait les deux divisions de la classe.

En trébuchant, la tête basse roulant gauchement sa casquette entre ses doigts et interrompant cette occupation pour fouiller obstinément au fond de sa poche, Antoine obéit. Le coupable, car il était impossible à sa contenance embarrassée aussi bien qu'à l'air de son visage de ne pas lui donner ce nom, tout en se rendant à l'ordre du maître, se demandait comment son méfait avait pu parvenir à sa connaissance.

– Est-ce vous qui, hier, avez cueilli les fruits de mon prunier ? dit M. Dubourg.

– Non. non. Monsieur, fit-il.

– Ce n'est pas vous ? reprit l'instituteur avec plus de sévérité encore.

– Non. c'est Chose qui. balbutia Antoine, en désignant d'un geste vague le banc occupé par sa classe, duquel partit une énergique et unanime protestation.

– Qui, Chose ? reprit M. Dubourg.

Antoine murmura quelques paroles inintelligibles.

– Ainsi ce n'est pas vous ?

Cette fois point de réponse. Ce silence était un aveu.

Le maître poursuivit :

– Je me serais peut-être laissé aller à l’indulgence pour un enfant qui aurait reconnu lui même ses torts et montré quelque générosité et quelque courage en se dénonçant ; je ne saurais en avoir pour celui qui, après avoir commis une faute, croit échapper au châtiment qu’il a mérité en la niant et en la laissant peser sur ses camarades. En punition de votre larcin, vous serez chargé, pendant toutes les récréations de cette semaine, d’arroser le jardin et de charrier du sable dans les allées. En outre, vous ramasserez les pommes de terre de la grande pièce d’en-haut.

Peut-être mes jeunes lecteurs trouveront-ils bien singulières les corrections infligées par l’instituteur à ses élèves. Ce ne sont pas celles dont ils ont l’habitude d’entendre parler ou même qu’ils se sont attirés quelquefois. C’est que M. Dubourg pensait que le temps donné ordinairement aux pensums pourrait être dépensé plus utilement qu’à couvrir un nombre infini de pages d’hiéroglyphes informes, tracés avec une extrême vélocité et sans le moindre souci de bien faire, en sorte que le plus souvent ce travail n’a d’autre résultat que de gêner l’écriture de l’élève.

On ne doit pas croire cependant que M. Dubourg employât ainsi à son profit le temps de ses écoliers, ce qu’il n’eût pas considéré comme loyal. Il avait obtenu que la commune lui cédât un terrain assez vaste, qui appartenait à l’école, et en avait fait un jardin fruitier et potager ; mais ce n’est pas lui qui jouissait de ce qui y venait. Il ne s’y était réservé qu’un carré suffisant pour ses besoins et ceux de sa famille. Le reste servait à l’instruction de ses élèves, auxquels il enseignait ainsi l’horticulture, et le produit en était distribué aux pauvres et aux malades de la commune. C’est ce qui doublait son mécontentement lorsque de petits maraudeurs y portaient la main et expliquait la sévérité qu’il déployait à leur égard. Il aurait peut-être pardonné le tort dont il était seul victime, il ne pouvait permettre qu’on touchât au bien des malheureux.

Comme ce terrain n’était cultivé que depuis deux ans à peine, la récolte des fruits n’était pas encore abondante, mais l’instituteur se promettait, lorsque ses plantations auraient quelques années de plus, d’en tirer un petit bénéfice qui viendrait grossir la caisse des écoles.

Comme dans tout ce qu’il faisait il avait toujours en vue que l’instruction donnée aux enfants de la campagne doit être positive, sans cesser pour cela

d'être intelligente et même élevée, il s'occupait principalement des arbres de rapport et des plantes potagères, sachant que les légumes bien soignés sont plus savoureux, plus nourrissants et produisent un meilleur effet sur la santé que ceux qui ont poussé à l'aventure, mais il avait aussi garni son terrain de fleurs de toute espèce.

– Y a-t-il rien de plus beau sous le soleil que les fleurs, disait-il, et parmi les œuvres des hommes en est-il qu'on puisse leur comparer ? Quand on veut dé, corer un appartement que fait-on ? On reproduit des fleurs sur les tentures, les rideaux, les tapis. Que représentent les peintres sur les vases, les tableaux même ? Des fleurs. Lorsque les femmes veulent se parer, qu'emploient-elles ? Des fleurs, encore des fleurs. Des fleurs imitées, en papier ou en étoffe, et qui n'ont par conséquent ni la grâce, ni la fraîcheur des fleurs naturelles. Vous voyez donc que tout le monde aime les fleurs puisque lorsqu'on ne peut s'en procurer d'autres, on se contente d'en avoir de fausses sous les yeux. Nous autres, habitants de la campagne, qui pouvons orner nos jardins et nos maisons des plus belles, pourquoi nous en priverions-nous ? Ne devons-nous pas avoir nos plaisirs comme les habitants des villes et en est-il de plus grand que de se délasser des rudes travaux des champs par l'entretien de quelques belles plantes qui, sans exiger beaucoup de soins, récompensent largement les amateurs de leurs peines par leurs brillantes couleurs et leurs suaves parfums ? Ne vaut-il pas mieux, ajoutait-il, passer le temps dans son jardin qu'au cabaret et arroser ses plates-bandes que son gosier ?

C'étaient les écoliers de M. Dubourg qui avaient le privilège d'exécuter les travaux que demandait le jardin. Ces travaux étaient réservés pour les heures de récréation. Les uns étaient distribués à titre de récompense, d'autres, au contraire, les plus rudes et les plus grossiers, servaient de punition. Ainsi être appelé à greffer les arbres, à disposer les branches d'un spalier, à tailler la vigne, le tout sous la direction du maître, était regardé comme un titre d'honneur, brigué par les élèves de la première classe, qui s'étaient distingués dans leurs études. Cultiver les fleurs rares, les fruits de choix, les légumes de primeur, était encore une marque de confiance, accordée à des écoliers remarquables par leur bonne conduite, mais qui n'avaient pas encore l'expérience qu'on acquiert à un âge plus avancé. Les

petits avaient de même leurs travaux de récompense, dont ils s'acquittaient à qui mieux mieux.

La besogne la plus dure, et qui ne demandait en quelque sorte que des bras et peu ou point d'intelligence, était laissée à ceux des élèves dont la conduite avait été plus ou moins répréhensible. C'était l'arrosage, le transport des terres ou du fumier, le labourage des plates-bandes. Il faut dire pourtant que lorsqu'aucun élève n'avait mérité de punition, ce qui arrivait parfois, M. Dubourg distribuait la tâche entre tous les écoliers, qui de bon cœur en accomplissaient chacun une petite partie.

XXII

ESSAIS MALHEUREUX.

Au moment où M. Dubourg prononça sa sentence, une expression de contentement se répandit sur le visage de tous les écoliers. Elle ne paraissait pas due seulement à la satisfaction d'avoir échappé à une accusation générale, elle semblait indiquer surtout que celui qu'elle atteignait ne jouissait pas de la sympathie de ses camarades, et qu'ils n'éprouvaient pas la moindre pitié pour lui. On aurait dit qu'en le punissant pour la faute de la veille, le maître prit en main leur propre vengeance. C'est qu'en effet, Antoine, toujours en dispute avec les autres, leur jouant sans cesse de

mauvais tours, s'était fait détester de toute l'école. Il recueillait en cet instant, dans les regards moqueurs de ses compagnons, le fruit de ses méchancetés journalières.

Mais sur aucune figure le sentiment de satisfaction qu'amena cette condamnation, ne se lisait aussi clairement que sur celle de notre ami Cyprien, qui, lui aussi, était au nombre des élèves de M. Dubourg. Quoiqu'il n'eût pu entendre en quoi consistait la punition, il voyait bien, à l'air du maître et à la contenance du coupable, que le jugement n'avait pas été en sa faveur. Un sourire malicieux, qu'il s'efforçait de dissimuler, se lisait sur ses lèvres, et quiconque eût observé le petit garçon eût été frappé du regard presque haineux qu'il lança sur le condamné quand il passa près de lui. Celui-ci, en retournant à sa place, jetait aussi de tous côtés des coups d'œil en dessous, cherchant à deviner quel était celui de ses camarades qui l'avait dénoncé, mais il ne lui vint pas à l'esprit de les tourner du côté du petit sourd-muet.

Ordinairement la première heure de l'étude était consacrée à la leçon de grammaire. M. Dubourg ne semblait pas, ce matin là, disposé à suivre l'ordre habituel des travaux. Il continuait à observer ses élèves, portant ses regards perçants successivement sur chacun d'eux, ainsi qu'il l'avait déjà fait. – Qui pouvait donc causer ainsi sa préoccupation ? Maintenant que le voleur de ses prunes était découvert, que cherchait-il encore ?

Il tira de son pupitre le dessin qu'il y avait enfermé, l'examina soigneusement une fois de plus, l'enferma de nouveau, puis se levant, un crayon à la main, il se dirigea vers la partie de la classe où étaient les grands et s'adressant à celui qui occupait la première place :

– Sais-tu dessiner ? lui dit-il.

Le jeune garçon leva vers son maître des yeux étonnés, comme s'il avait peine à comprendre sa question.

– Je te demande si tu sais dessiner. Allons ! réponds donc.

– Non, monsieur, fit l'écolier.

Le maître lui tendit le crayon qu'il tenait :

– Essaie, lui dit-il. Fais ce que tu voudras, une maison, un homme, un cheval, n'importe quoi.

L'élève regarda de nouveau M. Dubourg comme pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas ; puis, sans pouvoir s'empêcher de rire un peu de ce qu'il s'imaginait être un caprice du maître, il prit le crayon. Alors, avec un peu d'hésitation et après quelques tâtonnements, il se décida pour ce que les enfants appellent un bonhomme. Il traça d'abord une petite boule, au milieu de laquelle il plaça trois points, pour figurer les yeux et la bouche. Dessous il dessina une boule plus grosse, qui avait la prétention de représenter le buste ; puis il y ajouta deux bâtons en guise de jambes, puis deux autres encore, de chaque côté de la grosse boule. – Derrière le dessinateur, aussi bien qu'à droite et à gauche, des regards curieux, quelques-uns moqueurs, suivaient son travail. Au moment où *l'artiste* allait y donner le fini, en embellissant le bout de ce qu'il supposait être les bras de cinq traits qui devaient offrir la parfaite image des cinq doigts de la main, l'instituteur, qui avait eu peine à tenir son sérieux, devant cet essai fantaisiste, lui enleva le crayon et le passa à son voisin en disant :

– A toi, maintenant.

Celui-ci prit timidement le petit instrument, le tourna et le retourna entre ses doigts avec tant de gaucherie et regarda son maître avec un air d'embarras si marqué et si naïf que celui-ci vit bien qu'il était inutile de lui demander ce qu'il savait faire. Il lui prit le crayon et le passa à un troisième écolier.

– Et toi, Bertaut, sais-tu dessiner ?

Celui-ci ne péchait pas par excès de modestie. Il avait jeté sur l'ébauche de son premier camarade un sourire ironique qui faisait présager hautement de ses capacités. A la première invitation du maître, il saisit vivement le crayon. Sans doute, pendant les hésitations de son voisin, il avait eu le temps de ruminer d'avance le sujet qu'il allait traiter, car, sans le moindre tâtonnement, il jeta sur le papier deux lignes qu'il jugea perpendiculaires, les joignit du haut par une ligne horizontale, puis surmonta celle-ci de deux traits obliques, formant avec elle un triangle. Il devint alors visible pour chacun qu'il avait eu l'intention de figurer une maison. Le doute ne fut plus possible lorsque le dessinateur y eut pratiqué une demi-douzaine de fenêtres, sans oublier la porte, et orné le toit d'une cheminée de laquelle la fumée s'élevait en spirale. Jamais maison ne fût sitôt bâtie. Il est vrai que

les fondations paraissaient manquer quelque peu de solidité, car l'édifice penchait furieusement d'un côté et donnait de vives inquiétudes sur le sort de ceux qui l'habitaient.

Le jeune garçon contemplait son ouvrage avec. – une entière satisfaction. M. Dubourg ne parut pas la partager. Il passa le crayon à de nouveaux concurrents, qui tous, et à tour de rôle, s'escrimèrent de leur mieux, mais sans plus de succès. Celui-ci chercha à imiter un arbre ou une fleur ; celui là un chien ou une vache ; un âne ou un cheval ; un coq ou un oiseau ; toutes les bêtes de la création y passèrent. De nouveau quelques-uns s'essayèrent dans la reproduction de la figure humaine, mais sans amener un meilleur résultat que le premier. M. Dubourg ne reconnaissait dans aucun de ces grossiers essais les qualités qu'il avait remarquées dans le dessin déposé sur son pupitre, dont l'apparition avait semblé le surprendre vivement et qu'il avait examiné avec une si scrupuleuse attention.

Ce n'est pas que ce dessin fût un chef-d'œuvre ; bien loin de là. Ce n'était aussi qu'une ébauche ; mais cette ébauche avait une vigueur, un mouvement, une apparence de vie dont on ne trouvait pas le moindre indice dans les tentatives des élèves. La sûreté du coup de crayon dénotait une main déjà exercée. Chose remarquable surtout, la ressemblance était si nettement accusée, qu'il n'y avait pas à s'y méprendre et que, dans le garçon occupé à dépouiller un arbre de ses fruits, qui y était figuré, il était impossible de ne pas reconnaître Antoine Mallard. Certains traits du visage semblaient, comme dans les caricatures, avoir été grossis avec intention, de manière à en faire ressortir le caractère particulier. Ainsi, les oreilles d'Antoine, très-longues, très-larges et très-saillantes et qui, moins encore pourtant que sa paresse, avaient valu à leur possesseur le surnom d'ânon, étaient reproduites sur le papier bien plus longues encore que nature et de plus à moitié détachées de la tête. On n'avait pas oublié une balafre à la joue, résultat d'un combat que le petit drôle avait livré peu de temps avant à une poule inoffensive. Il était encore dénoncé par ses habits. les larges carreaux du pantalon se trouvaient marqués visiblement sur le papier, de même que la pièce qui ornait sa veste. Si cette esquisse prouvait encore beaucoup d'inexpérience, elle prouvait en même temps de remarquables aptitudes. Qui donc l'avait fait ? M. Dubourg se le demandait depuis qu'il y

avait jeté les yeux. Était-ce l'ouvrage d'un de ses élèves ? C'est ce dont il avait cherché à se rendre compte.

M. Dubourg, après avoir terminé son épreuve sur les grands, ne jugea pas à propos de la continuer sur les petits. Il jeta un coup d'œil rapide sur leurs rangs, pour voir s'il y avait lieu de l'essayer sur quelques-uns, mais pensant, d'après cet examen superficiel, que ce serait du temps de perdu, il regagna sa place sans s'arrêter davantage.

S'il avait bien observé pourtant, il se serait aperçu qu'il était suivi d'un regard curieux et plein de malice, qui ne s'était détourné de lui, tant qu'avait duré l'expérience, que pour se porter sur celui de ses camarades qui essayait ses talents linéaires. Il aurait vu aussi un petit bras se tendre sur son passage comme pour solliciter le crayon. Il est vrai que ce bras s'était retiré bien vite, celui qui avait fait ce geste s'étant ravisé tout à coup, et personne n'avait remarqué ce mouvement.

Qui donc d'ailleurs aurait pu se douter qu'un enfant de sept ans fût capable de se servir de ce crayon plus habilement qu'aucun de ses camarades plus âgés ? Serait-il jamais venu à la pensée du maître que ce dessin qui, dans une certaine mesure, causait son admiration, et qui, dans tous les cas, excitait au plus haut point son intérêt et sa curiosité, que cette œuvre dont il désirait si vivement connaître l'auteur, fût celle d'un pauvre petit sourd-muet ?

XXIII

PREMIERS JOURS DE CLASSE.

Le désespoir que Cyprien avait ressenti du départ de sa sœur s'était calmé peu à peu. Valentine était parvenue à lui persuader qu'il la reverrait, et, soit que cette perspective eût suffi à le consoler, soit que la mobilité d'impressions naturelle à son âge eût fini par avoir le dessus, il avait recouvré la vivacité et une partie de la gaieté d'autrefois. Mais cette gaieté n'avait plus le même cachet de bonne humeur que jadis ; il s'y mêlait presque toujours un air de malice un peu surnoise. Son caractère aussi s'était aigri. Il s'irritait lorsqu'il ne pouvait parvenir à exprimer ses désirs ou ses besoins. Ne connaissant pas l'existence du sens qui lui manquait, il était hors d'état de juger de l'insuffisance des moyens qu'il employait pour se faire comprendre, et il attribuait à un sentiment de mauvaise volonté ce qui n'était que le résultat de son malheur, et que le dévouement, aussi bien que la sagacité de sa sœur, lui avaient épargné jusque-là. Maintenant, quand il ne pouvait parvenir à faire savoir aux autres ce qu'il avait dans l'esprit, il s'avancait vers eux avec colère, les poings fermés et en trépignant. M^{me} Rabuteau et Benoîte faisaient tout leur possible pour le contenter, mais n'y réussissaient pas toujours ; Valentine était plus heureuse parce qu'elle employait avec lui les mêmes procédés de patience et de douceur intelligente que Cyprienne. Quant à Zélie, elle ne mettait pas plus de complaisance dans ses rapports avec lui que par le passé. Elle allait même jusqu'à le contrarier exprès, non par méchanceté positivement, mais par sottise et par enfantillage. Si Cyprien avait envie d'une chose, elle faisait semblant de ne pas savoir ce qu'il voulait. Demandait-il son goûter par un geste facile à saisir, en portant la main à sa bouche, Zélie lui disait niaisement :

– Eh bien ! quoi ? qu'est-ce qu'il te faut encore ? Explique-toi.

L'autre recommençait le même signe, et sa sœur de s'entêter et de lui répéter :

– Est-ce que je peux deviner ce qui te passe par la tête ?

Cyprien alors la tirait violemment par sa robe et l'entraînait vers le buffet, et elle, enchantée de sa stupide plaisanterie, s'écriait en ricanant :

– C'est du pain que tu veux ! Tu demandes du pain ! Il fallait donc le dire.

Après d'autres délais et d'autres taquineries, elle se décidait à lui couper une tartine. Cyprien alors, toujours à sa manière et en passant son doigt dessus à plusieurs reprises, exprimait le désir qu'on y ajoutât du beurre ou des confitures ; mais Zélie s'obstinait encore à ne pas entendre et recommençait ses picoteries. Le petit garçon finissait pas s'emporter. Elle riait de sa colère, ce qui exaspérait Cyprien. A son tour il s'ingéniait à la taquiner ; lui faisait des niches pour se venger et ne paraissait jamais aussi heureux que lorsqu'il l'avait fâchée, ce qui n'était pas difficile ; ainsi son bon naturel s'altérait de plus en plus.

Pour remédier autant que possible à un état de choses qu'elle avait essayé à plusieurs reprises de faire cesser sans pouvoir y réussir, Mme Rabuteau s'était décidée à envoyer Cyprien à l'école. Non qu'elle espérât qu'il profiterait des leçons du maître, puisqu'il ne pouvait pas les suivre comme les autres, mais elle s'imaginait qu'il rencontrerait là de petits camarades dans la société desquels il trouverait de la distraction. C'était surtout sur la récréation qu'elle comptait pour égayer son enfance et elle redoutait un peu le temps des classes ; mais M. Dubourg avait promis de l'abréger pour lui.

Cependant la mère, aussi bien que l'instituteur, se trompaient en s'imaginant que l'enfant s'ennuierait pendant les études. Il avait l'air, au contraire, d'y prendre grand plaisir et depuis six mois qu'il fréquentait l'école, peu d'élèves se montraient aussi assidus à s'y rendre, aussi tranquilles pendant la classe et aussi attentifs aux leçons.

D'abord il avait été séduit par l'attrait de la nouveauté.

Malgré sa vivacité et sa pétulance, nous savons, par l'intérêt avec lequel nous l'avons vu suivre les travaux de Jacques, qu'il était capable d'une application soutenue ; en outre, comme presque tous les enfants atteints de la même infirmité, il avait une grande disposition à l'imitation. Quand il vit

tous les écoliers, assis tranquillement sur leurs bancs, prêter leur attention à ce que disait le maître, il prit leur attitude posée et recueillie, sans autre idée que de faire comme eux. M. Dubourg ne pouvait avoir la pensée qu'il partageât les travaux des élèves, néanmoins il lui avait donné pour s'amuser une ardoise et un crayon comme aux autres, et lorsque le maître traça sur le tableau noir la première lettre de l'alphabet, Cyprien n'eut rien de plus pressé que de la reproduire sur sa plaque.

– A, dit M. Dubourg en forçant l'accentuation de manière à faire bien comprendre la valeur de la lettre à ses élèves, et en la désignant du bout de sa baguette blanche.

– A, répétèrent les élèves, chacun-ouvrant une bouche aussi grande qu'un four.

Une pensée traversa alors l'esprit de Cyprien.

Depuis longtemps déjà il soupçonnait que les autres avaient pour s'entendre entre eux un moyen qu'il ignorait. Ces soupçons avaient pris de jour en jour plus de consistance. C'était, il en était sûr maintenant, à l'aide du mouvement des lèvres. Tour à tour elles s'étendaient, se resserraient, se séparaient, se rapprochaient. Mais les lèvres seules n'étaient pas en mouvement. La langue aussi s'agitait avec volubilité. On pouvait l'entrevoir qui allait et venait, paraissait et disparaissait, frétillait en tout sens. Parfois même elle se glissait entre les deux rangées des dents, comme si elle avait l'intention de s'échapper de sa prison. Oui, Cyprien avait bien observé tout cela, mais ce qu'il ignorait, c'est que lorsque la bouche s'ouvrait et se fermait ainsi, il s'en échappait quelque chose et que ce quelque chose, le son, était justement ce qui servait d'interprète à la pensée. Quand il voyait les lèvres de sa mère ou de quelque autre personne remuer avec rapidité, il remuait les siennes de même, s'imaginant arriver au même résultat. Mais ses efforts ne servaient qu'à lui attirer les moqueries de Zélie qui imitait à son tour, en l'exagérant, le battement automatique et désordonné de ses deux mâchoires, et il avait fini par reconnaître qu'il y avait là quelque chose qu'il lui était impossible de saisir.

Dès le premier jour de son arrivée à l'école, rien de ce qui se passait autour de lui ne lui échappa. Il ne tarda pas à remarquer que de temps en temps M. Dubourg remuait la bouche, désignait du doigt un élève et que cet

élève remuait la bouche à son tour. Le regard vif et perçant de Cyprien allait de l'un à l'autre en se demandant ce que cela signifiait. Vous, vous l'avez deviné : Le maître interrogeait et l'écopier récitait sa leçon. Le petit garçon s'était en outre aperçu que, lorsque l'un d'eux prenait un livre, ses lèvres allaient et venaient de même, pendant qu'il suivait les lignes des yeux. Il se rappelait vaguement avoir vu Cyprienne et Valentine faire de même. Dans ce temps-là cette action n'avait pas occupé sa pensée, mais en ce moment elle éveillait son attention. Il en vint à se dire que, s'il parvenait à comprendre ce qu'il y avait dans les livres, il aurait la clef du mystérieux moyen de communication employé par les autres et qui jusqu'ici lui avait échappé.

Toutes ces réflexions ne se présentèrent pas nettement à l'esprit de Cyprien le premier jour, néanmoins il eut une idée confuse du rapport qui existait entre les lignes tracées sur le tableau et les mouvements qu'il voyait se dessiner sur les lèvres ; aussi est-ce avec un sentiment complet de satisfaction qu'il ouvrit la bouche toute grande comme ses camarades lorsque M. Dubourg dit A.

Il ouvrit la bouche, c'est vrai ; mais il n'en sortit aucun son ; seulement comme il n'entendait pas celui que produisaient le maître et les élèves, il croyait atteindre le même résultat qu'eux.

– E, continua l'instituteur en écartant les deux coins de la bouche et en rapprochant les lèvres.

– E, firent ensemble tous les écoliers.

La position de la bouche, dans cette seconde lettre, n'était pas tout à fait aussi facile à saisir pour Cyprien. Heureusement son voisin d'en face, qui cherchait volontiers partout, dans les leçons mêmes, l'occasion de s'amuser, s'appliquait à exagérer de tout son pouvoir ce qu'avait fait le maître en ouvrant la bouche de manière à faire croire qu'elle était fendue jusqu'aux oreilles, et le petit sourd-muet, en l'imitant, parvint à placer ses lèvres comme se placent les vôtres quand vous prononcez la lettre E.

On passa ensuite à l'I.

Cyprien ne vit pas d'abord grande différence entre cette lettre et la précédente, il parvint à la saisir pourtant. Mais quand vint le tour de l'O, pour le coup, ce ne fut pas difficile. Il ne s'agissait que de faire décrire aux

lèvres un rond semblable à celui que décrivait la lettre elle-même. O. O. O. Cyprien le comprit tout de suite.

La lettre que le maître avait inscrite en dernier lui donna plus de souci. Parla manière de l'énoncer elle ressemblait à l'O. Seulement l'espace vide, laissé entre les lèvres, devait être un peu rapetissé ; les lèvres elles-mêmes un peu plus avancées. Grâce à la grimace instructive de son voisin, dont une fois par hasard l'étourderie était bonne à quelque chose, il comprit bien cette différence. U.U.U. Oui c'était bien cela.

Cette première leçon de lecture procura au petit garçon un contentement immense. Il se sentit si fier de ce qu'il avait appris, il espérait si fermement être bientôt à même de pouvoir se servir du langage de tout le monde, il en éprouva une joie si vive, que sa figure avait pris plus de gaieté, son teint plus d'animation qu'ils n'en avaient eu depuis le départ de Cyprienne. Tout le long du chemin, en revenant de l'école, il avait fait décrire successivement à sa bouche les différentes configurations qu'y dessinaient les lettres étudiées dans la journée A, A, A... E, E, E.... I, I, I... O, O, O... U, U, U. Et à mesure qu'il les prononçait silencieusement des lèvres, sa mémoire lui représentait fidèlement les formes tracées au tableau noir, puis reproduites par lui-même sur son ardoise

Pendant toute la soirée, sa mère le vit, à plusieurs reprises et avec une sérieuse application, tantôt ouvrir la bouche toute grande, avec des mouvements saccadés, tantôt, au contraire, rapprocher les mâchoires en serrant plus ou moins les dents, ou bien encore les réunir comme les garçons qui imitent dans leurs sifflements le gazouillement des oiseaux. Elle et Benoîte se demandaient ce que pouvaient bien signifier ces signes et ces mouvements, mais Zélie déclara que ce n'étaient que de nouvelles grimaces et singeries comme il en faisait toujours.

SUITE DE LA LEÇON DE LECTURE.

Cyprien eut tout le loisir, avant de passer à l'étude d'autres lettres, de se perfectionner dans la connaissance de A, E, I, O, U. Il aurait bien voulu pourtant apprendre quelque chose de nouveau, mais tous les élèves de M. Dubourg ne ressentaient pas la même ardeur que lui au travail. Plus d'un, après deux ou trois leçons, confondaient encore l'A et l'O, l'E et l'I. Oh ! si Cyprien, lui, avait pu entendre !

Enfin, un jour, il vit se dessiner sur le tableau d'autres signes, puis après, non plus des caractères détachés, mais bien des lettres jointes deux à deux et formant des syllabes.

– Ba, be, bi, bo, bu, faisait le maître en les désignant les unes après les autres.

Nous n'avons pas besoin de dire que, pour arriver à la connaissance de ces combinaisons de figure, Cyprien déploya ce même zèle et ce même désir de savoir qui lui avaient déjà servi d'aiguillon. Lucas Berton, son voisin, sans se douter du service qu'il lui rendait, continuait à se désarticuler la mâchoire pour répéter les syllabes après M. Dubourg, de sorte que, à mesure que le petit sourd les lisait sur le tableau, il les lisait en même temps sur la bouche de Lucas et aussi sur celles des autres élèves.

Après ba, be, bi, bo, bu, vinrent successivement toutes les syllabes formées de l'assemblage d'une voyelle et d'une consonne. A chacune de ces nouvelles réunions de lettres, c'était une nouvelle étude, un nouvel effort pour s'ingénier à les représenter avec les lèvres.

Nous, qui jouissons du sens de l'ouïe, nous percevons les sons sans réfléchir à la manière dont ils sont produits et sans remarquer les mouvements variés que forme la bouche pour les émettre. Constaté la faible diversité des contractions que ces mouvements y dessinent n'est pas chose facile. Ces contractions sont parfois presque imperceptibles à l'œil. Mais vous saurez que les sourds-muets, comme en compensation de leur infirmité, sont doués d'une grande faculté d'observation. De même que les aveugles entendent des sons qui nous échappent, les sourds-muets voient bien des choses qui ne frappent point notre vue. Ce n'est pas, comme vous vous l'imaginez peut-être, qu'ils possèdent des organes meilleurs que les nôtres. Cela tient seulement à ce qu'ils donnent une attention plus approfondie à ce qui se passe autour d'eux. Si vous vouliez en prendre la peine, l'ouïe deviendrait chez vous aussi fine que chez les aveugles, et la pénétration de votre regard n'aurait rien à envier à celui des sourds-muets. Mais vous êtes sans cesse distraits de l'objet de votre travail, de vos réflexions ou même de vos amusements par ce que vous voyez et ce que vous entendez ; et, ne sentant pas l'absolue nécessité qu'éprouvent ceux qui sont forcés de suppléer à l'absence d'un sens par le développement d'un autre, vous ne faites point d'efforts pour donner aux facultés de voir et d'entendre, que vous possédez, la perfection dont elles sont susceptibles.

A mesure que d'autres combinaisons de lettres-venaient ajouter de nouvelles connaissances au petit bagage scientifique de Cyprien, l'enfant se sentait de plus en plus fier et heureux. Chaque jour, chaque leçon le rapprochait, il le croyait du moins, du moment où il allait comprendre ce langage des lèvres et pouvoir s'en servir à son tour. Hélas ! le pauvre enfant se trompait en s'imaginant qu'il était près d'entrer, par le moyen de ce qu'il avait appris, en communication avec ses camarades. Il savait, il est vrai, distinguer les lettres les unes des autres, il pouvait les assembler de manière à en faire des syllabes, il parvenait même à reconnaître la différence de conformation que l'émission de ces syllabes donnait à la bouche, mais leur sens même, ou plutôt celui des mots composés par elles, lui échappait complètement. Lorsque le maître écrivait sur le tableau les six lettres du mot maison, Cyprien pouvait le dessiner avec ses lèvres et le lire sur les lèvres des autres ; mais ce que ce mot voulait dire, il n'en savait rien. La

réunion de ces lettres ne présentait aucune idée à son esprit, il lui était impossible d'établir un rapport entre elles et l'objet qu'elles désignaient. Cet objet, il le connaissait bien pourtant, il l'avait sans cesse sous les yeux, mais il n'en avait pas entendu prononcer le nom. Il était dans la position d'une personne qui lirait ou qui écrirait une langue étrangère sans en savoir un seul mot, et il traçait sur son cahier les termes qui distinguaient les choses, en se disant que cet assemblage de lettres devait avoir une signification, mais sans pouvoir les appliquer à rien.

Le travail auquel il se livrait néanmoins ne devait pas être inutile, mais le temps n'était pas encore venu pour lui d'en tirer profit.

Le seul avantage qu'il recueillît, pour l'instant, de son application, c'était de voir qu'aucun de ses camarades de la petite classe n'était capable de lutter avec lui dans l'art de l'écriture, et que même il l'emportait en ce point sur bien des élèves de la grande. En effet, il se livrait à cette étude avec autant d'ardeur qu'à la lecture, et ceux qui se rappelleront les dispositions qu'il possédait pour le dessin croiront sans peine qu'il y réussissait facilement.

; Contre toute attente, les heures consacrées au jeu s'écoulaient moins bien pour lui, Quoique M. Dubourg eut recommandé aux autres enfants la patience et la complaisance avec leur nouveau camarade, Cyprien n'avait pas tardé à se faire un bon nombre d'ennemis. Ceux qui avaient d'abord consenti à l'admettre dans leurs parties ne parvenaient pas toujours à lui en expliquer les conditions, de même que la plupart de ses signes et de ses gestes restaient lettre close pour eux. Il en résultait de fréquentes querelles, dans lesquelles Cyprien cédait à cette irritabilité développée par les taquineries dont il avait été l'objet de la part de Zélie. D'ailleurs tous les élèves de M. Dubourg ne s'étaient pas conformés à ses instructions, touchant le petit sourd-muet. Dès qu'il approchait de quelques-uns d'entre eux, Cyprien les voyait ricaner en se le désignant. A mesure que l'enfant, en suivant les leçons de lecture, commençait à observer l'effet produit sur les lèvres par les diverses combinaisons des lettres, il en arrivait à observer ce même effet chez ceux qui parlaient et il remarquait que deux mots revenaient sans cesse parmi ceux dont il était accueilli. Ces deux mots, *méchant sourd*, il ne savait pas ce qu'ils voulaient dire, mais il devinait à

l'air et aux gestes qui les accompagnaient qu'ils devaient contenir des injures, et, sentiment peut-être excusable chez un pauvre être qui avait droit à la sympathie de tous et ne rencontrait que le dédain, il aurait voulu pouvoir à son tour jeter l'insulte à la face de ceux qui se montraient si malveillants et leur rendre les outrages qu'il en recevait.

On ne s'en tenait même pas toujours avec lui aux paroles offensantes et, si la surveillance exercée par M. Dubourg ne permettait pas qu'on en vînt aux coups dans l'intérieur de l'école, il arriva plus d'une fois qu'en retournant chez lui, Cyprien fut assailli par l'un de ceux avec lesquels il s'était querellé dans la – journée. Malheureusement pour lui le combat n'avait jamais lieu à armes égales. Ceux qui l'attaquaient avaient ordinairement des amis qui prenaient fait et cause pour eux, tandis que le pauvre enfant n'ayant pu se faire des alliés, ne pouvait compter sur le secours de personne. Aussi rentrait-il chez sa mère dans ces occasions, le visage meurtri et les habits déchirés.

Mais les choses ne s'arrêtaient pas là et souvent aussi l'adversaire de Cyprien trouvait le lendemain son livre taché, son encrier rempli de sable, sa plume privée de l'un de ses becs ou la page d'écriture qu'il devait présenter au maître arrachée. L'auteur de ces méfaits, on le devine. Comment le petit sourd-muet parvenait-il à les accomplir ? Bien habile qui eut pu le savoir. Il se glissait partout, observait tout et s'arrangeait toujours de manière à trouver le moment favorable pour arriver à ses fins. C'était un fâcheux avantage qu'il devait à Zélie. A force de s'appliquer à la tourmenter pour se venger de ses sottises attaques, il avait appris à user de ruse, de prudence et d'adresse, si bien que, le hasard aussi sans doute lui venant en aide, on n'était jamais parvenu à le surprendre. Quoique ses camarades n'eussent pas plus de raison de le soupçonner qu'un autre, car il n'était pas le seul qui se plût à jouer des tours semblables, il avait un air de satisfaction si marquée au moment où ses victimes découvraient le dommage qu'il avait apporté dans leurs affaires, que les autres étaient de plus en plus mal disposés pour lui et qu'il passait ses récréations dans un isolement de plus en plus complet.

C'est sans doute ce qui l'avait porté à chercher un autre divertissement dans une nouvelle manière de se venger.

XXV

LA CROIX D'HONNEUR.

L'application constante et soutenue avec laquelle Cyprien suivait les leçons du maître, et le soin qu'il apportait à ses devoirs augmentaient l'intérêt que le petit sourd-muet inspirait déjà à M. Dubourg. L'instituteur se sentait ému et touché en remarquant son désir d'apprendre, les efforts que ce désir lui faisait faire, et il était parfois émerveillé des progrès qui en résultaient. Il aurait voulu pouvoir s'occuper de lui en particulier, lui consacrer tous les jours une heure ou deux. Il se fût alors appliqué à trouver un moyen qui permît à cette intelligence si vive et si précoce de se manifester. Mais son temps ne lui appartenait pas ; il le devait à tous et ne pouvait en distraire une partie au profit d'un seul. Dans l'intervalle des classes, les fonctions de secrétaire de la mairie, de chantre à l'église, d'autres encore, ne lui laissaient pas un moment dont il pût disposer.

La croix, la croix d'honneur, vint récompenser l'ardeur infatigable de Cyprien. Si sa satisfaction fut vive le samedi soir en la recevant et en la remettant à sa mère, elle le fut bien davantage encore le lendemain lorsqu'il la vit étinceler sur sa veste des dimanches. Les voisins, aussi bien que les habitants de la ferme, durent lui présenter leurs félicitations et il faut avouer

qu'elles étaient bien méritées. Du reste il n'y mettait aucune espèce de modestie et laissait éclater sa joie sans chercher à la cacher ou à la contenir. Déjà après la messe, il était resté devant l'église jusqu'à ce qu'elle fût complètement vide, afin que la victoire qu'il avait remportée à l'école fût connue de toute l'assistance. M. le curé, ses amis de la Verdure, bien d'autres encore, n'avaient pas manqué de lui faire leurs compliments et vraiment il eût été difficile de ne pas voir sa décoration, car le petit garçon, les épaules effacées, ainsi qu'un soldat à la parade, présentait la poitrine en avant, de manière à ce que la croix qui y brillait n'échappât aux yeux de personne.

Il faut croire qu'on ne se rassasie pas facilement d'éloges, car après le dîner, qu'il expédia en quelques minutes, Cyprien alla se promener sur la route, pour guetter celles des personnes de sa connaissance qui venaient au village ou qui en sortaient. En voyait-il une apparaître, il se campait au milieu du chemin, comme curieux de savoir si elle aurait l'audace de passer sans lui rendre le tribut d'hommages auquel il croyait avoir droit. Semblait-elle ne pas remarquer l'écolier, ou du moins l'objet dont il était si fier, celui-ci l'arrêtait sans façon, et, bon gré, mal gré, il fallait qu'on témoignât la part qu'on prenait à sa joie par une caresse, un geste quelconque. Il faut dire qu'il n'éprouvait jamais de refus, car généralement on s'intéressait à lui en raison de son infirmité, et on l'aimait, à cause de son père et de sa sœur Cyprienne, qui avaient laissé beaucoup de regrets dans le pays.

Quand il n'avait personne à qui faire admirer sa décoration, Cyprien se contentait de l'admirer à lui tout seul, et son plaisir se trouvait doublé lorsque l'eau de la mare ou celle d'un petit ruisseau qui traversait la route lui renvoyait son image radieuse, et surtout celle de l'étoile argentée, surmontée d'un ruban rouge, qui causait son ravissement. Jamais grand cordon de la Légion d'honneur ne fut reçu avec plus de transport et ne fit naître un sentiment d'orgueil aussi vif.

La récompense obtenue par Cyprien n'avait pas été sans exciter la jalousie de quelques-uns de ses camarades. Plusieurs même criaient à l'injustice. – Le maître avait des préférences. – Cyprien ne méritait pas la croix. – Il ne savait pas lire. – On pense peut-être que ceux qui s'exprimaient ainsi étaient les meilleurs élèves de la classe ; ceux qui

auraient pu se croire lésés par l'honneur accordé au sourd-muet. On eût été trompé. Les bons écoliers n'étaient pas jaloux d'une distinction qu'ils avaient déjà reçue ou qu'ils espéraient recevoir encore ; le véritable mérite n'est jamais envieux et c'est une preuve d'infériorité, aussi bien que l'indice d'un mauvais cœur, que d'éprouver du déplaisir des succès obtenus par d'autres. Les enfants qui manifestaient ainsi leur mécontentement étaient au contraire les plus faibles élèves de l'école ; ceux qui n'avaient pas la moindre chance, à moins d'une transformation complète, de voir jamais la croix orner leur poitrine, et qui ne se distinguaient que par leur paresse, leur négligence, leur inexactitude et leur indocilité.

Parmi ceux qui se montraient les plus hostiles à Cyprien, et qui criaient aussi fort que si on leur avait fait un passe-droit, on remarquait Antoine Mallard, celui-là même que le dessin, placé sur le pupitre de M. Dubourg, lui avait désigné, comme ayant volé ses prunes. Quoiqu'il eût douze ans passés, il appartenait toujours à la petite division et méritait mieux qu'aucun autre le surnom de *cancro*. A peine savait-il assembler ses lettres, et quant à l'écriture, il n'était pas plus avancé. Il était impossible de rien reconnaître aux caractères informes et grossiers qu'il traçait. Aussi en voulait-il au pauvre Cyprien, qui était le plus petit de la classe, comme il en était le plus grand, du succès qu'il avait remporté.

Ce n'était pas, du reste, la première fois qu'il manifestait ce mauvais vouloir. Si les natures généreuses conçoivent facilement de bons sentiments pour les faibles, et se sentent disposées à les aimer et à les protéger, les natures basses, au contraire, sont toujours tentées d'abuser de leur supériorité physique contre ceux qui ne sont pas en état de se défendre. Chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, Antoine cherchait querelle à Cyprien, sûr de l'avantage que sa force lui donnait sur l'enfant. Il ameutait aussi les autres contre lui, et était presque toujours l'instigateur et l'organisateur des combats dont le petit garçon sortait vaincu. Nous savons que du reste Cyprien n'avait pas coutume de laisser impunies les offenses qu'on lui faisait.

Si on l'eût cru cependant, Antoine eût mérité des récompenses tout autant qu'un autre ; mais il n'y tenait pas, disait-il. – Il se souciait bien vraiment d'accrocher une méchante pendeloque à sa veste 1 C'est lui qui se moquait

pas mal de cela ! C'était bon pour les imbéciles de courir après de pareils oripeaux ! – Toutefois, beaucoup de ses camarades prétendaient qu'il parlait de la croix comme le renard de la fable parlait des raisins, et la preuve qu'ils ne se trompaient pas c'est le redoublement de jalousie qu'Antoine avait conçu contre celui qui avait mérité une distinction dont il se vantait de faire fi. Cette jalousie s'était traduite le matin, à la sortie de l'église, par des regards sournois et malveillants, des clignements d'yeux à ses camarades, accompagnés de ricanements, et si elle ne s'était pas manifestée tout d'abord par des voies de fait, c'est qu'il sentait que les assistants n'auraient pas manqué de lui faire un mauvais parti.

Pendant que Cyprien se promenait sur la route, ainsi que nous l'avons dit, savourant à longs traits son triomphe, il vit venir Antoine, dont le sourire haineux plissait toujours les lèvres. Le petit garçon prit un air de défi et lui lança un coup d'œil qui semblait dire : – Tu voudrais bien, toi aussi, avoir la croix ! – Sans doute Antoine lut clairement ces paroles sur le visage de Cyprien et, ne pouvant accepter une pareille supposition, il jugea à propos de la démentir d'un coup de poing. Le petit sourd-muet riposta. S'il n'était pas le plus fort, il était le plus leste et le plus adroit ; mais ses moyens étaient en partie paralysés par la nécessité de protéger sa précieuse décoration contre les agressions d'Antoine, dont le regard plein d'animosité s'était porté de ce côté. La main gauche étendue sur la poitrine, Cyprien s'escrimait de son mieux de la droite ; néanmoins déjà, à plusieurs reprises, son adversaire avait réussi à écarter le bras qui défendait son trésor. La crainte de se le voir enlever rend pendant quelques instants de nouvelles forces au petit sourd-muet. Des pieds, du poing qui lui reste libre, il porte de furieuses bottes à son rival. Vains efforts ! En même temps augmente la rage d'Antoine. Il parvient à terrasser l'enfant et lui arrache, avec un bon morceau de sa veste, la croix, objet de sa jalousie.

En ce moment, des pas se font entendre sur la route. Antoine, craignant d'être surpris, se hâte de se relever, et, jetant la croix dans le ruisseau, il s'enfuit à toutes jambes.

Cyprien se relève ; mais ce n'est pas pour courir après Antoine. – Se venger ! il s'agit bien de cela maintenant ! Nous verrons plus tard. – En deux bonds il est au bord du cours d'eau. D'un regard anxieux il sonde le

cristal liquide. 0 bonheur 1 La croix s'est arrêtée là, entre deux grosses pierres. La petite rivière est profonde, mais Cyprien ne calcule pas le danger. Réfléchit-on lorsqu'il s'agit de sauver ce qu'on a de plus cher ! Il s'élance. Déjà il tient l'objet précieux ; mais le courant est rapide, l'enfant perd pied et disparaît.

Heureusement il a été aperçu du promeneur dont l'apparition avait mis en fuite Antoine. Ce promeneur n'était autre que Jacques. Se dépouiller de sa veste, se jeter dans l'eau est l'affaire d'un instant. Il ramène sain et sauf son petit ami sur le bord.

Quelques instants après Cyprien rentrait victorieusement chez sa mère, les habits trempés, la veste déchirée, un œil poché, mais comptant pour rien toutes ces misères puisqu'il avait recouvré la glorieuse croix.

XXVI

NOUVELLES RÉVÉLATIONS.

Peu de jours après un nouveau dessin était placé devant le maître. Nous devons dire que, depuis le jour où il avait trouvé sur son pupitre celui dont nous avons fait la description, bien d'autres dénonciations étaient déjà parvenues à M. Dubourg sous cette forme. Le plus ordinairement Antoine était l'un des principaux personnages figurés. Les signes distinctifs qui le

caractérisaient, et qui l'avaient déjà signalé à l'attention de l'instituteur, étaient toujours aussi visibles que la première fois.

Dans aucune des occasions où M. Dubourg avait reçu une communication de cette sorte, il n'avait puni celui qui était désigné sans s'être assuré qu'il était véritablement coupable, soit que l'inculpé reconnût lui-même l'exactitude de l'imputation, soit que sa contenance le trahît, soit que quelque autre preuve irrécusable vînt apporter à l'instituteur la certitude qu'on ne se jouait pas de sa crédulité. Jamais non plus il n'avait fait connaître à ses élèves les révélations qu'il recevait ; il espérait toujours que le temps, le hasard, ou ses propres observations lui apprendraient le nom de l'artiste dénonciateur. Aussi, les écoliers incriminés s'étonnaient de plus en plus que leurs incartades fussent toujours découvertes, et se demandaient par quel moyen le maître était chaque fois instruit. Ils ne se doutaient pas qu'un de leurs camarades, quand il croyait avoir à se venger, se glissait partout derrière eux, devinait dans leurs regards quand ils méditaient un mauvais coup, lisait leurs complots sur leurs lèvres, et épiait leurs démarches d'un œil fureteur.

Lorsque celui-ci jeta les yeux sur le dessin déposé sur sa table, peu de jours après la querelle entre Cyprien et Antoine, il éprouva une vive émotion qu'il eut peine à comprimer. Puis il regarda l'image avec grande attention, promena comme la première fois des regards scrutateurs sur tous ses élèves et enfin plaça le papier en silence dans son pupitre.

Cette fois l'accusation était des plus graves.

Le dessin représentait Antoine, encore Antoine, dans une cour, donnant à manger à un chien. Une seconde figure se montrait au-dessus d'un mur ; mais les lignes en étaient indécises et il était impossible d'y mettre un nom. Était-ce un homme ou un enfant ? Avait-on voulu figurer un témoin ou un complice ? La question était difficile à résoudre. Certes l'action du personnage en scène n'avait rien de blâmable en elle-même. Donner à manger à un chien n'a jamais paru un crime. Un fait pourtant, qui s'était passé dans le pays, donnait à cette innocente action une importance toute significative.

La semaine précédente, le chien de garde d'une maison de campagne, dont les maîtres étaient absents, avait été trouvé empoisonné. Des pincettes

d'autres instruments pouvant servir à forcer des fenêtres et des volets, découverts dans le jardin, comme si des malfaiteurs les eussent abandonnés dans une fuite précipitée, ne laissaient aucun doute qu'une tentative de vol eût eu lieu. Les soupçons avaient plané sur des vagabonds qui, depuis peu, rôdaient dans le pays ; mais, après les avoir arrêtés, on s'était vu forcé de les relâcher faute de preuves.

La révélation anonyme faite à M. Dubourg jetait un nouveau jour sur cette affaire. Antoine habitait à l'autre bout du village, avec une vieille femme, sa grand'mère, dont la réputation était détestable. Malgré les conjectures fâcheuses qu'on formait sur son compte, on n'avait jamais pu établir un témoignage contre elle. Cependant on la voyait vendre au marché plus d'œufs que ses poules n'en pondaient, plus de volailles qu'elle n'en élevait, plus de légumes que n'en produisait son jardin. Le fait est qu'elle avait dressé son petit-fils à la maraude, pour lequel celui-ci n'avait malheureusement que trop d'inclination, et que le plus clair de leur revenu provenait des larcins qu'ils commettaient tous deux dans les fermes et les maisons du voisinage.

M. Dubourg ne crut pas devoir, d'après des indices aussi légers, appeler l'attention de la justice sur Antoine et la mère Mallard, quoique l'accusation ne laissât pas de doute dans son esprit. Il se promit de réfléchir à ce sujet, et résolut seulement de débarrasser le plus tôt possible son école d'un mauvais sujet qui ne pouvait qu'y entretenir le désordre par ses conseils et par son exemple.

XXVII

LES MALICES DE CYPRIEN.

Pendant que Cyprien faisait à l'école de M. Dubourg l'apprentissage de la vie, qui, grâce aux dons qu'il avait reçus de la nature, était moins dur pour lui qu'elle ne l'est ordinairement pour ceux qui ne jouissent pas de tous leurs sens, un changement important s'était accompli chez sa mère. Claude Rabuteau avait laissé ses affaires dans un état plus fâcheux encore qu'on ne l'avait d'abord supposé et sa veuve ne tarda pas à acquérir la conviction que sa propre fortune était presque complètement perdue. Il faut dire qu'une bonne partie en avait été dissipée par Nicolas qui, depuis qu'il avait quitté la maison, avait fait toutes sortes de sottises. Avant de s'engager comme matelot, il s'était lié avec d'autres vauriens, qui fréquentaient les cafés et les cabarets et couraient les foires et les marchés. Là, on ne se contentait pas de boire, on jouait, et Nicolas avait perdu à plusieurs reprises de fortes sommes, que sa mère n'avait pas eu le courage de lui refuser et qu'elle lui envoyait en cachette de son mari. Ce n'est pas tout. Il s'était trouvé compromis dans une affaire d'escroquerie, qui aurait pu le conduire à la prison, si l'on ne s'était empressé de l'étouffer. Il fallut que M^{me} Rabuteau payât, non-seulement pour son fils, mais aussi pour ses complices. Dans cette dernière circonstance elle n'avait pas eu d'autre alternative que de donner son argent ou de voir Nicolas déshonoré. Elle reconnut alors qu'elle avait agi avec une coupable faiblesse. Si elle ne lui avait pas fourni dans le principe le moyen de faire des folies, il n'en serait pas arrivé par degrés, à des actions tout à fait honteuses. Elle en éprouvait un repentir d'autant plus profond que, le bandeau qu'elle avait sur les yeux étant tombé, elle vit clairement que, pour satisfaire les mauvaises passions de l'un de ses enfants, elle avait privé de ses moyens d'existence celui que son infirmité mettait hors d'état de travailler.

Ce triste état de choses avait eu pour résultat de forcer Mme Rabuteau à abandonner la ferme qu'elle habitait depuis que nous la connaissons et de se retirer dans une petite maison qu'elle avait louée.

Quoique sa fortune eut été presque entièrement dissipée, sa fille se trouvait encore riche ; une parente, sa marraine, lui ayant laissé en mourant tout ce qu'elle possédait.

Depuis quelque temps Zélie, parvenue à l'âge de dix-sept ans, commençait à sortir un peu de son indolence. Il est vrai que ce n'était que lorsqu'il était question de se parer ou de s'amuser. Parlait-on d'une fête aux environs, on la voyait alors déployer une activité qu'on ne lui connaissait pas et qu'on ne lui aurait pas même soupçonnée, pour disposer sa toilette de manière à paraître à la réunion ainsi qu'il convenait à une riche héritière. On ne sera pas étonné d'apprendre qu'elle tirait grande vanité de sa fortune, et en cela elle avait raison jusqu'à un certain point, car c'était certainement la seule supériorité dont elle put se prévaloir. Non qu'elle fut plus laide ou plus mal faite qu'une autre ; mais elle était si disgracieuse et si sotte, sa figure avait une expression si peu engageante, que pas une fille, à dix lieues à la ronde, ne semblait plus mal partagée sous le rapport des dons de la nature. Joignez à cela qu'elle n'avait acquis aucune qualité aimable, qu'elle était paresseuse, ne prenait soin de quoi que ce soit, ne savait pas se rendre utile dans le ménage et vous conviendrez qu'elle n'avait pas sujet d'être fière. Néanmoins, comme il est bien rare que les personnes telles que Zélie se rendent justice, elle croyait posséder une part d'avantages au moins égale à celles de ses compagnes, et elle faisait tout son possible pour les faire ressortir lorsqu'elle se trouvait dans les assemblées. Seulement, n'étant pas servie par un bon goût naturel et n'ayant jamais voulu s'astreindre à manier l'aiguille, elle était devenue très-maladroite et ne parvenait jamais à être aussi bien arrangée que ses compagnes qui se donnaient moins de peine qu'elle, dépensaient moins d'argent et s'occupaient beaucoup moins de leurs chiffons. Elle en éprouvait un dépit qu'elle n'avait ni la force, ni le bon esprit de cacher, et qui rendait plus déplaisante encore l'expression déjà rechignée de sa physionomie.

Avec le talent d'observation et la malice dont il était doué, Cyprien n'avait pas tardé à s'apercevoir que le côté le plus vulnérable de Zélie

c'était son amour pour la toilette. Il était sûr, en l'attaquant par là, de la blesser au vif. Lorsqu'il la voyait le dimanche dans tous ses atours, se préparer à partir pour une fête des environs, il lui venait des désirs irrésistibles de lui jouer quelque niche qui la forçât à garder le logis. – Oh ! s'il avait pu vider un encrier sur sa belle jupe ou bien mettre en pièces son chapeau à fleurs ! – Mais quand même il y eût réussi on l'eût bien vite deviné et cela ne faisait pas son affaire. Non qu'il se souciât beaucoup de la colère de Zélie ou même de la punition qui aurait pu l'atteindre ; mais il n'était content que quand il réussissait à faire ses coups en cachette, et s'ils avaient été divulgués, ils auraient perdu pour lui tout leur attrait. On aurait dit qu'il recherchait, non-seulement le plaisir de satisfaire sa rancune, mais encore celui d'exercer son intelligence en combinant ses opérations de façon à ne jamais être soupçonné.

Aussi quel bonheur pour lui quand il parvenait à attaquer Zélie dans ce qu'elle avait de plus cher, et surtout à la laisser s'accuser elle-même comme cette fois, par exemple, où il lui brûla sa robe ! Elle avait commencé à repasser sa toilette, pour le lendemain, et s'était absentée un moment. Cyprien parvint à s'introduire dans la cuisine, et à substituer au fer à moitié refroidi, laissé sur l'étoffe, un fer trop chaud qui emporta un large triangle du lé. L'indolente fille, en revenant, ne put que constater le dégât. – Il lui était arrivé si souvent de commettre par sa négligence des accidents semblables, lorsque sa mère la chargeait d'un travail du même genre, que quoiqu'elle apportât un peu plus d'attention à ce qui la regardait personnellement, elle en fut réduite à se croire la seule coupable de celui-là. A qui s'en prendre d'ailleurs ? Cyprien n'était-il pas à l'école ? – Pouvait-elle deviner, qu'ayant toujours son idée en tête, il avait trouvé moyen de s'échapper pendant la récréation, dans l'espérance que le hasard, qui de fait répondit à ses vœux, lui fournirait le moyen de faire subir une vexation à sa sœur précisément au sujet de ses atours.

Lorsque Cyprien rentra, il trouva Zélie occupée à réparer le malheur de son mieux et ajoutant les agréments d'une pièce mal rapportée, qui tirait l'étoffe de guingois, à ceux qui relevaient déjà sa parure. Le petit garçon, joignant la dissimulation à la malice, cacha sa joie sous un air de commisération. Il ramassa le morceau d'étoffe roussie, que Zélie venait

d'enlever pour le remplacer, le regarda avec surprise, puis sa figure montra la part qu'il prenait au chagrin de sa sœur. Enfin il s'assit sur un tabouret à ses pieds suivant des yeux son ouvrage, comme s'il s'y intéressait vivement, enfilant les aiguilles, présentant les ciseaux. Zélie, n'ayant pas assez d'esprit pour s'étonner de ces manières inaccoutumées, et pour démêler le contentement qui perçait dans les regards de son frère, en dépit de l'expression qu'il cherchait à leur donner, fut complètement la dupe du rusé petit personnage.

Vous allez trouver sans doute mon héros bien méchant. Je n'en disconviens pas ; mais dites-vous cependant une chose : C'est que si, comme lui, vous vous étiez trouvé hors d'état de profiter des conseils et des leçons de vos parents, vous ne vaudriez sûrement pas mieux que lui.

Mais c'était surtout au chapeau de Zélie que Cyprien en voulait. Elle passait tant de temps à le placer sur sa tête, elle se regardait ensuite avec tant de complaisance dans son miroir, elle se donnait de si grands airs quand elle le portait, que Cyprien brûlait du désir de le voir en capilotade.

Un samedi elle l'avait considéré avec plus de satisfaction encore que de coutume, car elle venait justement d'y mettre des rubans neufs. Après l'avoir essayé à plusieurs reprises elle le mit sur son lit. Pour plus de sûreté, elle ôta la clef de sa chambre. Comment donc se fait-il que lorsqu'elle rentra quelques heures plus tard, elle trouva la chatte Roussette, installée avec toute sa nichée au fond du chapeau ? Sans doute elle l'avait pris pour une corbeille placée là exprès pour son usage ? Est-il bien sûr pourtant que c'est à elle que cette idée fût venue ? Est-il bien sûr que Roussette et ses petits eussent été seuls à passer entre les barreaux de fer qui défendaient la fenêtre donnant sur le jardin ? En faisant un peu d'efforts, un enfant de sept ans ne pouvait-il parvenir, lui aussi, à s'introduire par là dans la pièce ? Zéliene songea pas à se le demander. Le poing levé, avec des cris de colère, elle se précipite vers l'infortunée mère defamille, qui abandonne bien vite la place. Ses petits l'imitent. Par malheur leurs griffes à tous se prennent dans la gaze qui orne le chapeau. Ils l'entraînent avec eux. Mère, enfants, tulle, fleurs et rubans ne forment bientôt plus qu'une masse informe qui roule, saute, bondit, fait mille cabrioles, s'élance d'une extrémité de la chambre à l'autre. Zélie parvient à mettre la main dessus, mais cela ne fait pas lâcher

prise aux malheureuses bêtes affolées, qui continuent à se débattre sans se douter que chacun de leurs mouvements augmente le dommage. C'est en vain que Zélie essaie de reprendre son bien. Ses mains saignent sous les coups de griffes, mais combien plus encore son cœur ! – Un si joli chapeau ! – Que toutes ses compagnes lui ont envié le dimanche précédent ! – Qui devait encore faire tant de jalouses !

Pendant un quart d'heure le combat continue. Enfin, tant par la douceur que par la violence, Zélie vient à bout de chasser ses ennemis, qui abandonnent la place laissant le sol jonché de débris, et en emportant à leurs pattes des fragments de fleurs et d'étoffe.

On se figure l'état déplorable de la coiffure. La paille était déformée, les brides souillées de poussière et les griffes avaient laissé des traces nombreuses de leur passage dans la gaze légère. La guirlande surtout avait étrangement souffert. Des roses si fraîches et si délicates ! Quelques-unes avaient résisté et tenaient encore par le fil de fer ; mais leur éclat était terni, le feuillage manquait, les boutons avaient été arrachés. Zélie la considéra d'abord d'un air consterné, puis elle alla la montrer à sa mère les larmes aux yeux. Celle-ci, qui avait en tête bien d'autres soucis que ceux qui pouvaient résulter d'un chapeau plus ou moins gâté, ne lui donna pas grande attention. Elle pensait sans doute qu'une grande fille comme Zélie, quand elle savait sa mère en peine, devait au moins lui épargner des lamentations aussi puériles. Elle la renvoya donc sans vouloir l'écouter, et celle-ci, qui n'attendait pas plus de commisération de la part de Benoîte, se vit forcée de choisir entre le parti de se rendre à la fête avec une coiffure de la façon de Roussette ou celui de ne pas y aller du tout.

Il paraît qu'elle s'arrêta à la première de ces deux résolutions car le lendemain, dans l'après-midi, Cyprien put la voir rejoindre les autres filles de son âge pour se rendre à un village voisin, avec le fameux chapeau, retapé tant bien que mal.

XXVIII

TOUJOURS DES MALICES.

La semaine suivante, de peur qu'un accident du même genre ne compromît la fraîcheur de sa toilette, Zélie l'enferma tout entière dans l'armoire de sa chambre, à laquelle néanmoins elle laissa la clef. Le samedi soir, avant de se coucher elle y jeta un coup d'œil de satisfaction. C'est sans doute ce qui lui procura de si jolis rêves. Elle se voyait, avec son chapeau remis à neuf, se représentant à la fête, et y enlevant tous les suffrages. Ses amies, ou plutôt ses compagnes, regardaient de loin sa toilette, qu'elles enviaient de tout leur cœur et, par un privilège dont on ne jouit que dans les songes, elle entendait les remarques qu'elles échangeaient tout bas entre elles à son sujet. Les jeunes gens les plus riches et les plus beaux venaient l'inviter à danser et elle se laissait aller dans leur société aux entrechats les plus compliqués et les plus extravagants. C'étaient des sauts, des bonds, des cabrioles, images sans doute de ceux auxquels Roussette et sa famille s'étaient livrées dans le combat qu'elles avaient eu ensemble à l'occasion de son chapeau. Tout à coup il lui sembla qu'on en voulait à sa coiffure. Bientôt les autres danseuses se mirent à tourbillonner et à s'agiter autour d'elle, en cherchant à lui enlever l'objet de leur admiration et de leur convoitise. De nouveau les fleurs, la soie, les débris de toutes sortes jonchaient la terre. Le dernier lambeau allait lui en être arraché ; le chagrin

et la colère la réveillèrent. Encore sous l'empire du sommeil elle porta la main à sa tête, comme pour protéger le reste du chapeau, mais ses doigts ne rencontrèrent, en fait de nœuds et de guirlande, qu'un modeste bonnet de nuit.

Le jour suivant, après s'être acquittée avec son insouciance habituelle des travaux dont sa mère l'avait chargée, Zélie rentra dans sa chambre pour procéder à sa toilette. Elle s'approche de l'armoire, afin d'en tirer les objets précieux qui y étaient enfermés ; mais c'est inutilement qu'elle veut en faire jouer la clef ; elle décrit un demi-cercle, s'arrête et refuse de tourner davantage. Zélie persiste, elle multiplie les tentatives, en vain elle tourmente la serrure rebelle, la serrure ne cède pas. Alors elle se décide à employer la force, et, la main gauche venant en aide à la main droite, elle essaie de surmonter l'obstacle. Un craquement se fait entendre ; il n'y a plus de résistance. La clef tourne, tourne maintenant à l'infini ; mais la porte ne s'ouvre pas davantage. Zélie retire la clef pour connaître la cause de cet incident et voit avec stupeur qu'il ne lui reste dans la main qu'un petit bâton de fer. La partie qui fait mouvoir le pêne était restée dans la serrure.

Elle demeura quelques instants interdite, cons dérant le morceau de métal d'un air hébété ; mais bientôt la colère succède à l'étonnement. Elle songe tout à coup aux conséquences funestes que cet accident entraîne pour elle. –

Et sa robe qui est enfermée là ! – Lançant le reste de la clef par la fenêtre, elle se jette sur la porte de l'armoire comme si elle avait l'intention de l'enfoncer. Elle ne l'espérait pas, pourtant. C'était simplement une manière de décharger sa fureur. Lorsqu'elle eut repris un peu de sang-froid, elle comprit que la meilleure manière de remédier au mal, c'était d'avoir recours à l'art du serrurier. En quelques minutes elle a atteint sa demeure. Le souvenir des quolibets que lui a valu son chapeau détérioré le dimanche précédent et la crainte de ne pouvoir le montrer remi à neuf lui donnent des ailes. Par malheur, c'était jour de congé pour l'ouvrier aussi bien que pour elle. Depuis le matin la forge est refroidie, l'enclume, a cessé de gémir, le soufflet a interrompu ses pénibles soupirs et le serrurier est allé se promener.

Dans la plus vive anxiété, Zélie rentre à la maison. Que faire ? Quel moyen employer pour forcer le pène récalcitrant à reculer ? Avec un clou à crochet elle farfouille de nouveau la serrure ; rien ne bouge. Alors, armée d'un fort couteau, elle s'efforce de faire sauter le battant. Elle n'obtient d'autre résultat que de laisser la lame entre les deux vantaux de l'armoire. Oh ! qu'il eût été commode, comme dans le conte que quelques-uns d'entre vous ont peut-être lu, que la porte cédât rien qu'en lui disant : Sésame, ouvre-toi ! Ces trois mots magiques, Zélie ne les connaissait pas et d'ailleurs il est probable qu'ils n'eussent pas produit dans cette occasion le même effet qu'à l'entrée de la caverne où Ali-Baba trouva ses trésors.

Désespérant de parvenir à ses fins, Zélie se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer et à sangloter absolument comme si un malheur irréparable fût venu fondre sur elle.

Le chagrin néanmoins aurait bientôt fait place à la colère si elle avait pu apercevoir les regards que Cyprien dardait sur elle par le trou de la serrure et le sourire méchant qui régnait sur ses lèvres. Le contentement du petit sourd-muet égalait certainement le dépit de Zélie et ce n'est pas peu dire.

Celui qui eut remarqué l'expression de la figure de Cyprien en ce moment aurait certainement soupçonné qu'il était pour quelque chose dans un accident qui paraissait si fortuit. Quelle supposition pourtant ! Une serrure qui se déränge, une clef qui se brise dans l'intérieur, cela ne se voit-il pas tous les jours ? Ah ! si celle qui était dans la mare avait pu parler ! Elle aurait dit comment le matin, en l'absence de sa sœur, Cyprien s'était introduit dans sa chambre, l'avait enlevée et jetée au fond de l'eau. Mais ce qu'elle n'aurait pas pu dire, c'est que, pour qu'on ne le soupçonnât pas de l'avoir dérobée, il y avait substitué une autre clef presque pareille, prise à un vieux meuble hors de service et relégué au grenier.

Cyprien était absent lorsque Zélie, qui n'avait trouvé que peu de sympathie chez sa mère et encore moins chez Benoîte, revint dans la cuisine après deux heures employées en efforts impuissants et en lamentations inutiles. Il ne tarda pas à rentrer et manifesta la plus grande surprise en voyant sa sœur à la maison. Alors pendant que ses yeux l'interrogeaient il décrivit un grand cercle autour de sa tête avec sa main gauche, tandis que la droite se promenait de haut en bas de sa petite personne, comme pour suivre

les plis d'une robe imaginaire. Il semblait vouloir par là dire à Zélie : –

Pourquoi donc n'as-tu pas ta belle robe et ton joli chapeau ? – Puis craignant que sa pantomime ne fut pas assez expressive, il saisit délicatement du bout des doigts la couture de son pantalon, de chaque côté des poches, imitant les jeunes filles qui étalent leur robe pour un quadrille, et se mit à sautiller dans la chambre, pendant que le mouvement de sa tête voulait dire – Pourquoi n'es-tu pas à la fête ? Pourquoi ne danses-tu pas ?

Ces questions que Zélie prit, non sans raison, pour une insulte à son malheur, n'étaient pas de nature à calmer son irritation et elle aurait peut-être passé une bonne partie de son humeur sur l'enfant, afin de se dédommager de l'amer désappointement qu'elle subissait, si Benoîte ne l'eût, comme toujours, pris sous sa protection. Loin de permettre que Zélie l'empêchât de continuer un jeu qui l'impatientait si fort, mais dont la bonne femme s'amusait de tout son cœur, elle ne chercha qu'à le faire durer le plus longtemps possible. Les petites mines de Cyprien étaient si drôles, il avait si bien saisi toutes les manières, toutes les simagrées, tous les airs de tête des demoiselles d'Aubecourt et il les singeait si bien, qu'on ne pouvait le regarder sans rire. M^{me} Rabuteau elle-même joignit ses applaudissements et ses encouragements à ceux de Benoîte, au grand déplaisir de sa fille.

Quoique Zélie fut loin de soupçonner toutes les petites perfidies dont Cyprien s'était rendu coupable envers elle, la mésintelligence croissait de jour en jour entre le frère et la sœur. Jamais il n'était venu à la pensée de celle-ci de faire un retour sur elle-même et de se dire qu'elle était cause, en partie, du caractère hargneux et agressif que montrait Cyprien. Jamais elle n'avait pensé qu'elle faisait preuve de manque de cœur et d'intelligence en provoquant le développement de ses penchants blâmables par sa manière de se conduire avec lui. Pas plus que si elle eût eu elle-même l'âge de son frère, elle ne se faisait aucune idée des devoirs que le titre de sœur aînée impose. Une autre que Zélie aurait peut-être, en grandissant, reconnu ses torts et se fut efforcée de les réparer, de chercher à gagner l'affection de Cyprien, mais l'indolente fille n'y pensait même pas.

Heureusement pour l'enfant, elle n'avait plus longtemps à demeurer avec lui. Un fermier des environs, qui était lui-même dans l'aisance, séduit par la grosse dot de Zélie, la demanda en mariage. M^{me} Rabuteau, qui avait fini

par la voir telle qu'elle était et qui commençait à se dire que peu d'hommes, vraiment sérieux, consentiraient à la prendre pour femme, fut trop heureuse de saisir une occasion qui pouvait ne pas se représenter.

Un beau jour donc Zélie devint Mme Lafriche et suivit son mari à quatre ou cinq lieues d'Aubecourt sans laisser, on peut le croire, beaucoup de regret dans la maison ni dans le pays.

XXIX

LE LANGAGE.

Un an s'était écoulé depuis que Cyprienne était établie chez sa grand'mère. Elle aurait désiré bien vivement venir embrasser son frère, mais la mère Vidal avait été prise à l'automne précédent d'un rhumatisme aigu, qui s'était fixé sur le bras droit et qui, sans mettre sa vie, ni même sa santé en danger, le rendait incapable de se suffire à elle-même. Il avait duré tout l'hiver. Le retour du beau temps faisait espérer qu'elle en serait bientôt débarrassée. Déjà le membre malade remuait avec plus de facilité. Quelques jours encore de soleil et de chaleur printanière lui en rendraient l'usage.

Cyprienne cependant avait eu, à plusieurs reprises, des nouvelles de son frère par ses amis de la Verduze. Elle savait les progrès de Cyprien à l'école et on n'avait eu garde de lui laisser ignorer qu'il avait eu la croix. Un jour

même, bonheur inattendu et inespéré, la lettre de Valentine en contenait une tout entière de l'écriture de Cyprien. Les caractères en étaient très-bien formés, les phrases simples, mais correctes. Cyprienne fut profondément émue en lisant les protestations de tendresse qu'elle contenait, et il lui fallut de la réflexion pour se dire que ces mots qu'elle voyait tracés de sa main sur le papier ne pouvaient être l'interprétation de ses sentiments pour elle ; que ce n'était que la copie servile d'une page pensée par un autre. Ce que disait la lettre, Cyprien l'avait dans l'esprit et dans le cœur, mais comment eût-il pu connaître les termes propres à le rendre, débrouiller le chaos de ses idées, traduire les mille émotions qui lui remplissaient l'âme et pour lesquelles nous trouvons nous, qui avons l'avantage de parler, des expressions toutes faites ?

La réunion de ces expressions est ce qui compose le langage. Le langage ! ce qui, par-dessus tout, distingue l'homme de la bête ! Sans doute les animaux en ont un entre eux. Comme nous, ils se servent de la voix pour communiquer, sinon leurs pensées, du moins leurs besoins et leurs impressions du moment. Il est sûr que lorsque la poule fait entendre ses gloussements, elle dit à ses poussins, rassemblés autour d'elle :

– Suivez-moi, mes enfants, faites comme votre mère ; cherchez votre nourriture. Ne vous écarterez pas, de peur de rencontrer notre ennemi le renard ou de tomber dans quelque piège. Tenez, voilà un grain d'avoine ; c'est un excellent régal ; ne le laissez pas échapper. Voici maintenant une mouche, une chenille ; ce sont aussi de friands morceaux. Allons, mangez ; c'est ce qui vous fera grandir, qui permettra à vos membres de s'allonger, à vos plumes de croître. C'est grâce à une nourriture abondante et choisie que vous, poulettes, plus tard vous donnerez quantité d'œufs qui produiront de petits poussins ; et que vous, poulets, vous porterez une crête aussi rouge que le coquelicot des blés, une queue relevée en panache et que vous ferez entendre une voix aussi éclatante que les instruments avec lesquels les hommes expriment leur allégresse.

– Que l'herbe est fleurie et parfumée ! disent les vaches, en entrant dans la prairie après avoir passé tout un hiver enfermées dans les étables ! Que le soleil est beau ! Que cet air est pur ! Que cette eau est limpide ! Quel plaisir de pouvoir, du soir au matin, nous étendre sur le frais gazon et nous régaler

de ces plantes odorantes et savoureuses ! Quels repas délicieux nous allons faire ! En quel lait succulent ces végétaux exquis vont se changer dans nos mamelles !

– Rendons grâces à Dieu de la journée qu’il vient de nous accorder, gazouillent à leur tour les oiseaux, au moment où le soleil va disparaître et où, après avoir échangé leurs bonsoirs, ils se préparent à mettre la tête sous leur aile. Remercions-le des biens qu’il nous a donnés et de ceux qu’il nous donnera encore. Louons-le d’avoir étendu un ciel si bleu sur notre tête, d’avoir attaché un si chaud et si brillant soleil au firmament, d’avoir mis des feuilles aux arbres pour nous préserver des orages et d’avoir créé les petits oiseaux pour le bénir !

Oui, chaque créature a son langage, mais ce langage, pour les animaux, était au commencement du monde ce qu’il est à présent. Les observations les plus anciennes que les hommes aient faites sur eux démontrent qu’ils n’ont pas changé depuis la création. Depuis que l’homme connaît son histoire, au contraire, que de modifications n’a-t-il pas apportées à sa manière de vivre ! De la caverne et de la cabane de feuillage, où nos ancêtres se sont abrités, jusqu’aux maisons que nous habitons aujourd’hui, jusqu’aux palais que nous voyons, que d’efforts successifs ! que de perfectionnements ! que de science accumulée, dont nous, les derniers venus, nous profitons, et dont nous léguerons le dépôt, encore enrichi, à nos descendants ! Il en est de même de la langue : celle des premiers hommes ne contenait sans doute qu’un petit nombre de mots, correspondant à un petit nombre d’idées et de besoins. Quelque chose qui devait ressembler au langage des animaux entre eux. A mesure que les besoins et les idées se sont multipliés, la langue s’est augmentée de termes jusqu’alors inconnus. Chaque génération y a apporté des expressions nouvelles, résultat de nouvelles expériences, de nouvelles notions sur les choses. Nous, nous héritons de toutes les manières de dire que les hommes ont créées pour expliquer leurs sentiments, leurs pensées, leurs impressions, leurs inventions, leurs découvertes : de la langue en un mot. La langue est l’un des plus beaux privilèges de l’espèce humaine. Sans la langue, pas de rapprochement entre les hommes, pas d’échange d’idées, pas de civilisation possible. Celui qui est privé de la parole est donc privé en même temps

d'une part importante des biens que toute l'humanité a amassés pour ses descendants. Comprenez-vous maintenant combien est à plaindre un pauvre infirme qui en est réduit, comme les premiers hommes, à se composer lui-même une langue : celle des signes. Langue incomplète, imparfaite, puisqu'elle est l'œuvre d'un seul au lieu d'être l'œuvre de tous, et qu'elle n'est comprise que de quelques-uns.

Une véritable langue, il est vrai, a été composée à l'usage des sourds-muets. Des hommes, dignes de la vénération de tout le genre humain, et parmi eux l'abbé de l'Epée, touchés de l'isolement dans lequel se trouvaient ces malheureux et de l'incapacité où ils étaient de se rendre utiles à eux-mêmes et aux autres, ont inventé une suite de signes, pour lesquels les doigts servent d'instruments et que, pour ce motif, on appelle la *dactylologie*, c'est-à-dire, la science de discourir par les doigts ; mais vous devinez combien cette manière de communiquer avec les autres est encore insuffisante. Tous les mots ne peuvent pas être distingués par un signe spécial ; souvent on est obligé de les décomposer et de les manifester à l'aide des lettres de l'alphabet, figurées chacune par les différentes formes et positions imprimées aux doigts. Quelque célérité qu'une grande habitude permette de donner à ces mouvements, vous devez penser qu'il faut bien du temps aux sourds-muets pour exprimer leur pensée ainsi. Si encore ils arrivaient à se faire comprendre de tout le monde ! mais ceux-là seuls peuvent converser avec eux qui savent leur langage. Leur isolement est certes moins grand que s'ils en étaient réduits aux seuls gestes que la nécessité apprend à ceux qui ne peuvent acquérir cet enseignement mais qu'il est encore cruel !

XXX

COUP DE THEATRE.

Un matin Cyprienne reçut une lettre de Valentine qui lui annonçait que sa belle-mère était tombée sérieusement malade. Les derniers revers de fortune qu'elle venait de subir, et l'inquiétude qu'ils lui faisaient concevoir pour l'avenir de ses enfants, pour celui de Cyprien surtout, avaient eu un funeste effet sur sa santé. Depuis plus d'une semaine, elle en était réduite à garder le lit.

En apprenant cette nouvelle, Cyprienne sentit que son devoir lui ordonnait d'aller soigner sa belle-mère.

Elle ne pouvait l'abandonner dans la solitude où elle se trouvait réduite. L'état de sa fortune n'avait pas permis à Mme Rabuteau de garder Benoîte et elle demeurait maintenant seule avec Cyprien. Cyprienne fit part de sa résolution à sa grand'mère, qui était assez bien rétablie maintenant pour pouvoir se passer de sa petite-fille. Immédiatement celle-ci fit ses préparatifs de départ, afin de pouvoir prendre le train qui, partant à midi, lui permettait d'être à Aubecourt entre trois ou quatre heures. Elle disposa tout dans la maison afin que sa grand'mère n'eût pas trop à souffrir de son absence et se mit en route.

A la dernière station avant Aubecourt, deux personnes, un homme et une femme, prirent place dans le compartiment qu'elle occupait. Ils causaient avec beaucoup d'animation et Cyprienne comprit qu'ils étaient d'Aubecourt, bien qu'elle ne les connût pas ; sans doute ils étaient venus s'y établir depuis son départ. Ils avaient quitté leur village le matin même, pour se rendre à un marché des environs, et ils retournaient chez eux leurs affaires terminées.

Leur entretien roulait sur un évènement qui avait causé beaucoup d'émotion dans le voisinage. La veille, le feu avait pris à une maison

d'Aubecourt ; une grange pleine de blé avait été dévorée par les flammes. L'incendie s'était déclaré pendant l'absence des habitants de la maison et avait bientôt atteint des proportions considérables. On ne savait si on devait l'attribuer à un crime ou s'il était le résultat de l'imprudence. Des gens de mauvaise mine, avaient été vus la veille dans le pays ; devaient-ils être soupçonné ?

Quoique Gyprienne ne pût être entièrement indifférente à un événement tel que celui dont elle entendait parler, et dont le lieu était Aubecourt, cette conversation n'eut pas le pouvoir de l'arracher à ses réflexions. Elle allait revoir son cher petit filleul. En dépit du triste sujet qui l'appelait, elle ne pouvait s'empêcher de se réjouir à cette pensée. Avec quel bonheur elle le presserait dans ses bras ! Qu'elle allait le trouver grandi ! Quelle satisfaction pour elle de constater le développement de son intelligence, que les lettres de Valentine lui avaient annoncé.

Ayant quitté le wagon elle marchait allègrement, pressant le pas, désireuse d'atteindre le plus tôt possible le but de sa course. Elle était encore à une certaine distance du village, lorsqu'elle aperçut de loin une sorte d'attroupement. Elle continua d'avancer, se demandant ce qui pouvait causer ce dérangement dans les habitudes des paisibles habitants d'Aubecourt ; puis se rappelant l'incendie dont elle avait entendu parler, elle supposa que cet endroit en avait été le théâtre ; cependant elle n'aperçut pas de traces du passage du feu.

Elle arriva bientôt au lieu où se voyait le rassemblement.

Devant un mur nouvellement blanchi se tenaient une trentaine de personnes, hommes, femmes et enfants, et tous contemplaient en parlant et en gesticulant avec vivacité une chose qui semblait exciter au plus haut point leur intérêt, mais que Cyprienne ne pouvait encore distinguer derrière les curieux qui la lui cachaient.

Cette chose était un dessin, figuré sur le mur avec du charbon. Il représentait une maison, du toit de laquelle s'élevaient des tourbillons de flammes et de fumée. Une femme, tenant par la main un garçon d'une dizaine d'années, semblait en sortir. Cette femme était vieille et vêtue de misérables vêtements, rapiécés en plusieurs endroits. Elle portait un béguin plat, duquel s'échappaient des mèches de cheveux. Le garçon, nous le

connaissions déjà. A ses oreilles en saillie, à ses cheveux hérissés, à son pantalon à carreaux, il était impossible de ne pas reconnaître Antoine Mallard. Sur le dos de chacun des deux personnages se voyait un volumineux paquet qu'ils paraissaient avoir peine à porter.

La ressemblance de la vieille femme et de l'enfant était si nettement accusée qu'elle avait sauté aux yeux de tous les spectateurs. Ils se renvoyaient l'un à l'autre leurs remarques, leurs réflexions et leurs quolibets.

– Est-ce bien elle, la vieille sorcière ! disait l'un, avec son menton de galoche !

– Et son nez crochu donc ! disait l'autre.

– Et sa façon de marcher ! ajoutait un troisième, il me semble la voir.

Et joignant le geste aux paroles, il se mit à clopiner pour imiter le pas inégal de la mère Mallard.

– C'est bien aussi son casaquin sale à ne pas le prendre avec des pincettes et son jupon frangé du bas, reprenait une petite femme proprette, qui, son seau à la main, s'était arrêtée comme les autres.

– Ah les gredins ! interrompait un des assistants ; faut-il être assez canaille !.....

– Et son garnement d'enfant ! Est-il assez ressemblant, lui aussi !

– En voilà-t-il une paire d'oreilles ! Le maître les lui a tirées si souvent pour le corriger qu'elles sont restées longues comme celles d'un âne.

– Ça a bien réussi !

– Merci ! Il doit y en avoir pour de l'argent dans un si gros paquet.

– Vous savez bien que la mère Mallard est une femme d'ordre ; elle n'aura pas voulu que les nippes fussent exposées à brûler. C'est pour cela qu'elle les emporte.

Celui qui avait fait cette spirituelle plaisanterie ne put retenir un éclat de rire de satisfaction.

– Et le petit n'est pas mal chargé non plus.

– Oui, et je vous assure que ce n'est pas de l'herbe pour les lapins qu'il y a là-dedans.

Autre éclat de rire,

– C’est égal, concluait un des spectateurs ; c’est une honte pour la commune d’avoir de pareils misérables !

Cependant une personne, qui ne résidait pas à Aubecourt, mais que tout le monde connaissait, s’était arrêtée aussi, et après avoir regardé attentivement le dessin sans faire de commentaires, avait passé outre. C’était le brigadier de gendarmerie. Chacun l’avait bien remarqué, mais on ne s’était pas permis de lui adresser la parole, sachant que quand il était, comme il disait, en affaire, il n’aimait pas à être dérangé. Toutefois les clignements d’yeux et les mouvements d’épaules redoublèrent, indiquant assez ce qu’on pensait de cet examen.

Devant le mur, courant avec vivacité d’un bout à l’autre, donnant tous les signes d’une joie folle, Cyprien, portant un bâton au bout duquel était fixé un morceau de charbon, gambadait et gesticulait. Tout en allant et venant, il rectifiait une ligne, ajoutait, par ci par là, un détail caractéristique, accentuait un trait du visage. En voyant l’effet produit par son ouvrage, car notre petit ami, on le devine, était l’auteur du dessin qui causait tant d’émotion, ainsi que de ceux trouvés par M. Dubourg sur son pupître, le petit sourd-muet n’avait pas eu le courage de garder l’incognito, comme il l’avait fait jusqu’ici. Il jetait autour de lui des regards triomphants ; mais le contentement qu’il ressentait était dû plus encore, il faut l’avouer, au plaisir de la vengeance satisfaite qu’à la surprise et presque à l’admiration qu’il lisait dans les yeux des assistants.

Il avait eu un peu de dépit de l’insuccès de son dernier dessin, celui qui désignait Antoine comme l’auteur de l’empoisonnement du chien. Depuis il épiait soigneusement son ennemi, comptant bien que les éléments d’une nouvelle accusation ne tarderaient pas à lui être fournis. Il l’avait vu s’introduire dans une maison avec sa grand’mère, puis, comme ils en ressortaient chargés de paquets, le feu s’était déclaré. C’était même lui qui avait donné l’alarme. Il avait résolu, cette fois, de faire une manifestation publique, dans l’espérance que, de cette manière, sa vengeance ne lui échapperait pas.

– Et c’est ce petit Cyprien qui a dessiné cela, disait on de tous côtés, est-ce possible ?

– Je l’avais toujours dit, moi, qu’il était joliment fûté, et qu’il avait plus d’esprit à lui tout seul dans son petit doigt que la moitié des enfants d’Aubecourt ensemble. Ces sourds-muets, c’est plus malin qu’on ne croi !

Et la personne qui émettait cette opinion se rengorgeait d’un air capable, comme quelqu’un qui a signalé longtemps à l’avance un événement imprévu. Le fait est que la belle perspicacité dont elle se glorifiait lui était venue à l’instant même, en voyant le succès qu’avait obtenu l’œuvre de Cyprien.

XXXI

RÉUNION.

Au nombre de ceux que la curiosité avait attirés se trouvait M. Dubourg qui, depuis plusieurs minutes, contemplait l’ouvrage de Cyprien avec une stupéfaction profonde. En entendant quelques-uns de ses élèves parler d’un dessin qui occupait tout le village, il s’était hâté de se rendre au lieu qu’on lui avait désigné, dans l’espoir d’obtenir enfin la clef du mystère qui l’occupait depuis plusieurs mois. Il reconnut bien vite, dans l’esquisse en question, la main qui avait déjà produit celles qu’il avait eues sous les yeux et qu’il avait conservées. C’étaient les mêmes qualités d’exécution ; les mêmes défauts aussi. Son étonnement fut au comble lorsqu’il découvrit que

toutes avaient pour auteur le petit sourd-muet. Un enfant qu'il avait vu fréquenter si longtemps son école, sans soupçonner ce dont il était capable, et qui avait possédé assez d'empire sur lui-même pour ne jamais donner, soit devant le maître, soit devant les élèves, un coup de plume ou de crayon qui pût le trahir. Une pareille réserve, pour ne pas dire une pareille dissimulation, était aussi extraordinaire à cet âge que le talent que révélaient déjà ces essais.

Si M. Dubourg avait connu d'autres enfants, atteints de la même infirmité que Cyprien, il n'aurait pas été si surpris. Il aurait remarqué que ces malheureux, par suite de l'incapacité où ils sont de manifester au dehors ce qu'ils éprouvent, prennent l'habitude de vivre en quelque sorte en dedans et ne s'ouvrent qu'à ceux qui les aiment assez pour se livrer à des efforts surhumains de patience et de dévouement afin d'entrer en communication avec eux. Il aurait vu qu'ils se plaisent dans le secret et les cachotteries. Ce besoin qui porte les enfants à interroger leurs parents, à dire leurs pensées, leurs projets aux petits camarades dont ils partagent les jeux, les sourds-muets l'ont subi sans doute. Mais, découragés par la difficulté de parvenir au but de leur désir, ils ont renoncé à le satisfaire. Ne pouvant apprendre par la parole ce qu'ils ont envie de savoir, ils épient tout ce qu'ils voient faire autour d'eux ; ils cherchent en silence la raison des choses, le mobile des actions des autres ; et, de même qu'ils concentrent forcément en eux le résultat de leurs observations, de même ils arrivent à cacher leurs actes et leur plus grande satisfaction est de donner le change sur tout ce qui leur prend fantaisie de faire.

Si Cyprien n'eût pas été séparé de sa sœur, nul doute que cette disposition fâcheuse ne se fût pas autant développée. Cyprienne, qui l'aurait vue poindre, eut réussi à en arrêter l'essor. Elle l'avait quitté juste au moment où elle lui eût été le plus nécessaire ; au moment où le petit garçon, commençant à sortir de la première enfance, allait se trouver en contact avec des étrangers qui n'auraient pas, pour lui et pour son infirmité, la complaisance à laquelle elle l'avait habitué. Ce n'est pas que, même lorsque Cyprienne demeurait, sous le même toit que lui, Cyprien eût toujours rencontré cette complaisance. Nicolas et Zélie s'étaient chargés de lui donner comme un avant-goût des ennuis et des persécutions qu'il était

destiné à expérimenter plus tard ; mais du moins il trouvait un refuge assuré auprès de sa petite marraine Cyprienne. Si elle fût restée avec lui, elle lui eût enseigné à se conduire, de manière à ne pas aggraver par sa faute le malheur de sa situation. Certes, tous les élèves de M. Dubourg ne lui avaient pas témoigné la même hostilité qu'Antoine et que quelques autres, mais ils s'étaient montrés indifférents pour lui ; et, si l'enfant n'avait pas eu à s'en plaindre, il n'en avait reçu non plus aucune marque de bon vouloir et d'amitié, de nature à ouvrir son cœur aux mêmes sentiments. Éclairé par sa sœur, il eût appris à s'en faire des amis.

La seule personne, à l'école, pour laquelle il eût réellement de l'affection, c'était M. Dubourg. En fournissant un aliment à son intelligence et en satisfaisant son ardent désir de savoir, il avait fait entrer des lueurs inconnues dans son esprit et trouvé moyen de faire que les heures d'étude fussent celles de ses plaisirs les plus vifs.

Les raisons qu'il avait pour aimer son maître il devait les trouver plus tard sans doute ; mais pour l'instant il ne se rendait pas compte du sentiment qui l'y portait, et son affection n'allait pas jusqu'à lui confier le secret du procédé par lequel il satisfaisait sa rancune contre ceux qu'il haïssait.

Cyprien continuait à se promener devant son dessin révélateur, un morceau de charbon à la main. Il venait, aux applaudissements de l'assistance, de placer une nouvelle pièce au caraco de la vieille femme qui y était représentée et se retournait pour jouir de l'approbation des spectateurs. Tout à coup le charbon lui tomba des mains ; il jeta un cri. Il avait aperçu Cyprienne qui à grand'peine était parvenue à fendre la foule. Aussitôt son dessin, le succès qu'il venait d'obtenir, le plaisir de la vengeance, tout fut oublié. Il s'élança vers elle. Pendant quelques instants il demeura dans ses bras, presque sans connaissance et poussant des soupirs étouffés. Puis, revenant à lui, il couvrit de baisers et de larmes ses mains et son visage. Les caresses de Cyprienne, quoique plus contenues, ne furent ni moins tendres, ni moins sincères.

Le premier moment d'émotion passé, la voyageuse, que chacun entourait et félicitait, mais qui ne se souciait pas de se donner plus longtemps en

spectacle, prit l'enfant par la main, et celui-ci l'entraîna vivement vers la maison de sa mère.

Dans le transport de sa joie, Cyprien ouvrit en toute hâte la porte de la chambre et se précipita vers le lit de la malade avec une impétuosité qui aurait pu lui être funeste si elle n'eût tout de suite deviné, en apercevant la jeune fille, ce qui causait l'agitation de l'enfant.

– Ah ! te voilà Cyprienne, dit-elle d'une voix faible et avec plus de douceur qu'elle ne lui en témoignait autrefois. Je suis bien aise de te voir. Qui donc t'amène ?

– Je suis venue pour vous soigner, répondit celle-ci.

– Me soigner ? répliqua M^{me} Rubuteau, d'un ton qui indiquait que la manière dont elle s'était conduite autrefois envers sa belle-fille ne devait pas lui permettre de compter sur un pareil dévouement de sa part. Me soigner !

– Oui, j'ai appris que vous étiez souffrante, et j'ai pensé que vous aviez besoin que quelqu'un restât auprès de vous.

La malade, profondément touchée, ne trouva pas une parole pour répondre. Elle prit la main de Cyprienne, la pressa doucement dans les siennes, lui faisant ainsi comprendre combien elle était sensible à un témoignage d'affection si peu mérité.

– Ce n'est pas Zélie qui serait venue ; murmura-t-elle.

Le premier soin de Cyprienne fut d'établir un peu d'ordre dans la chambre. Depuis quinze jours que sa belle mère gardait le lit, la maison avait été fort négligée. Quelques voisines venaient bien de temps en temps faire le plus gros de la besogne et lui rendre les services indispensables. En outre, à tour de rôle, elles se chargeaient de Cyprien pour les repas ; néanmoins la présence d'une garde-malade se faisait sentir chaque jour davantage.

XXXII

LA GARDE-MALADE.

Si la satisfaction de Cyprienne avait été vive en constatant, par la vue du dessin sur le mur, le développement inouï que quelques mois avaient amené dans l'intelligence de Cyprien, et en apprenant par M. Dubourg qu'il annonçait les dispositions artistiques prédites autrefois par Jacques, elle fut douloureusement affectée aussi de ce penchant à la malice et à l'astuce que l'instituteur ne lui cacha pas. Elle l'avait bien remarqué autrefois et s'était réservé de le combattre plus tard, quand il serait en âge de la comprendre. Elle ne se fût jamais douté que le mal pût, en si peu de temps, prendre de telles proportions. Elle en éprouvait un chagrin d'autant plus vif qu'elle n'y voyait pas de remède, car elle se disait que sa belle-mère n'était pas capable de corriger l'enfant de ses défauts. Il aurait été nécessaire pour y réussir, non-seulement de déployer plus de douceur et de patience qu'elle n'en possédait, mais surtout d'étudier sa nature, d'entrer en communication directe avec lui, de pénétrer jusqu'au fond de son cœur. Elle savait que M^{me} Rabuteau n'y parviendrait jamais et elle se représentait dans l'avenir son cher Cyprien, si malheureux déjà par son infirmité, rendu plus malheureux encore par un caractère ombrageux, irascible, vindicatif, et sournois.

Elle n'eut pas le loisir de s'abandonner aux pensées qui le concernait ; la maladie de sa belle-mère réclamait tous ses instants. Malgré les soins

dévoués et vigilants dont Cyprienne l'entourait, son état, loin de s'améliorer, s'aggravait de jour en jour. Un matin M^{me} Rabuteau appela la jeune fille auprès de son lit. Elle avait quelque chose à dire qui évidemment lui coûtait.

– Zélie ? fit-elle avec effort.

– Je lui ai écrit, répondit Cyprienne.

– Quand cela ?

– Lundi.

La malade compta sur ses doigts.

– Cinq jours ; déjà cinq jours ! Elle n'a pas répondu ? —

– Non ; c'est qu'elle va venir.

– Pourvu qu'elle arrive à temps ! murmura-t-elle.

En ce moment un pas retentit dans la rue et l'instant d'après un coup se faisait entendre à la porte de la maison.

– Le facteur ! s'écria la malade, dont la figure prit une expression de joie.

– C'est la lettre de Zélie, sans doute, dit Cyprienne, en allant ouvrir.

Elle ne s'était pas trompée ; c'était bien une lettre de M^{me} Lafriche adressée à elle-même, mais elle n'y eut pas plutôt jeté les yeux qu'elle regretta de l'avoir laissée voir à la malade.

– Que dit-elle ? demanda celle-ci dont le regard inquisiteur avait suivi celui de la jeune fille, comme si elle avait espéré y lire le contenu de la missive.

– Elle dit, répliqua Cyprienne, s'efforçant de paraître calme et de surmonter une pénible émotion qu'elle viendra bientôt.

– Bientôt ! Et pourquoi pas tout de suite.

– Elle n'est pas libre ; elle a des occupations. des occupations qui nécessitent sa présence. Dans peu elle sera ici.

– Dans peu ! Dans peu elle ne me trouvera plus.

– Elle vous trouvera, et guérie, je l'espère, reprit Cyprienne avec douceur.

– Voyons cette lettre, dit la mère.

– C'est inutile ; vous ne pourriez pas la lire. On n'y voit pas de la place où vous êtes et vous pourriez vous fatiguer.

– Donne-la moi, je le veux.

Après avoir longtemps résisté, Cyprienne se vit forcée d'obéir.

Quand nous aurons dit ce que contenait cet écrit, en faisant grâce toutefois à nos lecteurs des fautes de français et d'orthographe dont il était hérissé, on comprendra la cause de l'hésitation de Cyprienne.

Il était ainsi conçu :

« Nous allons commencer nos foins et il m'est impossible de m'absenter maintenant, maman doit bien le comprendre et elle m'excusera. Je te dirai d'ailleurs, ma chère Cyprienne, que je ne crois pas beaucoup, ni mon mari non plus, à cette prétendue maladie. Nous savons bien tous deux que c'est encore un moyen de nous soutirer de l'argent ; mais on nous a déjà fait assez de tort comme cela et nous ne nous soucions pas d'être toujours dupes. Du reste, aussitôt les foins rentrés, j'irai à Aubecourt, m'assurer de ce qui en est ; mais il faut que tu préviennes maman que nous ne sommes nullement disposés, je le répète, à de nouveaux sacrifices. C'est bien suffisant que je n'aie pas touché ma dot entière et qu'il m'ait fallu en abandonner une partie.

En terminant la lecture de cette lettre cruelle, qui contenait encore quelques phrases, aussi sèches que celles-là, M^{me} Rabuteau se renversa sur son oreiller en fermant les yeux et avec un soupir :

– C'est une fille qui écrit ainsi à sa mère ! dit-elle.

– Non ; répliqua Cyprienne avec vivacité, ce n'est pas elle, Zélie ne s'exprimerait jamais ainsi en parlant de vous. C'est M. Lafriche, bien sûr, qui l'y a forcée !

Pour l'honneur de Zélie, nous devons- dire que Cyprienne avait raison jusqu'à un certain point. C'était bien M. Lafriche qui lui avait dicté la lettre, mais elle ne l'avait pas désapprouvée. Son indifférence pour sa mère ne l'y avait pas poussée, et de plus elle partageait entièrement l'opinion de son mari quant à la question d'argent. Lorsqu'on avait réglé les comptes au sujet de l'héritage dont nous avons parlé et dont les revenus jusqu'au mariage de sa fille devait rester entre les mains de M^{me} Rabuteau, celle-ci était demeurée débitrice envers elle d'une modique somme, qu'elle n'avait pu lui payer. Telle était la cause du reproche que Zélie adressait si brutalement à sa mère.

Du reste personne ne sera étonné de la voir agir ainsi en se rappelant qu'elle n'avait jamais manifesté aucun bon sentiment et semblait complètement dépourvue de cœur.

– Elle songe à ses foins quand sa mère est à la mort ! reprit Mme Rabuteau.

– Vous n'êtes pas à la mort ; la semaine prochaine, au contraire, vous serez sur pied. Zélie arrivera dans deux jours ; je vais lui écrire ; bientôt vous la verrez.

La malade secoua la tête ; elle ne s'illusionnait pas sur sa position. La froideur d'une fille pour laquelle elle avait montré tant d'indulgence et même tant de faiblesse, devait lui porter le dernier coup. Ce qui rendait pour elle plus cruelle encore l'approche de la mort, c'était la pensée de laisser Cyprien dans le dénûment et de plus sans soutien. Son frère, celui qui aurait dû être son protecteur naturel, était absent ; il naviguait alors dans les environs du cap Horn ; mais, eût-il été là, sa mère savait qu'il n'y avait pas lieu de compter sur lui. Elle avait fondé quelque espoir sur Zélie, qui jouissait d'une certaine aisance et pouvait facilement le prendre avec elle. La sécheresse de sa lettre les anéantissait complètement.

A qui laisserait-elle donc le soin de son pauvre enfant ? – A qui ? Fallait-il le demander. Celle qui avait pris soin de ses premières années n'était-elle pas là, et la maison de sa grand'mère ne s'ouvrirait-elle pas, comme le cœur de l'excellente vieille qui l'habitait, pour recueillir l'orphelin ? Ne trouverait-il pas dans cet asile sûreté et protection ?

– Mme Rabuteau le désirait vivement, mais elle n'osait pas en parler. Cyprienne alla au-devant de ses vœux. Quoiqu'elle ne s'attendit pas à un dénouement funeste, car lorsqu'on est jeune on a peine à se faire à l'idée de la mort, elle lui promit solennellement que si Cyprien venait à la perdre, elle l'emmènerait à Saint-Quert, qu'elle veillerait affectueusement sur lui, et qu'elle ferait tout son possible pour le mettre en état de gagner sa vie, afin que plus tard, si Cyprien venait à lui manquer aussi, il pût se suffire à lui-même. Cette assurance, sur laquelle elle savait pouvoir compter, calma un peu l'agitation de la malade, mais ne fut pas capable de prolonger sa vie. Le lendemain elle rendait le dernier soupir en recommandant une dernière fois à Cyprien son petit frère, et en la bénissant de lui donner, en échange des

tourments dont elle avait abreuvé son enfance, la consolation de mourir tranquille sur le sort de son fils.

Le soir de ce jour, on vit enfin arriver Zélie, à qui sa sœur avait écrit une seconde fois et d'une manière très-pressante. Elle versa quelques larmes et témoigna du regret d'être arrivée trop tard pour embrasser sa mère une dernière fois ; mais le premier moment passé elle n'eut pas plus de déférence pour les désirs exprimés par la mourante qu'elle n'en avait jamais manifesté et se montra aussi intéressée et égoïste que d'habitude.

Ce qui restait à M^{me} Rabuteau, après le paiement des dettes de son mari, avait été absorbé, à bien peu de chose près, par les hommes d'affaires. Elle ne laissait qu'un mobilier d'une valeur modique, et une petite somme en argent. Devant le curé qui l'avait assistée à ses derniers moments, elle avait exprimé le vœu que Zélie abandonnât cette mince succession à Cyprien, mais celle-ci ne voulut jamais y consentir et réclama ce qui devait lui revenir avec autant d'âpreté que si elle en eût eu absolument besoin pour vivre. Si Cyprienne en eût été la maîtresse elle lui eût tout laissé plutôt que de souffrir que cette question donnât lieu à des discussions ou à des querelles, doublement odieuses dans les circonstances où elles étaient soulevées ; mais il s'agissait des intérêts de son frère ; il ne lui était pas permis de les négliger. M. Beaupré, à sa prière, voulut bien se constituer le protecteur de Cyprien. Il parvint à arracher une petite part d'héritage à la rapacité de Zélie, qui n'eut pas honte de disputer au pauvre infirme les faibles moyens d'existence qui lui restaient. Quant à Cyprienne, M^{me} Rabuteau n'étant que sa belle-mère, il ne devait rien lui revenir.

Tous les intérêts étant réglés, Cyprienne n'avait plus qu'à reprendre avec son frère le chemin de Saint-Quert. Elle ne voulut pas toutefois partir sans aller faire une visite, la dernière sans doute, au parterre du bois. Le mois de mai fleurissait tous les buissons et jamais les rosiers n'avaient été si beaux. La jeune fille coupa une branche de quelques-uns d'entre eux, comme autrefois elle en avait coupé à ceux plantés par sa mère, pour greffer d'autres églantiers dans le jardin de la mère Vidal. Elle emportait ainsi un double souvenir.

Plus affligée encore que la première fois, Cyprienne alla faire ses adieux à ses amis de la Verduze. Elle n'entrevoyait pas, maintenant qu'elle

emmenait son frère avec elle, l'espérance de jamais revenir à Aubecourt. Elle trouva toute la maison dans le désordre qui précède un départ. Là aussi l'heure des sacrifices cruels avaient sonné. Jacques allait à Paris pour y étudier l'architecture. La mère et la fille ne pouvaient retenir leurs larmes à la pensée de cette séparation. Quant à Jacques, son chagrin était atténué par le plaisir de voir l'avenir s'ouvrir devant lui. Quand l'oiseau abandonne pour la première fois le nid où il est né, tout fier et tout heureux d'essayer ses ailes, le ciel est pur, le soleil brillant. Il ne pense pas aux orages qui peuvent l'assaillir. Mais les parents y pensent et, à la douleur de l'éloignement, vient se joindre encore pour eux l'inquiétude du sort qui attend leur petit.

Cyprienne ne voulut pas non plus partir sans aller remercier M. Dubourg des soins qu'il avait donnés à son frère. C'était un grand regret pour l'excellent instituteur de ne plus pouvoir le compter parmi ses élèves. L'intérêt, très-vif déjà, qu'il portait à l'enfant, avait encore augmenté depuis la découverte qu'il avait faite. Cyprien accompagnait sa sœur. Voulant leur témoigner à tous deux l'amitié qu'ils lui inspiraient, M. Dubourg choisit parmi ses boutures celles qui étaient d'une plus belle venue et les arrangea dans des bourriches avec de la terre, de manière à ce qu'elles pussent supporter le voyage sans avoir à craindre les accidents : il donna en outre à Cyprienne des instructions détaillées concernant les soins que ces plantes réclamaient.

– Ce pélargonium, dit-il, en lui montrant un bouquet de fleurs à larges pétales blancs et à griffes rouges, demande une bonne exposition au soleil ; peu d'eau. C'est une de mes créations, et, vraiment, j'en suis fier. – Je l'appelle le Lys d'Aubecourt. Il est bien beau, n'est-ce pas ? – Celui-là rose, à griffes noires, n'est pas vilain non plus. Il n'a pas encore de nom. Si vous le permettez, je l'appelle rai le Cyprien, en souvenir de votre aimable visite et aussi à cause de mon petit ami. Même exposition que l'autre. – Ah ! les fuchsias, maintenant. Regardez-moi celui-là ! Encore un de mes élèves. Voyez comme son calice est d'une riche nuance. C'est la Belle de Mai, car il fleurit plutôt que les autres. De l'eau, ma chère demoiselle, beaucoup d'eau. – Ces coléus aussi ; de l'eau et du soleil. – Et mes anémones du

Japon que j'oubliais ! Je vous les recommande particulièrement. A elles seules elles vous dédommageront de vos soins.

En lui faisant toutes ces recommandations, l'excellent homme entassait des plantes choisies auxquelles il joignit des graines de fleurs et de légumes ainsi que des oignons de jacinthes et de glaïeuls et c'est, chargée de ces gracieux présents, ainsi que de souhaits affectueux pour elle et pour son frère, que Cyprienne le quitta.

Avant de retourner avec eux à Saint-Quert nous devons dire que le jour même où le dessin de Cyprien avait fourni des indications à la justice au sujet de l'incendie dont nous avons parlé, une descente fut opérée chez la femme Mallard. Elle chercha d'abord à nier sa participation au crime ; mais le juge qui dirigeait les perquisitions ayant ordonné l'enlèvement d'un tas de fagots dont l'arrangement inspirait des soupçons, on découvrit un trou profond, qui servait de magasin à la vieille pour cacher ce qu'elle avait soustrait. Sa culpabilité devint alors évidente. On trouva dans cette cachette quantité d'objets enlevés, soit chez les propriétaires de la maison brûlée, soit chez divers particuliers. Antoine fut arrêté avec elle. Il avoua que c'était pour qu'on ne s'aperçût pas des vols commis dans la maison et qu'on ne les soupçonnât pas, qu'ils y avaient mis le feu. La grand'mère fut condamnée à la prison pour le reste de ses jours et Antoine enfermé dans une maison de correction jusqu'à sa majorité.

XXXIII

LE VOYAGE.

Le jour du départ de Cyprienne et de son frère était arrivé. L'enfant avait bien compris qu'il allait quitter Aubecourt, mais c'est là tout ce qu'il lui était permis de deviner. Où irait-il ? il l'ignorait. Peu lui importait, du reste. Il n'y avait qu'une question pour lui : c'était de ne pas être séparé de Cyprienne. Quand il monta avec elle dans la charrette où était déjà disposé son mince bagage, il s'imaginait que ce véhicule allait les conduire jusqu'au lieu de leur destination. Il ne savait pas qu'il ne devait les mener que jusqu'au chemin de fer. – Le chemin de fer ! Qu'était-ce que cela ? – Sans doute bien des enfants de l'âge de Cyprien, de ceux qui vivent à la campagne, n'en ont jamais vu ; mais du moins ils en ont entendu parler, ils savent que cela existe ; que leurs parents en ont fait usage. On s'est entretenu bien souvent devant eux de ces voitures qui marchent sans chevaux et dont les roues glissent sur deux barres de métal . Leur petite imagination s'est déjà exercée sur ce sujet ; ils se sont fait, de cette manière de voyager, une idée plus ou moins juste. Le pauvre Cyprien, lui, n'en avait aucune notion. On peut donc se figurer sa stupéfaction lorsque, un peu avant d'atteindre la station, il vit s'avancer, sur un chemin parfaitement uni et dominant la route où trottaient leur cheval, une longue file de voitures, courant les unes après les autres avec une vitesse effrayante, et tirées par un monstre noir, de la tête duquel s'échappait un épais nuage de fumée. Tout à coup ce monstre lança un sifflement aigu et prolongé. Une expression d'étonnement puis de joie se répandit soudain sur la figure de Cyprien. Il porta vivement la main à son oreille. – Il avait entendu ! Non pas, il est vrai, comme vous ou moi, mais enfin il avait éprouvé une faible sensation. Car vous saurez qu'il y a peu ou point de personnes qui soient complètement sourdes et que presque toutes peuvent entendre un bruit extraordinairement

fort et perçant. C'était la première fois, depuis sa maladie, que le sens de l'ouïe lui était révélé. Cette voix rude qui a déchiré si souvent votre tympan, caressait délicieusement celui du pauvre sourd. Ce fut bien autre chose lorsque la carriole passa sous le viaduc du chemin de fer. Le train y arrivait en même temps. Il ébranla toute la voûte avec un fracas si retentissant qu'on aurait cru qu'elle allait s'écrouler. Cyprienne ne put s'empêcher de tressaillir ; mais ce bruit formidable ne fut pour Cyprien qu'une nouvelle occasion de plaisir. Il en avait perçu quelque chose. Son allégresse se lisait dans l'éclat de ses yeux, dans ses battements de mains, dans la rougeur qui lui couvrait la figure, dans ses cris inarticulés. Son bonheur augmenta encore lorsque, arrivé à la gare, il vit, rangées le long du quai, une suite de voitures, tirées par une de ces énormes masses, bêtes ou machines, il ne savait, qui jetaient de la fumée et son ravissement ne connut plus de bornes lorsqu'on le fit monter dans l'une d'elles.

Les voyageurs étant casés, le train reprit sa course. Si Cyprien trouvait déjà très-amusant d'aller en carriole, combien il trouvait plus agréable encore de se sentir entraîné avec une si prodigieuse rapidité : de voir les arbres, les maisons, les poteaux télégraphiques, qui bordent la route, disparaître comme si la tempête les emportait. Volontiers eut-il dépassé le point où l'on devait s'arrêter. Il fallut bien cependant quitter le wagon, mais Cyprien ne consentit à prendre le chemin de Saint-Quert que lorsque la machine, son panache de fumée, et la queue de voitures qu'elle traînait après elle, eurent disparu dans le lointain.

Cyprienne n'avait pas trop présumé des sentiments de sa grand'mère, en annonçant à Mme Rabuteau mourante qu'elle consentirait à se charger de son enfant. La lettre que la mère Vidal lui avait écrite, en réponse à celle où elle annonçait que Cyprien était orphelin, ratifiait pleinement l'engagement qu'elle avait pris. L'excellente vieille accueillit donc le frère de sa petite-fille, comme elle avait accueilli sa petite-fille elle-même. Elle reprit la quenouille et le fuseau, ainsi qu'elle l'avait dit, heureuse de venir en aide au pauvre abandonné.

– Cela me fait de la peine de vous voir ainsi vous remettre à l'ouvrage à votre âge, lui disait Cyprienne.

– Hé ! hé ! ma fille, cela ne m'en fait pas, à moi, répondait-elle gaîment, de voir que je suis encore bonne à quelque chose. Dans quelques années, ce sera à ton tour de travailler pour me nourrir et j'espère que tu le feras de bon cœur, comme je le fais maintenant pour ton frère.

Travailler pour sa grand'mère ! O ! Cyprienne ne demandait pas mieux ! et déjà elle rêvait aux moyens de trouver des ressources qui permissent bientôt à la bonne femme de se reposer.

Cyprien, . comme tous les enfants de son âge, s'était bien vite accommodé de sa nouvelle demeure. Cyprienne lui avait arrangé un cabinet dans le grenier-de la maison. Il allait donc toujours rester avec sa sœur maintenant ! Sa joie à cette idée se manifestait par des caresses quelquefois extravagantes et par les efforts qu'il faisait pour se rendre utile. Il 'aidait aux travaux du jardin. Les mauvaises herbes s'en étaient donné à cœur joie pendant ces dernières semaines, le petit garçon avait entrepris de les arracher et se livrait à ce travail avec une ardeur sans pareille.

Cyprienne avait bien pensé à le remettre à l'école, mais plusieurs raisons s'opposaient à ce projet. D'abord c'était une petite somme à payer tous les mois, et l'avoir de la grand'mère était si modique qu'il fallait éviter les dépenses qui n'étaient pas absolument nécessaires ; ensuite l'école était distante de plus d'une demi-lieue. Il n'eût pas été difficile de trouver à Cyprien, parmi les autres élèves, de petits compagnons de voyage, mais Cyprienne redoutait l'humeur difficile dont son frère avait déjà donné des preuves. Elle craignait qu'il se fît des querelles et que la société d'enfants indifférents, étourdis ou même malveillants, au lieu de contribuer à lui adoucir le caractère, ne servît qu'à l'irriter davantage.

Il est vrai qu'il n'avait pas si loin à aller pour trouver l'occasion de se disputer et de se battre.

Peu de temps après être arrivé à Saint-Quert, il rentra un jour à la maison le visage très-animé, les cheveux en désordre et les habits souillés de poussière.

Aux questions de sa sœur, il répondit par toute une histoire, racontée en gestes, mais que Cyprienne n'eut pas de peine à comprendre.

Il avait rencontré un petit garçon, celui-ci lui avait parlé. Naturellement Cyprien n'avait pas compris et avait fait signe qu'il n'entendait pas. (Il

savait maintenant que les autres recevaient par l'oreille des perceptions qui lui étaient inconnues.) Son interlocuteur alors s'était mis à rire. Cyprien en avait conclu qu'on se moquait de lui et s'était avancé le poing levé. L'autre avait ri plus fort. Cyprien s'était fâché tout à fait et avait allongé un coup de pied au garçon qui n'avait pas manqué de le lui rendre. Puis on s'était battu pour de bon. Cyprien avait reçu quelques horions bien conditionnés et avait été renversé par son adversaire ; mais il s'était prestement relevé, avait terrassé celui ci à son tour et l'avait forcé à demander grâce. Pour conclure, la victoire était demeurée à notre sourd-muet.

A ce récit, que l'enfant fit avec une satisfaction évidente, le chagrin et le mécontentement se peignirent sur la figure de Cyprienne ; Elle chercha à faire comprendre à son frère qu'elle était fâchée ; qu'il avait mal agi. – Mal agi ? Qu'était-ce que mal agir ? – Le petit infirme le savait-il ? – Il était beaucoup trop intelligent pour l'ignorer tout à fait. Déjà même, à plusieurs reprises, il avait eu l'occasion de faire des observations et d'établir des comparaisons qui avaient dû l'éclairer sur ce point ; néanmoins les notions du bien et du mal qu'il pouvait avoir étaient bien confuses et bien incomplètes. En voyant l'air de tristesse et de désapprobation que cet événement avait amené sur la figure de sa sœur, il parut regretter son action. Cependant, cette impression n'eut peut-être pas été durable si une circonstance, survenue peu de temps après, ne l'eût conduit à faire lui-même des réflexions.

XXXIV

LA QUERELLE APAISÉE.

Le dimanche suivant, Cyprienne, revenant de l'église avec son frère rencontra sur la route un petit garçon qu'elle connaissait et pour lequel elle avait toujours un aimable sourire et de bonnes paroles. Au lieu de s'avancer vers elle, ainsi qu'il le faisait habituellement, l'enfant détourna la tête, non sans avoir lancé sur Cyprien des regards de défi et de colère auxquels l'autre répondit par des regards non moins irrités. Cyprienne observa les deux garçons l'un après l'autre et devina tout ; c'est avec Victor Labrousse que Cyprien avait eu la querelle dont il avait fait le récit à sa sœur. Celle-ci s'arrêta, et, s'étant assise sur le talus qui bordait la route, elle appela l'enfant, qui était demeuré immobile à quelque distance, faisant semblant de chercher des fruits dans les buissons, mais en réalité n'attendant qu'une occasion de recommencer la lutte.

Après un peu d'hésitation, Victor vint à elle.

– Pourquoi donc sembles tu me fuir aujourd'hui, dit doucement Cyprienne, et d'où vient que tu ne me salues pas comme d'habitude ?

Victor ne répondit pas et continua à jeter sur Cyprien des coups d'œil en dessous.

– Voici mon frère, reprit la jeune fille, en désignant le petit sourd-muet, veux-tu être son ami ?

Victor garda la même attitude.

– Eh bien ! Tu ne me réponds pas. Ne consens-tu pas à faire ce que je te demande ?

Même silence, accompagné d'un mouvement d'épaules et d'un signe de tête négatif.

– Non ? – Pourquoi cela ? – Allons, donne-lui la main ; j'espère que vous serez bientôt bons camarades.

– Il m’a battu l’autre jour, grommela l’enfant après une nouvelle hésitation.

– Battu ? répliqua Cyprienne, qui était désireuse d’obtenir une confession entière, pour voir si son frère lui avait dit la vérité. Il t’a battu ?

– Oui.

– Et toi, tu ne l’as pas battu aussi ?

– Tiens ! je me suis défendu !

– C’est donc lui qui a commencé ?

– Bien sûr !

– Tu ne l’as pas provoqué ?

– Non.

– Tu en es bien certain ?

– Je ne lui avais rien fait du tout.

– Tu n’avais pas ri ?

– On peut bien rire, il n’y a pas de mal à cela.

– C’est selon ; si l’on rit pour se moquer des autres, on a tort.

Le petit garçon rougit.

– J’ai ri, reprit-il, parce que, au lieu de me répondre quand je lui parlais, il s’est mis à me faire toutes sortes de grimaces et de singeries.

– Ce que tu appelles des grimaces et des singeries, ce sont les gestes qui lui servent à s’expliquer. Il est sourd-muet.

– Sourd-muet ? répéta Victor, ne sachant pas ce que ce mot signifiait.

– Oui, sourd-muet ; c’est-à-dire qu’il n’entend pas et ne parle pas davantage.

Victor n’avait pas encore saisi cette définition, ou plutôt il avait peine à croire à ce que disait la jeune fille. En voyant à Cyprien une bouche et des oreilles comme à lui-même, il ne pouvait s’imaginer qu’il fut hors d’état de s’en servir. Cyprienne parvint pourtant à le convaincre.

– Comprends-tu maintenant, ajouta-t-elle, qu’il soit obligé de faire des gestes et des singeries, comme tu dis, pour s’exprimer, et qu’en t’en moquant l’autre jour, tu t’es montré méchant pour lui. Je suis sûre, à présent que tu connais la raison de ce silence, que tu es bien fâché d’y avoir répondu de cette manière.

– Si j’avais su que c’était votre frère. murmura Victor.

– Ce n'est pas parce qu'il est mon frère qu'il ne fallait pas le taquiner ; c'est parce qu'il est infirme. On est bien à plaindre d'être sourd-muet, de ne pouvoir causer avec ses petits camarades, de ne rien entendre de ce qu'ils disent. Les enfants qui ont un bon cœur doivent se montrer doux et complaisants pour eux, afin de leur faire oublier leur malheur.

– Pour toute réponse, Victor, qui était un excellent petit garçon, s'efforça de prendre la main de Cyprien. Celui-ci chercha d'abord il la retirer ; mais sur un geste de sa sœur, il l'abandonna à l'autre qui la serra de toute sa force.

Cyprienne prit alors dans les siennes les mains unies des deux enfants.

– Merci, dit-elle à Victor, de lui donner ton amitié. Il a besoin de celle de tout le monde, le pauvre petit. Il ne peut pas la demander, mais tu la demanderas pour lui, n'est-il pas vrai ? S'il se trouve quelque autre garçon qui veuille s'en moquer, ainsi que tu l'avais fait, tu lui expliqueras que, s'il se sert de gestes pour se faire comprendre, c'est faute de pouvoir s'expliquer autrement.

– Oui, interrompit Victor, d'un petit air tout à fait vaillant, et si l'on veut lui faire du mal, je le défendrai ; je dirai que c'est mon ami.

En parlant ainsi, il donna à Cyprien une nouvelle poignée de mains, que celui-ci lui rendit cette fois de tout son cœur.

En retournant à la maison, au lieu de causer avec sa sœur à sa manière, ainsi qu'il en avait l'habitude, en cherchant à attirer son attention sur les différents objets qu'il apercevait, Cyprien marchait la tête basse et comme absorbé dans une profonde rêverie. Un travail, un long et difficile travail, se faisait dans son âme. Il n'avait pas, pour l'aider à débrouiller les pensées qui le tourmentaient, la parole douce et affectueuse d'une mère ou d'une sœur, puisque celle de Cyprienne n'arrivait pas jusqu'à lui. Il fallait donc qu'il se rendît compte à lui-même de ce qui le préoccupait. Il s'était battu l'autre jour avec Victor, il avait même eu le dessus sur lui ; comment se faisait-il qu'aujourd'hui Victor lui tendît la main avec amitié ? Lui, il le sentait, si semblable chose lui fut arrivé, il n'eût eu qu'une pensée, celle de se venger de son adversaire. Victor l'avait eue d'abord. Cela n'avait pas échappé aux regards de Cyprien. Les discours de Cyprienne avaient déterminé un changement dans ses idées. Quels étaient-ils donc ? Malgré

tous les efforts du petit sourd-muet pour les saisir, à mesure qu'ils s'échappaient de ses lèvres, et pour leur donner un sens, il n'avait pu y parvenir. La transformation opérée par eux était complète. De son ennemi, Victor était devenu son ami. Ce n'était pas par lâcheté, par crainte de se mesurer avec lui. Non ; Cyprien l'avait bien vu à l'air de son visage. A mesure que Cyprienne parlait, l'expression s'en adoucissait. C'était donc un bon. un généreux sentiment qui l'avait poussé à cette réconciliation ; cette pensée allait remuer en Cyprien des sentiments semblables et qu'il ne connaissait pas encore. Non-seulement il était tout disposé à aimer celui qui lui témoignait ainsi de l'affection ; mais de plus, ce qui ne lui était jamais arrivé, il éprouvait un vif et sincère repentir de ce qu'il avait fait. Pour la première fois il lisait au fond de son cœur. Il avait agi d'une manière coupable l'autre jour ; Victor, au contraire, en lui pardonnant tout à l'heure, avait bien agi. Cette comparaison l'amenait à comprendre le bien et le mal mieux que n'aurait pu le faire les plus longs discours, et Cyprienne, qui sans doute devinait ce qui se passait dans son esprit, l'abandonna à ses méditations dans l'espoir qu'il en retirerait profit.

XXXV

COMMENCEMENT D'ÉDUCATION.

De sa dernière visite à la Verduze, Cyprien avait emporté une bonne provision de papier et de crayons. Un matin que la mère Vidal était occupée à filer, l'enfant lui mit sous les yeux une feuille sur laquelle il avait représenté divers objets.

– Attends d'abord, petit, que je mette mes lunettes, dit la brave femme. Mais, vraiment, c'est un chou ! s'écria-t-elle, lorsqu'elle eut ajusté l'instrument sur son nez, c'est un chou ! et voilà une carotte ! un artichaut ! une rose ! Et cette branche de haricots en fleur ! Mais ne vois-je pas là le portrait de notre coq et celui de l'âne de la mère Tourrette ? Sont-ils tous deux assez ressemblants ! Sais-tu que tu es joliment habile, mon garçon ajouta-t-elle, en lui donnant une petite tape d'amitié sur la joue.

Cyprien, après avoir joui de l'admiration de la grand'mère alla porter son travail à sa sœur.

Celle-ci le contempla un instant en silence ; une idée se présenta aussitôt à son esprit.

Elle prit à son tour le crayon, que l'enfant lui abandonna en se demandant ce qu'elle allait faire, et écrivit sous chaque dessin le nom de l'objet qu'il représentait.

A cette vue, Cyprien sauta de joie. Il allait donc apprendre comment s'appelaient les choses ! Il savait écrire ; il savait lire, ou du moins assembler les lettres de manière à en former des mots, ce qui lui manquait, ainsi que nous l'avons dit, c'était de connaître la signification de ces mots. En les rapprochant ainsi de l'objet qu'ils désignaient il arriverait à connaître le nom de ces objets.

– C-h-o-u, chou, fit-il dans le langage muet qu'il avait appris à l'école, en suivant les leçons de lecture. Et il avançait les lèvres de manière à laisser un trou rond entre elles, mais sans que naturellement il s'en échappât le moindre son. – Ca-ro-tte, continua-t-il de même, en donnant à sa bouche les diverses positions nécessitées par l'émission des trois syllabes. Rose, – artichaut, – coq, – âne – prononça-t-il successivement à sa mode, à mesure que sa sœur inscrivait le nom de la chose sur la feuille.

Si la connaissance de ces quelques mots procura une grande jouissance à Cyprien, elle ne causa pas moins de joie à sa sœur. Elle entrevoyait

vaguement l'espoir qu'un jour son frère parviendrait à correspondre avec les autres par le moyen de l'écriture. Mais que d'efforts ne fallait-il pas faire, tant de la part du maître que de celle de l'élève, pour atteindre ce résultat !

En quelques semaines l'enfant eut dessiné tous les objets qu'il avait sous les yeux. Au-dessous sa sœur écrivait leur nom. C'étaient arbre, – église, – maison, – femme, – enfant, – cheval, – vache, – chien, – chat – et des centaines d'autres. Pour les choses qu'il est difficile de représenter sur le papier telles que le ciel, de l'eau, le soleil, la neige, Cyprienne les lui montrait simplement et en traçait le nom sous ses yeux. Elle le lui répétait à plusieurs reprises ; l'enfant le redisait à son tour, puis l'écrivait de mémoire. Le lendemain il traçait de nouveau ces noms sur le papier, à mesure que sa sœur les lui désignait du doigt, comme un écolier qui fait un devoir sous la dictée de son maître. Chaque jour il enrichissait ainsi son petit répertoire d'expressions nouvelles.

Pourquoi alors, me direz-vous, ne pas employer toujours ce dernier procédé ? A quoi bon avoir recours au dessin ? Cyprienne ne pouvait elle pas se contenter de lui indiquer les objets du doigt puis lui en faire écrire le nom ?

Elle eût été loin d'obtenir ainsi les mêmes résultats. Dans ce cas tous les mots auraient pu se confondre dans l'esprit de Cyprien. En supposant qu'il les eût aussi bien retenus, il eût été exposé à les appliquer mal à propos, à donner à une chose le nom qui convenait à une autre ; à appeler un arbre, un oiseau ; une poule, un cheval ; un enfant, un chat ; à faire enfin mille quiproquos fâcheux, qui auraient rappelé la tour de Babel. Grâce au dessin, ces méprises n'étaient pas à craindre. Mais ce n'était pas le seul avantage qu'il retirât de ce mode d'enseignement.

Lorsque vous étudiez une leçon de géographie, la place qu'occupe sur la carte la ville ou le fleuve dont on vous dit le nom, ne vous aide-t-elle pas à graver ce nom dans votre souvenir. N'est-il pas arrivé souvent que ces deux choses, le mot et le lieu, vous venaient ensemble à la pensée ? Le même effet se produisait pour Cyprien, mais d'une manière bien plus frappante encore. Le dessin fixait en même temps dans sa mémoire là chose et le terme dont on le désigne, et l'un des deux, en se représentant à son esprit,

lui rappelait immédiatement l'autre. C'est que, je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, le sens de la vue avait acquis chez Cyprien, comme chez presque tous les sourds-muets, une grande puissance, et tout ce qui lui entrait dans la pensée par les yeux ne devait jamais en sortir.

Toutefois le nombre des objets dont il aurait appris ainsi le nom se serait trouvé nécessairement bien restreint. Il y avait une foule de choses qu'il ne devait jamais voir et que cependant il avait besoin de connaître. Heureusement Valentine, outre le papier et les crayons, lui avait fait cadeau d'une quantité d'albums remplis d'images, qu'on lui avait donnés autrefois. Elle avait pensé qu'il s'amuserait à les copier et ne se doutait pas de l'immense utilité qu'ils devaient avoir pour lui. C'est à ces albums que Cyprien eut recours pour étendre l'instruction de son frère ; tous les objets qui y étaient représentés furent désignés par l'écriture l'un après l'autre et vinrent grossir le bagage scientifique de Cyprien.

Mais, longtemps avant, il avait appris deux noms dont la connaissance lui causa un vif plaisir. C'étaient ceux de deux personnes qu'il aimait le mieux, Cyprienne et grand-mère. Quoique aucun lien de parenté ne l'unît à la mère Vidal, grand-mère elle était pour Cyprienne, grand-mère elle devait être pour lui. Lorsque la jeune fille répondant à son geste interrogateur, lui eut répété plusieurs fois Cyprienne, et l'eut écrit sur son cahier, l'enfant s'efforça de le dire à son tour, en montrant sur son visage la satisfaction qu'il éprouvait à le prononcer. Il en fut de même de celui de grand-mère. Quant à son propre nom, à peine eût-il été tracé qu'il le reconnut aussitôt pour l'avoir copié bien souvent chez M. Dubourg, au bas de ses pages d'écriture. Mais comme tous les mots qu'il transcrivait alors, il ne savait guère à quoi s'appliquait cet assemblage de lettres.

NOUVELLES CONNAISSANCES.

C'était déjà un grand avantage pour Cyprien que de connaître le nom des choses, mais c'était loin , d'être suffisant pour se faire comprendre. Comment , feriez-vous si vous en étiez réduits à de simples nomenclatures d'objets, sans pouvoir seulement exprimer votre idée sur leurs qualités : dire s'ils sont laids ou beaux, grands ou petits ; noirs ou blancs ; bons ou mauvais. Que de difficultés pour inculquer ces notions nouvelles au pauvre sourd !

– Le lis est blanc, – écrivit un jour Cyprienne, en montrant à son frère une belle fleur au calice argenté. Le mouchoir est blanc ; le chien est noir.

– Le lait est blanc, le mouton est blanc, le papier est blanc ; – le charbon est noir. – le soulier est noir, – écrivait l'enfant à son tour le lendemain.

Si Cyprienne, lui désignant une autre fleur, traçait ces mots : – Le coquelicot est rouge ; – l'enfant allait chercher dans la maison tous les objets de même couleur et écrivait : – la cerise est rouge, – la rose est rouge, – le ruban est rouge, – le coton est rouge.

De même toutes les couleurs, le bleu, le vert, le jaune, le gris, furent l'objet d'une leçon spéciale.

Cela vous étonne, j'en suis sûre. Vous n'avez jamais eu besoin, vous, n'est-il pas vrai, qu'on prît la peine de vous dire la couleur des objets, pas plus que leur nom ? Vous avez appris cela tout seuls ? – Vous le croyez du moins. C'est que vous ne vous rappelez pas que, lorsque vous étiez tout petits, tout petits, lorsque vous-mêmes vous prononciez à peine quelques syllabes, on parlait autour de vous. Ces mots, que vous imaginez avoir devinés, vous les avez entendus répéter mille fois avant de vous hasarder à

vous en servir ; vous avez commencé par les balbutier. Ces leçons que Cyprienne donnait avec tant de peine à son frère, et pour lesquelles celui-ci avait besoin de toute son attention, vous les avez reçues de votre mère depuis votre naissance. Si vous ne vous en êtes pas aperçus c'est qu'elles arrivaient à votre oreille au milieu des jeux et des caresses. Le sourd-muet, pour retenir un seul des mots dont vous avez retenu des milliers sans y penser, est obligé de faire un effort de volonté et d'application. Il a beaucoup plus de mal à apprendre les termes de sa langue natale que vous n'en avez vous-mêmes à apprendre ceux d'une langue étrangère, car les sons d'une langue étrangère frappent votre oreille ; mais peu d'entre-vous, je le crois, même parmi les meilleurs écoliers, parmi ceux qui comptent au nombre des plaisirs les plus vifs une victoire remportée sur la difficulté, éprouvent autant de contentement à résoudre un problème ardu, à réciter sans faute une longue leçon, à terminer à son entière satisfaction un devoir qui a demandé l'emploi de toutes ses facultés, qu'en avait Cyprien à joindre-un mot nouveau à ceux qu'il connaissait déjà. Pour lui c'était un acheminement vers le moment où il pourrait entrer en rapport d'idées avec les autres. Un tel résultat ne méritait-il pas tous ses efforts, et le moindre pas qu'il faisait pour y parvenir ne devait-il pas lui causer une grande joie ?

Tant que Cyprienne put fournir à son frère des exemples concernant les choses dont elle lui parlait, l'enseignement ne présenta pas trop de difficultés. – La maison est grande ; la boîte est petite. – Et l'enfant, ayant sous les yeux les deux objets, établissait, par la comparaison, la différence entre les deux termes et s'empressait de les appliquer à tout ce qu'il connaissait. – L'arbre est grand, la fleur est petite.– Cyprienne est grande, Cyprien est petit. – Il en était de même pour les autres mots désignant les manières d'être des choses, leurs qualité : L'assiette est ronde, le livre est carré ; – l'oiseau est joli, le crapaud est laid ; – La porte est ouverte, la fenêtre est fermée.–Sa propre expérience lui suffisait aussi dans certains cas pour l'amener à donner aux mots qu'on lui enseignait leur acception exacte. Ainsi – Le soleil est chaud, la neige est froide ; – La pierre est lourde, la plume est légère ; – Le linge est sec ou mouillé – lui fournissaient les moyens d'exprimer les idées de chaleur, de pesanteur, et d'humidité. Grâce au désir de s'instruire et à la patience de sa maîtresse, il devait arriver avec

le temps à distinguer non-seulement le nom de toutes les choses visibles, mais encore le terme exprimant celles de leurs qualités qui tombaient sous ses sens.

De même Cyprienne n'était pas embarrassée pour lui faire comprendre la valeur des expressions marcher, – dormir, – danser, – courir, – manger, – travailler ; mais les verbes (pour employer l'expression grammaticale) qui désignent une opération du cœur ou de l'esprit, comme-aimer, – penser, – par quel moyen en faire parvenir la signification à l'intelligence du petit sourd-muet ? L'enfant auquel sa mère a dit et répété mainte fois : – J'aime Marcel ou Louis, ou Edouard parce qu'il est sage ; – Si Paul n'est pas sage, on ne l'aimera plus, – n'a pas besoin qu'on lui définisse le mot aimer. Lui-même a balbutié : – j'aime papa, – j'aime maman, – avant de comprendre ce que ces sons signifiaient. Cyprien connaissait depuis longtemps les sentiments affectueux, il aimait tendrement sa sœur et la mère Vidal, il avait aimé son père et sa mère ; mais il ignorait la manière de manifester ce qu'il sentait. Cependant lorsque Cyprienne lui eut répété à plusieurs reprises, en donnant une expression de tendresse à sa physionomie : – J'aime Cyprien, – grand'mère aime Cyprien, – Cyprien aime grand'mère, – l'enfant finit par comprendre et trouva une grande jouissance à écrire et à répéter, toujours de la même manière silencieuse, ces deux mots nouveaux.

Le livre d'images vint encore au secours de Cyprienne, à ce moment si difficile de l'éducation de son frère. Les petites scènes qu'il contenait lui fournissaient le moyen de lui faire acquérir de nouvelles notions, d'éveiller en lui la vie morale. En lui montrant une gravure dans laquelle un enfant partageait son pain avec un pauvre : – Enfant généreux, écrivait-elle au dessous ; – enfant charitable, qui aime à donner. – Comme Cyprien connaissait la signification du premier mot, il devinait bien vite que les autres avaient trait à l'action qu'il voyait faire et les termes, – charitable, – généreux, – s'imprimaient dans son esprit.

– Enfant méchant, enfant querelleur, enfant détestable. – Ces mots s'appliquaient à un petit garçon se battant avec ses camarades et devenaient bien vite de nouvelles richesses intellectuelles, pour l'écolier.

– Soldat courageux, – brave soldat, – disait encore Cyprienne, en présentant à son filleul un dessin où se voyait un fantassin se défendant

contre deux ennemis. Et – brave, courageux, – pouvaient se mettre dorénavant au nombre des mots qu’il savait.

A mesure que grossissait le vocabulaire de Cyprien, il fournissait de plus en plus à la jeune institutrice le moyen d’élargir le cadre de ses leçons. Les gravures étaient aussi l’occasion pour elle de petites conversations où, tout en se servant des mots dont l’enfant possédait le sens, elle en introduisait, peu à peu d’autres qui offraient à son esprit de nouveaux sujets d’observations.

Bientôt elle écrivit sous les images des phrases complètes, l’initiant ainsi progressivement au développement de la pensée. Lorsqu’une expression était inconnue à son élève, elle la lui traduisait par un équivalent : – charmant par joli, – horrible par laid.

Autrefois M^{me} Beaupré avait fait cadeau à Cypricne des contes de Berquin. Dès que son frère fut en état de saisir à peu près le sens des phrases, la jeune fille les lui donna à lire. Bien des termes lui échappaient encore ; mais il les notait soigneusement et les renseignements que vous demandez à votre dictionnaire, lorsque vous faites votre devoir d’anglais ou d’allemand, il les demandait à sa sœur.

Cette lecture fit faire d’immenses progrès à Cyprien ; il lisait et relisait le volume sans se lasser, et jamais l’auteur de ce livre ne mérita mieux son surnom de, *l’Ami des enfants*, que par les services qu’il rendit au petit sourd-muet.

Bien d’autres livres suivirent celui-là car Valentine, aussitôt qu’elle avait appris le projet tenté par Cyprienne pour renverser la barrière qui séparait son frère du monde, avait mis toute une bibliothèque enfantine à sa disposition. Il y avait-là *le Robinson Suisse*, *les Contes du chanoine Schmidt*, puis des voyages, des livres d’histoire, mise à la portée des enfants et entre autres celle de Jeanne d’Arc. Ce n’est que peu à peu et après plusieurs années d’étude qu’il arriva à les lire tous couramment, mais il y trouvait un plaisir qui le dédommageait amplement de ses peines.

Cyprienne avait aussi eu le soin de donner à son frère les premières notions du calcul. Des fèves ou des haricots lui servaient à enseigner à son élève la valeur des chiffres. En face d’un petit tas formé de quelques-unes de ces graines elle écrivait celui qui en indiquait le nombre. Elle était même

parvenue par ce moyen à lui enseigner les trois premières opérations d'arithmétique ; la quatrième lui donnait plus de peine. L'enfant prenait grand gout à ce travail et il y apportait la même vivacité qu'à tous les autres.

Je n'ai pas l'intention de rendre compte en détail à mes jeunes lecteurs de tous les procédés d'enseignement mis en usage par Cyprienne, ni de suivre son frère pas à pas dans ses progrès journaliers. Je leur en ai dit assez, je pense, pour leur faire comprendre les soins incessants auxquels elle dut se livrer et les moyens industriels qu'il lui fallut imaginer pour l'initier à la connaissance du langage. De son côté, la force de volonté de l'élève croissait à mesure que son instruction augmentait. Ah ! si tous les enfants, je veux dire ceux qui parlent et qui entendent, montraient la même ardeur ! Quels progrès ne feraient-ils pas dans leurs études ! Quelle satisfaction pour les parents et pour les maîtres ! Quels avantages surtout n'en retireraient-ils pas !

Mais, me direz-vous, tout le monde ne serait pas capable de faire ce que faisait Cyprienne, et tous les petits garçons n'ont pas les mêmes dispositions que Cyprien.

Je vous accorderai que Cyprien était exceptionnellement t bie doué, mais ce qui le distinguait particulièrement des enfants de son âge ; je vous l'ai déjà dit, c'était son application et son désir d'apprendre. Quant à Cyprienne, le secret des ressources dont elle usait dans l'éducation de son frère consistait dans son amour pour lui. C'est cet amour qui la rendait si ingénieuse à trouver des moyens propres à lui faciliter sa tâche et si adroite à les appliquer. L'ardent désir qu'elle avait au cœur de le soustraire à la triste destinée dont il semblait menacé, venait en aide à son intelligence.

Tout en étendant le cercle des idées de son frère, Cyprienne ne négligeait pas la partie pour ainsi dire physique de son instruction. Elle s'appliquait à lui faire articuler des lèvres ce qu'il apprenait par cœur, ainsi qu'il avait commencé à s'y accoutumer en suivant les leçons de lecture à l'école. C'est à force de l'exercer aux mouvements de la bouche qu'elle lui enseignait à observer ces mouvements sur la bouche des autres et à comprendre ainsi ce qu'ils disaient.

N'est-il pas arrivé quelquefois à l'un de vous, pour ne pas réveiller sa grand'mère, sommeillant au coin du feu, ou même en classe lorsque le maître a prescrit le silence, d'échanger quelques paroles avec sa sœur ou avec un camarade rien qu'en les prononçant fortement des lèvres, sans laisser passer le moindre son ? C'est par le même moyen que Cyprien saisissait le sens de ce qu'on disait devant lui et que lui-même s'efforçait de s'exprimer. Mais ce n'est qu'à la longue qu'il parvint à traduire ainsi toutes ses pensées. D'ailleurs ce langage muet, nécessairement lent et automatique, et qui ne ressemble en rien à la parole sonore, vibrante et expressive ne convenait pas toujours à sa vivacité, pas plus qu'il ne répondait à son impatience. Aussi le plus souvent entremêlait-il ses discours de gestes multipliés, et il avait le talent de les rendre si éloquents qu'il était impossible de n'en pas deviner le sens. Dans bien des cas, cependant, il était forcé d'avoir recours à l'articulation, trop heureux de pouvoir, par ce moyen, unir son intelligence à une autre intelligence, mais il fallait à son interlocuteur une grande habitude de son langage silencieux. Cyprienne seule en avait complètement le secret. La grand'mère n'aurait pas demandé mieux que de le comprendre ; mais elle n'y réussissait pas toujours et à son âge, disait-elle, on n'allait plus à l'école. Quand à Cyprien, après quelques mois d'un travail assidu, il en était arrivé à lire sur leurs lèvres aussi facilement que dans les livres, et son regard subtil lui traduisait leurs discours avec autant de fidélité que la meilleure oreille.

Bientôt il put saisir demême tout ce que disaient les étrangers ; cependant, fidèle à son ancien système de dissimulation, il se garda bien de faire connaître le talent qu'il avait acquis. Lorsqu'on causait devant lui, rien ne dénotait qu'il arrivât quelque chose de l'entretien à son intelligence et il n'avait pas plus l'air de comprendre que par le passé.

XXXVII

RECHUTES ET VICTOIRE.

A mesure que les moyens de correspondre avec son frère se multipliaient, Cyprienne faisait entrer de nouvelles idées de bien et de devoir dans son esprit et le caractère de Cyprien s'adoucissait. Il ne se montrait plus aussi susceptible, aussi irritable, aussi prêt à la dispute qu'autrefois. Néanmoins, dans plus d'une occasion, il aurait eu bonne envie de se fâcher. Les enfants de Saint-Quert, aussi bien que Victor Labrousse, ignoraient qu'il existât des sourds-muets ; et malgré ce que leur avait dit celui-ci, ils avaient peine à s'imaginer que Cyprien fut hors d'état de parler et d'entendre. Pendant longtemps ils furent assez enclins à croire que, selon leur expression, il voulait les faire aller. Cette pensée ne les disposait pas bien pour lui. On se le montrait au doigt quand il passait dans la rue. Heureusement Victor n'aurait pas souffert qu'on molestât son nouvel ami ; loin de là il l'aurait protégé contre tous, ainsi qu'il en avait pris l'engagement. Il le mit même en rapport avec ses camarades ; ceux-ci alors consentirent à l'admettre dans leurs jeux, et s'habituerent peu à peu à sa manière de s'exprimer.

L'appui de Victor, tout utile qu'il avait été à Cyprien, s'était toutefois trouvé impuissant à le préserver de Fanimosité de l'un d'eux. C'est ce qui fut cause que nous le voyons encore une fois se livrer à son amour pour les querelles, et même être sur le point de céder à son ancien penchant à satisfaire ses rancunes.

Urbain avait passé jusque-là pour le plus fort joueur de billes de tous les garçons de Saint-Quert. Il éprouva une violente jalousie lorsqu'il découvrit que Cyprien y était de beaucoup plus habile, et que les billes qu'il gagnait à d'autres finissaient par passer presque toutes entre les mains du petit sourd-

muet. Cette rivalité avait déjà donné lieu à des disputes, car Urbain, sans doute pour rétablir les chances en sa faveur, se permettait quelquefois de tricher. Un jour, en l'absence de Victor, le prestre regard de Cyprien surprit son adversaire substituant une bille à une autre. Une contestation s'ensuivit, dans laquelle les deux interlocuteurs avaient d'autant plus de peine à s'entendre, qu'ils n'employaient pas la même langue. L'un s'expliquait à l'aide de la parole, l'autre à l'aide d'une mimique animée, où les mains, les yeux et tous les traits du visage avaient plus de part que la bouche. On finit par en venir aux coups. Ainsi que cela lui arrivait si souvent autrefois à l'école d'Aubecourt, Cyprien eut le dessous ; cependant, comme il n'en était résulté ni égratignure à sa figure, ni déchirure à ses habits, il n'en avait rien dit à sa sœur, honteux d'avoir manqué à la promesse qu'il lui avait faite de ne plus se quereller.

Néanmoins il ne pouvait pardonner à Urbain de l'avoir *roulé*, comme disait celui-ci ; aussi le lendemain, trouvant l'occasion de satisfaire le mauvais vouloir qu'il avait conçu contre lui, il résolut de ne pas la laisser échapper.

Tout près de Saint-Quert passait un petit ruisseau, renommé pour ses belles écrevisses. Le jour dont nous parlons, Cyprien, grâce à la subtilité de son regard, qui lui permettait de saisir les paroles au passage, même à une assez grande distance, vit, nous ne pouvons dire entendit, Urbain confier à un de ses amis qu'il avait tendu ses balances (sorte de filet pour la pêche), dans un endroit retiré qu'il lui indiqua.

Aussitôt Cyprien se dirigea de ce côté ; non qu'il voulut s'approprier le fruit de la pêche d'Urbain, mais seulement avec l'intention maligne de déranger ses engins et de le priver ainsi de l'avantage sur lequel il comptait.

– C'est bien juste, se disait-il à lui-même, en longeant le chemin qui conduisait au ruisseau ; pourquoi m'a-t-il battu hier ? Je suis le plus fort aux billes, tant pis pour lui, ce n'est pas une raison pour tricher !

– Non, certes, ce n'était pas une raison, et tricher est une bien vilaine action, une action honteuse ; mais ce que Cyprien allait faire, lui, était-ce bien ? Parce que Urbain avait mal agi, fallait-il qu'il agît de même ? Devait-il prendre pour modèle un garçon dont il blâmait les méfaits ?

Le souvenir de la conduite de Victor à son égard lui revint à l'esprit. Lui aussi était offensé, Cyprien l'avait battu ; cependant, qu'avait-il fait ? S'il s'était laissé aller à son ressentiment, il se serait vengé ; mais il avait écouté les paroles de Cyprienne, et, loin de chercher à rendre à son rival les mauvais traitements qu'il en avait reçus, il lui avait donné son amitié. Ces paroles, Cyprien ne savait pas alors ce qu'elles voulaient dire ; il l'avait appris depuis, et, en ce moment même, il lui semblait avoir devant les yeux sa sœur en personne qui, par les lèvres, les gestes et l'expression de sa physionomie essayait de les faire pénétrer jusqu'à son cœur. Que penserait-elle si elle venait à apprendre que son frère avait oublié toutes ses leçons ? que non-seulement il s'était battu la veille, mais qu'il avait commis une faute plus grave encore que la première ? N'en aurait-elle pas beaucoup de chagrin ?

Tout en réfléchissant ainsi, il était arrivé à l'endroit où se trouvaient les balances ; deux perches, qui dépassaient un peu le niveau de l'eau, indiquaient au juste la place qu'elles occupaient. D'un coup de pied Cyprien pouvait les renverser, il en avait bonne envie. Après quelques moments de lutte, néanmoins, les bons sentiments finirent par avoir définitivement le dessus, et le petit garçon reprit le chemin de la maison de la mère Vidal sans avoir cédé à la tentation.

Quelquefois cependant, par un reste de malice, il se plut encore à déjouer les projets qu'on formait sans défiance devant lui, ne sachant pas qu'il pût en avoir connaissance. On eût dit qu'il n'était pas fâché par là de se prouver à lui-même que, tout infirme qu'il était, il l'emportait en adresse et en intelligence sur la plupart de ceux qui jouissaient de toutes leurs facultés.

– J'ai vu, dit une fois l'un de ses camarades à un autre, dans un buisson de noisetiers du chemin vert, derrière l'église, un nid de fauvettes, tout nouvellement écloses.

– Parle plus bas, répliqua le second interlocuteur en regardant avec précaution autour de lui, on n'aurait qu'à l'aller prendre.

– Bon ! qui veux-tu qui nous entende, à moins que ce ne soit le sourd-muet ?

Et il se mit à rire de l'excellence de sa plaisanterie ; son compagnon l'imita.

En effet, Cyprien seul était près d'eux et semblait complètement absorbé par la tâche de tourner la ficelle autour de sa toupie.

– Il y a dedans, reprit celui qui avait parlé en premier, une demi-douzaine de petits. On aperçoit déjà leurs têtes par-dessus le bord, mais je ne suis pas assez grand pour atteindre la branche ; il faut que quelqu'un me fasse la courte échelle. Veux-tu venir demain matin m'aider à l'enlever. Nous partagerons ce qu'il contient.

– Tope ! dit l'autre.

Mais au moment convenu, quand les petits ravisseurs se rendirent au chemin vert, le nid n'y était plus. Une main inconnue les avait devancés. Ce jour là Cyprien, fort de ses bonnes intentions, n'avait pas hésité à mettre hors d'atteinte la petite habitation avec tout ce qu'elle contenait et à soustraire ainsi la jeune famille à la rapacité de méchants enfants qui l'auraient tourmentée jusqu'à la mort. Cette raison, sans doute, le justifiait pleinement vis-à-vis de lui-même, de l'espionnage auquel il s'était livré.

Une autre personne aussi eût sans doute été de son avis. C'était un habitant du village, en pourparlers avec un autre pour acheter un cheval. La veille du jour où le marché devait se conclure, Cyprien, mû par un sentiment malicieux, trouva moyen de lui faire savoir que l'animal était borgne ; le vendeur avait été assez habile jusque-là pour dissimuler ce défaut. Le petit sourd-muet était sur de ce qu'il avançait, car le propriétaire de la bête, un jour que Cyprien était assis au coin de son feu, s'en était entretenu avec sa femme, se vantant de la bonne occasion qu'il trouvait pour se défaire d'un cheval vicieux, sans se douter que l'enfant fût en état de deviner ses paroles.

Vous allez me dire peut-être que Cyprien eut bien raison d'avertir le futur acheteur de la mauvaise affaire qu'il allait conclure, et que le marchand déloyal n'eut que ce qu'il méritait en voyant sa ruse dévoilée. Je serais tout-à-fait de votre avis si, pour arriver à ce résultat, Cyprien eut agi lui-même loyalement ; si le hasard seul lui eût fourni ses renseignements. Dans ce cas, faire connaître la vérité est un droit et souvent même un devoir. Mais s'introduire dans la maison ou dans la société des gens pour surprendre leurs secrets est un abus de confiance. Cyprien trompait ceux qui lui donnaient l'hospitalité en leur laissant croire qu'il ne comprenait pas ce

qu'on disait, tandis qu'au contraire pas un des mots, pour ainsi dire, qu'on prononçait en sa présence, ne lui échappait. Il est mal de tromper, même quand le but qu'on poursuit ne paraîtrait pas répréhensible. Il n'y a jamais d'excuses, retenez-le bien, pour une action mauvaise en soi. D'ailleurs Cyprien ne descendait pas au fond de sa conscience quand il s'imaginait qu'il agissait pour le mieux en s'immisçant dans les affaires des autres. S'il l'eût interrogée bien sérieusement, et Cyprienne lui avait appris à le faire, il lui aurait été facile de distinguer s'il obéissait ou non à un sentiment désintéressé, car elle répond toujours sincèrement. Il aurait reconnu alors que s'il s'enquérât de ce qu'on disait autour de lui, c'était surtout par curiosité, et, qu'en s'appliquant à mettre obstacle à des projets indéliçats, il cédaît encore plus au penchant qui le portait à jouer de mauvais tours qu'au désir de rendre service.

Peu à peu, cependant, à mesure que le caractère de Cyprien devint plus accessible au bien, il comprit que le métier d'espion et de dénonciateur était odieux et il cessa entièrement de l'exercer.

XXXVIII

LE PETIT JARDINIER.

Tout en s'occupant de l'éducation de son frère, Cyprienne ne négligeait pas ses travaux habituels. De même que l'année précédente, elle allait vendre à une lieue de là ses fruits, ses légumes et ses œufs, quelquefois des poulets ou des lapins. Une vieille voisine lui prêtait son âne pour s'y rendre et au-dessus de ses deux longues oreilles, entre les paniers chargés, on voyait pointer la figure joyeuse de Cyprien.

Aux ressources qu'avaient fourni jusque-là le jardin, s'ajoutait le produit des graines et des boutures qu'avaient données M. Dubourg. Celles-ci avaient été déballées avec soin et plantées, selon les indications précises et multipliées de l'instituteur, dans la terre qui leur convenait, à une exposition favorable. Aussi géraniums, astères, coléus, fuchsias, hortensias, héliotropes, anémones de la Chine, glaïeuls, pétunias, et verveines venaient à merveille. Aussitôt que leurs boutons commençaient à s'entr'ouvrir Cyprienne les portait au marché, où elles étaient enlevées presque aussitôt. Les dames d'Orgères étaient enchantées de se procurer à des prix raisonnables des espèces rares qu'on ne trouve ordinairement que chez des horticulteurs spéciaux. Cyprien était bien un peu contrarié de les voir disparaître du jardin ; mais lorsqu'à leur place il contemplait les pièces blanches qui reluisaient dans la main de sa sœur, il était tout-à-fait consolé.

Cependant les profits qu'obtenait ainsi Cyprienne étaient encore fort restreints. Elle songeait à employer son temps d'une manière plus lucrative ; il lui était pénible de voir sa grand'mère filer du matin au soir. La réalisation de son rêve n'était pas impossible, car Cyprien, actif, intelligent, et animé surtout du désir de se rendre utile, commençait à s'acquitter à lui tout seul de la plus grande partie de la besogne que nécessitait l'entretien du jardin et de la basse-cour. Son goût naturel pour les fleurs, développé par les leçons qu'il avait vu pratiquer chez M. Dubourg, le portait sur tout à leur donner des soins assidus. Aussi n'y avait-il pas un petit coin de terrain qui restât inoccupé. Le long de la haie, le jasmin et la clématite attachaient leurs rameaux parfumés ; bientôt la glycine et la bignone tapisseraient la maison de leurs grappes lilas et de leurs clochettes orangées. Il ne négligeait pas, pour les plantes d'agrément, la partie plus sérieuse et plus utile du jardinage ; mais c'étaient les fleurs qui lui donnaient les jouissances les plus vives. Les arroser, y placer des tuteurs, surveiller le développement de leurs

feuilles, l'éclolement de leurs boutons, étaient pour lui des plaisirs toujours nouveaux. La contemplation d'une belle fleur en plein épanouissement lui procurait de véritables accès de joie. On eût dit qu'il demandait au sens de la vue, si développé chez lui, un dédommagement aux privations que le manque d'un autre sens lui imposait.

Cyprienne fut assez heureuse pour parvenir au but qu'elle poursuivait et pour trouver des travaux de lingerie. Comme elle savait parfaitement coudre, ce qu'elle devait aux soins de M^{me} Beaupré, aussitôt qu'on eut vu de son ouvrage, elle put compter sur une clientèle assurée. Cependant la mère Vidal n'en continua pas moins à faire tourner son rouet.

– Maintenant qu'elle l'avait repris, disait elle, elle ne pouvait plus s'en passer. Elle s'ennuierait à rien faire. – La vérité c'est que la bonne femme pensait que l'infirmité de Cyprien le mettrait toujours hors d'état d'apprendre un véritable métier, et que le fruit de son propre travail fournirait un petit pécule qui, un jour ou l'autre, pourrait être utile à lui et à sa sœur.

Cyprienne put donc s'adonner entièrement à sa besogne. Cyprien pourvoyait à tous les autres travaux et fut même bientôt en état de se rendre au marché tout seul.

Il fallait voir avec quel sérieux il conduisait l'âne de la mère Tourrette, des paniers duquel sortaient les tiges de ses belles plantes, ou bien encore de magnifiques bouquets qu'il savait disposer avec un goût sentant déjà l'artiste. Il avait confectionné, à l'instar des magasins de la ville, des étiquettes portant le prix des objets à vendre, et les piquait soit sur ses légumes, soit dans la terre de ses pots à fleurs puis attendait bravement la pratique. Celle-ci, renseignée par la pancarte, n'avait ainsi rien à demander. Pour les illettrés, qui étaient hors d'état de comprendre la signification de ses chiffres, il faisait usage de ses doigts.

Cependant l'emploi du *prix fixe*, n'étant pas encore entré dans les habitudes des ménagères d'Orgères, elles ne pouvaient se décider à payer sans contestation le prix marqué. Cyprien ne voulait pas en démordre, car il avait été indiqué par Cyprienne et toujours à un taux fort raisonnable.

– Cinquante centimes ce choufleur 1 ce n'est pas possible, s'écriait tout haut l'acheteuse qui en dedans se disait : – vraiment il n'est pas cher ; mais

qui, pour les bons principes, croyait de son devoir de marchander. – Cinquante centimes ! Allons, en voilà quarante.

Cyprien les refusait en riant.

– Et bien, quarante-cinq ?

– Non, disait le jeune garçon de la tête.

– Allons, mon garçon, sois donc raisonnable, reprenait l'autre et elle tendait au petit marchand les neuf sous.

– Non, non, faisait toujours Cyprien ; et il fallait que la cliente se décidât à lâcher la dernière pièce. Les produits du petit jardinier étant reconnus supérieurs à tous ceux des environs, on n'avait pas lieu de se plaindre d'en avoir passé par où il voulait, et comme il intéressait autant par sa gentillesse et son intelligence que par la compassion qu'inspirait son infirmité, il eut bientôt bon nombre de pratiques ; aussi était il toujours sûr de revenir à Saint-Quert les paniers vides et la bourse pleine.

XXXIX

NOUVELLES SENSATIONS.

Un jour, veille de grande fête, en passant devant l'église dont la porte était ouverte, Cyprien vit Victor La brouse, qui avait un an ou deux de plus que lui, occupé à remplir son office d'enfant de chœur en sonnant les

cloches. Il se demanda ce que son ami faisait là, s'avança, et saisissant la corde, il se mit à la tirer avec lui. Il ressentit alors quelque chose de la première impression qu'il avait reçue en entendant le sifflet de la locomotive ; mais ce n'était pas à son oreille qu'elle se manifestait cette fois. Elle se répandait dans tout son être et lui procurait une si vive satisfaction que Victor eut beaucoup de peine à l'empêcher de continuer à sonner lorsque le nombre de coups réglementaires eut été donné. Il fallait le voir, suspendu à la corde, se baisser jusqu'à terre pour prendre son élan, puis s'enlever d'un bond, aussi haut qu'il le pouvait pour retomber sur le sol et remonter de nouveau avec une joie qui tenait du délire. Ce qu'il percevait ainsi ce n'était pas le bruit de la cloche, mais seulement ses vibrations qui se communiquaient à ses sens par le déplacement de l'air mis en mouvement. Il la sentait s'agiter, danser, sauter au bout de sa corde et les secousses qu'il lui donnait lui revenaient en impressions de plaisir.

Bientôt il se fut lié d'amitié avec le bedeau afin qu'il lui permît de monter dans le clocher aux heures de sonnerie. Pendant que le brave homme ou un autre jeune garçon tirait la corde ; l'enfant grimpait jusqu'au haut de l'escalier de bois en colimaçon conduisant à la flèche. Là, appuyé contre une des poutres qui soutenaient les cloches, et auquel l'ébranlement venu d'en bas imprimait une sorte de tremblement continu, il semblait tout à fait heureux. Il suivait des yeux la masse de métal, qui se balançait avec plus ou moins de lenteur, suivant l'impulsion qu'elle recevait, et en figurait les oscillations par le mouvement de son corps. Chaque fois que le battant venait frapper le bronze, il marquait la mesure, en imprimant à sa tête un mouvement sec, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour en imiter les chocs successifs. Il restait là jusqu'à ce que les derniers sons se fussent éteints et que la cloche fut rentrée dans son immobilité.

Le tambour du garde-champêtre était encore pour lui une source de jouissances analogues. Ce n'était pas non plus à son oreille que les battements en arrivaient. La sonorité n'en était pas assez éclatante pour traverser l'épaisseur de son tympan ; mais il lui donnait, quoique d'une manière très-faible, ces tressaillements qu'il aimait et qui s'étendaient à tous ses membres. Vous-mêmes, lorsque vous passez près des tambours battant la charge, ne sentez-vous pas comme des coups dans votre poitrine ;

c'est là ce que le pauvre sourd muet appelait entendre, et chaque fois qu'il voyait passer le garde-champêtre, se rendant sur la place du village pour proclamer un arrêté de M. le maire, on pouvait remarquer notre ami Cyprien au premier rang des gamins qui l'entouraient.

Un jour, ce fut bien autre chose encore ; un bataillon tout entier traversait Saint-Quert. Lorsqu'il fut près d'atteindre la maison de la mère Vidal, qui était à l'extrémité du village, Cyprien se trouvait au bout du jardin. Sa sœur courut l'y chercher pour qu'il vînt voir passer les soldats. Quel beau coup d'œil ! Six tambours marchaient en tête, et quels tambours ! Il ne s'agissait plus là de l'instrument un peu caduc et enrôlé du brave officier communal. Ceux-ci rendaient des sons bien autrement puissants ! Pour cette fois Cyprien les entendit. ou du moins crut les entendre – Pan ! pan !... pan ! pan ! pan !... pan ! pan !... pan, pan, pan !..... – Chaque coup venait le frapper dans la poitrine, comme ils viennent vous y frapper vous-mêmes, et retentissait ensuite dans tout son être de la tête aux pieds. D'un regard, il sollicita une permission que sa sœur lui accorda. Alors il se mit à marcher à côté de ceux qui battaient les caisses, en réglant son pas sur leurs coups réguliers, comme le faisaient les soldats qui les suivaient, et imitant le balancement cadencé que ceux-ci imprimaient à leur corps. Ses yeux suivaient les mouvements secs et répétés des baguettes sur la peau sonore pendant que, par les oscillations de sa tête, il cherchait à figurer les rrrâs et les *flas*. Tout à coup les tambours se turent et voilà qu'à leur place s'élèvent dans les airs des voix tellement éclatantes que l'ouïe de Cyprien en fut frappée. La musique venait d'entonner une marche militaire. Les cors, les trombones, les cornets à pistons, les trompettes de toutes sortes, envoyaient au loin leurs vibrations tour à tour graves ou aiguës. Certes le sourd-muet ne les saisissait pas comme vous ou moi pourrions le faire. Ce n'était pas pour lui une symphonie dans laquelle tous les instruments se mêlent, se combinent, se fondent de manière à produire un chant suivi et à procurer à l'âme, aussi bien qu'à l'oreille, une jouissance délicate ; cependant ce n'était pas non plus un sifflement isolé tel que celui qu'avait lancé la machine du chemin de fer ; Cyprien ne percevait pas toute la phrase musicale, il y avait des lacunes, cependant les sons se succédaient de manière à se lier les uns aux autres. C'était quelque chose comme un

orchestre, entendu à une très-grande distance, et dont les notes les plus perçantes parviendraient seules jusqu'à vous. Tout affaibli et tout décousu qu'était l'effet produit, c'en était assez pour porter au comble l'enthousiasme du pauvre sourd et lui procurer une nouvelle et délicieuse jouissance. Ce n'était plus seulement une commotion toute physique et nerveuse, telle que celle causée par les cloches ou les tambours ; non, les accents qu'il entendait parvenaient à lui par l'oreille, ils allaient jusqu'à son cœur et y remuaient les plus doux et les meilleurs sentiments. Pour la première fois il goûtait le charme de la musique.

Saisi d'étonnement, il s'était arrêté quelques secondes, lorsque les cuivres avaient commencé à résonner, mais il avait bientôt repris sa marche, sans quitter des yeux les merveilleux instruments d'où s'échappaient des bruits mélodieux.

Le bataillon avait laissé derrière lui les dernières maisons de Saint-Quert, cependant les soldats n'avaient pas rompu leurs rangs, comme leurs officiers leur permettaient de le faire habituellement dans la campagne, car un autre village, Belmont, se trouvait à un kilomètre ou deux de distance. Ils devaient y arriver en ordre de bataille, de même que lorsqu'ils avaient traversé Saint-Quert. Le tambour et la musique se faisaient toujours entendre alternativement pendant que les lieutenants, à chaque détour de la route, ou à chaque obstacle que la troupe rencontrait, faisaient exécuter diverses manœuvres à leurs hommes afin qu'ils conservassent un ordre parfait.

Tous les jeunes garçons de Saint-Quert avaient marché en tête du bataillon jusqu'à la sortie du village, mais là, la plupart s'étaient arrêtés pour le regarder défiler et étaient ensuite rentrés chez eux. Les plus résolus seulement étaient restés, groupés autour des tambours, des musiciens, du cheval de l'officier commandant. Tous s'avançaient d'un pas martial. Ceux-ci battant à tour de bras une grosse caisse absente, ceux-là figurant, avec leurs mains repliées et placées au bout l'une de l'autre une trompette imaginaire, dans laquelle ils soufflaient de tout leur cœur. Peu à peu pourtant, ils se détachèrent du cortège et lorsque l'avant-garde atteignit l'entrée du village de Belmont, un seul enfant restait encore avec les soldats. Cet enfant, on l'a deviné, c'était Cyprien.

Les hommes de la troupe, dont il avait déjà attiré l'attention par sa persévérance à les accompagner, aussi bien que par le soin avec lequel il réglait sa marche sur la leur, avaient compté qu'il disparaîtrait dans l'une des maisons de Belmont. – Sans doute il avait des parents dans le village et s'était donné, pour les aller voir, le plaisir d'une promenade militaire.-Ils furent donc bien étonnés quand ils s'aperçurent qu'il était encore près d'eux et mêlé au groupe qu'avaient formé à leur tour les gamins de Belmont. Ils échangèrent alors leurs remarques à son sujet. – Voilà un gaillard qui a de bonnes dispositions pour le métier de soldat, disaient ils ! – Ce sera un fameux luron ! – Comme il emboîte déjà bien le pas ! – Quel gentil enfant de troupe il ferai !

Mais leur surprise fut extrême lorsque, ayant interrogé l'enfant qui demeurait avec eux, ils n'en purent obtenir aucune réponse. – Eh bien ! tu as donc la vocation, petit ? – C'est un fier état, disaient-ils, que l'état militaire ! – Tu vas nous suivre comme cela en Algérie, pas vrai ! – Le bâton de maréchal sera dans ton sac, c'est moi qui te le dis.

A tous ces discours, Cyprien demeurait silencieux. Il regardait tour à tour ses interlocuteurs, cherchait à deviner leurs paroles ; mais il y avait dans ce qu'ils prononçaient bien des mots qu'il ne connaissait pas et qui l'empêchaient de saisir le sens du reste. En effet, ils entremêlaient leurs discours d'expressions soldatesques que nous ne rapportons pas et que Cyprien n'avait jamais lues sur la bouche de sa marraine ni sur celles des habitants de Saint-Quert. Ils portaient, en outre, de grosses moustaches, qui cachaient les mouvements de leurs lèvres, et l'enfant n'était pas encore assez exercé pour que ce ne lui fut pas un obstacle à les comprendre. Plus tard il ne devait pas être embarrassé pour si peu. Un jeune sous-lieutenant, vivement intéressé par la physionomie de celui qu'on appelait déjà le petit volontaire, le questionna à son tour. Il n'avait, en fait de moustaches, qu'un mince duvet qu'il s'efforçait d'allonger en le tirant de son mieux, mais qu'il ne pouvait encore contraindre à dépasser le coin de sa bouche.

– Yeux-tu être soldat ? dit-il à l'enfant.

– Oui, fit celui ci avec la tête.

– Veux-tu venir avec nous ?

– Non, fit-il de même.

Le jeune homme manifesta un peu d'étonnement de ce qu'il ne répondait que par signes, quoiqu'il n'eût aucunement l'air intimidé. Puis, remarquant l'insistance avec laquelle il fixait ses regards sur lui :

– Est-ce que tu serais muet ? dit-il enfin.

– Oui, répondit de nouveau Cyprien.

– Et sourd ?

– Oui.

– Comment donc me comprends-tu ?

L'enfant, d'un geste rapide, désigna d'abord ses yeux, puis la bouche de l'officier.

– Il n'entend pas ce que je lui dis ; mais il le voit, s'écria celui-ci avec surprise et admiration.

– Qui donc t'a appris cela ? reprit-il, profondément touché d'un si grand malheur uni à une si vive intelligence, et faisant instinctivement cette question quoiqu'il ne dût pas y espérer de réponse.

– Ma sœur ! ma sœur ! articula silencieusement le petit garçon.

Et, comme si, en prononçant ce nom, l'image de Cyprienne se fut tout à coup présentée à son esprit, et qu'il se rendît compte de l'inquiétude qu'elle devait éprouver de son absence prolongée, il se glissa entre les soldats qui l'entouraient et reprit à toutes jambes le chemin de Saint-Quert, laissant le jeune sous-lieu tenant et les hommes qui avaient suivi son interrogatoire aussi émus que charmés.

A quelque distance de la maison, il rencontra Cyprienne. Elle était en peine de lui, et le cherchait avec anxiété sur la route, étonnée de ne l'avoir pas vu revenir avec les autres garçons de Saint-Quert. Elle s'apprêtait à lui faire des reproches, mais elle n'en eut pas le courage, en voyant sa figure radieuse. L'enfant commença un récit vif, animé et pittoresque de ce qu'il avait observé, imitant à son tour dans ses gestes et dans ses attitudes les soldats, les tambours, les musiciens ; marchant le jarret tendu, la poitrine en avant et les épaules effacées comme les officiers, dont il figurait l'épée de commandement avec un bâton. Par moments, il se frappait la poitrine avec force et en mesure, ainsi qu'il avait vu les tambours frapper leurs caisses, et comme s'il voulait rendre la commotion intérieure que leurs battements avaient produite en lui. Puis, portant la main à son oreille, il cherchait à

faire comprendre à sa sœur la sensation de ravissement apportée à ses sens par les instruments de musique. Les mains, les yeux, les muscles du visage lui venaient en aide lorsque le mot lui manquait pour exprimer au dehors ce qu'il éprouvait au dedans. Arrivé à la maison, il lui fallut recommencer son récit pour sa grand'mère. Si la brave femme n'en saisit pas tous les détails, elle en devina suffisamment pour voir que le passage des soldats avait été pour l'enfant l'occasion d'un vif plaisir et elle s'en réjouit avec lui.

Le lendemain cette impression n'avait pas été affaiblie chez Cyprien.

– Qu'est-ce que c'est que les soldats ? Quel est leur métier ? dit-il à sa sœur dans un langage mêlé de gestes, de paroles articulées des lèvres et parfois aussi de mots écrits.

– Leur métier, répondit Cyprienne, pour se servir de la même expression que l'enfant, est de protéger la France contre ceux qui voudraient l'attaquer.

– Qu'est-ce que la France ?

– C'est le pays que nous habitons.

– Saint-Quert ?

– Non, Saint-Quert est dans la France comme.. la table est dans la chambre ; mais la France est beaucoup plus grande que Saint-Quert, de même que la chambre est beaucoup plus grande que la table.

– La France est un très-beau pays, continua Cyprienne, où poussent toutes sortes de choses bonnes et utiles ; il faut l'aimer, car c'est notre patrie.

– Patrie ? interrogea Cyprien.

– La patrie, répliqua sa sœur c'est toute l'étendue de terre qui est habitée par des Français comme nous.

– Est-ce que les petits garçons aussi doivent aimer leur patrie.

– Sans doute. L'amour que l'on a pour son pays, s'appelle *patriotisme*.

– Patriotisme ! patriotisme ! répéta l'enfant d'un air satisfait, comme s'il comprenait la portée de ce mot.

– Comment la France est-elle grande ? demanda-t-il après un instant ?

Cyprienne alla chercher son atlas.

– Voici un dessin qui la représente, dit-elle ; c'est ce qu'on appelle la carte. Vois-tu ce point noir ?

Et elle désigna du bout du doigt une petite marque ronde, vers le milieu de la feuille.

– Oui, fit l'enfant.

– Eh bien ! ce tout petit point noir représente la plus grande ville de France ; une ville qu'on appelle Paris et qui est vingt fois, cent fois, mille fois plus étendue que Saint-Quert.

– Paris ? dit Cyprien. C'est là qu'est Jacques ?

Et en parlant ainsi il porta la main à sa tête en faisant le mouvement de quelqu'un qui donne un tour à ses cheveux. C'était sa manière de désigner son ami de la Verduze, de même que pour nommer Valentine il faisait le geste d'enfoncer dans ses boucles blondes une fleur, ainsi qu'il avait vu la jeune fille le faire quelquefois.

– Justement, avait répondu Cyprienne à sa question. Tu comprends, maintenant, continua-t-elle en voyant la petite place que cette ville occupe sur la place, combien la France est étendue.

– Oui, fit l'écolier après un instant de réflexion employé à comparer dans son esprit ce qui représentait Paris, et le vaste espace que le pays entier couvrait sur la feuille de papier.

Il promena son doigt sur la ligne colorée qui en marquait les limites.

– Tout cela, alors, c'est la France. – Puis il demanda à voir Saint-Quert sur la carte.

– Sainl-Quert est trop petit pour qu'on l'y ait marqué, mais en voici la place.

Et Cyprienne désigna un endroit où Cyprien put voir écrit ces mots : Eure-et-Loir.

Il continua à tenir les yeux fixés sur la représentation de la France, posant son index tour à tour ici, là, à gauche, à droite, en bas, en haut. Sa sœur lui disait à mesure le nom de ce qu'il montrait ou bien le lui faisait lire.

C'était un nouvel aliment pour la curiosité de Cyprien et pour son avide désir de s'instruire. En peu d'instant, grâce à la fidélité de sa mémoire, et à l'image qu'il avait sous les yeux, il eut fixé dans son esprit les connaissances sommaires que Cyprienne venait de lui donner ; puis prenant un crayon, selon sa coutume, en quelques coups il reproduisit les contours de notre pays, y plaça les principaux cours d'eau, les montagnes, les mers

qui l'entouraient, les villes les plus importantes. Il fit, comme il disait, le portrait de la France.

C'est ainsi que le passage du bataillon fut pour Cyprien l'occasion de sa première leçon de géographie.

XL

CATASTROPHE PRÉVENUE.

On sait que le chemin de fer passait près de Saint-Quert, mais sans s'y arrêter. Là, une route le traversait et la barrière qui l'interceptait, aux heures de passage des trains, avait pour gardien un ancien militaire, nommé Cosme Saillard. Il habitait avec sa femme et une petite fille de trois ou quatre ans une maison qui, comme toutes celles des gardes-barrières, était construite sur le côté de la voie dans l'intérieur des palissades. Un joli jardin l'entourait ; et, lorsque les wagons ne filaient pas trop vite, les voyageurs mettaient la tête à la portière pour admirer les capucines et les volubilis qui l'égayaient.

Cet endroit était un des lieux de prédilection de Cyprien. Il venait y assister aux allées et venues des convois, jouir du sifflet aigu de la locomotive et sentir le sol trembler sous son poids énorme et sous celui des nombreuses voitures qui la suivaient. Tout cela était autant de plaisirs pour

lui. Cette partie du chemin étant parfaitement droite sur une longueur de plusieurs kilomètres, on apercevait, surtout du côté d'Aubecourt, la machine, avec son tuyau lançant la fumée, bien longtemps avant qu'elle n'atteignit la maisonnette de Cosme Saillard.

Cyprien n'avait pas tardé à établir de bons rapports avec la petite fille de ce dernier et par là avec le père et la mère. Andrette était gentille, douce et gaie tout à la fois. Elle s'était prise d'une vive amitié pour le petit sourd-muet. D'abord les entrevues avaient eu lieu au travers de la palissade du jardin dont il était défendu à la petite de sortir. Cyprien, du sentier qui longeait le chemin de fer à l'extérieur, échangeait par là des signes et des sourires avec Andrette, et lui passait les cerises ou les groseilles de son goûter, que celle-ci acceptait avec le sans-façon de son âge. Bientôt le jeune garçon obtint la permission de s'introduire dans le petit parterre. Cela lui donnait la facilité de voir passer les trains de plus près, ce qui n'était pas un mince accroissement dans son contentement.

Il devint donc un des hôtes assidus de la maison de Cosme Saillard ; mais aussitôt qu'il le voyait fermer la palissade et signaler ainsi l'arrivée d'un convoi, il quittait ses jeux et, au grand déplaisir d'Andrette à qui il était interdit de le suivre, il venait se ranger auprès du garde-barrière. Celui-ci, tenant à la main son drapeau, plié ou déplié, suivant la circonstance, se plaçait au bord de la voie, pour faire au chef du train les signaux nécessaires. Cyprien restait à côté de lui, droit, raide, au port d'armes ; puis, aussitôt que le dernier wagon l'avait dépassé, et pendant que Cosme Saillard allait ouvrir la porte de la palissade aux voitures qui attendaient, il s'empressait de retourner auprès d'Andrette.

Ils passaient ainsi ensemble de bonnes heures. Cyprien se prêtait avec douceur et patience à tous ses jeux et à toutes ses fantaisies. En dépit de l'insuffisance des moyens de relations du petit sourd-muet, tous deux s'arrangeaient à merveille. Andrette n'avait même jamais semblé s'apercevoir que son ami n'entendît pas, ou du moins cela ne paraissait aucunement la gêner. Il s'était établi entre eux un commerce de signes et de gestes au moyen desquels ils échangeaient facilement leurs idées.

Cyprien était fort habile de ses doigts et sa petite compagne mettait sans cesse son adresse en réquisition. La bonne volonté du jeune garçon à la

satisfaire ne se lassait jamais. Tantôt il lui tressait avec du jonc un panier pour cueillir des fraises, tantôt il lui confectionnait un petit chariot qu'elle emplissait de sable ; ou bien, à l'aide de quelques planches de rebut, une voiture pour la promener elle-même. Lorsque Andrette avait cassé un bras à sa poupée, démis une roue de sa brouette, ou causé un malheur du même genre, elle mettait tranquillement dans un coin l'objet détérioré, en disant simplement : – Cyprien. – Aussitôt que celui-ci arrivait, elle allait chercher le joujou endommagé, et le petit garçon s'empressait de réparer l'accident.

Mais ce qui réussissait le mieux auprès d'elle, c'était le dessin, encore le dessin, toujours le dessin. L'agile crayon de son camarade était sans cesse en mouvement pour reproduire ce qu'il avait sous les yeux. Tout ce qui lui tombait sous la main était illustré de ses esquisses : la bande d'un journal, le feuillet arraché d'un livre, le papier dans lequel M^{me} Saillard rapportait ses provisions du marché. Au besoin encore le mur de la maison ou bien le sable du jardin, sur lequel, à l'aide d'un bâton, il traçait des figures d'objets et d'animaux.

La petite fille le regardait souvent des heures entières sans se lasser, parfois silencieuse, parfois jabotant, à elle toute seule, sans paraître s'étonner que Cyprien ne lui répondît pas. – Une poule ! un monsieur ! un chemin de fer ! – s'écriait-elle aussitôt que le croquis, assez avancé, lui permettait de découvrir ce que le petit dessinateur avait l'intention de représenter. – Papa ! maman !... – s'écriait-elle encore lorsqu'il s'était essayé dans la reproduction de l'image du gardien et de sa femme.

Ce lieu, aimé de notre jeune ami, fut pour lui le théâtre d'un exploit qui devait être, pendant longtemps, le sujet des conversations des habitants de Saint-Quert.

Il arriva une fois près de la maison des parents d'Andrette, comme un convoi était déjà en vue. Le point noir qu'il formait à l'horizon grandissait rapidement. Quelques minutes encore et il atteindrait le passage. Aussi Cyprien fut-il bien étonné de voir que la barrière était encore ouverte, quoique l'heure réglementaire de la fermer lut arrivée. Tout en accélérant sa marche, il se demandait ce qui causait cette dérogation aux ordres habituels, que Cosme Saillard observait toujours fort ponctuellement. Il eut bientôt le mot de l'énigme.

En travers de la voie, une charrette, chargée de moëllons, était arrêtée. Le cheval, les quatre jambes solidement arc-boutées, refusait d'avancer. C'est en vain que le conducteur, le garde-barrière et sa femme, les uns poussant à la roue, l'autre tirant l'animal par la bride, s'efforçaient de lui faire faire un pas. Pris d'un de ces accès d'entêtement subit qu'on n'attribue ordinairement qu'à ses confrères aux longues oreilles, mais dont ne sont pas exempts les animaux de son espèce, il semblait cloué au sol. Les coups de fouet, de bâton même, tombaient sur lui sans amener de résultat ; les cris d'encouragement ou de colère ne produisaient pas un meilleur effet. Le train était tout proche ; encore quelques secondes et un choc épouvantable allait avoir lieu. Tout à coup une idée traversa le cerveau de Cyprien. Il s'élança comme une bombe dans la maison et en ressortit presque aussitôt, un tison fumant dans la main. Alors, faisant signe aux autres de s'écarter, et se courbant pour passer sous les limons de la voiture, au risque de recevoir une ruade furieuse, ou même d'un danger plus terrible encore, il porta avec vivacité son brandon enflammé sous la queue du cheval récalcitrant. L'animal bondit, affolé par la douleur, et, s'élançant en avant, il enfila à fond de train le chemin que son conducteur avait tenté inutilement de lui faire prendre.

En ce moment, la locomotive n'était plus qu'à quelques mètres ; mais, aussi agile qu'avisé, Cyprien s'était déjà jeté sur le côté des rails. Il n'avait pas encore eu le temps de se redresser lorsque le convoi passa à deux pas de lui. Il leva les yeux et quelles ne furent pas sa joie et sa surprise de voir, à la portière d'un des wagons, Jacques et Valentine. Ils purent, en le reconnaissant de leur côté, lui envoyer un signe de tête amical, car la marche de la locomotive était alors fort modérée. Le conducteur avait remarqué qu'un obstacle existait au passage à niveau, et quoiqu'il n'eût pas réussi à arrêter complètement la machine, il en avait du moins ralenti sa course autant qu'il l'avait pu.

Aussitôt que les voitures eurent fini de défiler, Catherine, la femme du gardien, qui se trouvait de l'autre côté de la voie, se précipita vers l'enfant dans une horrible anxiété. Elle l'enleva dans ses bras et reconnut, avec une satisfaction inexprimable, qu'il n'était pas blessé et qu'il ne semblait éprouver d'autre sentiment qu'un vif contentement d'avoir réussi dans son

entreprise. La brave femme le porta jusque chez elle, le caressant, l'embrassant et pleurant à chaudes larmes, autant de la pensée du danger qu'il venait de courir, que de joie en voyant qu'il y avait échappé.

Cosme Saillard, on peut le croire, ne fut pas soulagé d'une moindre inquiétude que sa femme, en voyant Cyprien sain et sauf, mais son émotion ne se traduisit pas de la même manière. La figure du brave homme s'épanouit dans un large sourire, il félicita Cyprien de sa belle conduite et lui donna une chaude poignée de main.

– C'est un garçon joliment avisé, dit-il à sa femme, et qui a fait preuve de bravoure et de présence d'esprit. Il y en a bien qui parlent et qui entendent, auxquels il ne manque rien de ce que le bon Dieu donne habituellement à tous, et qui n'ont pas moitié autant de ressources dans la tête que celui-ci. A-t-il eu là une fameuse idée ! Les voyageurs lui doivent une belle chandelle et la Compagnie aussi !

– Pauvre petit ! disait la femme, quand je pense à ce qui aurait pu arriver !

– Le fait est que si le cheval se fût obstiné à rester là, avec son chargement, le train tout entier lui passait sur le corps.

Catherine pressa de nouveau l'enfant sur sa poitrine en frissonnant.

– Vois-tu, femme, continua Cosme, c'est comme cela les gens qui ont du cœur. Ils sont plus frappés du péril des autres que de celui qu'ils courent eux-mêmes, et ils vont de l'avant sans se demander ce qui en résultera pour eux, Mais tu n'as pas besoin de pleurer comme ça, ajouta-t-il, car les larmes de Catherine coulaient toujours, puisque après tout, pour cette fois, tant de tués que de blessés il n'y a personne de mort.

XLI

HEUREUX ÉVÉNEMENT.

Malgré l'affection de Cyprien pour ses amis de la barrière, il avait hâte d'aller annoncer à sa sœur la grande nouvelle ! Jacques et Valentine dans le train ! Sans doute ils s'arrêteraient à Orgères, où ils avaient une tante âgée et alors, bien sûr, on les verrait à Saint-Quert. Deux fois déjà, depuis trois ou quatre ans que Cyprienne demeurait avec son frère chez sa grand'mère, en allant faire visite à leur parente, ils étaient venus chez la mère Vidal. C'était alors grande fête pour tous les habitants de la maisonnette. Ils ne se doutaient pas qu'une joie bien plus grande encore leur était réservée.

En voyant Cyprien s'échapper de ses bras pour retourner chez lui à toutes jambes, Catherine Saillard, qui le suivait d'un regard encore inquiet, put se convaincre qu'il n'était pas résulté pour lui le moindre mal de sa hasardeuse action ; néanmoins elle n'avait pas voulu le laisser partir sans lui faire avaler d'un cordial de sa composition ; certaine eau de cerise à laquelle elle attribuait des vertus souveraines.

On pourrait croire que Cyprien n'eut rien de plus pressé que d'aller faire à sa sœur le récit de ce qui s'était passé ; mais occupé d'un objet bien plus important pour lui, l'arrivée des habitants de la Verduze, il ne lui parla pas de l'événement dans lequel il avait risqué sa vie. Quelques heures après, mis en vedette par Cyprienne à un endroit d'où l'on découvrait le chemin d'Orgères, il venait lui annoncer l'apparition d'un âne, en haut d'une éminence de la route, qu'on appelait la Côte-Blanche. Une jeune fille, escortée d'un monsieur, était montée sur l'âne. Dans l'esprit du petit garçon, aussi bien que dans celui de sa sœur, ce ne pouvait être que Jacques et Valentine. Pendant que Cyprienne disposait tout pour recevoir les voyageurs, Cyprien retournait au devant d'eux. C'était en effet ceux qu'on attendait. Bientôt ils atteignirent l'habitation de la mère Vidal, où ils furent

accueillis, on le devine, avec toutes sortes de démonstrations de joie et d'amitié. Le jardin et la laiterie avaient fourni les éléments d'un déjeuner rustique auquel le frère et la sœur firent honneur avec le plus grand plaisir ; la course depuis Orgères leur ayant donné de l'appétit.

Valentine, qui avait un an de plus que Cyprienne, était alors une belle jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, et les moustaches de Jacques commençaient à brunir sa lèvre supérieure. Si la petite-fille de la mère Vidal fut heureuse de revoir ses amis d'enfance, ce fut bien autre chose encore quand elle eut appris la nouvelle, la grande nouvelle, cette nouvelle qui répandait un air de gaîté encore plus marqué que d'habitude sur la gracieuse figure de Valentine.

L'évènement qu'elle avait à annoncer était celui-ci : Cyprienne et elle allaient redevenir voisines. M. et M^{me} Beaupré étaient, eux aussi, dans le pays pour prendre les derniers arrangements au sujet d'une petite propriété, située tout près de Saint-Quert, dont ils allaient sans doute faire l'acquisition. Leur maison de la Verdu se trouvait sur le tracé d'un nouvel embranchement de chemin de fer ; ils étaient forcés de la quitter. Ils avaient longtemps cherché dans les environs d'Aubecourt, rien ne s'était trouvé à leur convenance. Enfin on leur avait parlé d'une habitation située à Saint-Quert, qui réunissait toutes les conditions désirables, M. Beaupré avait eu des renseignements satisfaisants et il était même venu la visiter une quinzaine de jours auparavant, mais il n'était pas allé voir Cyprienne ; Valentine se réservant, si la chose s'arrangeait selon son désir, de lui dire elle-même ce changement de résidence et voulant, dans le cas où elle manquerait, lui épargner le chagrin d'une déception. Tout s'était passé au gré de ses vœux et tandis que M. et M^{me} Beaupré s'étaient rendus chez le notaire d'Orgères, chargé de la vente, Jacques et sa sœur avaient pris les devants afin d'annoncer à leurs amis cet heureux rapprochement. Leurs parents devaient venir les rejoindre chez la mère Vidal et de là ils iraient tous ensemble faire connaissance avec la nouvelle demeure.

Chaque fois que Valentine et son frère étaient venus à Saint-Quert ils avaient été émerveillés des progrès de l'éducation de Cyprien, et ne pouvaient assez admirer les résultats obtenus en voyant le petit sourd-muet suivre des yeux tous leurs discours. Eux-mêmes n'étaient pas aussi habiles

et ne lisaient pas sur ses lèvres avec la même facilité que lui. A cela il y avait une double raison : d'abord l'enfant ne prononçait pas assez correctement, de plus eux-mêmes n'avaient ni la même finesse de regard ni la même pratique de ce genre de lecture que lui ; mais les gestes de l'enfant, les jeux de sa physionomie intelligente, venaient si bien en aide aux paroles qu'il essayait d'articuler que, quoiqu'un grand nombre de mots leur échappassent, ils devinaient aisément ce qu'il voulait dire.

Pendant que Cyprienne allait et venait pour s'acquitter de ses devoirs de maîtresse de maison, Valentine, qui avait été vivement émue le matin en apercevant Cyprien presque sous le passage de la locomotive, voulut savoir de Cyprien comment il se trouvait dans une position si périlleuse. Elle n'avait pas voulu en parler devant son amie de peur de l'effrayer, se réservant de l'en avertir à un autre moment, afin qu'elle prît des mesures pour qu'il ne fût pas exposé une autre fois à un pareil danger. Mais de quelque manière qu'elle s'y prît avec le petit sourd-muet, elle ne put rien en obtenir. Il la comprenait bien, pourtant, cela se voyait à l'air de son visage, mais il refusa de donner par geste ou autrement la moindre explication.

Elle eut bientôt le mot de l'énigme.

M. et Mme Beaupré venaient d'arriver, annonçant que tout était terminé irrévocablement. Ils étaient propriétaires de la Butte, c'était le nom de la nouvelle habitation. Avant de repartir pour la visiter en compagnie de leurs enfants, ils consentirent à se reposer et à goûter quelques-uns des beaux fruits qui leur étaient offerts.

– Eh bien ! et Cyprien ? demanda M. Beaupré, sans voir l'enfant qui, un peu intimidé par la présence de personnes avec lesquelles il n'était pas familier, se cachait derrière sa sœur. Où est-il, ce héros ?

– Ce héros ? dit en riant Gyprienne.

– Il ne lui est arrivé aucun mal au moins ?

– Que voulez-vous dire ? reprit la jeune fille avec un peu d'étonnement. Quel mal pouvait-il lui arriver ?

– Mais là-bas, ce matin, au passage à niveau.

A l'expression de surprise, peinte sur la figure de Cyprienne se mêla une nuance d'inquiétude.

– Comment ? Vous ne savez donc pas ? reprit M. Beaupré. Si nous sommes ici, à causer bien paisiblement, c'est à lui que nous le devons.

Il raconta alors ce qui s'était passé au chemin de fer. Jacques et sa sœur, qui n'étaient restés que quelques minutes à Orgères n'en avaient pas entendu parler et ne se doutaient pas du danger qu'ils avaient couru.

– Il n'est bruit que de cela, ajouta M. Beaupré, et aussi de la hardiesse et du sang-froid que votre frère a fait paraître dans cette circonstance.

Pendant ce récit, une pâleur mortelle s'était répandue sur le visage de Cyprienne, tandis que le jeune garçon, par l'animation qui régnait sur le sien, démontrait le plaisir qu'il prenait à entendre raconter son exploit. Pour rendre sans doute la scène plus vivante encore et frapper les yeux des auditeurs en même temps que leurs oreilles, il crut devoir, au moment où M. Beaupré rendait compte de la façon dont elle s'était terminée, imiter par des sauts de carpe les bonds furieux du cheval, ainsi attaqué, puis tout à coup, remarquant l'émotion de sa sœur, il vint se jeter dans ses bras.

La jeune fille, en effet, avait été terrifiée à la pensée de l'affreux danger qu'avait couru Cyprien, et en même temps elle ne pouvait s'empêcher de se livrer à une joie orgueilleuse en apprenant qu'il s'était montré si ingénieux, si courageux et si dévoué. Elle le serrait sur sa poitrine et remerciant Dieu en même temps de le lui avoir conservé et de lui avoir donné une âme généreuse, qui le portait à s'oublier pour les autres. Tous les assistants étaient agités des mêmes sentiments. Mme Beaupré, sa fille et la mère Vidal ne pouvaient retenir leurs larmes. M. Beaupré et son fils complimentèrent chaleureusement celui qu'ils continuaient à appeler le petit héros ; mais Jacques, le premier moment d'attendrissement passé, se mit à rire de tout son cœur de l'arme choisie par Cyprien et du singulier usage qu'il en avait fait.

– Quelle a été ton idée en agissant ainsi ? lui dit à son tour M. Beaupré. Il désirait s'assurer si le petit garçon s'était rendu compte de la portée de son action, ou bien s'il n'avait obéi qu'à une inspiration d'enfant qui, par hasard, avait eu un résultat heureux et imprévu.

Cyprien ne répondit qu'en frappant avec force ses deux poings fermés l'un contre l'autre pendant que sa figure exprimait l'épouvante. Cela

signifiait évidemment qu'il avait eu la pensée du choc qui allait se produire et qu'il avait voulu l'empêcher.

Il savait donc bien ce qu'il faisait.

Afin que mes jeunes lecteurs ne croient pas avoir sujet de crier au miracle en supposant qu'un enfant dans la position de Cyprien puisse concevoir à lui tout seul l'idée d'une catastrophe telle que celle produite par un train de chemin de fer rencontrant un obstacle, je dois leur dire que peu de temps avant, il avait eu sous les yeux un dessin re présentant un évènement de ce genre ; il en fut vivement impressionné et Cyprienne avait dû lui donner à ce sujet tous les éclaircissements dont elle était capable. C'est ce qui explique comment il avait pu deviner ce qui se passerait si la voiture était atteinte par le convoi et comment il put lui venir à l'imagination d'essayer de l'empêcher.

– Mais si le cheval t'avait renversé avec ses pieds de derrière ? continua M. Beaupré.

L'enfant agita gaiement la main droite, comme s'il y tenait encore le brandon allumé, voulant dire par là qu'il comptait sur le tison pour se défendre.

– Tu es en vérité un bon petit garçon, dit M. Beaupré en l'embrassant, et j'espère que ta bonne action ne sera pas perdue pour toi.

XLII

UN AUTRE PORTRAIT.

La semaine suivante la famille Beaupré s'installait à la Butte.

– Vous me donnerez des leçons de dessin, n'est-ce pas ? avait demandé Cyprien à Jacques.

Et sur sa réponse-affirmative l'enfant avait témoigné sa joie par quelques gambades.

Quoique le jeune homme, depuis qu'il était à Paris, n'eut donné à cette étude que ses moments perdus, il y avait fait de grands progrès. Il s'occupait même de peinture à l'huile. Si Cyprien avait été charmé autrefois de voir les objets simplement représentés au crayon noir, on peut croire qu'il le fut bien davantage encore lorsqu'ils le furent avec leurs couleurs. Il avait déjà remarqué les tableaux à l'église et s'était demandé plus d'une fois comment on parvenait à leur donner ainsi l'apparence de la vie ; mais personne autour de lui, pas même Cyprienne, ne pouvait répondre à cette question de manière à le satisfaire.

C'est donc avec une curiosité plus ardente et un intérêt plus profond encore que celui qu'il montrait autrefois que Cyprien regardait le jeune homme préparer sa palette, en mélanger les couleurs et les étendre sur la toile. De même que lorsqu'il était tout enfant ses yeux ne quittaient pas le crayon de Jacques, de même maintenant son attention ne se détournait du tableau que pour se porter sur le modèle choisi ou bien sur le visage même du peintre, comme s'il cherchait à saisir sa pensée et à deviner les moyens qu'il emploierait pour le rendre. L'effet obtenu, l'enfant était aussi satisfait que l'artiste. C'est qu'il était artiste lui-même. Son cœur battait de joie quand il voyait la toile s'animer, les personnages respirer, les arbres s'agiter au souffle du vent. Oh ! qu'il voudrait donc, lui aussi, devenir un peintre !

Lorsque Jacques allait travailler dans la campagne, il emmenait toujours Cyprien avec lui, pour l'aider à porter son attirail. Volontiers l'enfant se fut-il chargé à lui tout seul du pliant, de la boîte à couleurs, du parasol et des autres accessoires, tant il était heureux de ces expéditions.

Souvent le jeune homme lui permettait de donner quelques coups de pinceau sous sa direction. C'était sa récompense lorsque la leçon de dessin avait été bien prise. Jamais faveur ne fut reçue avec plus de reconnaissance. Le cœur de Cyprien sautait dans sa poitrine et sa main tremblait d'émotion, en saisissant le petit instrument. – Pas mal ! pas mal ! – disait le maître ; ce qui rendait l'élève rouge d'orgueil et de plaisir.

Pendant les deux mois de vacances que Jacques passa à la Butte, Cyprien travailla avec une telle assiduité qu'il fit des progrès véritables. Sans savoir au juste à quel résultat cette étude pouvait conduire son frère, c'est avec une vive satisfaction que Cyprienne le voyait s'y livrer. Elle se disait que les dispositions naturelles qu'il montrait et l'intelligence qu'il déployait ne pouvaient manquer de trouver un jour leur emploi.

En retournant à Paris, Jacques laissa à son protégé quelques toiles ébauchées, des couleurs et un petit chevalet. On devine avec quelle ardeur il se mit à les utiliser. Chaque fois que le temps le permettait, on pouvait le voir, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, essayant un coin de paysage, une étude d'arbres ou d'animaux, une partie de ciel ou d'eau.

De même que Jacques avait eu en Cyprien un compagnon et un admirateur assidu, de même l'enfant trouvait en Victor un camarade qui suivait ses travaux avec une attention, sinon avec une intelligence égale. Quoiqu'il n'eût lui-même aucune disposition pour la peinture, il s'extasiait naïvement devant les œuvres de son ami.

Une autre personne aussi s'en émerveillait. C'était Andrette. Elle était la cousine de Victor, Mme Saillard étant la sœur du père de celui-ci.

Auquel des deux, de Cyprien ou de son ami, vint l'idée de faire le portrait d'Andrette ? je ne sais. Quoi qu'il en soit, cette idée fut accueillie avec des cris de joie de tous et surtout de la petite fille. – Faire son portrait ! Ce n'était pas la première fois que Cyprien l'entreprenait ; mais en peinture ! – Andrette ne put croire à un pareil bonheur que lorsque le petit garçon, un beau matin, apporta chez son ami le garde-barrière sa boîte à couleurs et

son petit chevalet. Andrette parée de sa plus belle robe, on choisit un endroit convenable et le jeune artiste, après avoir fait asseoir la petite fille sur un trône de gazon, au pied d'un arbre comme autrefois Jacques avait placé Cyprienne, se mit à l'ouvrage.

Ce n'est pas une petite affaire qu'un portrait à l'huile ! Par bonheur le peintre était plein d'ardeur, le modèle aussi sage que gentil et les parents disposés à l'admiration. Tout devait marcher à souhait ; c'est ce qui arriva. De temps en temps le père et la mère venaient jeter un coup d'œil sur la toile, où chaque jour apparaissait plus distinctement la mignonne figure d'Andrette. Il ne fallut pas moins d'une semaine pour achever le portrait ; mais aussi quel chef-d'œuvre ! C'est du moins ainsi que Cosme Saillard et sa femme auraient qualifié le travail de Cyprien, s'ils avaient connu cette expression. Si les joues étaient un peu trop roses, les yeux un peu trop bleus, le cou un peu trop blanc, la collerette un peu trop empesée ; si les arbres qui l'entouraient paraissaient sortir d'une boutique de fleurs artificielles, ils ne s'en plaignirent pas et déclarèrent qu'il était impossible de mieux réussir. Cyprien, lui, n'était pas tout à fait aussi content. Il voyait qu'il manquait bien des choses à sa peinture pour qu'elle fût aussi bonne que celle de Jacques, qui pourtant, disait celui-ci, laissait encore beaucoup à désirer.

Quoi qu'il en soit, le portrait d'Andrette causa le ravissement non-seulement du père et de la mère, mais aussi des parents et des amis qui vinrent le contempler, M. Labrousse, le père de Victor, déclara que Cyprien serait un jour un grand peintre. Il est vrai qu'en fait de peintre le brave homme ne connaissait que les peintres en bâtiment.

– J'en ai connu un, disait-il, qui réussissait les enseignes. oh mais ! comme personne. Il était d'une habileté sans pareille. Il avait représenté à la porte d'un restaurant de Chartres un jambon si appétissant que pas un passant n'y jetait les yeux sans avoir envie d'y goûter. Aussi le propriétaire de l'établissement a-t-il fait une jolie fortune, bien que ce qu'on mangeait chez lui ne valût pas ce que promettait son enseigne. Oui ; ce petit Cyprien fera un fameux peintre !

XLIII

LE CHEVAL PIE.

L'admiration de M. Labrousse pour le savoir-faire de notre jeune ami lui valut une preuve de confiance et une occasion de déployer ses talents auxquelles il était loin de s'attendre.

Saint-Quert possédait une auberge. Personne ne s'en étonnera. Une large plaque de tôle, suspendue au-dessus de la porte d'entrée par de forts crampons de fer, présentait d'un côté de grandes lettres, à moitié effacées par les intempéries. Le passant, assez laborieux et assez patient pour en entreprendre le déchiffrement, finissait par y lire : Au cheval pie. Cette inscription donnait la signification, sans cela tout-à-fait incompréhensible, d'énormes tâches grisâtres, qui semblaient avoir été jetées au hasard, et occupaient le revers de la feuille de métal. Evidemment, dans un temps plus ou moins reculé, on avait eu l'intention de représenter là un cheval portant la robe noire et blanche. Plusieurs fois le propriétaire de l'auberge avait manifesté le désir de faire repeindre son enseigne ; mais il n'était jamais parvenu à s'entendre avec les *artistes* auxquels il s'était adressé. On lui demandait les yeux de la tête, comme il disait, et les temps étaient si durs, comme il disait encore, qu'il ne pouvait se résoudre à faire le sacrifice qu'exigeait la décoration de sa maison, quoiqu'il souffrît cruellement dans

son orgueil chaque fois qu'il contemplait le quadrupède incolore, annonçant aux voyageurs que là on logeait à pied et à cheval.

M. Labrousse, ayant toujours devant les yeux l'œuvre exécutée par l'ami de son fils et croyant sans doute par ce moyen ouvrir à Cyprien la carrière des arts, dit un jour à l'aubergiste son voisin, qui se lamentait sur le mauvais état du tableau décorant la devanture de son auberge.

– Savez-vous, père Fournier, qui pourrait vous la refaire, votre enseigne ? Qui est-ce qui vous mettrait là un cheval soigné, un cheval. ce qu'il y a de mieux ? Et qui ne vous demanderait pas cher, j'en suis sûr.

– Non ; qui donc ça, M. Labrousse.

– Qui ? Un enfant du pays.

– Du pays ? De Saint-Quert ? Je ne connais pas de peintre ici. Qui donc ce peut-il être ?

– Il vient de faire le portrait de ma nièce Andrette Mais un portrait. je ne vous dis que ça.

Et M. Labrousse, pour exprimer son admiration, déposa un baiser sur le bout de ses doigts.

– Quel est donc ce peintre ?

– Ce peintre ?... Ce peintre, c'est Cyprien Rabuteau, le petit sourd-muet.

– Pas possible e !

– C'est si bien possible que, quand vous voudrez, vous pourrez vous assurer de la vérité de ce que je vous dis, en allant vous-même chez ma belle-sœur, voir le portrait dont je vous parle.

Deux jours après, Cyprien passant devant l'auberge, le père Fournier l'arrêta.

– Dis-donc, petit, est-ce vrai que c'est toi qui a fait le portrait de la petite Saillard ?

– Oui, fit-il.

– Est-ce vrai aussi que tu serais en état de me repeindre mon enseigne ?

L'enfant leva les yeux vers la plaque de tôle, examina l'image confuse qui y était représentée.

– Oui, fit-il encore.

– Et tu ne me prendras pas cher pour me faire cela ?

L'enfant regarda le père Fournier d'un air surpris. Il ne savait pas ce que l'aubergiste voulait dire car il ne lui venait pas à la pensée qu'on dût le payer quand on lui procurait un plaisir tel que celui qu'il se promettait en peignant un pareil morceau. C'est bien plutôt lui, croyait-il, qui devait des remerciements.

– Eh bien ! c'est bon, reprit l'aubergiste qui se méprit sur le sens du regard de Cyprien et qui crut que l'enfant calculait dans sa tête le prix qu'il devait demander. C'est bon ; nous réglerons cela après. Si je suis content, tu n'auras pas à te plaindre de moi.

Transporté de joie, le petit garçon courut conter à sa sœur la proposition qui lui était faite.

Cyprienne ne savait trop si elle devait permettre à son frère de l'accepter. Non que ce qu'on lui proposait fut, selon elle, un ouvrage au-dessous du talent naissant de Cyprien ; bien au contraire. Elle était un peu comme M. Labrousse. Quoique Jacques eut parlé plusieurs fois devant elle des aptitudes artistiques de l'enfant, elle ne savait que très-imparfaitement ce que ces mots voulaient dire, et elle aurait considéré comme un brillant avenir pour Cyprien la possibilité pour lui de peindre des boutiques ou des enseignes. Mais elle ne pouvait croire qu'il fût déjà capable de le faire. Elle craignait qu'il ne se chargeât, en entreprenant cette peinture, d'une besogne trop difficile et qu'il ne se montrât inférieur à sa tâche. Néanmoins l'enfant paraissait si sûr de lui, il était si heureux de l'idée de se produire d'une manière éclatante, qu'elle n'eut pas le courage de s'opposer à son désir.

La plaque de tôle fut donc descendue et placée sous un hangar destiné à servir d'atelier au petit artiste. Ce hangar ouvrait sur une cour, où il devait trouver, pour lui servir de modèle, de nombreux échantillons de la race chevaline. Mais aucun ne possédait le pelage qu'il lui fallait donner au quadrupède à peindre. Heureusement Cyprien, peu de temps auparavant, avait vu passer sur la route un cheval ainsi habillé et l'étrangeté de ce mélange de noir et de blanc ayant attiré ses yeux, la forme, la grandeur et la disposition des taches lui étaient restées dans la mémoire, comme presque toutes les choses qui provoquaient son attention.

Deux jours après Cyprien était à l'ouvrage. Le père Fournier, sa femme, sa fille, les servantes, les valets d'écurie, les voisins et les voyageurs

formaient autour de lui une galerie qui se renouvelait sans cesse. Ils échangeaient entre eux des réflexions qui ne brillaient pas toujours par l'à-propos ni par la justesse, mais qui du moins avaient cet avantage qu'elles demeuraient insaisissables pour les oreilles du petit artiste et ne pouvaient lui causer d'agacement ni de distractions.

A midi l'esquisse était presque terminée. Elle représentait l'animal se cabrant, dressé sur ses deux pieds de derrière, ceux de devant en l'air, à demi-repliés et comme prêt à s'élancer. La queue volumineuse étendait ses anneaux jusqu'à terre et semblait lui prêter un troisième appui. Les lignes de la tête étaient encore indécises ; néanmoins chacun fut d'avis qu'on distinguait déjà parfaitement ce que Cyprien voulait faire ; et il était bien clair en effet que ce n'était ni un coq, ni un mouton, ni même un chameau.

Il fallut bien plus de coups de pinceau à Cyprien, pour exécuter l'image de ce quadrupède, que n'en avait demandé la reproduction de la gentille figure d'Andrette. Au bout de quinze jours pourtant l'ouvrage avait atteint toute la perfection qu'il pouvait lui donner. Ce n'était peut-être pas beaucoup dire et cette fois encore l'enfant éprouva presque autant de dépit que de satisfaction en contemplant son tableau. Toutefois il fut jugé excellent par celui qui l'avait commandé aussi bien que par ceux qui eurent le loisir de le contempler, quand il eut repris sa place.

Bien des gens penseront que, après tout, c'était le principal, mais ceux pour lesquels le contentement de soi, la conscience d'avoir réussi passe en première ligne, comprendront comment Cyprien, qui voyait bien les défauts de son ouvrage, ne devait pas battre des mains d'aussi bon cœur que les habitants de Saint-Quert.

Il y avait pourtant des parties qui n'étaient pas mauvaises, et vraiment les yeux brillaient, les naseaux palpitaient comme si le cheval eût été vivant. La tête de l'animal était la partie qui avait donné le plus de mal à Cyprien ; il avait même été forcé de la refaire deux fois presque entièrement : voici pourquoi.

Après y avoir travaillé tout un matin avec assiduité, il avait quitté son atelier improvisé pour le repas de midi. Ce jour-là, il avait eu de bonnes inspirations. L'ouvrage était presque terminé et l'artiste s'applaudissait du résultat qu'il avait obtenu. Lorsqu'il revint, tout plein d'ardeur, pour donner

le dernier fini à son ouvrage, il demeura un instant saisi de surprise et de douleur en y jetant les yeux. Une large tache grise occupait une partie de ce qui avait été la tête de l'animal, cachant entièrement une de ses narines et la moitié de l'œil. Cet œil qui lui avait donné tant de mal ! Un pinceau, tout souillé de poussière, gisait à terre : c'était l'arme dont on s'était servi pour accomplir cet acte de vandalisme. Le chagrin fit bientôt place à la colère dans le cœur du jeune garçon. La figure en feu, les traits bouleversés, agitant les lèvres avec rage, comme il le faisait lorsqu'il était profondément irrité, et menaçant du poing un ennemi invisible, il alla chercher le père Fournier pour lui montrer ce qui était arrivé. L'aubergiste partagea son indignation, mais il eut beau interroger ses domestiques, aucun ne put lui fournir des renseignements au sujet de la méchanceté dont l'enfant venait d'être victime.

XLIV

NOUVELLE VICTOIRE.

Il fallut que Cyprien se remît à la besogne et recommençât un travail qui lui avait déjà demandé tant d'efforts. D'abord ses nerfs surexcités par la fureur communiquèrent un tel tremblement à sa main qu'il pouvait à peine tenir son pinceau, des idées de vengeance lui traversaient l'esprit. Il se

demandait qui pouvait avoir commis cette noirceur. – Oh ! s’il l’avait su ! s’il avait tenu le coupable entre ses mains ! comme il la lui aurait fait payer cher !

Cependant, à mesure qu’il s’absorbait de plus en plus dans son occupation, et qu’il se sentait dominé par les efforts mêmes qu’il lui fallait faire pour la mener à bonne fin, le calme revenait dans son esprit ; le pinceau se raffermissait entre ses doigts ; il le dirigeait d’un mouvement moins sec et moins fiévreux. O puissance du travail, qui peut chasser les mauvaises pensées, apporte avec lui la consolation et la joie, fait appel à ce qu’il y a de meilleur en nous et permet de laisser de côté tout ce qui est petit, vil, personnel ou méchant pour ne nous occuper que de ce qui est beau, grand ou bon ! Lorsque le corps s’y livre comme une machine, sans goût et sans ardeur, on n’en obtient pas ces résultats bienfaisants, mais quand on s’y donne tout entier, que la tête dirige la main, que toutes deux concentrent et combinent leurs efforts, alors disparaît tout ce qui est étranger au devoir, et le travail, loin d’être comme pour quelques-uns un ennui ou une fatigue, devient un plaisir, une distraction salutaire, dont les bons effets se communiquent à l’âme.

N’avez-vous jamais, enfants, eu l’occasion de reconnaître ce que je vous dis ? Un camarade, par exemple, avait dénoncé une de vos escapades. La récréation s’était passée pour vous à barbouiller des pensums. Vous rentrez en classe dans de mauvaises dispositions ; vous vous mettez à l’ouvrage avec répugnance et le cœur gonflé d’amertume. Vous brûlez du désir de rendre le mal que vous avez reçu. Ah ! si vous teniez votre ennemi ! il passerait un mauvais quart d’heure !

Peu à peu, sous l’influence de l’étude, la paix se fait en vous. Les facultés intelligentes de votre cerveau prennent le dessus ; vous vous absorbez complètement dans l’accomplissement du devoir auquel vous n’aviez donné d’abord qu’une attention superficielle. Bientôt cette leçon qui vous avait semblé si aride, ce calcul que vous trouviez si compliqué, prennent de l’intérêt. Les choses se débrouillent dans votre esprit. Alors les sentiments rancuniers s’éteignent, le souvenir de vos griefs s’efface ; l’offense n’existe plus dans votre souvenir, et lorsque vient l’heure de la récréation vous tendez la main à celui que vous vouliez écharper.

Et ne croyez pas que le travail de l'esprit puisse seul avoir sur l'âme cette heureuse influence. Le travail manuel produit un effet semblable, car il demande, pour atteindre sa perfection, la même application, le même goût, le même appel à l'intelligence. Un cordonnier peut trouver autant de jouissances devant son établi que l'artiste devant sa toile. Ces jouissances, quoique peut-être d'un ordre moins élevé, n'en seront pas moins vives et n'en sortent pas moins de la même source. Pendant que l'un voit en perspective son tableau figurer à une exposition et y attirer les éloges de nombreux groupes d'amateurs, l'autre se dit avec non moins de contentement que le soulier qu'il confectionne avec tant de soin, fixera bientôt dans une boutique les regards des acheteurs par la tournure élégante, aussi bien que par l'air de solidité qu'il a su lui communiquer. Tous deux courent après le renom d'habileté et de talent et tous deux ressentent une profonde satisfaction d'amour-propre quand ils l'ont conquise. Cette satisfaction s'attache à l'accomplissement de tout œuvre pour laquelle on a déployé toutes ses ressources physiques et intellectuelles. Il n'y a presque pas de métier qui ne puisse la donner. Le maçon l'éprouve en alignant ses briques, le menuisier en rabotant ses planches, le forgeron en battant son fer, du moment qu'ils exécutent leur tâche en conscience et de leur mieux. Le travail serait souvent dur et pénible sans l'attrait du bien faire. Cet attrait est la première récompense qu'on en retire et il procure à tous la même paix, la même consolation, le même oubli des ennuis et des maux de la vie.

Cyprien le ressentait vivement. Absorbé par le désir de reproduire avec succès la tête de son cheval, il avait perdu le souvenir du malheur survenu le matin. Les coups de pinceau se succédaient rapidement et sans interruption. Cet œil il l'avait là, dans son imagination ; il ne s'agissait que de le reporter sur le tableau. Cette narine, cette bouche il les voyait en idée, il les tenait ; quelques ombres encore, et il amènerait le tout à bonne fin. Les voilà achevés. Le cheval regarde, il respire. Cyprien a eu la main plus heureuse encore cette fois que la première et en contemplant son ouvrage retouché, il éprouve plus de satisfaction qu'avant l'accident.

Souvent il en est ainsi, vous le reconnaîtrez plus tard. Ce qui nous avait d'abord semblé un mal se trouve être un bien, et nous finissons par nous féliciter de ce qui d'abord avait causé notre chagrin.

C'est ce qui fait que lorsque Victor, qui avait été témoin de l'emportement de son ami, vint lui annoncer, le lendemain, croyant lui faire grand plaisir, qu'il avait découvert l'auteur de la perfidie de la veille, Cyprien ne parut pas avoir le moindre désir de le connaître. Il haussa les épaules d'un air qui signifiait. – Que m'importe ! – Victor le lui nomma pourtant. C'était cet Urbain, dont nous avons déjà parlé. Autrefois il en voulait à Cyprien de ce qu'il lui gagnait ses billes ; maintenant c'était de ce qu'il avait trouvé moyen de se faire aimer de ses camarades et même de tous les habitants de Saint-Quert. Le bruit qu'avait fait le portrait d'Andrette, et que menaçait de faire le cheval pie remis à neuf, lui avait inspiré une jalousie d'autant plus sottre et d'autant plus odieuse, que, n'étant pas peintre lui-même, les lauriers recueillis par le petit sourd muet à cette occasion n'étaient pas pris sur ceux qu'il pouvait convoiter. Il était parvenu à gâter l'ouvrage de l'artiste ; mais loin d'arriver par là à lui nuire, comme il l'espérait, il n'avait réussi qu'à lui fournir l'occasion de perfectionner son tableau. Il en avait coûté, il est vrai, à Cyprien, une journée de plus de travail ; mais qu'est-ce que cela quand il s'agit de conduire un œuvre d'art à bien.

Urbain, en accomplissant sa lâche action, n'avait été vu de personne ; seulement le lendemain, à l'école où il était son voisin, Victor remarqua sur sa blouse des taches de peinture noire, blanche et rouge. Précisément cette dernière couleur avait dû être employée pour la bouche du cheval. Urbain, on le voyait, avait essayé de les enlever, mais sans succès. Il ne voulut pas avouer sa culpabilité, ce qui n'empêcha pas Victor de savoir à quoi s'en tenir. Il s'empressa donc d'avertir son ami, se déclarant prêt à le seconder pour administrer à son rival une bonne correction ; aussi fut-il tout étonné en voyant que Cyprien recevait cette communication avec insouciance.

C'est qu'en effet le petit sourd-muet, nous le répétons, n'en voulait plus du tout à Urbain ; sa colère était passée. En effaçant la première image on lui avait procuré, outre le plaisir de la recommencer, celui de l'avoir mieux réussie. Il se sentait disposé à se moquer d'une malice qui n'avait pas atteint son but et toute la vengeance qu'il était tenté de tirer du méchant tour qu'on lui avait joué eût été de dire à celui qui en était l'auteur : – Ah ! tu t'es imaginé me vexer, eh bien ! au contraire, tu m'as rendu un grand service !

C'est ce qui explique que, quelques jours après, Cyprien ayant vu Urbain assailli dans un endroit écarté par deux autres méchants gamins, il n'hésita pas à courir à son secours, avec son ami Victor. Celui-ci ne comprenait rien à la conduite de Cyprien, mais il était toujours disposé à le suivre. A eux trois ils mirent en fuite les adversaires d'Urbain.

Si Victor avait été surpris de voir Cyprien agir comme il venait de le faire, Urbain le fut bien davantage encore, car tout sentiment généreux lui avait été jusqu'ici étranger. Au premier moment même il ne savait trop si les nouveaux venus accouraient en qualité d'alliés ou d'ennemis. Ce n'est pas qu'il fût absolument dépourvu de cœur, mais personne n'avait pris soin de son éducation. Il avait perdu sa mère étant tout petit ; son père passait presque tout son temps au cabaret, et il avait été abandonné à lui-même. On le voyait sans cesse avec les mauvais sujets du village. Les enfants qui n'ont plus leur mère sont bien à plaindre ; surtout si personne ne la remplace auprès d'eux, ne prend la peine d'ouvrir leur âme au bon et au bien, de leur enseigner la haine du mal. La preuve que, malgré le délaissement dans lequel il avait vécu, Urbain n'était pas tout à fait méchant, c'est qu'à force d'y réfléchir il parvint à se rendre compte des motifs qui avaient poussé Cyprien à intervenir en sa faveur.

D'abord il avait cru que le petit sourd-muet ignorait une partie des méchancetés commises envers lui et notamment la dernière ; mais Victor ne lui laissa aucun doute à ce sujet et lui apprit que Cyprien savait à quoi s'en tenir. Il fut bien alors contraint de se dire que si celui auquel il s'était efforcé de nuire était venu à son secours, c'est qu'il valait mieux que lui. Jusque-là il s'était figuré que le pardon des injures n'était pratiqué que par les capons qui craignaient en se vengeant d'attirer de nouvelles attaques. Il lui fallait reconnaître que Cyprien, en s'exposant à recevoir des coups pour venir en aide à celui dont il avait toujours eu à se plaindre, avait cédé à de tout autres motifs, à des motifs complètement désintéressés. Il eut eu honte d'être si peu digne du service qui lui avait été rendu ; à partir de ce jour, comme s'il voulait que du moins Cyprien n'eut pas lieu de le regretter, il cessa de se montrer hostile envers lui et même il ne permit plus à personne de s'en moquer ou de chercher à lui nuire.

Peu à peu ces sentiments de repentir et d'équité ouvrirent son cœur à d'autres bonnes inspirations. Il se montra moins malicieux et moins querelleur. On le vit aussi plus souvent à l'école et plus rarement à flâner le long des chemins, et Cyprien, s'il eût remarqué ce changement et qu'il en eût connu la cause, se serait sans doute félicité d'avoir, en usant de générosité à son égard, amené cet heureux résultat.

Mais le petit sourd-muet ne devait pas être témoin de cette métamorphose.

XLV

PÉNIBLE RÉOLUTION.

Peu de temps après les événements que nous venons de raconter, Cyprienne étant allée à la Butte pour reporter de l'ouvrage que M^{me} Beaupré lui avait confié, M. Beaupré la fit venir dans son cabinet.

– Ma chère enfant, lui dit-il, je me suis occupé de Cyprien et je reçois à l'instant la nouvelle que mes démarches ont eu le résultat que j'en espérais. Votre frère, par le sang-froid et la présence d'esprit qu'il a déployés au mois de septembre dernier, et grâce auxquels une catastrophe terrible a pu être évitée, avait des droits à une récompense de la part de la Compagnie du chemin de fer ; je l'ai sollicitée et voici ce que j'ai obtenu. La Compagnie

se charge"de lui jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Il y a à Paris une institution où l'on apprend aux sourds-muets à parler, non plus par le moyen des signes ni par celui, insuffisant quoique ingénieux, que vous avez imaginé pour lui, mais par celui dont nous nous servons nous-mêmes, en produisant des sons. Une place est retenue pour votre frère dans cet établissement ; nous sommes au commencement de décembre, il y entrera le 1^{er} janvier. A raison des soins que vous avez pris pour cultiver son esprit, il est disposé à profiter mieux qu'un autre encore des leçons qu'on y reçoit. J'espère qu'il sortira de là en état de suivre telle profession qui lui conviendra, et, puisqu'il a du goût pour la peinture, on verra, quand il en sera temps, à le pousser dans cette carrière. Le temps qui vous reste jusqu'à son admission sera suffisant, je présume, pour apprêter son trousseau. La Compagnie ne veut pas prendre cette dépense à son compte ; c'est moi qui m'en chargerai, ainsi que des frais de voyage, car j'ai, moi aussi, ajouta-t-il en souriant, une dette de reconnaissance à payer. Ma femme achètera tout dont ce vous avez besoin et Valentine vous aidera à confectionner le linge. Croyez, ma chère enfant, dit-il en terminant, que je suis très-heureux de vous prouver de cette manière l'intérêt que j'ai conçu pour Cyprien et celui non moins vif que je vous porte à vous-même, ainsi que les sentiments d'affection paternelle que m'ont inspirés la tendresse et le dévouement dont je vous ai toujours vu faire preuve pour votre frère.

Cyprienne avait plusieurs fois interrompu ce discours pour remercier chaleureusement M. Beaupré et pour lui témoigner sa reconnaissance, cependant elle avait le cœur cruellement déchiré. Certes elle était heureuse de la perspective qui s'ouvrait pour son frère, mais la pensée de s'en séparer était pour elle pleine d'amertume. Elle s'efforça de comprimer sa douleur, sentant que c'eût été bien mal répondre à la sollicitude de M. Beaupré que de la lui laisser voir ; cependant lors qu'elle fut seule sur le chemin de Saint-Quert, elle se laissa aller à son chagrin. – Si séparer de son cher Cyprien ! le pourrait-elle ? Un enfant auquel elle était unie par les liens les plus forts et les plus tendres ! Comment envisager une pareille pensée ! Lui-même, d'ailleurs, comment accueillera-t-il cette nouvelle ? Consentira-t-il à accepter la proposition de M. Beaupré ? Son désir d'apprendre sera-t-il assez puissant pour le déterminer à quitter sa sœur ?

Elle marchait lentement, en s'abandonnant à ses réflexions et cherchait, mais en vain à rappeler le calme dans son âme. Il faisait un froid sec ; le ciel était chargé de vapeurs qui enveloppaient toute la campagne d'une teinte grise. Ces vapeurs se déchirèrent, un rayon de soleil glissa entre elles et se répandit sur le paysage, dont il changea aussitôt l'aspect. Pareille métamorphose s'opéra en même temps dans les pensées de Cyprienne. Elle se reprocha vivement sa lâcheté et sa faiblesse. L'avenir de Cyprien s'était présenté jusqu'à ce jour à son esprit terne et sombre, comme le ciel l'était quelques instants auparavant ; une occasion s'offrait de laisser un rayon du soleil de l'intelligence pénétrer jusqu'à lui et, au lieu de s'en réjouir, elle n'en ressentait que de la tristesse ! Lorsqu'il s'agissait pour son frère, en apprenant à parler, d'être pour ainsi dire guéri de son infirmité, rendu complètement à la société de ses semblables et mis à même de s'y faire une place, elle accueillait cette perspective avec une sorte de répugnance 1 Elle mettait ses propres intérêts au-dessus de ceux de son cher filleul, elle pensait à la tristesse que son absence répandrait dans la maison ! Etait-ce les sentiments qui devaient animer une sœur ? Etait-ce là ce qu'elle avait promis à M^{me} Rabuteau ? Ce qu'elle avait promis au baptême en acceptant le titre de seconde mère ? Sans doute il lui serait cruel de le voir partir ; mais n'en serait-il pas de même pour Cyprien et ne devait-elle pas s'efforcer de lui montrer de la satisfaction afin de lui faire envisager cet événement du côté favorable ? En peu d'instants elle eut dominé son émotion et fut revenue aux sentiments d'abnégation qu'elle avait toujours pratiqués. Elle chassa de son esprit l'image de ce que cet éloignement aurait de pénible pour elle afin de ne plus penser qu'aux résultats heureux qu'il devait avoir pour son frère. Lorsqu'elle atteignit la maison de la mère Vidal elle avait repris son calme habituel ; ses larmes étaient séchées et c'est le sourire aux lèvres qu'elle annonça à Cyprien la résolution arrêtée à son sujet.

En apprenant cette nouvelle, une émotion presque analogue à celle qu'avait senti Cyprienne, agita le cœur de Cyprien. D'abord la pensée de s'instruire lui causa une telle joie que tout autre considération disparut devant celle-là. – Apprendre à parler ! tout à fait ! comme les autres !

Pouvoir exprimer ses idées complètement ! Se faire entendre ! Qui sait ? peut-être entendre lui-même.

Cyprienne fut obligée de l'arrêter sur le chemin des illusions qui menaçaient de l'entraîner trop loin. M. Beaupré, tout en lui expliquant le profit que son frère retirerait de ce nouvel enseignement, ne lui avait nullement dit qu'on pût lui rendre le sens de l'ouïe. – Non, mon cher ami, fit-elle, tu ne parviendras jamais à saisir les sons par l'oreille ; mais si tu peux arriver à en produire toi-même, qui frappent les oreilles des autres et à leur faire connaître ainsi ce que tu as dans le cœur ou dans l'esprit, n'est-ce pas déjà beaucoup ? – Oui, c'était beaucoup ; c'était plus que le pauvre sourd-muet, depuis qu'il avait compris l'importance de ce qui lui manquait, n'en avait jamais rêvé ; aussi son bonheur eut-il été complet si, pour acquérir cette science si désirable, il n'eût pas fallu s'éloigner. Un instant étourdi par la ravisante perspective qui s'ouvrait devant lui, il ne s'était pas dit qu'il ne pouvait atteindre son but qu'au prix d'un douloureux sacrifice. Son visage, qui d'abord avait exprimé la joie la plus vive et la plus entière, prit tout à coup une expression de détresse profonde. Il se jeta dans les bras de Cyprienne en sanglottant, la pressant sur son cœur et couvrant son visage de larmes. La jeune fille lui rendit avec effusion ses caresses, cherchant à le calmer, à adoucir son chagrin par des mots d'encouragement. Le visage caché sur l'épaule de Cyprienne, l'enfant ne la regardait pas et ne pouvait saisir – ses paroles au moment où elles passaient sur ses lèvres, mais il en sentait le doux frémissement sur son cou et sur ses cheveux. Elle-même avait peine à retenir ses larmes et il lui fallait toute l'énergie dont elle était capable et tout son désir de ne pas augmenter le chagrin de Cyprien pour ne pas céder à sa douleur. Le jeune garçon sembla enfin deviner ce qui se passait dans l'âme de sa sœur ; il se dit que, lui aussi, devait montrer du courage. Alors sautant à terre, il courut à sa grand'mère. La brave femme, émue comme eux de cette séparation, avait suspendu le mouvement de son rouet ; et demeurait immobile la quenouille d'une main pendant que de l'autre elle essuyait ses yeux avec son mouchoir. L'enfant l'embrassa, lui caressa doucement la joue comme pour la consoler, puis quand il eut réussi à ramener un sourire sur sa figure, il vint se placer d'un air résolu devant Cyprienne.

– Je suis content, bien content, dit-il, tant des lèvres que par l’air de son visage.

De ce moment chacun cachant à l’autre ses angoisses, on se prépara au départ.

XLVI

JACOB-RODRIGUES-PEREIRE.

La plupart de mes jeunes lecteurs, j’en suis sûre, n’ont jamais entendu dire qu’on pût faire parler les sourds-muets. Rien n’est plus vrai, cependant ; et ceci ne vous semblera pas absolument impossible si vous vous rappelez ce que je vous ai déjà dit : c’est que ceux qui sont atteints de cette double infirmité ne sont muets que parce qu’ils n’entendent pas parler autour d’eux, ainsi que les enfants ordinaires. Le son n’est autre chose que l’air qui, en sortant de notre poitrine, frappe avec force et d’une certaine façon le gosier, la bouche, le palais, la langue, les dents, les lèvres. Les sourds-muets ont ces parties du corps conformés exactement comme nous, seulement ils ne savent pas en faire usage, parce qu’on ne le leur a jamais appris. Certes c’était déjà un grand service rendu à ces malheureux que d’avoir trouvé le moyen de remplacer par des signes la prononciation des mots, ainsi que l’avait imaginé l’Abbé de l’Épée ; on a fait plus encore.

Un Portugais, nommé Jacob-Rodrigues Pereire, qui vivait au siècle dernier, a inventé une méthode à l'aide de laquelle il est parvenu à restituer aux sourds-mue la parole claire, distincte, sonore, à peu près telle que nous l'employons nous-mêmes. Il lui a fallu des années d'observations multipliées, d'études savantes, des miracles de dévouement et d'industrielle imagination pour arriver à ce résultat. Mais aussi quelle noble récompense ! Quelle satisfaction pour une âme généreuse, animée de l'amour du bien, que d'arracher à l'isolement ceux que leur infirmité semble y avoir condamnés ! d'éveiller en eux la vie spirituelle en leur permettant de participer à celles des autres ! de leur fournir le moyen de puiser au trésor des connaissances humaines, aussi bien que leurs frères plus favorisés qu'eux par la nature. Rodrigues Pereire, en leur donnant le moyen de se faire comprendre de tous, en a fait des êtres complets, propres à recevoir autant d'instructions que ceux qui jouissent de tous leurs sens et à devenir ainsi utiles à eux et aux autres.

Cyprienne, grâce à sa tendresse ingénieuse, avait déjà fait parcourir à son frère une grande partie du chemin qui devait le rapprocher de la société ; malgré ses soins et son intelligence elle n'aurait jamais pu le conduire jusqu'au bout. Elle n'en avait même jamais conçu la pensée ; elle avait réussi à rendre son délaissement moins complet, elle n'imaginait pas qu'on pût le faire cesser entièrement.

Précisément à cette époque, un homme dévoué, M. M*** à force de persévérance, de recherches scientifiques, de sagacité, de constante application et en déployant une variété infinie de moyens inventifs, retrouvait les procédés de Rodrigues Pereire et en obtenait les résultats auxquels celui-ci était arrivé autrefois. Il venait de fonder une institution dans un des quartiers neufs de Paris, et c'est chez lui que M. Beaupré avait fait admettre Cyprien. Dans les premiers jours de janvier donc, notre petit ami quittait ce qui représentait pour lui la maison paternelle.

Le jeune garçon était allé la veille faire visite à M. et à M^{me} Beaupré, pour les remercier encore une fois de toutes les bontés qu'ils avaient eues pour lui. Il n'avait pas voulu partir non plus sans faire ses adieux à ses amis du passage à niveau. Cela n'empêcha pas Andrette de venir le lendemain lui souhaiter un bon voyage. La petite fille donna au voyageur ce qu'elle avait

de plus précieux : une toute petite médaille dont on lui avait fait cadeau à elle-même et qu'elle portait ordinairement suspendu à son cou.

– Tu la prendras dans tes mains, comme cela, en faisant ta prière, ainsi que je le fais tous les soirs, fit-elle en serrant entre ses doigts joints le petit objet béni.

Cyprien, touché des paroles de la petite fille, l'embrassa de nouveau et promit de conserver soigneusement son souvenir.

Le cadeau d'Andrette avait un grand avantage pour un voyageur ; il ne tenait pas de place. Il n'en était pas de même de ceux de Mme Saillard. Elle apportait cinq ou six belles poires, précieusement gardées depuis l'automne, une galette faite le matin même, et quelques douzaines de noix. Refuser ces dons eût fait trop de peine à la bonne femme. Il fallut rouvrir la caisse déjà ficelée, au risque de se voir dans l'impossibilité de la fermer de nouveau. Avant ce dernier accroissement de bagage elle était déjà bien étroite pour contenir la garde-robe de Cyprien qui, grâce à M^{me} Beaupré, était amplement fournie. Mais chacun de vous sait par expérience qu'une malle d'écolier est tellement élastique, qu'elle n'a jamais refusé d'admettre les jouets, les livres ou les friandises que les tantes, cousines et amies apportent au dernier moment. On parvint donc, avec quelque peine, il est vrai, à faire joindre le couvercle avec le corps de la boîte, qui fut ficelée définitivement.

Ce fut chargé de présents de toutes sortes et comblé des bénédictions et des bons souhaits de la grand'mère, que Cyprien monta avec sa sœur dans la carriole qui devait le transporter au chemin de fer.

Son ami Victor avait voulu aussi l'accompagner jusque-là, quoiqu'il sût qu'il lui faudrait faire à pied, pour revenir, la distance séparant Saint-Quert de la station. La voiture, en effet, devait attendre Cyprienne qui, ne connaissant personne à Paris, n'y resterait que juste le temps de conduire son frère à l'institution et rentrerait chez sa grand' mère le même soir. Le pauvre Victor pleurait à chaudes larmes à la pensée de quitter son camarade, et si on lui eût donné le choix, il eût presque consenti à devenir sourd-muet, lui aussi, afin de le suivre à Paris.

Lorsqu'ils traversèrent le village, ils recueillirent encore plus d'un souhait affectueux, et Cyprienne eut beaucoup de peine à refuser, pour son

frère et pour elle, l'invitation de l'aubergiste, qui voulait absolument leur verser le coup de l'étrier.

Il faut dire que depuis que son enseigne était remise en place, le père Fournier avait différé de jour en jour pour parler à Cyprien d'arrangements pécuniaires. Le petit sourd-muet, de son côté, ne pensant pas qu'il lui fût rien dû, ne l'avait pas pressé de tenir la promesse, assez vague d'ailleurs, qui lui avait été faite, lorsque l'autre lui avait dit : – Tu seras content de moi. – Or le père Fournier, qui était honnête à sa mode, ne voulait pas laisser partir l'enfant sans s'acquitter envers lui, de manière ou d'autre ; et l'on conviendra que c'était s'en tirer à bon marché que d'offrir à l'artiste, pour règlement de compte définitif, un simple verre de vin.

Voilà donc Cyprien, entraîné par la vapeur vers la grande ville qui ne figurait que par un petit point noir sur la carte de France. Ils sont arrivés. Quel brouhaha à la gare ! Comment se retrouver dans tout ce monde et ces voitures ? Enfin on monte dans un fiacre et les voyageurs se dirigent vers l'établissement de M. M***.

Cyprien, enfoui au fond de sa banquette, ne se livrait pas à ses observations habituelles ; il était agité ; un peu inquiet même et s'appliquait, sans y parvenir complètement, à contenir son émotion. Cyprienne y réussissait mieux, non sans de violents efforts ; mais elle ne jetait autour d'elle que des regards distraits ou indifférents.

XLVII

A L'INSTITUTION.

Après une heure de trajet environ, on arrive à l'institution ; les voyageurs sont introduits dans un salon modeste. Cyprienne remet à la domestique une lettre de M. Beaupré, destinée à lui servir d'introduction, et quelques minutes plus tard paraissait M. M***.

Il pouvait avoir une quarantaine d'années, sa figure était douce et sympathique, et Cyprienne se sentit tout à coup tranquillisée en pensant que son frère allait se trouver entre des mains paternelles.

– Eh bien ! mon petit ami, dit-il en s'adressant à Cyprien, vous voulez donc venir demeurer avec nous ?

M. M*** prononça ces paroles d'un air enjoué, en regardant l'enfant, sans néanmoins en espérer de réponse ; aussi fut-il bien étonné lorsque celui-ci, qui ne l'avait pas quitté des yeux, fit de la tête :

– Oui, monsieur.

– Tu m'as donc compris ? reprit le chef d'institution.

– Oui, fit encore l'enfant.

M. M*** se retourna vers Cyprienne.

– Il a déjà reçu un enseignement, dit-il ? Il a eu des maîtres ; on ne m'avait pas parlé de cela.

– Non, monsieur ; c'est moi seulement qui l'ai habitué à comprendre ce qu'on disait par le mouvement des lèvres.

– A-t-il appris autre chose ?

– Il sait aussi lire et écrire.

– Est-ce tout ?

– Il connaît encore un peu d'histoire et de géographie, du moins ce que j'en connaissais moi-même. Je suis aussi parvenue à lui enseigner les premiers éléments de calcul.

Et nous dirons au lecteur que si nous ne l'avons pas entretenu tout au long des progrès de tout genre de Cyprien, c'est que nous avons craint de le fatiguer par des détails répétés et trop minutieux.

– Alors il doit à peu près savoir construire une phrase.

– Oui, monsieur.

– Mais par quel moyen êtes-vous parvenue à ce résultat ?

Cyprienne alors expliqua à M. M*** comment l'enfant avait appris à lire et à écrire presque machinalement et sans avoir d'abord tiré aucun profit de cette étude ; puis comment, en y rattachant son goût pour le dessin, elle était parvenue à lui donner d'abord la connaissance des objets visibles et matériels et peu à peu celle des autres. Pour le calcul, ainsi que nous l'avons dit, elle s'était servi, pour lui enseigner les nombres de ce qu'elle avait sous la main, noix, marrons, haricots, à l'aide desquels elle lui faisait faire les calculs les plus simples et les plus faciles. M. M*** interrogea longuement la jeune fille, écoutant ses réponses avec le plus vif intérêt.

– Je vois, lui dit-il enfin, en souriant que je suis en présence d'un professeur consommé et qui nous a singulièrement facilité notre tâche. Voilà un élève qui vous fait honneur. Je vous félicite sincèrement, reprit-il d'un ton pénétré, de la manière dont vous avez dirigé cette éducation. Que tous les malheureux enfants qui nous arrivent n'ont-ils, comme celui-ci, trouvé auprès d'eux dans leur première enfance des sœurs dévouées et entendues pour empêcher leur esprit de tomber dans l'engourdissement, pour les aider à surmonter les difficultés qu'ils éprouvent à se mettre en communication avec le monde extérieur ! Que de fois ces pauvres petits ont été le jouet de leurs camarades, qui ne voyaient dans leur infirmité qu'un objet de moquerie et dans leur silence qu'une preuve d'imbécilité, sans que personne entreprît de les défendre et de les arracher aux persécutions dont ils étaient l'objet. Et pourtant, comme intelligence, ils ne sont en rien inférieurs aux autres enfants, votre frère en est bien la preuve. Ils ont comme eux une âme, émanée de Dieu, mais cette âme se replie sur elle-même faute de trouver une autre âme qui aille au-devant d'elle, qui la comprenne. Combien nous arrivent ici, à demi-abrutis, par suite de l'incurie dans laquelle ils ont été laissés, et tournant les uns à l'idiotisme, les autres à la méchanceté ! Que de difficultés alors, que d'efforts longtemps

impuissants, pour faire entrer dans leur pauvre esprit les premières, les plus élémentaires notions de morale. Comme ils n'ont reçu jusque-là que des rebuffades, ils se croient dans leur droit en se vengeant ; ne connaissant pas la douceur des liens d'affection, ils ne cherchent pas à se faire aimer. On ne peut en accuser que ceux qui ont abandonné ces infortunés sans comprendre qu'ils réclament au contraire des soins plus assidus, plus réguliers et plus affectueux.

– Mais si vous voulez voir, mes enfants, ajouta-t-il, venez avec moi. Voici précisément l'heure de la récréation ; je vais leur présenter votre frère.

Prenant alors par la main Cyprien, qui déjà devinait en lui un ami, il sortit du salon, accompagné de la jeune fille, et atteignit le perron qui descendait au jardin.

Cet endroit présentait autant d'animation que tous ceux où une troupe d'écoliers prend ses ébats. Les barres, le saute-mouton, la toupie, la marelle, tous les jeux habituels aux garçons, se partageaient leur faveur. Les exercices qui demandaient le plus de mouvement semblaient néanmoins préférés, comme plus propres à conjurer la rigueur de la température. La santé, le froid et la gaîté avaient répandu des roses sur tous les visages. Jamais on ne se serait cru parmi des êtres condamnés par la nature au mutisme, tant la réunion était bruyante. Dans les groupes des nouveaux venus, de ceux qui n'étaient pas encore initiés à la parole, les mains, les doigts, la tête s'agitaient avec une vélocité inconcevable. Quant à ceux dont l'éducation était plus avancée, il ne leur était permis de s'exprimer que par les lèvres. Tous se renvoyaient des éclats de rire aussi retentissants que ceux des enfants de leur âge.

La plupart des élèves, en apercevant M. M*** et les personnes qui l'accompagnaient, avaient suspendu leurs jeux. Tandis que les grands se tenaient à l'écart avec discrétion, quelques-uns des plus petits étaient accourus auprès du professeur, avaient pris ses mains, tournant vers lui leurs regards affectueux et sollicitant une carresse. Ces pauvres enfants, qui n'avaient rencontré jusque-là que mépris et indifférence, avaient senti pour la première fois leur cœur s'épanouir en se voyant l'objet d'une tendresse paternelle. Ils venaient avec confiance à leur ami, à celui qui les initiait à la

vie morale, lui apporter naïvement le tribut des sentiments qu'il avait fait naître.

M. M*** posa sa main sur la tête de quelques-uns.

– Vous voyez ma famille, dit-il à Cyprienne ; tous ces malheureux sont mes enfants. Je les aime comme des êtres que la Providence m'a envoyés à protéger, à instruire, à chérir. Ils me rendent bien l'attachement que j'ai pour eux. D'ailleurs, en voyant les premières lueurs d'intelligence éclairer ces esprits, jusqu'alors fermés à toute idée du bien et du bon, je me trouve amplement récompensé des soins que j'ai pris. – Paul, continua-t-il, en s'adressant à un des écoliers.

Un garçon à peu près de la taille de Cyprien s'avança.

– Voilà, lui dit M. M***, un nouveau camarade. Prends-le avec toi, tu lui enseigneras nos habitudes ; les heures de classe et de repas. Tantôt tu lui feras visiter la maison. En attendant, emmène-le jouer.

Paul entraîna son nouveau compagnon vers un groupe d'écoliers qui avaient installé une perche en travers d'une allée et s'amusaient à sauter par-dessus. M. M*** et Cyprienne les avaient suivis.

Le petit garçon fut bien vite enrôlé dans la bande. D'abord les clowns improvisés avaient été un peu intimidés par la vue d'une étrangère, mais ils s'étaient déjà remis et l'un après l'autre s'élancèrent par dessus l'obstacle. Quand vint le tour de Cyprien il s'en tira avec autant d'agilité que les autres ; mais celui qui le suivait ne se montra pas aussi habile. Après avoir pris son élan, arrivé devant la barrière, il s'arrêta net.

– Eh bien ? dit M. M***.

L'enfant pour toute réponse porta le pouce de la main droite au menton, en agitant vivement les autres doigts.

– Je ne comprends pas, dit l'instituteur.

L'enfant laissa retomber sa main, puis, sur une nouvelle interrogation de son maître, la porta de nouveau à son menton.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? reprit M. M***.

– Je ne peux pas sauter, dit le jeune garçon d'une voix claire et distincte quoique un peu gutturale.

– Oh ! se dit Cyprienne, si mon frère pouvait jamais parler ainsi.

– Comment tu ne peux pas sauter, reprit M. M***.

– Non, dit l’enfant levant de nouveau son pouce, comme prêt à renforcer sa parole du geste.

– Ce n’est pourtant pas bien difficile. Regarde.

Et joignant l’exemple aux encouragements le maître franchit à pieds joints la barrière.

Cette vue décida le garçon. Il se lança à son tour ; mais il avait eu raison de se défier de ses moyens. Son pied atteignit le bâton qu’il renversa et lui-même s’étala tout de son long dans la neige. A ce spectacle des éclats rire sonores partirent de tous côtés et la victime eût le bon esprit d’y mêler les siens. Un instant après la barrière était replacée, la bande reformée et Cyprien y avait repris son rang.

Il le quitta bientôt pourtant pour aller se jeter au cou de sa sœur qui prenait congé de M. M***. Cyprienne le serra encore une fois sur son cœur et, remontant dans la voiture qui l’avait amenée, elle se fit reconduire au chemin de fer.

Lorsqu’elle fut dans le fiacre et qu’elle entendit la lourde porte de la maison se refermer entre elle et celui auquel elle avait servi de mère, elle ne fut plus maîtresse de son émotion et elle se mit à pleurer amèrement. Depuis un mois elle s’était contenue pour ne pas affliger sa grand’mère et entretenir le courage de Cyprien ; maintenant qu’elle était seule elle s’abandonnait entièrement à son chagrin. Ce qui l’augmentait encore c’était la facilité avec laquelle son frère avait semblé prendre son parti de cette nouvelle existence et l’insouciance qu’il avait paru montrer en la quittant. –

S’était-elle donc trompée en lui croyant un cœur affectueux et en s’imaginant qu’elle y tenait la première place ? Il semblait aussi heureux avec ces étrangers qu’avec sa sœur. Allait-il donc les chérir autant qu’elle ?

– Bientôt Cyprienne se reprocha ces pensées. – Elle voulait donc que Cyprien souffrit de son absence, qu’il n’acceptât la destinée qui s’offrait à lui qu’avec répugnance ! N’avait-elle pas sujet de se réjouir, au contraire, en le voyant satisfait ? Si la nouveauté, si chère aux enfants, pouvait adoucir pour lui les peines de la séparation, tant mieux ! oh ! tant mieux ! Sa sœur serait seule à les supporter et cette pensée serait un allègement.

Ah ! si elle avait pu être témoin de ce qui se passait derrière la porte qu’on venait de refermer ! Si elle avait vu le cher petit visage couvert de

larmes, si elle avait entendu le pauvre cœur éclatant en sanglots, elle n'aurait pas accusé son frère de légèreté ou d'indifférence. Cyprien, appuyé contre le lourd battant, s'abandonnait à sa douleur comme Cyprienne se livrait à la sienne dans la voiture qui l'emportait. Lui aussi, depuis plusieurs semaines, contenait ses angoisses, affectant un air riant, pour cacher à celle qui avait habituellement ses pensées, à la seule qui pût lire dans son âme les toitures qu'il ressentait. Ce chagrin débordait à la fin. Bientôt cependant le jeune garçon redevint assez maître de lui pour répondre aux paroles d'encouragement et de consolation de M. M*** et renfonçant ses larmes avec résolution, il suivit les élèves dans la classe.

XLVIII

LES MUETS PARLENT.

La semaine suivante Gyprienne recevait une lettre de Cyprien.

Comme cette lettre contenait beaucoup d'incorrections, de fautes de toutes sortes et de mots détournés de leur sens, nous demanderons la permission à nos lecteurs de la corriger avant de la leur présenter et de ne leur en donner que le sens.

« Voilà six jours seulement que j'ai quitté Saint-Quert et il me semble qu'il y a six mois de cela, tant le temps m'a paru long, depuis que je ne te

vois plus. Ce n'est pas que je m'ennuie ici, bien au contraire ; tout le monde est très-bon pour moi et j'ai déjà beaucoup d'amis Cela m'a fait bien de la peine de me voir séparé de toi, quoique je n'ai pas trop voulu le laisser paraître ; mais je me suis dit qu'il le fallait. Si j'étais resté à Saint-Quert, certainement j'aurais été bien plus heureux quant à présent, mais je n'aurais été bon à rien plus tard ; c'est ce qui fait que je suis content d'être venu. Un homme, vois-tu, Cyprienne, doit être en état de pourvoir au besoin de sa famille, j'ai vu ça dans tous les livres que j'ai lus. Crois-tu que je veux que tu travailles toute ta vie pour moi, et que maman Vidal tourne son rouet jusqu'à son dernier moment ! Non, non ; je compte bien qu'un jour c'est moi qui travaillerai pour vous deux. Oh ! si je pouvais donc devenir artiste !... Mais c'est que, pour cela, il faut non-seulement étudier la peinture, mais bien d'autres choses encore, car un artiste a besoin d'être très-instruit, à ce que dit Jacques. N'importe, j'espère bien que je le deviendrai. Et alors je ferai des tableaux bien autrement beaux que ceux qui sont dans l'église de Saint-Quert et dans ce temps-là je me moquerai joliment sans doute du cheval pie que j'ai barbouillé sur l'enseigne du père Fournier.

« Mais je n'en suis pas encore là. Pour l'instant il y a une chose que je désire encore plus que de posséder l'art de peindre : c'est de pouvoir parler. J'ai pris ma première leçon lundi dernier. Il a fallu d'abord apprendre à respirer. Respirer ! je ne pensais pas qu'il fût besoin qu'on m'enseignât cela ; je croyais le savoir. Eh bien ! je me trompais ; je ne le savais pas du tout. Mon professeur a donc commencé par mettre une de mes mains sur sa poitrine, l'autre sur son dos, puis il a respiré avec force et m'a fait remarquer que l'air produisait un mouvement dans son corps ; que sa poitrine et son dos se soulevaient et s'abaissaient tour à tour. Alors j'ai placé mes deux mains de même sur moi et j'ai tâché de l'imiter. Un mouvement semblable se faisait bien sentir dans mon intérieur, mais si faible, si faible, que c'est à peine si je m'en apercevais. A force de m'exercer, pourtant, je suis parvenu à faire ce qu'on exigeait de moi, et il paraît que maintenant je respire assez bien pour pouvoir entreprendre l'étude des lettres. Nous nous y sommes mis hier.

« Je m'attendais qu'on allait me faire commencer par A de même que chez M. Dubourg ; je me trompais encore. On n'a d'abord enseigné le P. Il paraît que c'est la lettre qui nous est le plus facile à prononcer à nous autres. M. M*** m'a expliqué qu'il s'agissait d'abord de remplir sa poitrine d'air, de retenir sa respiration en gardant ses lèvres bien serrées, puis de laisser échapper ce souffle avec force. Les premières fois j'avais beau faire, ou du moins croire faire ce qu'on me disait, il paraît que je ne donnais pas de son. Alors le maître a pris un de mes doigts, l'a placé sur son cou, là par devant, sous le menton, et alors j'ai senti comme quelque chose à l'intérieur quand il prononçait le P. C'est la vibration qu'il faut savoir produire pour faire naître la voix.

« Quand j'eus bien saisi ce à quoi il s'agissait d'arriver, j'ai posé le doigt sur mon propre gosier et j'ai recommencé à pousser ma respiration et alors. alors j'ai éprouvé une sensation que je ne connaissais pas encore, une sensation extraordinaire ; c'était le son, le son qui sortait de ma bouche pour la première fois. J'ai été si content que j'en ai sauté de joie, et que toute la journée j'ai dit : -P, P, P. Je saurai donc parler un jour ! Oh ! comme je vais travailler pour obtenir ce résultat. »

« J'ai fait amitié, » disait-il un peu plus tard, dans une autre lettre un peu plus correcte que la précédente, mais dans laquelle nous sommes obligés de faire encore bien des rectifications, j'ai fait amitié avec un garçon de ma classe qui s'appelle Paul. Celui-là même que M. M***, le jour de mon arrivée, avait chargé de me mettre au courant de la besogne. C'est un des plus anciens élèves de la maison. Il parle très-bien, à ce qu'on dit. Il me comprend très-bien et moi de même. Si tu savais, Cyprienne, comme il a été malheureux étant petit ! il n'avait d'autre famille qu'une vieille tante qui ne s'en occupait pas, de sorte que tous les enfants de son village se moquaient de lui, le battaient, le martyrisaient. Un jour, il est parti avec des saltimbanques, comme ceux sans doute qui sont venus à Saint-Quert pendant la fête. Ces gens-là l'ont gardé avec eux pendant un an ou davantage, il n'en sait plus rien, car il n'avait alors que cinq ou six ans. Il n'en était pas trop bien traité, mais il avait été si rudoyé jusque-là, qu'il ne s'en apercevait pas. On lui faisait faire des exercices devant le public. Il paraît qu'entre autres on lui tirait, tous les soirs, un coup de pistolet derrière

l'oreille. Naturellement, lui, ne sourcillait pas, au grand étonnement et à la grande admiration des spectateurs. Je suppose qu'ils ne savaient pas que l'enfant fût sourd, autrement il n'y avait pas sujet de crier au miracle. Mais voilà qu'un jour Paul a fait un mouvement au moment où le coup était parti, et il a eu l'oreille brûlée par l'amorce. Il ne s'est pas soucié de recommencer, on a voulu l'y forcer en le battant, il s'est sauvé. Il a marché pendant tout un jour et toute une nuit, tant il avait peur d'être repris par ces méchantes gens, et il allait mourir de faim et de faiblesse sur la route, quand par bonheur un monsieur est passé par là. Ce monsieur est riche et charitable, il a emmené l'enfant chez lui, puis il l'a mis en pension chez M. M***, maintenant Paul s'y trouve si bien qu'il ne changerait son sort pour celui de personne. Il aime notre maître comme un père, et lorsqu'il sera en âge, il veut s'occuper, comme lui, de l'éducation des sourds-muets qui, dit-il, sont doublement nos frères. Je lui ai parlé de toi, et il dit que je suis bien heureux d'avoir une sœur si bonne et qui m'aime tant. »

Nous n'avons pas l'intention de suivre Cyprien dans le détail de ses travaux chez M. M***, pas plus que nous n'avons conté par le menu tout ce qu'il avait appris avec sa sœur. Nous dirons seulement qu'après l'avoir fait passer en quelques jours par les travaux des commençants, ce qui avait pour but de régulariser l'enseignement et de s'assurer qu'aucune partie des connaissances préliminaires ne lui manquait, il fut mis à des études plus sérieuses et surtout à la plus importante pour lui, celle de la parole. Ses progrès n'étant pas arrêtés par la nécessité où l'on se trouve avec les autres sourds-muets de leur expliquer la valeur et l'emploi des mots, il avança bien plus rapidement que la plupart de ses condisciples, et au bout de quelques mois il commençait à parler clairement et distinctement, quoique avec lenteur et effort.

XLIX

JOUISSANCES D'ARTISTE.

Cyprien avait retrouvé à Paris le frère de Valentine. Jacques continuait à s'occuper d'architecture. Les jours de congé il venait chercher son petit ami, l'emmenait chez lui et le jeune garçon employait son temps à dessiner ou à peindre. Quelquefois ils allaient ensemble visiter les galeries du Louvre.

La première fois que Cyprien y pénétra et qu'il fut en face de ces chefs-d'œuvre, consacrés par l'admiration des siècles, il eut d'abord comme une sorte d'éblouissement qui l'empêcha de rien distinguer. Il se trouvait devant ce que la pensée humaine avait produit de plus sublime en peinture. Quoique son éducation artistique, à peine ébauchée, ne pût pas lui permettre d'en apprécier toutes les beautés, son sentiment intime devait lui en révéler la plus grande partie. Tant d'émotions l'assaillaient que ses jambes lui refusaient le service. Ses yeux, attirés de tous côtés à la fois, ne savaient où se fixer ; mais lorsque, un peu revenu de cette première impression, il les porta sur le tableau qu'il avait devant lui, il ne put plus les en détacher.

C'était la toile sur laquelle un pinceau immortel a représenté saint Michel terrassant le démon. – Que cet ange est beau ! se disait intérieurement Cyprien, sans peut-être formuler sa pensée comme nous le faisons ici. On voit bien qu'il descend du ciel. Quelle majesté dans toute sa personne ! Que sa pose est noble et gracieuse ! Ses cheveux forment comme une auréole autour de son front où respire un courroux divin ! Avec quelle aisance il plane dans l'espace, qu'il vient de traverser avec une rapidité foudroyante, pour obéir aux ordres d'en haut ! Sa cuirasse, aussi bien que ses yeux, jette des éclairs. La lance d'or, armée d'une vertu surnaturelle, a renversé le démon, on le devine, avant de l'avoir touché. – Raphaël Sanzio, lut-il au bas

du cadre. – Raphaël Sanzio ! répéta-t-il en lui-même à plusieurs reprises. Raphaël Sanzio ! – C'était le premier nom qui faisait battre son cœur d'artiste, qui éveillait son âme aux nobles émotions.

Que de génies encore, rien que dans cette salle, venaient se grouper autour de celui-là ! C'était André del Sarto abritant des enfants nus sous le divin manteau de la Charité : – Paul Véronèse déployant toute la pompe et la magnificence vénitiennes pour peindre le dernier repas de Jésus-Christ et de ses disciples. – Murillo enlevant au ciel la Mère du Sauveur dans une légion d'anges, qui semblent l'emporter avec amour vers la région bienheureuse.

Dans d'autres salles, d'autres toiles ne provoquaient pas moins son admiration, et au bas de celles-là il pouvait lire des noms français : – Gros, Guérin, Prud'hon, Poussin, Claude Lorrain, Géricault. On y voyait le premier meurtrier, poursuivi par la vengeance divine et ne sachant où cacher ses remords, ou bien un jeune guerrier racontant ses aventures à une princesse étendue sur un lit de repos. Sur une autre, des soldats malades, blessés, mourant de froid et d'inanition, traversant sous un ciel sombre, une contrée couverte de neige, montrent, par l'énergie farouche de leurs traits, le courage moral survivant à la force physique. Sur un autre encore des malheureux, abandonnés en pleine mer sur un radeau, épuisés par toutes les tortures de la faim et du désespoir, n'attendent plus que la mort. Puis des paysages délicieux, où quelques débris épars parlent de palais et de villes disparus, de magnifiques couchers de soleil, des effets de lune mélancoliques, qui le transportaient tout à coup dans des contrées étrangères et enchantées. La vue de ces chefs-d'œuvre le remuaient jusqu'au fond de l'âme et le plongeaient dans le ravissement.

Quelques-unes des scènes qu'il avait sous les yeux ne lui étaient pas inconnues. C'était la reproduction de pages d'histoire qu'il avait lues. Il cherchait alors à se rendre compte des raisons qui avaient guidé le peintre dans le choix de son sujet, dans la pose des personnages, la disposition des groupes, en un mot de la composition de son tableau, Jacques lui faisait remarquer les mérites du dessin, les effets de la couleur. C'était comme une leçon que chacun de ces grands hommes, dont une partie de l'âme était fixée sur la toile, prenait la peine de lui donner. La contemplation

intelligente et consciencieuse de leurs œuvres devait être pour le jeune garçon un enseignement aussi profitable que celui qu'il pouvait trouver auprès de n'importe quel maître.

Aussitôt que les premiers rayons d'un soleil printanier vinrent égayer la campagne, Jacques emmena son petit camarade aux environs de Paris. Ils partaient de bonne heure, chargés des éléments d'un frugal repas, et allaient s'installer dans un de ces jolis sites, si nombreux aux alentours de la capitale. Les crayons alors ne restaient pas oisifs et l'on rentrait le soir, les albums pleins de croquis.

Mais ce n'étaient pas ses albums seuls que Cyprien enrichissait de ses dessins. Sur les marges de ses livres et de ses cahiers, parfois même sur ceux de ses voisins, on voyait figurer des esquisses représentant les événements dont ses livres faisaient le récit. Ils passaient ainsi à l'état d'ouvrages illustrés, où batailles et hauts faits d'armes, portraits imaginaires et incidents historiques décoraient presque chaque page.

Il continuait en même temps à déployer dans l'étude qu'il avait tant à cœur, parce qu'elle devait lui faire le couvrir la parole, l'énergie de volonté et l'attention soutenue dont il avait déjà fait preuve. Aussi ses progrès étaient-ils d'une rapidité surprenante. Chaque jour amenait une nouvelle conquête et chaque conquête un nouvel encouragement à de nouveaux efforts.

Non-seulement ce vif désir de savoir se manifestait pendant les classes, mais les heures de récréation étaient encore consacrées à le satisfaire. Au lieu de se mêler aux autres enfants, Cyprien se promenait en causant au fond du jardin, avec son ami Paul, animé comme lui de l'ardeur de s'instruire, non-seulement pour le plaisir d'échanger leurs pensées, mais surtout pour habituer leur langue rendue rebelle par une longue immobilité, à s'assouplir, à se plier à la parole. Ainsi autrefois, il vous en souvient, Démosthènes combattait énergiquement un défaut naturel qui s'opposait à ce qu'il suivît sa vocation pour l'art oratoire, et il venait à bout d'en triompher.

L

VISITE AU PAYS.

La succession des jours avait amené la bienheureuse époque des vacances ; ce mois d'août que tous vous attendez si impatiemment, Cyprien, malgré son désir d'apprendre et les liens d'amitié qu'il avait formés à sa pension, tant avec les maîtres qu'avec les élèves, ne voyait pas venir le jour de la liberté avec moins de satisfaction que ses camarades. Un beau matin donc, chargé des couronnes que son application lui avait values, il prit le chemin de Saint-Quert, en compagnie de Jacques qui, lui aussi, allait jouir de deux mois de congé.

Quelle différence avec le voyage qu'il avait déjà fait en quittant Saint-Quert pour venir à Paris ! Au lieu de la plaine couverte de neige, le convoi traversait des bois feuillus, des prairies verdoyantes, des champs dorés d'où les cultivateurs s'empressaient d'enlever la moisson. Un brillant soleil, jettant des flots de lumière sur de riants et lointains paysages, avait remplacé la brume de janvier. Oh ! oui, l'aspect de la campagne était tout autre que celui qu'elle présentait quelques mois auparavant ; mais le contraste était bien plus grand encore dans le cœur de Cyprien. Une joie complète le remplissait. Il allait revoir sa chère Cyprienne, sa bonne grand'mère, les faire juges de ses nouvelles connaissances, leur dire, oui leur dire de vive voix, combien il les aimait.

Le train file avec rapidité ; la vapeur siffle joyeusement. La station d'Aubecourt est dépassée : deux autres encore et l'on va atteindre celle d'Orgères. Voilà Saint-Quert, on commence à apercevoir son clocher pointu, sur la hauteur entre les arbres. Cyprien se penche à la portière. Tout là-bas, là-bas, au passage à niveau, la maisonnette de Cosme Sail lard se dessine. Lui-même s'avance son drapeau à la main. Le convoi court toujours ; on atteint le théâtre de ses exploits et auprès du garde-barrière notre petit ami reconnaît avec Andrette et Catherine, qui ? la mère Vidal, la brave mère Vidal elle-même, impatiente de revoir son petit-fils et qui est venue lui souhaiter la bienvenue.

Quelques minutes encore et Cyprien est entre les bras de sa sœur : Cyprienne ! marraine ! ma sœur chérie ! ces mots qu'il avait balbutiés autrefois dans sa première enfance, avant qu'une maladie cruelle vînt le frapper, il les dit maintenant, il les prononce distinctement ; ils s'échappent de ses lèvres, en même temps que de son cœur et viennent frapper délicieusement les oreilles de Cyprienne.

Valentine était venue avec son amie au devant des voyageurs. Que de regards amis, que de marques d'affection Cyprien recueille tout le long du chemin ! Qu'il est doux de revenir à son foyer après une si longue absence !

Un attrait nouveau se joignait à l'intérêt qu'on portait au jeune garçon et augmentait le plaisir que causait son retour et le désir qu'on avait de le voir. On savait qu'il était allé à Paris pour apprendre à parler. Dans l'esprit des habitants de Saint-Quert ce projet passait pour extravagant ou tout au moins pour chimérique. Rendre la parole aux muets ! A-t-on jamais entendu rien de pareil ! Ceux qui avaient eu cette idée en seraient pour leur courte honte. Cependant des gens, qui se prétendaient plus malins que d'autres, affirmaient que rien n'était plus facile, et disaient avoir vu à la foire un homme qui, en moins de rien, et grâce à une pincée de poudre blanche, guérissait les sourds-muets de leur double infirmité. Il est vrai qu'ils négligeaient d'ajouter, ce qu'ils ignoraient du reste, que le personnage en question n'avait d'autre talent que de faire passer pour muets et sourds ceux qui ne l'étaient nullement. Il ne s'agissait pour lui que de restituer à un compère des facultés qu'il n'avait jamais perdues. La crédulité des spectateurs faisait toute l'adresse et toute la science du charlatan.

Quoiqu'il en soit, les habitants du village attendaient Cyprien avec impatience, afin de savoir à quoi s'en tenir. Jamais la mère Vidal n'avait reçu tant de visites qu'il s'en présenta aussitôt qu'on eut appris son retour. Ce fut bien pis le lendemain lorsqu'on sut, à n'en pouvoir douter, qu'il parlait ; chacun voulut s'en assurer. Le jeune garçon était élevé à la dignité d'objet rare et curieux. La maison de sa grand'mère ne désemplissait plus et c'est à qui irait lui serrer la main, afin de pouvoir se vanter d'avoir entendu dire au muet : – Bonjour ; comment vous portez-vous ?

Mais la race des détracteurs existe partout et comme on ne pouvait plus nier que Cyprien parlât, on s'avisa de critiquer la manière dont il prononçait les mots.

M^{me} Labrousse, la mère de Victor, avait eu un petit accès de jalousie, au sujet du portrait d'Andrette, ce qui l'avait mal disposée, non-seulement pour sa belle-sœur, mais aussi pour le petit artiste. – Il n'y a pas tant de quoi s'émerveiller ! dit-elle à son mari, un soir que celui-ci revenait de chez son beau frère, où il avait été question de l'heureuse transformation qui s'accomplissait chez notre jeune ami. Avec ça que c'est agréable à entendre ! Il a une voix si dure et si rauque, qu'elle ressemble au bruit qu'on ferait en frappant sur un vieux chaudron fêlé. Cela vous déchire les oreilles. A sa place, j'aimerais autant être resté muet que de parler ainsi, et cela vaudrait mieux pour tout le monde.

– Ce que tu dis-là n'a pas le sens commun, répliqua M. Labrousse, qui était un peu vif, mais ne manquait pas de jugement. T'imagines tu que c'est pour ton plaisir particulier, pour te charmer les oreilles, que ce garçon apprend à s'exprimer en paroles. Qu'est-ce que cela fait que sa voix soit rude ou non ? L'important c'est qu'il parvienne à se faire comprendre et on le comprend bien, je t'en réponds ! D'ailleurs son maître a dit que son organe s'assouplirait ; mais dût-il toujours rester tel qu'il est, il parle, c'est l'essentiel ; et moi, qui ne suis pas un de ces imbéciles, s'en laissant conter par les charlatans, je soutiens que celui qui est arrivé à ce résultat-là est un habile homme.

C'était aussi l'opinion de Cyprienne, et elle ressentait pour M. M*** une reconnaissance égale à celle de Cyprien lui-même. Cette voix, que M^{me} Labrousse trouvait si désagréable, caressait d'une manière ravissante les

oreilles de la jeune fille. Avec quelle émotion elle entendait, oui, elle entendait son frère lui exprimer sa tendresse. Jamais la mélodie la plus touchante ne lui aurait procuré un bonheur plus grand, ne serait allée aussi directement à son cœur.

Ce n'est pas que la mère de Victor n'eût raison en prétendant que cette voix n'était pas agréable. Quelques mois d'études ne peuvent remplacer la pratique de toute la vie, mais M. M*** l'avait dit, et ce qu'il avait déjà fait permettait d'attacher une foi entière en ses paroles, cet organe encore défectueux devait s'assouplir, ces sons se modifier, s'adoucir, se perfectionner. Par l'usage et avec le temps, Cyprien arriverait à articuler sans effort. C'est donc, consolés d'avance par l'espoir que leur offrait l'avenir, que le frère et la sœur se quittèrent de nouveau lorsque le 1^{er} octobre eut mis fin aux vacances.

LI

LE PRIX DE ROME.

Nous ferons franchir à nos lecteurs, s'ils le veulent bien, un certain espace de temps, et nous les transporterons au mois d'avril de l'année suivante. Jacques va entrer en lice pour le prix de Rome.

Il faut d'abord que je vous fasse savoir ce qu'on nomme le prix de Rome. C'est une récompense consistant en une somme d'argent, accordée tous les ans par l'État à un jeune artiste. Cette somme permet à celui qui la reçoit d'aller continuer ses études en Italie, où le gouvernement français possède une école des Beaux-Arts, qu'on appelle Académie de Rome. Les pensionnaires (ce sont les élèves de cette Académie), séjournent pendant cinq ans en Italie. Ils visitent les monuments et les musées de ce pays, qui sont les plus beaux qui existent. Ils peuvent ainsi travailler en face des chefs-d'œuvre qu'ils renferment, les copier, les étudier, les comparer. Ce sont pour eux des leçons telles que Cyprien en prenait, je vous l'ai dit, en admirant les tableaux du Louvre. Ils recueillent ainsi le fruit de toutes les observations artistiques qui ont été faites avant eux et puisent des inspirations pour leurs compositions futures.

L'État décerne tous les ans, cinq prix de Rome. Un pour l'architecture, un pour la sculpture, un pour la peinture, un pour la musique et un pour la gravure. C'est à la suite d'un concours qu'est désigné l'élève qui profitera de la somme allouée,

On fait d'abord passer un premier examen aux jeunes gens qui se présentent. Ceux qui le subissent avec honneur sont seuls admis à disputer le prix.

Lorsque vous faites une composition, en quelque faculté que ce soit, il vous est défendu, n'est-il pas vrai, de vous faire aider par un camarade. Il en est de même lorsqu'il s'agit du prix de Rome. Afin d'être sûr que les compétiteurs ne recevront de conseils de personne, on les enferme dans des chambres séparées. C'est ce qu'on appelle « entrer en loge ». Ils y restent jusqu'à ce que la composition soit terminée.

Jacques s'est donc mis sur les rangs pour disputer le prix d'architecture. Déjà les épreuves préparatoires ont eu lieu et il en est sorti premier. – Oh ! s'il pouvait en être de même lorsqu'il s'agira de la lutte définitive ! – Il espère ; cependant il a des rivaux sérieux. Un surtout : Andoche Giraud, pour lequel il ne se sent pas beaucoup de sympathie, mais qui est un des meilleurs élèves de l'école. Nous sommes au dimanche ; c'est le lendemain que commencent les épreuves. Depuis plusieurs semaines les journées et une partie des nuits se passent pour Jacques à édifier un palais, une église,

un théâtre, qu'il renverse aussitôt pour faire place à un hôpital, une caserne ou une mairie. Désirant revoir ses plans, ses projets, ses travaux de toute l'année, il a prévenu Cyprien qu'il ne pourrait se promener avec lui ce jour-là, mais il lui a dit de venir le chercher vers cinq heures. Ils iront dîner ensemble dans un petit restaurant tout près de chez lui, où il a coutume de prendre ses repas.

Au moment indiqué, Cyprien est à la porte de Jacques. Il a sonné à plusieurs reprises ; personne. Le concierge, à qui il s'adresse, lui apprend que M. Beaupré vient de recevoir à l'instant un télégramme et qu'aussitôt il est sorti.

Cyprien, étonné et un peu inquiet, se demande quelle peut être cette nouvelle arrivée si subitement. – Pourvu qu'il n'y ait aucun de ses parents de malade ! – Mais il se rassure bientôt. Il ne s'agit sans doute que d'une invitation à dîner un peu tardive.

– Pourtant, la veille du concours ! – Pourquoi pas ? D'ailleurs si cette dépêche l'avait forcé à quitter Paris, il l'aurait annoncé à son concierge. Non, elle ne l'appelait bien certainement qu'à une réunion de plaisir. Il avait oublié Cyprien ; quoi de plus naturel ?

Ce n'était pourtant pas dans les habitudes de Jacques qui, chaque fois qu'un obstacle s'était présenté à leur réunion du dimanche, avait pris la peine d'avertir son petit compagnon par un billet amical. C'est ce qui fait que, tout en se répétant que c'était bien naturel, Cyprien ne se sentait pas parfaitement tranquille.

Il se promenait devant la maison, ne sachant trop s'il devait attendre Jacques ou retourner à sa pension, lorsqu'il vit venir de son côté deux élèves de l'École des Beaux-Arts qu'il connaissait pour les avoir rencontrés, une fois qu'il était avec Jacques. L'un d'eux était ce même Andoche Giraud dont Jacques redoutait la rivalité. Ils s'entretenaient avec animation, Cyprien ne pouvait suivre tous leurs discours, à cause de la distance qui le séparait d'eux, il surprit néanmoins sur leurs lèvres et à plusieurs reprises le nom de son ami. Cela n'avait rien d'étonnant puisque Andoche, aussi bien que Jacques, devait être préoccupé de la bataille qui s'engageait le lendemain et que chacun était pour l'autre le concurrent le plus redoutable.

Les deux promeneurs approchaient et Cyprien, qui les observait avec la plus grande attention allait sans doute en savoir davantage, lorsqu'il les vit entrer dans un petit restaurant ; celui-là même où il devait dîner avec Jacques.

Poussé par une sorte de pressentiment, Cyprien les y suivit. Il y était connu ; on l'avait vu souvent avec le jeune architecte ; on crut que celui-ci lui avait donné rendez-vous et l'on ne s'en occupa point. C'est ce qu'il demandait. Il se plaça de manière à ne pas perdre un mot de la conversation des deux élèves, persuadé, sans savoir pourquoi, qu'ils concertaient un projet hostile à son ami.

Ils s'entretenaient à voix basse, ce qui n'était pas un obstacle pour Cyprien, et jetaient de temps en temps des regards autour d'eux comme pour s'assurer qu'on ne les écoutait pas.

– Non ; c'est mal, disait Andoche ; je t'assure que je suis fâché de ce que tu as fait là.

– Fâché ? C'est comme si tu me disais que tu seras fâché d'avoir le prix !

– Je n'aurais pas demandé mieux que de le remporter, mais pas par ce moyen.

– Qui veut la fin veut les moyens. Celui-là est le plus sûr.

– Tu n'es guère flatteur !

L'autre se mit à rire.

– Dame ! reprit-il, tu as dit toi-même qu'il n'y avait que Beaupré qui te fit peur ; mais que tu étais à peu près certain qu'il te battrait. Est-ce vrai ?

– Sans doute ; cependant ce n'est pas une raison.

– A quoi j'ai répondu, continua l'autre, sans écouter son ami, que je parierais bien que c'est toi qui seras couronné.

– Et moi je t'ai dit que je n'y comptais pas.

– C'est encore vrai. Néanmoins comme tu as tenu le pari et que je voulais le gagner, je me suis arrangé pour cela.

– Tu as eu tort ; je te le répète, j'en suis contrarié, reprit Andoche faiblement.

– Allons donc, répliqua l'autre en éclatant de rire, ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire ! Comme si je ne savais pas ce que tu penses au fond !

– Non, vraiment, ce n'est pas bien, dit encore Andoche, toujours sur le même ton.

– Bah ! bah ! ne sois donc pas si scrupuleux !

– Mais si l'on allait savoir.

– Savoir quoi ? J'ai signé la dépêche Jean. Il y a des Jean partout. Il pensera que c'est le nom de l'homme qu'on a envoyé la porter.

– Oui ; mais le bureau. Il verra bien qu'elle ne vient pas de son pays.

– Est-ce qu'il y regardera, il lira ces mots : Votre mère est malade. Accourez. Il ne s'informera pas d'autre chose.

– Oui ; mais lorsqu'il sera de retour, on saura qu'il a été mis hors d'état de concourir à cause d'une fausse dépêche.

– Eh bien ? après ? saura-t-on pour cela qui l'a envoyée ? Tu pourras jurer tes grands dieux que ce n'est pas toi, et sans mentir encore ! on ne recommencera pas les épreuves pour lui, voilà qui est sûr. Il en sera quitte pour attendre à l'année prochaine ; le grand mal ! Allons ! n'aie donc pas de remords ! Tu gagneras le prix et moi mon pari. – Tiens, ajouta-t-il en tirant sa montre, il est six heures et demie, à sept heures cinq notre homme roulera vers le département d'Eure-et-Loir. Je vais aller m'assurer chez son concierge qu'il a reçu mon message et qu'il est parti.

Cyprien, qui suivait cet entretien des yeux avec la plus vive anxiété, n'en veut pas savoir davantage. Il s'élance dehors ; il n'a qu'une demi-heure devant lui et la gare d'Orléans est loin de la rue de Laval. Il marche, ou plutôt il court, dans ce qu'il croit être la bonne direction ; mais il ne sait pas bien le, chemin ; il craint de se tromper, de perdre du temps. En cet instant, passe une voiture vide, heureusement il a de l'argent sur lui ; cinquante sous ; tout son trésor ! Il monte. – A la gare d'Orléans ! crie-t-il au cocher. –

Celui-ci, voyant qu'il a affaire à un garçon d'une douzaine d'années et craignant d'être dupe, exige le paiement de sa course d'avance.

C'est encore quelques secondes de perdues. On part enfin ; le cheval n'est pas mauvais ; mais la course est longue ; Cyprien arrivera-t-il à temps ?

LII

LA POURSUITE.

Comme la voiture entre dans la gare, l'horloge marque sept heures deux minutes. Le jeune garçon saute à terre, se précipite dans la salle des pas perdus et la parcourt du regard. Celui qu'il cherche n'y est pas. Sans doute il est entré dans les salles d'attente ; Cyprien veut y pénétrer ; l'employé lui en refuse obstinément la porte. C'est en vain qu'il le supplie de lui permettre d'y jeter un coup d'œil, l'homme à la consigne est inflexible. D'ailleurs l'émotion paralyse les moyens d'élocution incomplets du pauvre garçon. C'est à peine s'il peut articuler une syllabe. – Votre billet ? répond-on toujours à ses paroles entrecoupées et à ses gestes éloquents, ou est votre billet ?

Un billet ! il n'en a pas. Comment s'en procurerait-il un ? Il ne lui reste plus que quelques sous.

– Mais une idée !... Il n'a pas besoin de prendre un bulletin pour Orgères. Tout ce qui lui faut c'est la faculté de franchir la porte de la salle d'attente et de rejoindre Jacques. Il aura bien, il l'espère, du moins, de quoi payer le prix du trajet jusqu'au premier point d'arrêt.

Il consulte le tableau qui contient le nom des diverses stations : – Vitry, dit-il en nommant celle qui se trouve en tête des autres et en jetant le reste de son argent devant le guichet :

– Il manque cinq centimes, dit flegmatiquement le receveur.

Cinq centimes ! Cyprien ne les a pas. C'est en vain que sa main plonge jusqu'au fond de sa poche, qu'il la retourne ; rien, il n'y trouve rien. Une expression de détresse navrante se répand sur sa figure. – Va-t-il donc, faute d'un misérable sou, être forcé de renoncer à son projet ? Subira-t-il le supplice de voir ravir à Jacques le prix de son travail ? Un lâche et vil rival triomphera-t-il de son absence par des moyens déloyaux ? – Le pauvre garçon jette autour de lui des regards désespérés. – N'y aura-t-il pas dans toute la foule une âme charitable pour lui faire l'aumône d'un sou ? – Jamais mourant de faim ne l'a désiré avec plus d'ardeur et n'aurait autant de reconnaissance pour celui qui le lui jetterait. –

L'aiguille vient d'atteindre les cinq minutes, une seconde et c'en est fait. Le receveur pose la main sur le guichet pour le fermer, une autre main le retient. C'est celle de l'employé qui surveille la distribution des billets. Il a été touché de la douleur que peignent les traits de l'enfant. – Ce pauvre garçon paraît bien pressé d'arriver à Vitry. Bah ! je n'en serai ni plus pauvre ni plus riche pour un sou. – Donnez-lui son billet, dit-il au buraliste, voilà les cinq centimes qui lui manquent.

– C'est égal, ajouta-t-il en lui-même, ce n'est pas une habitude à prendre ; si je faisais souvent la même chose, mes appointements auraient bientôt fait d'y passer ; mais une fois n'est pas coutume.

Pendant que le brave homme se faisait ainsi ses réflexions Cyprien, après lui avoir lancé un regard de profonde reconnaissance, s'était élancé de nouveau vers l'employé, qui une première fois lui avait refusé le passage. – Allons, dépêchez-vous donc ! vous n'allez pas pouvoir parti !

L'enfant traversa d'un bond les salles d'attente vides, car les voyageurs occupaient déjà les wagons. La vapeur sifflait avec force, comme un cheval qui fait entendre un bruyant hennissement et flaire l'espace avant de prendre sa course. Toutes les portières étaient closes.

– Eh bien ! d'où donc sort-il celui-là ? s'écria le conducteur du convoi en apercevant Cyprien et rouvrant le dernier compartiment qu'il venait de fermer. Vite, montez ici, et il le poussa dans la voiture ; voilà la machine qui part.

Et, en effet, au moment où Cyprien enjambait le marche-pied, le train s'ébranlait.

Quelques minutes après il était arrêté.

– Vitry ! Vitry ! criait l'homme à la casquette galonnée, Vitry ! Vitry !

Cyprien se précipite dehors, pour se mettre à la recherche de Jacques, escaladant l'une après l'autre l'entrée des divers compartiments. Mais le train était long, il contenait beaucoup de voitures vides, destinées à ramener les promeneurs qui étaient allés passer la journée du dimanche aux environs de Paris. Le jeune garçon n'avait pas encore terminé son inspection que la machine sifflait de nouveau, avertissant ainsi qu'elle allait se remettre en marche.

Cyprien demeura d'abord incertain de ce qu'il devait faire. – Son bulletin portant Vitry ; il n'avait pas un sou pour payer le voyage jusqu'à la prochaine station, devait-il poursuivre ? – Quelle question ? Sans doute. Jacques n'était-il pas dans le train ? Il avait de l'argent, lui ; il acquitterait la différence. – Mais s'il s'était trompé ? Si Jacques ne se trouvait pas dans le convoi ? S'il avait reconnu la fausseté de la dépêche et n'était pas parti ? – Il se demandait encore ce qu'il allait faire quand il était déjà remonté dans le wagon qui se trouvait en face de lui et que la locomotive l'emportait.

Ce ne fut pas sans une profonde stupéfaction que Cyprien s'aperçut que, dans son trouble, il avait grimpé dans une voiture de première classe. Cette circonstance contribua encore à augmenter ses appréhensions. Si le conducteur allait l'apercevoir ! Il s'étonnerait sans doute de voir là un enfant seul et modestement vêtu ; il lui demanderait son billet. – Son billet ! A cette pensée le pauvre garçon sentait un frisson mortel lui parcourir le corps de la tête aux pieds ; une sueur froide perlait à la racine de ses cheveux. Il était en proie à une sorte d'hallucination ; tout dansait autour de lui. Il songeait à se dérober aux regards en se glissant sous la banquette, lorsque le train s'arrêta de nouveau.

– Choisy-le-Roi ! cria-t-on.

De même que la première fois Cyprien saute sur le quai en un clin-d'œil, Il court aux wagons qu'il n'avait pas encore visités ; personne, personne encore ! Le cœur lui bat. – Est-ce que Jacques n'aurait pas quitté Paris ? – En ce cas, pas d'inquiétudes à son sujet ; mais lui, Cyprien, que

va-t-il devenir ? Que dira-t-on lorsqu'il montrera son billet portant le nom de la station dépassée et qu'il déclarera qu'il ne peut pas payer pour la distance parcourue depuis ? Si on allait le prendre pour un malfaiteur ! le traîner en prison. La pensée du traitement ignominieux auquel il est peut-être exposé lui cause de nouvelles angoisses. Il rêve à remonter encore en wagon et à aller ainsi, où ? il ne sait pas, bien loin, bien loin, pour retarder au moins, s'il est possible, le moment de la fatale découverte. La vapeur siffle ; le train va repartir ; une seule voiture reste encore à inspecter. Cyprien ne conserve plus d'espoir. Il s'élance néanmoins sur le marche-pied, pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Dans le coin opposé, un jeune homme contemple tristement le paysage. – C'est lui ! c'est bien lui !

– M. Jacques ! s'écrie Cyprien, en ouvrant précipitamment la portière.

Le voyageur tourne la tête et avant d'avoir pu se rendre compte de ce qui se passe il est saisi par Cyprien, qui parvient à l'entraîner en lui criant : – La nouvelle est fausse ! – Il n'avait pas encore repris ses esprits que déjà le panache de fumée disparaissait à l'horizon.

Il eut bientôt l'explication de cette énigme et l'expression de la joie remplaça alors sur ses traits le nuage de tristesse qu'y avait fait naître le double malheur dont il était menacé quelques instants auparavant : la maladie de sa mère et l'impossibilité pour lui de prendre part au concours. Un quart d'heure plus tard, un autre train les ramenait tous deux vers Paris.

Cyprien ne pouvait contenir sa gaîté en songeant à la déconvenue des adversaires de Jacques lorsque le lendemain matin, ils le verraient paraître à l'École des Beaux-Arts. Cette gaîté se traduisait par les contorsions à l'aide desquelles il s'efforçait de donner tour à tour à sa figure les expressions propres à peindre le désappointement, la surprise, le dépit, la colère rentrée, tous les sentiments enfin qui les animeraient. Les doigts lui démangeaient aussi de l'impatience de rendre cette scène par le dessin. Gare à ceux qui s'étaient montrés si lâches ennemis de Jacques, le crayon de Cyprien ne les ménagerait pas !

Le plaisir qu'il se promettait à représenter leurs mines confuses l'empêcha d'abord de se rappeler qu'il n'avait pas dîné. Son compagnon n'y pensait pas davantage. Cependant quand ils furent dans le fiacre que Jacques avait pris en quittant le train pour reconduire Cyprien à sa pension,

les tiraillements de leurs estomacs les ramenèrent au sentiments de la réalité ; mais, comme l'heure pressait, ils durent se contenter chacun d'un petit pain, acheté chez le premier boulanger venu. Ils le mangèrent du meilleur cœur, et il est permis de croire que Cyprien ne regretta pas le repas manqué, heureux qu'il était du service rendu à son ami.

Nous ne devons pas oublier de dire, sous peine d'attirer sur notre héros l'accusation d'ingratitude, qu'en traversant la gare, il n'avait pas manqué d'aller remercier le brave employé qui était venu si à propos à son secours.

Le lendemain il y eut un coup de théâtre à l'École, où déjà l'annonce du départ de Jacques, apportée on ne savait par qui, avait produit une certaine émotion. Les élèves furent étrangement surpris en le voyant apparaître. Andoche et son ami montrèrent des figures aussi déconfites que Cyprien lui-même aurait pu le désirer, malgré tous leurs efforts pour dissimuler un profond désappointement. Le professeur, selon la coutume, donna le sujet de la composition. Il s'agissait de tracer le plan d'un édifice destiné aux expositions. Les jeunes gens, enfermés chacun dans leur cellule, durent se mettre à l'ouvrage sans le secours ni les conseils de personne. Probablement le dépit qu'avait ressenti Andoche, à la vue inopinée de Jacques, eut une influence fâcheuse sur son travail, car, loin d'obtenir un prix (et il pouvait presque infailliblement compter sur le second à défaut du premier), il produisit une œuvre mal conçue et mal dessinée, qui le classa parmi les derniers concurrents, pendant que notre ami triomphait complètement.

Quoique Jacques n'ignorât pas quels étaient ceux qui avaient voulu lui jouer un tour si perfide, il eut la délicatesse de garder le silence et de ne pas révéler une action qui devait attirer sur leurs auteurs le mépris des autres élèves et aurait pu les faire bannir de l'école. Quelque chose pourtant en avait transpiré et deux ou trois camarades du jeune homme essayèrent de le pousser à faire une dénonciation publique mais Jacques était trop heureux de sa victoire pour se soucier de nuire à son tour à ceux qui avaient voulu la lui enlever. Le bonheur augmente la générosité naturelle, et il fit la sourde oreille à toutes les insinuations.

La joie de Cyprien, à l'annonce du succès de son protecteur, fut d'autant plus vive que c'était lui qui avait déjoué les machinations de ses ennemis. Cet événement pourtant entraînait pour lui une triste conséquence. Il allait

perdre ainsi une société aussi utile qu'agréable ; mais Cyprien n'était pas assez égoïste pour faire passer son intérêt avant celui de son ami, et il étouffa ses regrets.

Deux mois après donc, le jeune architecte quittait la France pour se rendre à Rome. Avant son départ il avait assisté au mariage de Valentine qui épousait un négociant et venait habiter Paris.

LIII

NOUVEAU CONCOURS

C'est là, quelques années plus tard, que nous retrouvons plusieurs des personnes de notre histoire.

Cyprienne, ayant recueilli une petite succession, avait pu abandonner Saint-Quert pour venir vivre avec Cyprien. Le jeune garçon avait quitté l'institution de M. M***, prouvant victorieusement, par les prodiges opérés en lui, l'excellence de sa méthode d'enseignement. Grâce à cette méthode, il pouvait maintenant échanger ses pensées avec tout le monde, jouir de la société des autres, profiter de leurs idées. Son infirmité avait pour ainsi dire disparu. On devine sa profonde reconnaissance pour celui qui lui avait rendu les biens dont la nature l'avait privé.

La Compagnie du chemin de fer, en exécution de sa promesse, l'avait fait entrer comme élève dans l'atelier d'un peintre célèbre, puis à l'École des Beaux-Arts. C'est là, depuis deux ou trois ans, qu'il passait une grande partie de ses journées, et le soir, il suivait les cours de la Sorbonne ou du collège de France, pour compléter son éducation.

– Suivre des cours publics ! Un sourd ! Est-ce possible ?

– Eh oui, vraiment. Grâce au procédé de lecture sur les lèvres, il profitait des leçons aussi bien qu'un autre, et je peux vous affirmer que les professeurs n'eurent jamais d'élève plus recueilli et plus assidu.

Doué comme on sait que l'était Cyprien, on ne s'étonnera pas qu'il eût réalisé des progrès rapides, dans l'art vers lequel sa vocation le portait. Pour lui, la nature avait fait plus encore que l'étude, et, à l'âge où la plupart des autres élèves ne sont pour ainsi dire que des apprentis, Cyprien était presque un maître.

Un nouveau concours pour les prix de Rome va s'ouvrir et notre jeune ami s'est mis sur les rangs pour disputer celui de peinture. Le hasard lui a fourni un de ses sujets de prédilection : – Priam se rendant à la tente d'Achille pour redemander au héros grec le corps de son fils. – Certes, si sujet est capable d'émouvoir un artiste, de lui faire produire une œuvre touchante, n'est-ce pas celui-là ?

Un malheureux père allant supplier le meurtrier de son enfant de lui rendre son cadavre. Le désespoir torture son cœur, mais il faut qu'il refoule les sentiments de haine et d'horreur qui le remplissent, pour se montrer humble et suppliant. Ce roi, qui n'a jamais courbé les genoux devant personne, se traîne dans la poussière aux pieds de celui qu'il voudrait déchirer.

– Divin Achille, lui dit-il, souviens-toi de ton père, qui est de mon âge et qui touche au seuil de la vieillesse. En ce moment peut-être ses voisins lui font la guerre, et il n'a personne pour le secourir dans un si pressant danger. Mais il sait que tu vis encore et se réjouit du fond de son âme ; tous les jours il espère te voir revenir d'Ilion.

Moi, pauvre infortuné, j'avais aussi des fils vaillants dans cette ville que tu assièges depuis si longtemps ; je crois maintenant qu'il ne m'en reste plus aucun. Ils étaient cinquante lorsque les Grecs vinrent dans cette plaine ;

eh bien ! le cruel Mars me les a presque tous ravis. Un seul me restait, celui qui défendait notre cité, qui nous protégeait nous-mêmes, et tu viens de l'immoler tandis qu'il combattait pour sa patrie. Ce fils, c'était Hector. C'est pour lui que je suis venu dans ta tente, c'est pour racheter son cadavre que je t'apporte ces riches présents. O Achille, crains et respecte les dieux, prends pitié de mon sort en songeant à ton vieux père, et pense que j'ai fait ce qu'aucun mortel n'a fait sur cette terre. J'ai porté à mes lèvres la main du meurtrier de mon fils. »

Achille est ému de cette plainte. touchante. La pitié que lui inspire une si grande infortune lutte dans son cœur avec la colère farouche qui subsiste encore après la vengeance satisfaite. Les divers sentiments qui l'agitent se peignent sur son visage. A terre, devant lui, sont les présents que Priam vient d'apporter ; des trépieds d'or, des vases précieux, de riches étoffes. Dans un coin de la tente est étendu le corps que le père vient arracher à son ennemi, et auquel il veut rendre lès honneurs funèbres ; triste et suprême consolation, la seule laissée à ce vieillard infortuné. Ces restes, le vainqueur les a déjà promenés trois fois autour de la ville, afin que du haut des tours les Troyens et les Troyennes pussent contempler avec désespoir les traits livides de leur malheureux et vaillant défenseur ; de celui qui, quelques jours auparavant, tenait en échec toute l'armée des Grecs, ranimait le courage des assiégés, les ramenait au combat et leur promettait la victoire.

Ce sujet était un de ceux qui parlaient le plus au cœur de Cyprien et, dans son imagination, il s'était souvent plu à le traiter. Plus d'une fois aussi, le soir, il avait lu à sa sœur cet épisode de l'Iliade, et la jeune fille ne pouvait retenir ses larmes à ce navrant récit. Cyprien fut si heureusement inspiré dans cette occasion décisive, qu'il laissa derrière lui tous ses rivaux et que le prix lui fut décerné.

Peu de temps après il quittait Paris à son tour, pour aller passer cinq ans à Rome, non sans éprouver un vif chagrin de se séparer de nouveau de sa sœur et de sa grand'mère.

Jacques y était encore, mais il devait sous peu retourner en France. Les deux jeunes gens furent très-heureux de se revoir. L'éducation que le sourd-muet avait acquise effaçait entre eux les différences sociales : Jacques jouissait des succès de son jeune ami et Cyprien, de son côté, en rapportait

une grande partie à celui qui, en apprenant à ses doigts d'enfant à tenir un crayon, avait fait jaillir de son âme la première étincelle du feu de l'art, et lui avait inspiré l'ardent désir de reproduire sur la toile les pensées qui se présentaient à son imagination.

Avant de se séparer encore une fois de Cyprien, Jacques le mit en relation avec plusieurs personnes dont il avait fait la connaissance à Rome, et particulièrement avec son ami intime, Léopold Delannay. C'était un jeune sculpteur, lauréat comme eux de l'école des Beaux-Arts, et arrivé à l'Académie un peu avant lui. Il avait épousé une Florentine, aimable et spirituelle, à la santé délicate de laquelle le climat de la France ne convenait pas. C'est ce qui est cause qu'il continuait à résider en Italie. Depuis deux ans il était père d'une petite fille.

Le premier dimanche qui suivit son arrivée, Cyprien accompagna Jacques chez ses amis. Mme Delannay parlait le français couramment ; quelquefois pourtant, le mot lui manquait et elle le remplaçait par l'équivalent italien. Quoique Cyprien ne fut point encore au courant de cette langue, la jeune femme accompagnait sa conversation d'un jeu de physionomie si animé qu'il n'éprouvait pas la moindre difficulté à la comprendre. Elle l'interrogea avec intérêt sur sa famille, ses études, ses travaux ; sur Paris aussi et sur la première impression que lui avait causée l'aspect de la ville éternelle. Le jeune homme répondit à toutes ses questions avec aisance et à propos, et l'entretien devint bientôt général. Les regards de Cyprien se portaient avec vivacité de l'un à l'autre des interlocuteurs, à mesure que chacun d'eux s'emparait de la parole, et il ne perdait pas un mot de ce qui se disait.

De temps en temps M^{me} Delannay surprenait un sourire sur les lèvres de son mari ou sur celles de Jacques. Elle l'attribuait à quelque *lapsus*, quelque expression mal appropriée, comme il lui en échappait quelquefois. Elle souriait alors, elle aussi, en menaçant gaiement du doigt ceux qui lui paraissaient se moquer d'elle.

Lorsque les visiteurs furent partis, M. Delannay demanda à sa femme ce qu'elle pensait de leur nouvelle connaissance.

– Mais je pense que c'est un jeune homme qui ne manque pas d'esprit et qui a d'excellents sentiments, dit M^{me} Delannay. Elle avait remarqué

l'émotion de Cyprien en parlant de sa sœur, bien qu'il ne se fut pas étendu sur ce sujet.

– Ainsi, tu trouves qu'il cause bien ? reprit M. Delannay.

– Oui, il a seulement un peu d'accent, on ne dirait pas qu'il est Français ; je me serais plutôt imaginé que c'était un Anglais ou un Russe. N'es-tu pas de mon avis ?

– C'est possible.

– Pourquoi ris-tu alors ?

– Tu le sauras plus tard.

Et M. Delannay, riant toujours, refusa de s'expliquer davantage.

Quelques jours après, Cyprien retourna chez les amis de Jacques. La conversation s'engagea de nouveau entre lui et M^{me} Delannay, au sujet du Colisée, et d'une excursion que tous quatre devaient y faire. Il s'agissait de choisir le jour. Tout en parlant, la jeune femme s'était levée pour aller arranger des fleurs dans un vase sur la cheminée.

– Que pensez-vous de cette proposition ? dit-elle, en se retournant vers Cyprien.

– Je vous prie de me pardonner, madame, je ne sais pas ce que vous avez dit, répliqua celui-ci.

M^{me} Delannay parut un peu étonnée. Jacques et son ami, comme le jour précédent, échangèrent des coups d'œil malicieux.

– Je vous demandais, reprit-elle, en se remettant à son occupation, et en enlevant de ses bouquets quelques fleurs fanées, si le lundi vous convenait.

Point de réponse encore.

De plus en plus surprise, la jeune femme se retourna de nouveau et fixa les yeux sur Cyprien, comme si elle attendait une réponse.

– Excusez-moi, madame, dit celui-ci, de vous faire répéter votre question une troisième fois. Je ne l'ai pas entendue, ou pour mieux dire, je ne l'ai pas vue.

– Pas vue ! Et M^{me} Delannay, ne sachant ce que signifiaient ces paroles, interrogea du regard Léopold et Jacques. Ceux-ci paraissaient prendre grand plaisir à cette scène, et riaient de tout leur cœur de sa stupéfaction.

– Je vois, madame, dit Cyprien, souriant aussi, qu'on ne vous a pas parlé de mon infirmité.

- Votre infirmité ! Que voulez-vous dire ?
- Ne saviez-vous donc pas que je suis sourd ?
- Sourd !
- Oui, madame ; sourd-muet.
- Sourd-muet ! Et vous parlez !

Cyprien alors lui expliqua par quel moyen il y était parvenu. Il s'étendit sur les soins qu'il avait reçus de sa sœur et de M. M***, et développa les procédés de sa méthode d'enseignement. Son interlocutrice l'écoutait avec autant d'attention que d'intérêt et de surprise, multipliant les questions, lui faisant répéter les explications qu'il donnait. Elle ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles, et ne savait ce qu'elle devait le plus admirer, de ceux qui avaient mené à bien une si difficile éducation ou de celui qui en avait si heureusement profité.

– Pauvre enfant ! dit-elle d'un air de profonde commisération, en pensant aux efforts de volonté qu'il avait fallu au jeune homme pour suppléer aux facultés que lui avait refusées la nature.

– Ne me plaignez pas, madame, répliqua Cyprien. C'est à mon infirmité que je dois de connaître ce que l'amour d'une sœur a de plus tendre, de plus dévoué, de plus délicat. Si j'avais été doué comme les autres enfants, certes, Cyprienne m'eût aimé, son cœur s'attache si facilement ; toutefois je n'eusse jamais connu tout ce qu'il y a en elle de grand, de beau et de bon. Être déshérité, c'était avoir droit de sa part à un redoublement d'affection. Pardonnez-moi, madame, de me laisser aller devant vous, que je connais depuis si peu de temps, à dévoiler ainsi mes sentiments ; mais il m'est impossible de parler de ma sœur, de ma seconde mère, sans en dire tout ce que je pense et sans essayer de faire passer dans l'âme des autres une partie de ce que j'éprouve. Sans elle, sans les soins de tous les instants qu'elle m'a prodigués, mon esprit ne serait jamais parvenu à sortir de la léthargie où est plongé celui des malheureux sourds-muets, ou s'il en était sorti peut-être n'eût-ce été que pour le mal. C'est elle qui a éveillé mon âme à la vie morale. Si l'excellent enseignement de M. M*** a produit chez moi ces résultats qui vous étonnent, c'est qu'une première éducation m'avait disposé à en profiter mieux qu'un autre. Non, ne me plaignez pas ; je ne changerais mon sort pour celui de personne ; et je me regarde comme plus

favorisé que ceux qui, étant doués de l'ouïe et de la parole, ne possèdent pas une sœur comme la mienne.

LIV

DEUX LETTRES.

Pendant que Cyprien poursuivait le cours de ses études, partagé entre les joies élevées qu'elles lui donnaient et le chagrin d'être éloigné de sa sœur, celle-ci continuait à mener avec la mère Vidal la vie la plus retirée. Cette nouvelle séparation, bien plus longue et bien plus complète que l'autre, lui était très-pénible ; mais, s'oubliant comme toujours, elle s'efforçait de cacher sa tristesse à sa grand'mère. Elle était fière et heureuse d'ailleurs du brillant avenir qui s'ouvrait devant son frère et cette perspective était pour elle un puissant adoucissement aux peines de l'absence.

Tout en se livrant aux travaux d'intérieur que nécessitait l'entretien de son petit ménage, Cyprienne s'en était créé d'autres d'un genre tout différent. Ne voulant pas que Cyprien eût à rougir de sa sœur, elle avait entrepris de compléter sa propre éducation. Elle désirait être à même de comprendre les travaux de son frère, de s'y intéresser. Valentine, toujours bonne et aimable, la guidait dans cette tâche, bien que sa petite famille, déjà composée de trois enfants, lui fournît de nombreuses occupations.

Quoique la grand'mère et la petite-fille vécussent dans la plus tendre et la plus parfaite union, il était un point sur lequel elles n'étaient pas d'accord. Cyprienne avait été demandée plusieurs fois en mariage, mais, malgré les instances de la mère Vidal, elle avait toujours repoussé les propositions qui lui étaient faites. Ces refus chagrinaient la bonne femme. Elle se disait qu'elle était âgée, qu'elle pouvait mourir et laisser Cyprienne seule au monde pendant même .que son frère, son unique parent, était éloigné de France. C'eût été une grande consolation pour elle à ses derniers moments, que de savoir sa petite-fille sous la protection d'un bon mari, mais Cyprienne refusait d'acquiescer à ses désirs. Si élevé que fut son caractère, et quoique son intelligence se fut encore développée par l'instruction, elle était encore trop inexpérimentée en fait d'art pour apprécier à toute sa valeur le talent de son frère. Quelque espérance qu'elle eût dans son avenir, elle avait entendu dire que souvent les artistes mouraient de faim, et elle ne voulait pas se créer de nouveaux devoirs sans être certaine que Cyprien était désormais à l'abri du besoin et qu'elle ne lui était plus nécessaire.

La seule distraction apportée à sa solitude lui venait des lettres qu'elle recevait de Rome. Cyprien lui avait parlé avec détail de l'aimable réception de M. et de M^{me} Delannay, du plaisir qu'il trouvait dans leur société, de leur jolie petite Bianca, qui l'avait pris en affection, et l'accueillait toujours avec des cris de joie. Il s'étendait longuement aussi sur ses travaux, sur la vie qu'il menait, sur les arrangements intérieurs qu'il avait pris, car il savait que tout intéressait vivement sa sœur.

Un jour une de ces lettres était accompagnée d'un envoi d'argent.

– J'ai fait des économies sur ma pension cette année, disait Cyprien, et je veux qu'elles vous servent à toutes deux. Tu achèteras à bonne maman un bon fauteuil, bien moelleux, pour garder le coin du feu, et à toi, une robe de soie, une jolie montre avec sa chaîne, des boucles d'oreilles, tout ce qui te fera plaisir, en un mot. Cette somme ne m'est aucunement nécessaire, ainsi n'ayez pas le moindre scrupule de la dépenser. Si vous saviez comme je suis heureux de pouvoir vous offrir quelque chose !

– Pauvre cher garçon, dit la mère Vidal, en s'essuyant les yeux, toujours aussi excellent ! Est-ce qu'il pense que j'ai besoin qu'il me fasse un cadeau pour que je sache qu'il m'aime ? Un fauteuil 1

– Et moi ? Est-ce qu’il s’imagine que je me soucie de belles robes et de bijoux ?

– Aussi, ma fille, si tu m’en crois, nous ne toucherons pas à cet argent. Nous le garderons soigneusement. Tu peux en avoir besoin pour entrer en ménage, lorsque tu te décideras à te marier.

La mère Vidal, on le voit, ne perdait pas une occasion de remettre sur le tapis son sujet de prédilection.

– A ! bonne maman, dit Cyprienne en riant, vous tenez donc bien à me voir vous quitter ?

– Certes, oui, j’y tiens.

– Eh bien ! nous mettrons cet argent de côté, comme vous le voulez, pour cela ou pour autre chose ; mais je prendrai d’abord dessus de quoi vous acheter un fauteuil, ainsi que Cyprien le désire.

– Non, non ; je ne le veux pas, mon fauteuil de paille, avec le coussin que tu y as ajouté, c’est bien suffisant. Un fauteuil ! On dirait que je suis vieille ! Dieu merci ! j’ai toujours bon pied, bon œil, et je ne suis pas encore paralytique.

Tandis que la brave femme plaisantait ainsi sur son âge, en allant et venant avec vivacité dans la chambre, comme pour prouver la vérité de son dire, Cyprienne examinait l’enveloppe d’une seconde lettre, que la portière venait de monter avec celle de Cyprien. Le timbre du bureau de poste, à demi effacé, ne pouvait lui fournir aucune indication. L’écriture ne lui en était pas absolument étrangère mais elle se demandait ce que Zélie, dont elle croyait reconnaître les gros caractères irréguliers, pouvait avoir à lui dire.

Elle déchira l’enveloppe. La lettre était bien de M^{me} Lafriche, et elle était émaillée de fautes d’orthographe, de même qu’une autre de la même main, qui nous a déjà passé sous les yeux.

Elle contenait ce qui suit :

« Ma chère Cyprienne, j’ai bien des excuses à te faire de ne pas t’avoir écrit plus tôt, car tu auras appris, par d’autres, sans doute, le coup qui m’a frappée. Je suis veuve depuis le mois d’août, et je reste sans ressources avec trois petites filles dont l’aînée a dix ans 1 Je demeure avec elles chez une femme qui nous loge et qui nous nourrit, mais je lui dois un mois de

pension et elle menace de nous renvoyer si je ne la paie pas. J'ai recours à toi, dans l'espérance que si tu peux nous venir en aide, tu le feras. Tu as si bon cœur que tu ne voudras pas laisser de pauvres innocents à l'abandon. Je sais bien que je me suis montrée bien méchante pour toi autrefois, mais je suis sûre que tu ne m'en garderas pas rancune, dans la triste position où je me trouve. Depuis mes malheurs, j'ai fait bien des réflexions. Si je n'avais pas été si négligente et si paresseuse, si je ne m'étais pas abandonnée si souvent à ma mauvaise humeur, si j'avais été moins assidue aux fêtes, M. Lafriche, de son côté, n'eût pas été chercher des distractions au cabaret, y perdre le goût du travail et y faire de mauvaises connaissances. Oui, si mes pauvres enfants sont dans la misère, c'est moi, en partie, qui en suis cause ; c'est ce qui redouble mon chagrin. Mais je suis résolue à me mettre en service pour gagner mon pain, et je te promets de travailler avec courage, afin que l'exemple de leur mère leur profite plus tard, et qu'elles se conduisent de manière à ne pas avoir à se reprocher un jour, comme je le fais moi-même aujourd'hui, leur propre ruine et celle de leurs enfants. »

Cyprienne n'avait pu achever cette triste lecture sans que les larmes, à plusieurs reprises, lui coupassent la parole. Elle avait su indirectement la mort de M. Lafriche, mais elle ignorait les malheureux événements qui l'avaient suivie.

– Eh bien ! grand'mère, dit-elle lorsqu'elle eut terminé la lettre, voilà un emploi tout trouvé pour l'argent que nous venons de recevoir.

– Comment ? Est-ce que tu voudrais l'envoyer à Zélie ?

– Pourquoi pas ? N'est-il pas bien naturel que ce qui vient de Cyprien serve à soulager la détresse de sa sœur.

– Avec cela qu'elle s'est bien conduite envers lui et envers toi-même !

– Qu'importe ! bonne maman, dit Cyprienne en embrassant la vieille femme ; il ne faut plus penser à cela. Elle est si malheureuse !

– A qui la faute ? Elle n'a que ce qu'elle mérite.

– Mais ses pauvres enfants ! Songez donc !

– C'est vrai ; les enfants. Ce n'est pas leur faute à eux si leur mère s'est conduite avec si peu de sagesse.

– Et puis elle a promis de se corriger.

– Il est bientôt temps !

– Je vais lui envoyer cet argent, n'est-ce pas, dit Cyprienne d'une voix caressante ; vous consentez ?

– Puisqu'on ne peut pas faire autrement ! répondit la grand'mère avec un peu d'humeur.

– Ah ! je le savais bien que vous ne refuseriez pas de les secourir !

– Est-ce qu'on peut laisser ainsi des enfants dans la misère. Donne-leur donc cet argent qui est arrivé si à propos. – Mais, c'est égal, reprit-elle gaiement, vois comme c'est heureux que je ne me sois pas déjà habituée à l'idée de posséder un bon fauteuil ! C'eût été dur d'être forcée d'y renoncer !

– Bonne grand'mère, vous savez bien que vous l'auriez fait tout de suite et sans y penser encore.

– Hé ! hé ! qui sait ? On s'accoutume bien vite à ce qui est agréable !

– Si tu m'en crois, ajouta-t-elle quelques instants après, tu n'enverras pas à Zélie cette somme tout entière à la fois. Je veux bien croire à son repentir ; mais une vertu ne s'acquiert pas en un jour ; l'économie pas plus qu'une autre : C'est le résultat d'expériences, d'efforts successifs, de victoires sur soi-même, devenus en quelque sorte une habitude. Je m'y connais et je sais bien ce que je dis. Il est à craindre, si tu lui donnes tout cet argent aujourd'hui, que dans quelques mois elle ne se trouve dans un semblable embarras, et toi hors d'état de lui venir de nouveau en aide. Divise-le donc en plusieurs parts, que tu lui enverras successivement.

Cyprienne reconnut la sagesse de cet avis et mettant sous enveloppe ce qu'elle jugeait nécessaire à Zélie pour le moment, elle le lui adressa avec une lettre où elle lui disait la part qu'elle prenait à ses chagrins, lui donnait des encouragements et quelques bons conseils, et lui manifestait l'espoir qu'elle trouverait à s'employer d'une manière avantageuse

Peu de temps après elle reçut une nouvelle missive de Zélie, qui témoignait de sa reconnaissance et annonçait qu'elle avait trouvé une place assez bonne. Mais ce qu'elle ne disait pas, car elle sentait qu'elle n'avait pas le droit de se plaindre, c'est combien il était dur de devenir servante lorsqu'on a été maîtresse, et surtout de ne pouvoir attribuer qu'à soi-même ce fâcheux changement de fortune. Elle aurait pu dire aussi combien le travail semble pénible, quand on ne s'y est pas accoutumé de bonne heure,

et combien il faut de temps pour s'y plier. Néanmoins, soutenue par les sentiments que le regret de la triste position de ses enfants avait fait naître en elle, elle résolut de remplir son devoir, et finit même par y trouver un adoucissement à son chagrin, tant est grande et salutare la puissance du travail.

En apprenant la manière dont Cyprienne avait disposé de l'argent qu'il lui avait envoyé, Cyprien ne put que l'approuver, car, lui aussi, avait depuis longtemps oublié tout ressentiment contre Zélie. La seule vengeance qu'il voulût tirer de ses malices passées, c'était de lui montrer qu'il les lui avait pardonnées, et il se promit bien que si, comme l'espoir en brillait à ses yeux, il arrivait un jour à la célébrité et à la fortune, il mettrait ses nièces et leur mère à l'abri du besoin.

LV

JOURS DE BONHEUR.

Nous demanderons à nos lecteurs la permission de leur faire franchir encore un espace de deux ou trois ans et de les transporter à la gare de Lyon. Sur l'un des bancs de bois inhospitaliers qui longent la salle des pas perdus était assise une jeune femme dont la toilette modeste avait néanmoins un certain cachet d'élégance. Chaque fois que s'ouvrait la porte

par laquelle sortent les arrivants, elle y courait, et après les avoir vus défiler les uns après les autres, elle revenait s'asseoir inquiète et agitée. Cette jeune femme n'était autre que Cyprienne et celui qu'elle attendait, on le devine. Le temps que son frère devait passer à Rome était écoulé, il revenait à Paris, accompagné de son ami Léopold Delannay, qu'un affreux malheur avait frappé. Deux ans avant le moment où nous reprenons notre récit, la mort lui enlevait l'aimable jeune femme, qui s'était montrée si bienveillante pour notre héros. Elle avait été arrachée en quelques heures à l'affection de sa famille et de ceux qui l'entouraient. Cyprien s'en était montré profondément affecté, et, dans ses lettres, avait décrit à sa sœur, d'une manière navrante, le désespoir du pauvre mari. Une seule chose, disait Cyprien, semblait le rattacher à l'existence : c'était son amour pour sa fille. La pauvre petite, trop jeune encore pour comprendre son malheur, privée de l'un des objets de sa tendresse, ne s'en montrait que plus caressante pour son père et pour celui qui partageait son affliction ; aussi Cyprien s'était-il attaché de plus en plus à elle et il avait été heureux de la détermination prise par son ami. M. Delannay, en effet, n'étant plus retenu à Rome. qui n'avait désormais pour lui que de tristes souvenirs, s'était décidé à l'accompagner à Paris.

A plusieurs reprises, Cyprienne avait quitté sa place en voyant un flot de voyageurs déboucher du quai de débarquement et toujours le flot s'était écoulé sans qu'elle y eut découvert celui qu'elle cherchait. – Serait-il survenu un accident, une rencontre de trains ? – L'imagination va vite dans ces occasions. – Si Cyprien était blessé !... tué !....

Mais ses angoisses ne vont plus être de longue durée. L'employé s'est dirigé vers la porte, pour l'ouvrir à de nouveaux arrivants et cette fois, avant qu'elle ait reconnu dans le personnage à barbe et à moustaches, qui se précipite au-devant d'elle, le jeune garçon aux joues roses et au menton lisse qui l'a quittée cinq ans auparavant, elle est pressée dans les bras de son frère.

Celui-ci était accompagné d'un monsieur d'une trentaine d'années et d'une petite fille dont le teint mat, les cheveux et les yeux noirs révélaient l'origine italienne. Cyprien les présenta à sa sœur.

– M. Léopold Delannay, dit-il, et sa fille Bianca. , Mais c’est à peine si Cyprienne, tout au bonheur de revoir son cher Cyprien entendit ces paroles. Lorsqu’elle fut assez maîtresse d’elle-même pour jeter un coup d’œil sur le père et sur la fille, tous deux avaient disparu.

A quelques jours de là, pendant que le frère et la sœur, assis au coin du feu, après le dîner, près du fauteuil de la mère Vidal, savouraient le plaisir de se trouver de nouveau réunis :

7 Je suis chargé, dit Cyprien à sa sœur, d’une importante mission auprès de toi.

– Qu’est-ce donc ? dit Cyprienne.

– C’est de demander ta main.

– Ma main ? —

– Oui ; pour un de mes amis.

– Un de tes amis ?

– M. Léopold Delannay.

– M. Delannay ! mais il ne me connaît pas !

– Il ne te connaît pas ! Tu crois cela ! Eh bien ! tu te trompes. Est-ce que tu penses que j’ai pu m’empêcher de lui parler de ma sœur, de tout ce qu’elle a fait pour moi, de sa bonté, de sa douceur, de sa tendresse ? Oh ! il te connaît bien, au contraire ; il sait tout ce que tu vaux, et il se dit que celle qui a été une sœur si dévouée ne saurait. manquer d’être une bonne mère, et qu’il peut lui confier sa petite Bianca.

– Mais il ne m’a jamais vue, dit Cyprienne avec un peu d’embarras.

– Vraiment t ? Et l’autre jour, au chemin de fer ? Quoiqu’il se soit retiré immédiatement, par discrétion, afin de ne pas gêner nos épanchements, un seul regard lui a suffi pour s’assurer que je ne l’avais pas trompé. Et toi, comment le trouves-tu ?

Cyprienne fut obligée de convenir qu’elle ne l’avait pas remarqué.

– Eh bien je l’amènerai avec sa fille, un de ces jours. G est ; après Jacques, mon meilleur ami ; pendant cinq ans que j’ai vécu dans son intimité, j’ai été à même de l’apprécier et je serai heureux de pouvoir l’appeler mon frère.

Les raisons que Cyprienne avait eues pour refuser de se marier n’existaient plus : Cyprien n’avait plus besoin d’elle. Avant même de quitter

Rome, il avait reçu, tant du gouvernement que des particuliers, de nombreuses commandes, et ses cartons étaient bourrés d'esquisses qui devaient lui permettre d'y satisfaire en peu de temps. Bien loin désormais d'être à la charge de sa sœur, il pourrait réaliser son rêve, la doter, entourer de bien-être les dernières années de la mère Vidal, qui, quoiqu'aucun lien de famille n'existât entre elle et le petit sourd-muet, l'avait toujours chéri comme son enfant.

Il plaida si éloquemment la cause de son ami que Cyprienne consentit à devenir la seconde mère de la petite Bianca, et tous ne formèrent bientôt plus qu'une seule famille, car Cyprien s'installa dans la même maison que sa sœur.

L'année suivante, un matin du mois de juin, après déjeuner, le peintre dit à Cyprienne, après avoir fait un signe d'intelligence à son beau-frère :

– Dépêche-toi de mettre ta plus belle robe et ton plus joli chapeau. Je t'emmène.

– Où donc ?

– Tu le verras.

Quelques instants après, une voiture les déposait dans les Champs-Élysées, à l'entrée du Palais de l'Industrie. L'exposition de peinture y amenait une foule élégante.

Cyprien monta avec sa sœur le large escalier et l'introduisait dans le grand salon. Puis, fendant le flot des curieux, il la conduisit devant un tableau qui occupait le milieu d'un des côtés. Au bas du cadre, on lisait ces mots : – Médaille d'honneur.

Il représentait une petite fille d'une douzaine d'années, assise sous un arbre, et couronnée de marguerites. Cette petite fille, nous venons d'en retracer l'histoire et ce n'est pas sans une profonde émotion que Cyprienne la reconnut. C'était bien aussi le bosquet rustique, le chêne qui y étendait ses rameaux. Il lui semblait entendre encore le vent agiter le feuillage ; elle le sentait se jouer dans ses cheveux ; la haie fleurie, qu'on apercevait au fond, envoyait au ciel l'exquis parfum de ses roses. Il ne manquait qu'une chose à la scène ; c'étaient les visages de ses amis d'enfance. Mais s'ils étaient absents de la toile, Cyprienne n'eut pas à les chercher bien loin, car, en détournant la tête pour adresser à son frère un regard d'affection et le

remercier d'avoir voulu perpétuer ce souvenir par un chef-d'œuvre, ses yeux rencontrèrent ceux de Jacques et de Valentine, qui étaient venus jouir de sa surprise et de sa joie.

LVI

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE.

Le soir de ce jour, au moment où celles des personnes de notre histoire qui ont la sympathie de nos lecteurs, y compris le bon M. M***, réunis autour de la table de Cyprienne, fêtaient les succès de notre héros, un homme, portant une vieille vareuse de matelot, était assis, en compagnie d'un autre, dans un cabaret de faubourg, devant une table, sur laquelle étaient posés une bouteille et des verres.

– En voilà une rencontre ! dit le dernier de ces personnages, avoir roulé d'un bout du monde à l'autre et se retrouver ainsi à Paris, sur le boulevard extérieur ! C'est ça qui est un drôle de hasard.

– Ma foi ! oui, dit l'homme à la vareuse.

– C'est qu'il s'est écoulé un joli bout de temps, depuis que nous étions camarades, à bord de la frégate l'*Éclair*.

– Sans doute ; quelque chose comme une douzaine d’années et même davantage.

– Eh bien, qu’as-tu fait depuis que nous avons manié les cordages ensemble ?

– Pas grand’ chose de bon. Quand j’ai quitté le service de l’État, j’ai voulu m’engager dans la marine marchande ; mais je n’ai pas eu de chance. (Il y a des gens qui se plaignent toujours de la chance.) Comme je n’avais pas à montrer le plus petit bout de galons, car moi, je ne suis pas de ceux qui vont faire des courbettes auprès des officiers pour obtenir des grades, je n’ai trouvé que des emplois qui ne me convenaient pas, de sorte que mes affaires ne sont pas brillantes. Et les tiennes ?

– Les miennes non plus.

– Mon rêve, reprit l’autre, eût été d’acheter une barque pour faire la pêche à mon compte. Je ne serais pas fâché d’être patron, à la fin. Toujours au service des autres. toujours obéir. voilà assez longtemps que cela dure ?

– Acheter une barque ; ce n’est pas une mauvaise idée.

– Oui ; mais malheureusement il faut une jolie somme pour la mettre à exécution, et je n’en ai pas le premier sou.

En ce moment, les yeux de celui qui parlait tombèrent sur un journal placé devant lui, et qui semblait avoir été jeté là par hasard. Un nom avait attiré son attention. Il tira la feuille à lui pour s’assurer qu’il ne se trompait pas.

– Cyprien Rabuteau ! Cyprien Rabuteau ! répéta-t-il, à plusieurs reprises.

Et montrant du doigt à son compagnon la ligne où se trouvaient ces mots :

– Il y a bien là Cyprien Rabuteau ? demanda-t-il.

– Sans doute, qu’est-ce que cela peut te faire ? Est-ce que tu connais ?...

– Oui..... c’est-à-dire non..... Cela ne se peut pas.

– Nous apprenons, dit l’autre, lisant tout haut dans l’article le journal où se trouvait le nom, désigné par le marin, que M. Cyprien Rabuteau, qui a déjà obtenu la principale médaille du salon pour son ravissant tableau, – *une Matinée d’été*, – vient de recevoir sa nomination au grade de chevalier de la Légion d’honneur. M. Rabuteau est un jeune prix de Rome, dont nous avons déjà eu l’occasion d’admirer les œuvres à plusieurs reprises à l’école des

Beaux-Arts. Nous sommes heureux, etc., etc. Il y en a trop long, continua le lecteur. Peste ! je te fais compliment, ajouta-t-il d'un ton goguenard ; tu as de belles connaissances.

– Non, je te le répète, ce ne doit pas être celui-là, c'est impossible... Cependant ces deux noms réunis. c'est bien singulier.

– Le Rabuteau que tu connais, qui est-ce ?

– C'est mon frère.

– Ton frère ? Tu as donc un frère ?

– Oui ; mais quelle probabilité qu'un malheureux sourd-muet...

– Sourd-muet ?

– Oui ; mon frère était sourd-muet.

– En effet, ce n'est guère supposable. Pourtant..... d'être sourd-muet, cela n'empêche pas d'exercer un état.... Il y en avait un, dans l'atelier où j'ai travaillé quelque temps, qui rabotait ses planches aussi bien qu'un autre.

– Je ne dis pas ; mais peindre....

– Eh bien ! peindre ! ce n'est pas plus difficile de peindre que de faire autre chose ; il ne s'agit que de savoir.

Ce beau raisonnement parut concluant à son compagnon.

– Eh ! sans doute, répéta-t-il, il ne s'agit que de savoir ; pourquoi ne serait-ce pas lui ?

– Tu n'es pas à plaindre, toi, répartit l'autre, d'avoir un frère qui fait des tableaux. J'ai entendu dire qu'on gagnait à ce métier-là, un argent fou.

– C'est possible mais à quoi cela m'avance-t-il ?

– Tiens, si j'avais un frère riche !...

– Eh bien ?

– Un frère doit venir au secours de son frère.

– C'est que.

– Bah ! tu n'es qu'un capon, reprit l'autre, en remplissant le verre du matelot.

Le lendemain, comme Cyprien travaillait dans son atelier, un personnage, qui n'était autre que celui que nous avons vu la veille au cabaret, se présenta.

– M. Rabuteau ? demanda l’homme qui, quoiqu’il eût puisé du courage dans la bouteille, semblait un peu intimidé et tournait entre ses doigts un béret grasseyeux.

– C’est moi, dit l’artiste.

– Vous ?.... Ah ! alors, pardon, excuse, dit le marin avec embarras et en faisant mine de se retirer. Bien fâché de vous avoir dérangé. Je me suis trompé.

En ce moment, comme il se dirigeait vers la porte pour sortir, ses yeux rencontrèrent l’esquisse qui avait servi à faire le tableau qu’il venait d’exposer au salon, et qui lui avait valu la double distinction dont il était honoré.

– Cyprienne ! s’écria-t-il.

– Cyprienne ! répéta le peintre avec étonnement. Qui donc êtes-vous ? Quel est votre nom ?

– On m’appelle Nicolas Fourniquet.

– Nicolas !

– Mais vous ? Est-ce que vous seriez ?.... mais non, ce n’est pas possible !... J’avais un frère qui s’appelait comme vous Cyprien Rabuteau.

– C’est moi.

– Vous ! comment cela ? Mon frère était sourd-muet.

– C’est moi, répéta Cyprien.

– Toi !.... vous !... Tu es Cyprien ?

– Lui-même.

– Eh bien ! vraiment, je ne t’aurais jamais reconnu, dit Nicolas, recouvrant peu à peu son assurance et s’avançant pour prendre la main du jeune homme.

Celui-ci recula d’un pas.

– Comment ? voilà l’accueil que tu fais à ton frère ? dit le matelot.

– Mon frère ! vous êtes-vous conduit comme un frère pour moi ?

Nicolas balbutia des paroles confuses.

– Que voulez-vous ? reprit l’artiste, car je ne suppose pas que ce soit pour le seul plaisir de me serrer la main que vous êtes venu ?

– Tu es dans une belle position, dit l’autre avec embarras, il paraît que tu gagnes beaucoup d’argent, et.

– De l'argent, j'en gagnerai peut-être ; mais quant à présent. J'ai promis une dot à ma sœur et c'est elle d'abord que je dois satisfaire.

– Cyprienne ?

– Oui ; Cyprienne.

– Elle ne t'est pas plus proche parente que moi. Si elle est la fille de ton père, je suis le fils de ta mère.

– Osez-vous bien vous comparer à elle ! s'écria Cyprien, le visage enflammé de colère. Osez-vous bien dire que vous pouvez être pour moi autant qu'elle ! Lorsque je suis demeuré orphelin, qui donc a remplacé pour moi mon père et ma mère ? Qui m'a élevé ? Qui s'est consacré à moi ? Qui m'a donné sa vie ? A qui dois-je mon éducation, mon talent même ? En qui ai-je trouvé l'appui et la protection dont j'avais besoin ? Est-ce en vous de qui j'étais en droit de les attendre, comme de mon frère aîné ? Comment avez-vous agi avec moi ? Lorsque j'étais enfant, vous avez cherché à me rendre votre souffre-douleur ; et depuis vous êtes-vous jamais inquiété de ce que je devenais ? Si je vous vois ici aujourd'hui n'est-ce pas l'espoir de tirer quelque chose de moi qui vous a amené ?

– Je n'ai pas été heureux, balbutia Nicolas.

– Pas heureux !.... Oui je le vois, reprit Cyprien, en jetant un coup d'œil sur les vêtements misérables de l'ex-marin, vous ne faites pas plus d'honneur à la famille maintenant que par le passé.

– Tu me méprises parce que je suis pauvre.

– Si je vous méprise ce n'est pas parce que vous êtes pauvre, c'est parce que vous n'avez jamais rien fait pour mériter la considération de personne ; mais, je vous le répète, que voulez-vous de moi ? Comme vous dites, vous êtes mon frère, et je veux bien consentir à faire quelque chose pour vous. Que vous faut-il ?

– Si j'avais de quoi acheter une petite barque de pêche, j'irais m'établir dans un port de Bretagne ou de Normandie et tu n'entendrais plus parler de moi.

– Une barque ? Combien cela peut-il valoir ?

– Je ne sais pas au juste. J'en ai vu une à Brest, à mon dernier voyage

– Eh bien ! écoutez ; si cela ne dépasse pas mes moyens, je veux bien faire cette acquisition ; pour vous j'y joindrai même une petite somme que

je vous paierai tous les ans ; mais c'est à la condition que je ne vous reverrai plus à Paris. Je ne veux pas que ma sœur soit exposée à rencontrer une personne qui l'a rendue malheureuse autrefois et dont elle n'a pu garder qu'un pénible souvenir. Elle n'est pas votre sœur, et rien ne l'oblige par conséquent à supporter votre présence.

Peu après Nicolas était patron, ainsi qu'il l'avait désiré ; mais il n'eut pas longtemps à jouir de cet avantage.. Cette nouvelle dignité n'avait pas eu le pouvoir de lui faire perdre les fâcheuses habitudes de toute sa vie. Un matin il était parti seul pour la pêche, par un beau temps qui ne pouvait donner d'inquiétude à personne, et ne reparut pas. Deux jours après son bateau fut rejeté à la côte, à quelque distance du port qu'il avait quitté. Que s'était-il passé ? On ne le sut jamais. Il avait fait, avant de partir, une longue station au cabaret. On suppose qu'en montant sur le bord de sa barque, pour manœuvrer la voile, le pied lui avait manqué et qu'il était tombé à la mer.

Nous n'avons plus que peu de chose à dire de nos personnages. Cyprien a réalisé ses vœux. Non-seulement il a doté richement Cyprienne, ainsi qu'il se l'était promis, et assuré l'existence de la mère Vidal, qui attend paisiblement entre ses deux enfants que Dieu la rappelle à lui, mais il a aussi fait une position convenable à Zélie. Elle a quitté le service des autres ; Cyprien lui a racheté une maison et lui paie une petite rente. Instruite par le malheur et l'expérience, elle mène maintenant une vie rangée et modeste, qui lui a conquis l'affection de son frère et de Cyprienne, aussi bien que le respect de tous. Ses filles ont été mises en pension par leur oncle, et seront plus tard des femmes bonnes et utiles.

La fortune continue à sourire à notre héros, dont la réputation est devenue européenne et dont tous les amateurs se disputent les toiles. Il ne s'est pas marié : les enfants de Cyprienne, ceux de Jacques et de Valentine lui forment une famille. Il en a une autre encore : c'est celle des deshérités comme lui, des sourds-muets, de ceux qu'il appelle ses frères en infortune. Il a consacré une grande partie de ce qu'il a acquis par son travail, à fonder une école d'après les principes d'enseignement qui ont produit chez lui des résultats si merveilleux. Chaque année il arrache ainsi quelques malheureux à la vie de misère et d'isolement à laquelle leur infirmité les condamnait et il les rend à la société.

Ainsi celui qui semblait destiné à être pour toute sa vie à charge aux autres et à lui-même, à qui la nature avait refusé deux des facultés les plus nécessaires, un pauvre être, hors d'état de parler et d'entendre, et privé ainsi des moyens ordinaires d'éducation, était arrivé par son intelligence, son travail et sa force de volonté, aussi bien que par la tendresse et le dévouement de sa sœur, à conquérir une place élevée dans les arts, à être le soutien de sa famille, le protecteur de pauvres infirmes et l'honneur de son pays,

Ne vous découragez donc pas, chers petits lecteurs, si vous, rencontrez quelques difficultés dans vos études ou dans ce qu'on exige de vous. Songez combien Cyprien en eut davantage à vaincre, et dites-vous que la Providence, sous une forme ou sous une autre, vient toujours au secours de ceux qui ont la ferme volonté de faire le bien et qui déploient pour y parvenir toutes les ressources de l'esprit, de l'âme et du cœur.

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Cyprienne et Cyprien, par Mlle Eudoxie Dupuis

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6508476d>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. CYPRIENNE ET CYPRIEN
 1. CHAPITRE I. – LE PÈRE ET LA FILLE.
 2. CHAPITRE II. - PRÉPARATIFS
 3. CHAPITRE III. - LA FAMILLE FOURNIQUET
 4. CHAPITRE IV. - LES GENTILLESSES DE NICOLAS
 5. CHAPITRE V. - LE PIGEON FAVORI
 6. CHAPITRE VI. - CHA ANGEMENT D'EXISTENCE
 7. CHAPITRE VII. - LE JARDIN IMPROVISÉ.
 8. CHAPITRE VIII. - LA PETITE MARRAINE.
 9. CHAPITRE IX. - NOUVELLE AFFECTION.
 10. CHAPITRE X. - TRISTE GUÉRISON.
 11. CHAPITRE XI. - SOURD-MUET.
 12. CHAPITRE XII. - LE PORTRAIT.
 13. CHAPITRE XIII. - NOUVEAUX MALHEURS.
 14. CHAPITRE XIV. - AFFREUX RÉVEIL.
 15. CHAPITRE XV. - A L'AVENTURE.
 16. CHAPITRE XVI. - CONTINUATION DU VOYAGE.
 17. CHAPITRE XVII. - LE BON BERGER.
 18. CHAPITRE XVIII. - NOUVELLES RENCONTRES.
 19. CHAPITRE XIX. - ACCUEIL HOSPITALIER.
 20. CHAPITRE XX. - UNE VOCATION.
 21. CHAPITRE XXI. - A L'ÉCOLE.
 22. CHAPITRE XXII. - ESSAIS MALHEUREUX.
 23. CHAPITRE XXIII. - PREMIERS JOURS DE CLASSE.
 24. CHAPITRE XXIV. - SUITE DE LA LEÇON DE LECTURE.
 25. CHAPITRE XXV. - LA CROIX D'HONNEUR.
 26. CHAPITRE XXVI. - NOUVELLES RÉVÉLATIONS.
 27. CHAPITRE XXVII. - LES MALICES DE CYPRIEN.
 28. CHAPITRE XXVIII. - TOUJOURS DES MALICES.

29. CHAPITRE XXIX. - LE LANGAGE.
 30. CHAPITRE XXX. - COUP DE THEATRE.
 31. CHAPITRE XXXI. - RÉUNION.
 32. CHAPITRE XXXII. - LA GARDE-MALADE.
 33. CHAPITRE XXXIII. - LE VOYAGE.
 34. CHAPITRE XXXIV. - LA QUERELLE APAISÉE.
 35. CHAPITRE XXXV. - COMMENCEMENT D'ÉDUCATION.
 36. CHAPITRE XXXVI. - NOUVELLES CONNAISSANCES.
 37. CHAPITRE XXXVII. - RECHUTES ET VICTOIRE.
 38. CHAPITRE XXXVIII. - LE PETIT JARDINIER.
 39. CHAPITRE XXXIX. - NOUVELLES SENSATIONS.
 40. CHAPITRE XL. - CATASTROPHE PRÉVENUE.
 41. CHAPITRE XLI. - HEUREUX ÉVÉNEMENT.
 42. CHAPITRE XLII. - UN AUTRE PORTRAIT.
 43. CHAPITRE XLIII. - LE CHEVAL PIE.
 44. CHAPITRE XLIV. - NOUVELLE VICTOIRE.
 45. CHAPITRE XLV. - PÉNIBLE RÉOLUTION.
 46. CHAPITRE XLVI. - JACOB-RODRIGUES-PEREIRE.
 47. CHAPITRE XLVII. - A L'INSTITUTION.
 48. CHAPITRE XLVIII. - LES MUETS PARLENT.
 49. CHAPITRE XLIX. - JOUISSANCES D'ARTISTE.
 50. CHAPITRE L. - VISITE AU PAYS.
 51. CHAPITRE LI. - LE PRIX DE ROME.
 52. CHAPITRE LII. - LA POURSUITE.
 53. CHAPITRE LIII. - NOUVEAU CONCOURS
 54. CHAPITRE LIV. - DEUX LETTRES.
 55. CHAPITRE LV. - JOURS DE BONHEUR.
 56. CHAPITRE LVI. - UNE ANCIENNE CONNAISSANCE.
3. À propos de cette édition numérique